This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

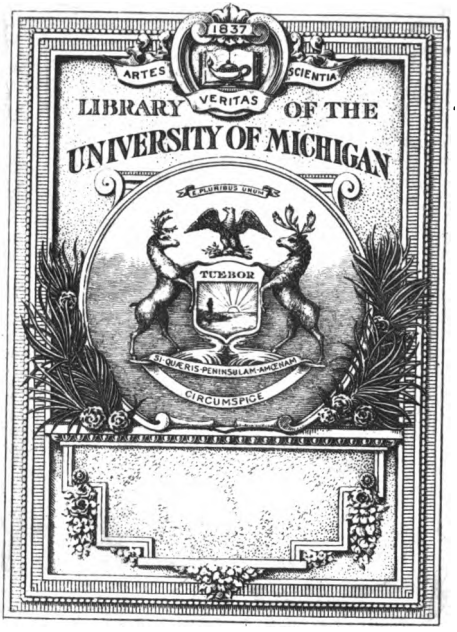
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 1,076,800

Digitized by Google



Digitized by Google

AP
20
.R48

Digitized by Google

A. Oct. 46 K.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

LIV.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1838.

TOME CINQUANTE-QUATRIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1838.

Digitized by Google

Digitized by Google

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Un Mauvais Sujet en 1645.

Avant les grandes querelles de M. le cardinal Mazarin avec le parlement, il y avait à Paris un gentilhomme d'une humeur singulière, qui s'appelait Henri de Rénevilliers. Il était de bonne famille et avait du bien. Il ne lui manquait que de prendre soin de lui-même pour être le plus beau garçon de la ville; mais il tenait de feu madame sa mère un goût profond pour le désordre. Jamais on ne vit de cheveux si mêlés que les siens, de dentelles si chiffonnées, ni d'habits si mal brossés que ceux dont il s'affublait pour courir les rues, la comédie ou la promenade. Son épée seule était soigneusement entretenue, et il s'en servit galamment en plusieurs rencontres. Le reste allait au hasard.

Il aurait pu mettre le pied dans les meilleurs endroits et se marier avantageusement; mais son bonheur était de faire une vie bizarre et d'aller en vrai Bohême. Il demeurait dans la rue Villeneuve, au milieu d'un quartier fort désert qu'on avait incendié ou démoli aux trois quarts pendant la Ligue. Tout son domestique se réduisait à une seule servante, grande fille brunette, nommée Blanche, qui était assez belle, hors qu'elle avait la peau basanée comme une Égyptienne; avec cela pas un pauvre laquais chez M. de Rénevilliers. Blanche soignait les deux chevaux de son maître, portait les lettres, gouvernait le ménage avec économie. Elle était bonne à tout faire, et plus d'une fois il lui arriva de monter derrière un carrosse de louage, comme un valet de pied, ce qui dut furieusement faire rire les passans.

Digitized by Google

M. de Rénevilliers ne fréquentait guère la bonne compagnie. On ne citait qu'une occasion où il se fût montré au bal. Il s'était vêtu cette fois-là plus magnifiquement qu'un prince et avait dansé le mieux du monde. Il avait joué gros jeu et perdu noblement, fait sa cour de bonne grace aux dames et s'était tenu en homme de bon lieu; mais le bout de l'oreille du Bohême avait percé par de petits accidens. Blanche, le voyant de l'antichambre jeter des pièces d'or à belles poignées sur les tables, l'était venue tirer par son pourpoint et lui avait dit tout haut :

— Êtes-vous fou, monsieur, de gaspiller ainsi notre argent?

Un autre homme que Rénevilliers eût voulu se cacher sous terre; mais lui ne se démontait pas facilement, et il avait répondu en riant :

— Va, ma fille, je te donnerai une robe neuve si je gagne.

A la sortie on avait encore retrouvé Blanche, à cheval comme un dragon, tenant en bride la monture de son maître, avec un flambeau à sa main et une rapière pendue au cou.

Notre gentilhomme témoignait une horreur naturelle pour le paiement des dettes et mémoires, et comme il courait après tous les jupons de son quartier, on disait qu'il faisait l'amour à sa boulangère et à sa bouchère, afin de ne leur rien donner. Ces choses-là, qui endommageraient fort l'honneur d'un homme de nos jours, étaient regardées alors comme de bons tours qui prouvaient de l'adresse. On a même prétendu que Rénevilliers payait les gages de sa servante en cette monnaie; mais cela n'est rien moins que certain.

M. de Rénevilliers ne savait jamais le compte de ses écus, et il montra bien qu'il n'était pas avare, par les présens superbes qu'il envoya aux filles de la présidente Aubry, le jour des étrennes. Cette maison et celle de Mme d'Agamy étaient les seules où il vînt familièrement, parce qu'on le recevait sans prendre garde à sa toilette. Mme d'Agamy eût été bien aise de lui donner son aînée en mariage; mais sitôt qu'il s'aperçut de cette intention, il changea de manières et commença de faire des fredaines à le brouiller mortellement avec cette famille. Comme il avait donné à Mlle Aubry une belle volière garnie d'oiseaux d'Afrique, Mme d'Agamy lui demanda ce qu'il donnerait à sa fille; Rénevilliers répondit que le monde ne renfermait pas d'animaux assez rares pour une si aimable personne, mais qu'il tâcherait de trouver quelque merveille. Le lendemain il envoya une souris dans une cage d'osier avec une lettre fort polie où il disait qu'il n'avait pu rencontrer mieux, et jamais il ne reparut dans la maison. Chez Mme Aubry les choses tournèrent à peu près de la même façon.

Digitized by Google

Le mari était bavard et ennuyeux. Déjà Rénevilliers avait dit souvent :

— Si jamais le président me fait bâiller plus de trois coups dans le même jour, il ne me reverra plus.

Un soir que Mme Aubry, malgré ses quarante ans, se donnait des airs de jeune femme et prétendait être enceinte, cette comédie parut insupportable à M. de Rénevilliers. Sur ces entrefaites arriva un nouveau laquais que le président avait l'intention de prendre.

— Je n'en veux point, dit Mme Aubry, cet homme est trop laid; s'il me jetait un regard, mon enfant aurait une vilaine figure.

Rénevilliers n'y put tenir davantage.

— Pardieu ! madame, dit-il en saisissant son chapeau, quand on a devant les yeux une face comme celle de M. le président, on ne risque rien de prendre le diable pour valet. Je suis le vôtre, et vous tire ma révérence. Cherchez des gens pour regarder vos singeries; je m'en vais ailleurs.

Le monde n'a pas coutume de rechercher les gens qui ne veulent point faire de concessions. Rénevilliers devint plus vagabond que jamais. Les jeunes gens l'aimaient à cause de sa singularité. Si on riait de lui, c'était par derrière, car il avait le cœur très haut. Comme il ne faisait attention à personne, il ne pouvait non plus souffrir qu'on le gênât en rien.

Depuis qu'il existe une société polie, on a toujours vu des originaux de l'espèce de Rénevilliers. On en trouve même encore de notre temps, quoique à un degré moins extrême. Ces hommes-là sont, au fond, des orgueilleux avec un fort grain de paresse, qui ne se veulent montrer que là où ils sont en première ligne, et le monde qu'ils feignent de mépriser serait bien leur fait, s'ils étaient sûrs d'y briller tout d'abord autant qu'ils le désirent.

Rénevilliers avait ce qu'il faut pour faire un beau chemin; il aurait pu être de la cour, et ne demeura pas même dans la bourgeoisie. Cependant, s'il ne voyait pas les dames de la ville, la compagnie des filles ne lui plaisait pas davantage. Il courait donc les boutiques, et se mettait en frais pour une petite marchande, comme si c'eût été une duchesse. Aussi n'en manquait-il pas une, et toutes les plus jolies y furent prises. Il lui arriva souvent de dépenser au fond d'un méchant comptoir cent fois plus d'esprit et de fine galanterie qu'on n'en faisait en un mois à la ruelle de la reine.

Un jour qu'il passait à cheval sur le pont aux Changeurs, notre gentilhomme s'arrêta devant l'enseigne d'un orfèvre nommé Cambrai. Rénevilliers se souvenait tout à coup d'une histoire sur Mme Cambrai

Digitized by Google

et l'avocat Patru, où il était dit que celui-ci n'avait pu arriver à rien, quoiqu'il fût amoureux de la joaillière, et qu'elle ne le vît pas avec indifférence. Rénevilliers attacha son cheval sous l'auvent, et entra dans la boutique. Mme Cambrai était justement seule à son comptoir.

— Que désirez-vous, monsieur? dit-elle d'un air accort.

— Je pourrais vous demander, répondit Rénevilliers en s'installant sur une chaise, de me montrer des plats d'argent de six marcs, sachant très bien qu'on n'en fait de ce poids que par commande; mais je préfère vous dire ce qui m'amène. Je voulais savoir si vous étiez aussi jolie qu'on l'assure, et je reconnais qu'on ne m'a pas trompé.

— Vous êtes en train de badiner, à ce que je vois, mon gentilhomme.

— Pas le moins du monde.

En effet, Rénevilliers paraissait d'un sérieux extraordinaire.

— M. Patru m'a raconté, poursuivit-il, qu'étant pris un jour par la pluie, il se réfugia ici, et que vous chantiez dans le moment une chanson gaillarde. Je voudrais bien l'entendre.

— J'en ai chanté bien d'autres depuis lors, dit la marchande; je ne me souviens plus de celle dont vous parlez. Il y a six ans que je vis pour la première fois M. Patru : c'était en 1639.

— C'est cela; et comme vous aviez vingt ans alors, vous en tenez vingt-six. On ne vous en donnerait pas autant. Patru devint subitement amoureux de vous pendant que vous chantiez, et quand il m'a conté cela, j'éprouvai une furieuse envie d'entendre la même chanson. Ne me refusez pas ce plaisir, je vous en prie, madame Cambrai?

La marchande tourna la tête sur son épaule d'un air fort coquet; et, après avoir hésité un instant, elle chanta je ne sais quoi de si drôle et de si grivois, que M. de Rénevilliers en fit un bond, et l'embrassa au dernier couplet.

— Me voilà justement amoureux comme Patru, dit-il; quand vous voudrez mettre les gens à vos pieds, vous en avez un moyen certain. Mais, dites-moi, madame Cambrai, puisque vous regardiez Patru d'un bon œil, et que M. Cambrai était en voyage ce jour-là, pourquoi, diable, avez-vous renvoyé ce pauvre avocat après le souper?

— C'est que ce cher garçon poursuivait trois ou quatre belles à la fois. Je me serais attachée à lui, et il m'aurait donné du chagrin. J'ai préféré demeurer sage, par prudence.

— Et je gage que vous vous en repentez. Là! en conscience, n'est-il pas vrai que vous en avez eu quelquefois du regret?

Mme Cambrai se mit à rire, et ne répondit rien.

— J'en étais sûr. Eh bien! ne faites pas de même avec moi. Je ne

Digitized by Google

suis pas aussi beau cavalier que Patru; mais je ne recherche point d'autre femme que vous, et, ma foi, vous me plaisez diablement fort. Si je suis à votre goût, dites-le tout franc et accommodons-nous ensemble.

— Oh! mon gentilhomme, cela ne va pas ainsi; mon mari est là-haut et non pas en voyage, et l'occasion ne le veut point.

— N'y manque-t-il que l'occasion? dit Rénevilliers.

La marchande, qui était fort délurée, se mit à danser le pas de bourrée, en chantant :

— Il n'y manque rien autre chose.

Rénevilliers s'avança aussitôt sur le devant de la boutique, et fit signe à des porteurs publics qui se tenaient sur la place; on approcha une chaise.

— Appelez maintenant votre mari, dit-il à la marchande.

— Maître Cambrai, dit Rénevilliers quand l'orfèvre fut descendu de son atelier, je suis complètement ruiné, mon pauvre maître Cambrai. Il me faut vendre mon argenterie, qui est considérable. C'est à vous que je m'adresse, parce que vous êtes un honnête homme. J'emmène dans cette chaise Mme Cambrai qui connaît fort bien la valeur de l'argent. Nous partons, maître Cambrai; ne vous dérangez pas de votre travail. Je sais que vous faites les ouvrages les plus beaux du monde.

— Pardon, monsieur, s'écria le marchand, où donc allez-vous mener ma femme?

— Chez moi, maître Cambrai, pour qu'elle examine ma vaisselle, car il faut que je la vende, mon bon Cambrai.

— Mais, monsieur, je pourrais aller aussi bien avec vous; je m'y connais encore mieux que ma femme.

— Vous avez raison, maître Cambrai; je n'y songeais point; vous pourriez venir au lieu de Mme Cambrai; mais il importe peu que ce soit elle ou vous. C'est de la belle argenterie que je vais vous vendre. Montez donc, madame Cambrai. Cette chaise est à mes ordres pour la journée. Partez devant; j'aurai bientôt fait de vous rejoindre avec mon cheval. J'ai de la vaisselle pour plus de cinq cents pistoles, maître Cambrai.

— Cela fait cinq mille livres, monsieur.

— Précisément. Allons! montez, madame Cambrai.

Outre l'ascendant naturel de la personne de qualité sur le petit bourgeois, notre gentilhomme avait le don particulier de savoir prendre un air si grave et d'une bonne foi si apparente, qu'on ne s'en

Digitized by Google

pouvait défier. L'orfèvre demeura interdit, n'osant se fâcher, tandis que Rénevilliers offrait la main à la jolie marchande, qui monta délibérément dans la chaise.

— Conduisez Mme Cambrai rue de Villeneuve, au coin de la porte Saint-Denis! cria Rénevilliers aux porteurs.

— Comment! murmura l'orfèvre, elle s'en va ainsi sans me demander la permission!

— Vous n'avez donc pas entendu, maître Cambrai? C'est chez moi qu'on mène votre femme, ainsi ne craignez rien.

— Mais, mon gentilhomme, je ne vous ai jamais vu de ma vie.

— Cela est pardieu vrai! J'ai oublié de vous dire mon nom. Je suis le chevalier de Rénevilliers.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Oui, mon brave maître Cambrai, Rénevilliers lui-même. Comme je vous le disais, je me suis ruiné au jeu. J'y ai perdu vingt mille écus.

— Cela fait soixante mille livres, pensa l'orfèvre. Le pauvre jeune homme! Je lui achèterai sa vaisselle à un rabais considérable.

— Allons! poursuivit Rénevilliers, je retourne chez moi. Si Mme Cambrai m'offre un prix raisonnable, je vous enverrai demain toute mon argenterie. Vous y trouverez plusieurs belles pièces. Adieu, maître Cambrai.

A peine le cavalier fut-il parti, que l'orfèvre, n'étant plus étourdi par le prestige des belles manières, comprit enfin qu'on s'était joué de lui.

— Il faut convenir, se dit-il à lui-même, que tu es un grand fou et que tu t'es laissé ensorceler d'une ridicule manière.

Comme la nuit approchait, le joaillier ferma aussitôt sa boutique pour courir de toutes ses jambes à la rue Villeneuve. Il trouva sans beaucoup de peine la maison de Rénevilliers; mais la servante avait assurément reçu de bonnes instructions et s'attendait à cette visite. Elle récurait tranquillement un vieux mors de cheval et ne prit pas garde à l'air effaré du marchand.

— N'est-ce pas ici, dit l'orfèvre, que demeure un grand gentilhomme brun de visage et qui a un manteau vert un peu râpé? J'ai oublié son nom.

— Mon maître s'appelle le chevalier de Rénevilliers. Son manteau est passablement râpé, comme vous dites; il le porte depuis longtemps et le mène beaucoup à la belle étoile; c'était pourtant du beau velours à six écus l'aune.

Digitized by Google

ROYAL SEINE

— Cela fait dix-huit livres. C'est bien à votre maître que j'ai affaire. Conduisez-moi vitement là-haut.

— Si vous désirez le voir, revenez demain. Il est occupé.

— Oui, je m'en doute : une belle chienne d'occupation.

— Il est en train de vendre notre argenterie à une marchande joaillière.

— Mme Cambrai! c'est ma femme; ainsi vous pouvez me faire entrer.

— Il m'a défendu de le laisser déranger par personne. Il a fort à cœur de la bien vendre, notre argenterie.

— Quand je vous dis que je suis maître Cambrai, l'orfèvre, et que c'est ma femme qui est là-haut avec monsieur le chevalier!

— Quand vous seriez le diable, je ne voudrais pas vous faire entrer, car je serais battue.

L'orfèvre s'élança dans les escaliers; mais il trouva les portes closes, et, voyant bien que le bruit ne servirait à rien, il s'assit sur une marche en attendant qu'il plût à Rénevilliers de lui rendre sa femme. Une grande demi-heure s'écoula ainsi. Une porte s'ouvrit enfin, et la jeune marchande parut, accompagnée du maître de la maison qui la reconduisait fort poliment.

— Eh! mon cher Cambrai, s'écria Rénevilliers, je ne savais pas que vous fussiez ici. Je suis fâché qu'on vous ait tenu à l'écart. Il fallait m'appeler en criant de toutes vos forces. Mme Cambrai m'a offert deux cents louis d'or de mon argenterie.

— Cinq mille quatre cents livres. Corbleu! monsieur le chevalier, finissons cette comédie; vous vous êtes gaussé de moi d'une rude façon.

— Que dites-vous donc là, Cambrai?

— Je dis... Eh bien! oui, je dis que cela ressemble à un méchant tour.

— Vous croyez que je me moque de vous, Cambrai? Vous êtes un imbécile. N'avez-vous pas de honte, à votre âge, d'être si sot? Allons! taisez-vous, Cambrai, et préparez-moi de l'argent pour demain, je vous enverrai ma vaisselle. J'allais faire reconduire votre femme par mes porteurs; mais puisque vous voilà, je la remets entre vos mains.

— Décidément, disait l'orfèvre en s'en allant, cet homme est un démon: on ne peut pas le regarder en face, et il vous entortille les gens si bien qu'il est impossible de lui résister.

Le joaillier ne ménagea pas les questions à sa femme sur l'entrevue

Digitized by Google

avec Rénevilliers; mais Mme Cambrai n'avait pas la langue engourdie, et comme le mari se fâcha, elle lui rit au nez. Il l'appela pécore et elle lui répondit qu'il était un bélître. Le soir, il leva une canne pour la battre; mais elle prit une chaise pour lui casser la tête, et ils se couchèrent les meilleurs amis du monde.

Cependant Rénevilliers n'envoya point d'argenterie et ne reparut pas à la boutique de toute la semaine. Un soir, la belle joaillière arrêta l'un des crieurs qui vendaient des oublies dans les rues et lui acheta toute sa marchandise pour un petit écu, en lui commandant de porter ses gâteaux au chevalier de la part de Mme Cambrai. M. de Rénevilliers fut sensible à ce reproche fait avec modération. Il donna six livres à l'oublieur, avec l'ordre de retourner chez la joaillière pour lui dire que, le lendemain à huit heures du soir, il irait souper avec elle, et qu'elle eût à faire cuire deux perdrix. Le factotum Blanche porta le lendemain au matin une lettre à l'honnête mari. Rénevilliers s'excusait de n'avoir pas encore envoyé son argenterie et invitait le marchand à venir souper le soir à huit heures, afin qu'il pût estimer lui-même, tout en mangeant, ce que valait la vaisselle, et aussi pour conclure le marché. Maître Cambrai réfléchit beaucoup avant de se décider; il retourna la lettre de tous côtés avec méfiance, la relut trois fois, et n'y trouvant rien dont il pût prendre soupçon, il répondit qu'il acceptait l'invitation, et que M. le chevalier lui faisait beaucoup d'honneur.

Au coup de huit heures, l'orfèvre tira le cordon de la clochette, à la porte de Rénevilliers; la fidèle Blanche vint ouvrir.

— Vous venez de bonne heure, dit la servante. Vous ne savez donc pas qu'avec nous autres gentilshommes, quand on dit huit heures, il faut entendre neuf heures et demie? N'importe; entrez toujours. Vous prendrez l'air du feu dans la cuisine. M. le chevalier est sorti, mais il rentrera bientôt.

Le marchand eut un moment d'inquiétude; il se rassura pourtant devant les fourneaux allumés, et jeta des regards friands sur une grosse éclanche de mouton qui tournait à la broche. Il pensa que le chevalier n'était pas au fond un homme tout-à-fait méchant; et pour de la fierté, à coup sûr on ne pouvait pas l'accuser d'en trop avoir à l'égard des petits bourgeois. La soirée s'annonçait bien par la perspective d'un bon repas et d'une affaire avantageuse; un noble, prodigue et ruiné, ne pouvait être bien retors, et se laisserait sans doute duper aisément. Maître Cambrai ne trouva pas le temps fort long jusqu'à neuf heures et demie; mais à dix heures, il se mit à bâiller

Digitized by Google

cruellement. Le souper était prêt. Blanche s'étonnait que le chevalier n'arrivât pas. A dix heures et demie, l'orfèvre était fort agité. Il serait parti si la servante ne lui eût rendu le courage par une croûte de pain et un verre de Bourgogne. Il recommença ses murmures à onze heures, et il enfonça son chapeau sur ses yeux à onze heures et demie, pour s'en aller, lorsque Blanche assura que M. le chevalier ne rentrait jamais, au grand jamais, passé minuit. Une partie de brelan l'avait assurément retenu; mais c'eût été folie que de renoncer au souper faute d'une demi-heure de patience. On prêta l'oreille au moindre bruit jusqu'à minuit; le découragement s'empara du joaillier quand il eut compté le douzième coup de l'horloge. Il donna au diable tous les chevaliers de l'univers et sortit à minuit et demi, la rage dans l'ame et l'estomac horriblement creux.

Pendant ce temps-là M. de Rénevilliers faisait chère lie dans l'arrière-boutique de l'orfèvre; il écoutait la voix fraîche de Mme Cambrai, et vidait une bouteille de vin du Rhône que le marchand gardait depuis dix ans en cave sans oser y toucher. Il était une heure, et le chevalier ne pensait pas à se retirer, lorsque maître Cambrai ouvrit la porte d'un air fort tragique. Rénevilliers chantait un refrain et tenait son verre en l'air. Il demeura dans cette posture, en riant de tout son cœur de la mine sombre et des yeux flamboyans du pauvre marchand.

— D'où donc sortez-vous, maître Cambrai? dit-il enfin. Pourquoi n'êtes-vous pas venu chez moi? Le rendez-vous était pour six heures. Je vous ai attendu jusqu'à sept; et ne vous voyant pas, je suis venu ici. Mme Cambrai faisait cuire des perdrix; ma foi, je me suis mis à table avec elle.

— Corbleu! monsieur, le panneau est trop visible. Trouvez bon, s'il vous plaît, que je n'y donne pas, et décampez de céans sur l'heure.

— Vous êtes un drôle et de plus un homme sans parole, de m'avoir fait attendre et de me vouloir chasser. Si nous étions au premier étage, je vous ferais sauter par votre propre fenêtre.

Rénevilliers, qui avait les oreilles échauffées, tira sa rapière et porta deux bottes au marchand par-dessus la table. Maître Cambrai se crut mort.

— Holà! monsieur le chevalier, voulez-vous tuer un pauvre joaillier qui ne vous a point offensé? Dieu me damne si ce n'est pas vous qui avez des torts vis-à-vis de moi, car il est bien évident que je suis c....

— Je le croirais assez, maître Cambrai, vous devez l'être à vingt-deux carats.

Digitized by Google

— C'est le titre de l'or le plus fin.

— C'est bien cela; mais rassurez-vous, ce n'est pas par moi. Allons! soyons amis, je vous pardonne votre impertinence.

— Soyons amis si vous voulez; mais moi, je ne pardonnerai pas à ma carogne de femme.

— Je vous défends de la battre, maître Cambrai; si j'apprends que vous avez levé la main sur elle, je vous envoie trente de mes amis qui vous donneront chacun cent coups de bâton.

— Trois mille coups de bâton!

— Tout autant; ainsi faites bon ménage avec madame Cambrai.

Le chevalier sortit et laissa les époux se quereller à leur aise. Tout autre que l'honnête joaillier eût envoyé la femme au couvent, ou bien eût fait tuer M. de Rénevilliers au coin d'une rue, pour de l'argent, et il faut avouer que le chevalier l'avait bien mérité; mais le bon marchand n'avait pas de fiel, et puis on n'attachait pas alors aux contrariétés conjugales autant d'importance qu'aujourd'hui. Mme Cambrai rachetait ses défauts de jeunesse par beaucoup de qualités; elle était économe, laborieuse, et toujours de bonne humeur. Son mari ne lui garda point rancune et fit bien, car elle passa bientôt la trentaine tout doucement, et devint une mère de famille excellente.

Après Mme Cambrai, Rénevilliers mit à mal une foule d'autres marchandes, en sorte qu'il était fort redouté du petit commerce. On ne lui voulait plus rien vendre, surtout à crédit, et quand il se présentait dans une boutique, il ne trouvait à parler qu'à des hommes. Il voulut donc retourner un peu dans la bonne société; mais la chose n'était pas facile, après toutes ses équipées; heureusement M. de Rénevilliers était habile à trouver des expédiens, et voici comment il s'y prit pour se faire ouvrir la maison d'une veuve, Mme d'Orgerès, qui recevait de fort beau monde. Le jardin de cette dame n'était séparé de celui de notre gentilhomme que par un mur; Rénevilliers y jeta un matin trente lapins, qu'il avait tenus vingt-quatre heures sans nourriture. Ces animaux dévorèrent toutes les plantes, et mirent le jardin à sac. Mme d'Orgerès et ses gens poussaient de grands cris, et donnaient la chasse aux lapins, lorsque Rénevilliers parut. Il se confondit en excuses, disant avec un sérieux incroyable, qu'il était au désespoir de cet accident, et qu'il ne savait comment ces maudites bêtes avaient pu pénétrer dans le jardin. Il offrit de payer le dégât et fit sa visite d'un si bon air, qu'on ne songea plus à se fâcher contre lui. Le lendemain il envoya chez sa voisine une charrette pleine de fleurs et les trente lapins, mis à mort, avec une lettre où il disait que les corps

Digitized by Google

des coupables appartenaient de droit à la personne dont ils avaient gâté le bien. On lui répondit par une invitation à dîner. C'était justement là le compte de Rénevilliers. La compagnie fut nombreuse et le repas fort gai à cause de l'aventure des lapins. Le chevalier se mit en frais d'esprit; il ne dit rien d'inconvenant, fit admirablement sa cour à la maîtresse du logis, et s'ouvrit en même temps les salons de plusieurs gens de robe et de finance.

Un certain Prunevaux, maître des requêtes, et qui était amoureux de Mme d'Orgerès, essaya bien de nuire à M. de Rénevilliers par quelques médisances; mais il était trop tard, on ne l'écouta pas. Le chevalier garda ses entrées dans la maison, et, comme cela se voit souvent, il ne tarda pas à supplanter dans les bonnes graces de la dame celui qui l'avait voulu chasser. Ce n'était pas que Mme d'Orgerès fût belle; hormis ses mains, qui étaient bien faites, elle n'avait rien de séduisant. Sa taille était trop grande; sa figure, ornée de moustaches un peu fortes, n'aurait pas mal été sur les épaules d'un mousquetaire; mais Rénevilliers tenait du ciel le don de savoir persuader aux femmes qu'il était tout près d'avoir de l'amour pour elles, et c'est un sûr moyen de se bien mettre dans les papiers de celles-là mêmes qui ne voudraient point de vous. Rénevilliers tenait la cheminée; il contait des histoires divertissantes, et avait le dé sur tous les autres visiteurs. Prunevaux, voyant qu'on ne faisait plus aucun état de lui, promit un soir à Mme d'Orgerès de lui donner la comédie à l'hôtel de Bourgogne. C'était une dépense que de faire jouer ainsi pour une société particulière. Le maître des requêtes voulait se relever dans l'esprit de sa belle à coups d'argent; il n'invita qu'elle et les personnes qui étaient présentes. Cependant la sœur de M. Prunevaux engagea, de son côté, beaucoup de monde, et, comme c'étaient des gens qui ne savaient pas vivre, ils vinrent les premiers à l'hôtel de Bourgogne, et s'installèrent aux meilleurs endroits. Les places les plus recherchées étaient le devant du parterre, où l'on mettait des chaises. Quand Mme d'Orgerès arriva, suivie de sa compagnie, elle ne trouva plus que des loges. Ce qui donna surtout de l'humeur à la dame, c'est que, ne pensant point qu'elle dût rencontrer des étrangers, elle était venue masquée, tandis que les autres femmes étaient en grandes parures. La représentation promettait pourtant d'être fort belle. Le lustre du milieu était de vingt-quatre lumières; il y avait, en outre, deux candelabres à douze bras aux deux côtés de la salle, et seize chandelles sur la planchette de la rampe : un grand seigneur n'aurait pas mieux fait les choses. Les comédiens devaient jouer la pièce nouvelle des *Engagemens du*

Digitized by Google

Hasard, qui était à la mode. On craignait que le mécontentement de Mme d'Orgerès ne fît manquer le spectacle, et plusieurs dames, placées sur le devant, lui allaient offrir leurs siéges, lorsqu'elle s'écria d'un ton bourru :

— C'est une plaisante manière de donner la comédie aux gens, que de les inviter pour n'avoir pas une bonne place où les mettre. Monsieur de Rénevilliers, détachez, je vous prie, une de ces chandelles pour m'éclairer, et quittons la salle.

Rénevilliers, ayant pris une chandelle à l'un des candelabres, offrit son bras à Mme d'Orgerès pour descendre dans la rue.

— Si vous m'en croyez, dit le chevalier quand ils furent dehors, nous donnerons une leçon à Prunevaux en troublant la fête.

— J'en suis fort d'avis, répondit la dame. Reprenez un peu vos allures bohémiennes, et servez-leur un plat de votre métier.

— Rien n'est plus facile.

A l'entrée de l'hôtel de Bourgogne était une vieille barraque en planches vermoulues, que les valets de Mme d'Orgerès entreprirent de démolir sous la direction du chevalier.

Cependant Prunevaux avait donné l'ordre de commencer le spectacle. Le rideau s'était ouvert, et Mlle Valiotte, qui était une actrice fort estimée, avait déjà débité quelques vers. Tout à coup il se fit à l'extérieur, un vacarme effroyable, comme si le bâtiment s'allait écrouler. Les acteurs avaient beau crier, ils ne pouvaient se faire entendre et les spectateurs n'étaient pas trop rassurés. Ce fut bien pis encore au second acte. Rénevilliers s'animait des rires de Mme d'Orgerès et de la compagnie, et trouvant que le bruit n'était pas assez, il porta sur l'escalier une grande quantité de paille mouillée à laquelle il mit le feu. L'acteur qui jouait don Fadrique, levant les yeux au ciel et se dressant sur la pointe des pieds, s'écriait d'une voix flûtée :

Oui, mon ardeur pour elle, à ce point est extrême,
Que je la veux aimer sans savoir ce que j'aime.
C'est un effet d'amour assez rare et nouveau.
Ce dieu veut qu'avec lui je porte son bandeau,
Et remplissant mon cœur de cette flamme obscure,
M'a choisi pour l'objet d'une étrange aventure.

Dans ce moment un nuage de fumée noire et puante entra dans la salle. On devina que c'était un tour de Rénevilliers. Quand la première frayeur fut dissipée, on se resserra tout près de la scène et la comédie continua en dépit des interrupteurs. On aimait prodigieuse-

Digitized by Google

ment le spectacle en ce temps-là. Malheureusement, une fois que le chevalier avait la bride sur le cou, et des rieurs pour le mettre en verve, on ne pouvait plus l'arrêter. La fumée redoubla si furieusement, qu'on ne respirait plus et que les comédiens étaient pris d'une toux opiniâtre; mais comme on persistait encore à rester, M. de Rénevilliers ordonna aux valets de crier *au feu!* Alors la terreur s'empara de la compagnie. On s'élança sur le théâtre et on s'enfuit par les petites portes, en si grand tumulte qu'il y eut des gens bien empêchés et bien meurtris; encore Rénevilliers et ses aides eurent-ils la barbarie de jeter de l'eau à tous ceux qui sortaient, sous le prétexte de leur porter secours.

Le lendemain de cette bagarre, quelques jeunes gens voulaient assommer Rénevilliers; mais c'étaient des avocats qui ne maniaient point les armes, et le chevalier affecta de les narguer en se promenant à cheval, autour du Palais de Justice, d'un air fort rodomond. Le plus mécontent était Prunevaux, qui aurait parlé de se battre avec Rénevilliers, si celui-ci ne lui eût offert le premier une partie de coupe-gosier, avec un air tellement amical, qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir. L'affaire s'apaisa; mais le maître des requêtes vit bien qu'il fallait vider le plancher devant un pareil concurrent; aussi abandonna-t-il Mme d'Orgerès, qui se prit de belle passion pour le chevalier. On ne sait pas précisément s'il y eut de l'amour entre eux. Ce qui est certain, c'est que Rénevilliers mit la veuve si fort en train de se divertir, qu'elle mangea en six mois la moitié de sa fortune. Il la laissa ensuite pour courir après une chanteuse qui donnait des concerts dans un cabaret du faubourg Saint-Germain.

Notre homme avait gagné, à toutes ces folies, une belle réputation de mauvais sujet. Quelques grands seigneurs aussi libertins que lui, voulurent qu'il fût de leurs amis. Le duc de Brissac, qui pratiquait fort le tapage nocturne, fit la débauche par occasion avec Rénevilliers, chez le traiteur Renard, et fut charmé de ses manières. Le prince d'Harcourt lui-même se mit avec eux, et c'est à cette réunion qu'on dut la grande mode, qui régna pendant une partie de la minorité, de casser les vitres et de battre les passans et le guet.

Il y avait alors un usage assez singulier. Les jeunes gens qui demeuraient dans la même rue que des demoiselles à marier devaient leur donner le bal une fois chacun à tour de rôle. C'était chez les parens des demoiselles qu'on dansait; mais les jeunes gens payaient les frais. Or une certaine dame Roger, qui était voisine de Rénevilliers, avait une fille de dix-huit ans, à laquelle notre gentilhomme

Digitized by Google

n'avait pas encore donné les violons. Souvent il avait rencontré ces dames et les avait toujours saluées poliment; mais elles ne s'étaient pas empressées de l'inviter à les venir voir. Le prince d'Harcourt en raillait un jour le chevalier, en lui disant qu'on ne voulait pas de lui dans cette maison. Rénevilliers se piqua au jeu et fit gageure qu'avant une semaine il danserait une courante avec Mlle Roger. On paria un gros dîner de douze couverts, et M. d'Harcourt donna sa parole que si le bal du chevalier était accepté, il y mènerait les premiers noms de la cour.

Le prince ne songeait pas que cet engagement faisait beau jeu à M. de Rénevilliers. Mme Roger reçut une lettre portée par l'écuyer Blanche.

« Je réclame, disait le chevalier, l'honneur de donner les violons à mademoiselle votre fille, en qualité de voisin. Le prince d'Harcourt, MM. de Roquelaure et de Brissac demandent la permission de venir danser ce jour-là, si leur désir ne vous semble pas indiscret. »

Mme Roger, qui était fort vaniteuse et ne parlait d'autre chose au cours que des armoiries des carrosses, fut transportée d'aise à l'idée d'avoir chez elle de si hauts personnages. Elle répondit le plus gracieusement du monde, et mit une bonne heure à écrire son billet.

Les choses allaient bizarrement toutes les fois que Rénevilliers s'en mêlait; c'est pourquoi le bruit de ce bal s'étant répandu, on pensa que ce serait immanquablement la plus belle fête de la saison ou bien la plus vilaine, suivant le caprice du Bohême. Des personnes craintives, qui savaient le tumulte qu'on avait fait à la comédie de l'hôtel de Bourgogne, cherchèrent à effrayer Mme Roger, en lui disant qu'il arriverait assurément quelque nouvelle échauffourée dans sa maison, si Rénevilliers y donnait les violons; mais rien ne put entrer en balance dans l'esprit de la dame avec l'ambition de recevoir des ducs et des princes. Quand on eut fixé le jour et envoyé les complimens d'invitation, des familles entières commencèrent par déclarer qu'elles n'iraient point voir un homme sauvage, et qui faisait profession de jouer de méchantes pièces aux gens. Le prince d'Harcourt et M. de Bouteville assuraient que le bal n'aurait pas lieu faute de danseuses, et offrirent à Rénevilliers de parier cent pistoles outre le dîner. Le chevalier tint cette nouvelle gageure.

Malgré son air assuré, notre gentilhomme se trouva dans un grand embarras lorsqu'il fallut envoyer les tapissiers et décorateurs. Aucun marchand ne voulut le servir à crédit. On lui demandait le dépôt d'une forte somme en garantie du paiement, tant on savait bien sa

Digitized by Google

manie de ne vouloir pas acquitter les mémoires. Or, comme les cartes et les dés avaient fort manqué de complaisance depuis long-temps, Rénevilliers n'était pas en fonds. Il s'en allait un matin, l'oreille basse, par la rue du Temple, et tout honteux de ne point trouver d'expédient, lorsqu'il vit cette inscription au-dessus d'une boutique : « La veuve de maître Jean Dufrêne vend des meubles, tapis et miroirs. »

— Une veuve tapissière! s'écria le chevalier; voilà qui est bien mon affaire. J'ai toujours eu de bons marchés des femmes.

Et il entra dans le magasin avec une démarche de cœur. Mme Dufrêne était une commère de quarante ans, haute en couleurs, qui avait la bouche bien fendue, l'œil noir, et furieusement d'embonpoint. Notre homme marchanda quelques tapis pour engager la conversation; puis il glissa, au milieu de ses discours, des mots flatteurs pour les femmes sur le retour. Il fit compliment à la tapissière de la petitesse de son pied, du bon goût de ses ajustemens, et de tout ce que l'âge avait encore épargné de ses agrémens naturels.

— Madame Dufrêne, dit-il ensuite, vous voyez en moi Rénevilliers le Bohême, celui qui ne paie jamais ses dettes. On a répandu le bruit que je faisais l'amour aux femmes de mes fournisseurs pour ne point leur donner d'argent; c'est une noire calomnie, et afin de le prouver, je vous ferai l'amour d'abord et je vous donnerai de l'argent après. Corbleu! vous me plaisez, madame Dufrêne; eh bien! malgré cela, vous aurez de mes écus. Le monde est plein de canailles et d'imposteurs; je vous prie, lorsque je vous aurai payée, de le dire à tout le monde.

— Je n'y manquerai pas, monsieur; mais l'argent suffit, et la galanterie est du superflu.

— L'argent sera votre profit et la galanterie le mien. Je donne à danser à Mlle Roger tout exprès pour avoir affaire à vous. Il y aura de fort grands seigneurs à ce bal, madame Dufrêne; les trois MM. d'Harcourt, les Elbœuf, les Créqui, et ces personnes-là vous bâilleront leurs pratiques si vous ne décorez les salons comme il faut. Parbleu! puisque les violons sont à moi, j'ai le droit d'engager qui je veux, et s'il vous plaît de venir à la fête, je vous prie bien fort de ne pas vous en gêner, madame Dufrêne.

— Je ne l'oserais pas, mon gentilhomme, on se moquerait de moi.

— Non point, je vous le jure, car on sait que je le souffrirais mal, et que mon épée est fort pointue.

— Eh bien! cela n'est pas de refus.

La marchande envoya dès le lendemain des tapisseries magnifiques

Digitized by Google

et de beaux décors chez Mme Roger; mais comme plusieurs fournisseurs de ses amis lui dirent qu'elle n'obtiendrait jamais d'argent, elle s'en alla chez Rénevilliers pour lui rappeler sa promesse de la payer. Notre homme était à déjeuner. Il fit servir un couvert à Mme Dufrêne, et lui donna les meilleurs morceaux. On vida une bouteille de vin fin, puis de propos en propos le chevalier chiffonna la gorgerette de la marchande, comme si elle eût été une jeunesse, et l'amusa si bien en lui contant des drôleries, qu'elle n'eut pas le courage de se fâcher lorsqu'il avoua tout net qu'il n'avait pas un sou comptant.

— Ma foi, dit-elle en jetant son mémoire au feu, vous me paierez quand il vous plaira; je n'importunerai pas davantage le gentilhomme le plus aimable que je connaisse.

Rénevilliers n'était pas au bout. Il fallait encore pourvoir aux sucreries et rafraîchissemens. Notre homme tourna ses batteries sur la femme d'un Lombard. Cette marchande avait bien la cinquantaine, et il paraît qu'elle fut plus difficile à manier que la tapissière, car les mauvais plaisans ont assuré que le chevalier avait été contraint de pousser la galanterie jusqu'aux dernières extrémités. On en fit une histoire, vraie ou fausse, où il était dit que la Lombarde avait aussi déchiré ses mémoires en s'écriant :

— Allez! vous êtes un charmant garçon qui ne méprisez point vieillesse. Je vous fournirai des confitures autant que vous voudrez, et que je sois rouée si je vous demande jamais rien.

Mais on ajoutait que Rénevilliers, ayant trouvé le calice amer, disait de son côté :

— Encore une folie de cette espèce, et je quitte le métier pour me faire plus rangé qu'un procureur.

Quoi qu'il en soit, tout fut admirablement prévu pour le bal. On avait su dans le public les préparatifs, et aussitôt les gens les plus difficiles avaient changé de résolution. C'était à qui se ferait engager.

Le moment de la fête arrivé, on vit dès six heures une grande file de chaises, de chevaux et de carrosses dans la rue Villeneuve. Les salons se remplirent bientôt de dames qui admirèrent le bel arrangement des décors. Les miroirs, le feuillage vert et les chandelles étaient à profusion chez Mme Roger. Des tapisseries à personnages, tendues sur les murs et devant les portes, faisaient singulièrement bien; les guirlandes qui tournaient à l'entour des corniches donnaient aux appartemens une apparence fort mythologique, et qui rappelait ces temples des anciens, dont le grand poète, M. Croisilles, avait fait des descriptions si fidèles dans ses *Épîtres héroïques*.

Digitized by Google

Cependant les seigneurs de la cour n'étaient pas encore venus à sept heures, et on n'osait pas commencer les danses avant leur arrivée. Rénevilliers, qui devait ouvrir le bal par une courante avec Mlle Roger, perdait patience, et voulait donner le signal aux violons. Enfin, il se fit un grand bruit de chevaux dans la rue; tout le monde se recueillit. Mme Roger courut au sommet de l'escalier.

Dix minutes s'écoulèrent ainsi dans l'attente. Les chevaux s'étaient bien arrêtés devant la porte. La lueur des flambeaux de main se voyait des fenêtres; des voix parlaient en nombre considérable, et pourtant les conviés n'entraient point encore. Tout à coup on entendit de grands cris, des pas précipités dans la cour et un cliquetis d'armes.

— Messieurs, dit un gentilhomme qui était fort agité, ayant avec lui sa famille entière, ceci nous annonce quelque tour de Rénevilliers. Au lieu de ducs et de princes, il nous amène sans doute des Bohêmes comme lui pour nous dévaliser. Nous sommes des fous d'avoir pu nous fier à un tel homme. Il faut maintenant faire bonne contenance. Quoique nous n'ayons que nos méchantes épées de bal, fermons les portes et défendons-nous.

Mais on avait arraché les portes de leurs gonds pour danser plus commodément, et il semblait impossible d'éviter une bataille. Les hommes s'avancèrent jusqu'aux degrés, les armes au poing, pour faire face aux assaillans, et les dames se tinrent en arrière en grand désordre. Mme Roger apporta enfin des nouvelles rassurantes, et raconta ce qui venait de se passer.

Des valets qui jouaient entre eux en étaient venus à se battre devant la porte de la rue. Un cuisinier avait mis une épée dans le trou de la serrure, et, par mégarde, il avait lardé le prince d'Harcourt, croyant adresser le coup à l'un de ses camarades. Si le noble seigneur ne se fût tourné par hasard, afin de parler à quelqu'un, la lame lui eût traversé le corps. Heureusement il n'avait reçu qu'une égratignure dans les chairs; mais, se sentant blessé, il avait appelé du secours, et ses gens s'étaient jetés dans la maison, résolus à tout massacrer. Les deux frères du prince étaient en fureur. Un de leurs estafiers avait poursuivi un bourgeois en le couchant en joue avec un mousquet, et l'aurait tué, s'il ne se fût réfugié dans les genoux de Mme Roger. Trois hommes avaient été abattus à coups de fusil dans la cour; mais, par bonheur, on découvrit plus tard que c'étaient seulement des valets (1).

(1) C'est ainsi que s'expriment les écrivains du temps.

Digitized by Google

L'affaire aurait mal fini si M. d'Harcourt ne se fût donné beaucoup de peine pour calmer les esprits. Tout rentra bientôt dans l'ordre; la belle noblesse ayant fait son apparition dans les salons, on en mit à danser. M. d'Harcourt lui-même figura au premier quadrille.

Le bal n'aurait plus été troublé sans M. de Bouteville, qui s'était fort diverti de la bagarre, et qui ne cessait de répéter :

— Je voudrais voir encore un peu de mouvement ici; je me sens une fière démangeaison d'amener un petit tumulte.

Comme M. de Roquelaure passait en dansant, Bouteville lui arracha sa perruque et la jeta au plafond. M. de Roquelaure, tout en colère, riposta par un beau soufflet. Voilà les épées au vent; les deux champions s'allaient égorger si on ne se fût jeté entre eux. Il fallut encore une heure entière de cris et de débats pour les accommoder.

Il était bien évident que M. de Rénevilliers n'avait aucune part aux accidens survenus dans son bal; malgré cela, on le voulut rendre responsable de tout.

Le lendemain on fit grand bruit de cette affaire par la ville, et les gens qui n'étaient point venus contèrent les choses d'une manière exagérée. Les dames qu'on avait vues danser et qui s'étaient fort diverties, n'osaient point l'avouer et disaient qu'on ne les reprendrait plus à pareilles fêtes. Pendant le temps de la *fronderie*, lorsqu'on voulait parler d'une maison forcée ou d'un pillage, on appelait cela donner les violons comme Rénevilliers.

Le renom de mauvais sujet que le chevalier s'était acquis bien justement prit un nouveau lustre, une fois que l'attention publique se tourna vers lui. Tout ce qui fut brisé de vitres, tout ce qui fut donné de coups de bâtons à la maréchaussée, tout ce qui se coupa de jarrets pendant trois mois dans les rues de Paris, fut mis sur le compte de Rénevilliers, et voyez comme le monde est souvent mal informé! huit jours après le bal de Mme Roger, notre gentilhomme avait changé ses manières de vivre et s'était merveilleusement amendé par une faveur particulière du ciel.

Il passait un jour dans la rue des Prouvaires, entre deux vins et cherchant aventure. On voyait alors beaucoup de visages sombres, à cause d'une épidémie qui tuait bon nombre de gens. L'air était vif et le brouillard incommode; mais tandis que les autres se couvraient le nez de leur manteau, Rénevilliers entr'ouvrait sa chemise pour respirer plus à l'aise et se faisait un éventail des plumes de son chapeau. Depuis le détour de la rue, le chevalier voyait devant lui une jeune fille vêtue de deuil, qui s'en allait toute seule faire ses dévotions à Saint-Eustache. Il doubla le pas afin de la rejoindre, et quand il fut

Digitized by Google

près d'elle, il lui prit la taille sans façon, et lui demanda poliment la permission de l'embrasser.

Soit que M. de Rénevilliers s'y fût pris avec moins de galanterie que d'habitude, soit que la jeune fille fût en fâcheuse disposition, elle jeta sur le chevalier un regard fort indigné en disant :

— Hélas ! si monsieur mon père n'était pas mort de la fièvre rouge, ce vilain homme-là ne m'insulterait point.

Le chevalier n'était pas habitué à recevoir des réponses de ce genre ; il demeura tout rêveur du regard courroucé de la jeune fille qui était belle et avait l'air fort décent.

— Par le diable ! pensait-il en se mordant les lèvres ; cette jolie enfant me tient pour un manant et un animal. Je lui veux prouver qu'elle se trompe et lui faire réparation.

Notre homme entra dans l'église, mais il chercha vainement la demoiselle. Il y avait à l'entour de la chaire une grande foule écoutant un prédicateur. Rénevilliers, après avoir rôdé dans les chapelles, prêta un moment l'oreille au sermon ; le prêtre commentait ces paroles de l'Évangile : « La conversion d'une ame égarée cause plus de joie dans le ciel que les prières de cent ames fidèles. »

— S'il en est ainsi, pensait le libertin, il ne tiendrait qu'à moi de mettre le paradis en une furieuse allégresse, et si jamais je me convertis, il sera heureux que j'aie commencé par être un impie.

Le sermon touchait les auditeurs, car les bonnes gens pleuraient de tout leur cœur ; le chevalier lui-même se sentit fort troublé à plusieurs reprises. Il prit une chaise et demeura jusqu'à la fin du discours. On chanta ensuite un salut en musique avec des orgues qui jouaient divinement bien. Rénevilliers n'hésita pas à croire que son émotion était un rayon de la grace ; il s'achemina vers un confessionnal, et fit au tribunal de Dieu la confession de toutes ses folies.

Le lendemain il était parti pour sa terre de Rénevilliers, en Picardie, afin d'éviter la compagnie de la jeunesse débauchée, car il comprenait bien que l'occasion amènerait une rechute.

Rénevilliers demeura trois ans retiré à la campagne et se confirma chaque jour davantage dans son beau dessein de se réconcilier avec le ciel. Il mena une vie exemplaire, suivit assidument les offices et observa les jeûnes et le carême ; il fut nommé marguillier de sa paroisse, à laquelle il fit du bien. Ayant eu querelle avec le chapitre de Beauvais, il montra une modération qui acheva de lui gagner l'estime de tout le monde. On le vit même supporter publiquement des paroles injurieuses, ce qui était bien étrange d'un cœur aussi haut placé que le sien ; mais il s'était mis en tête de se conduire en vrai

Digitized by Google

chrétien dans cette rencontre, et il s'en acquitta de façon à édifier jusqu'à ses ennemis. Pendant son dernier séjour à Paris, ses anciens compagnons le raillèrent fort de sa conversion et d'une petite croix en or qu'il portait à son cou; mais sa patience ne se démentit pas un instant.

Cependant la fin de M. de Rénevilliers prouve bien que les mauvaises habitudes ne se perdent jamais entièrement, et que celui qui a long-temps lâché la bride à ses passions ne peut guère être assuré de les dompter tout-à-fait.

Un jour qu'il chassait sur son domaine, le chevalier rencontra un gentilhomme du voisinage, qui prenait le même plaisir sans se gêner, et comme s'il eût été chez lui; Rénevilliers envoya un de ses piqueurs donner l'ordre à cet étranger de quitter la place. Le voisin fit une réponse impertinente et continua de courir un lièvre que ses chiens avaient levé. Les choses se seraient passées tranquillement, si le hasard n'eût amené les deux chasseurs en présence l'un de l'autre. Une querelle s'éleva, dans laquelle le voisin eut tous les torts imaginables. Cet homme poussa l'imprudence jusqu'à lever le bâton sur Rénevilliers, qui le tua d'un coup de mousquet à bout portant. Il s'ensuivit un procès dont notre chevalier ne se tira qu'avec grande peine. Cette fâcheuse affaire causa tant de chagrin à M. de Rénevilliers qu'on ne sait pas bien s'il n'en eut pas la cervelle un peu dérangée. M. de Brissac, dans un voyage qu'il fit au Hâvre-de-Grace, reconnut son ancien ami qui montait sur un vaisseau en charge pour l'Amérique.

— Eh! où allez-vous comme cela? lui cria le duc.

— Je vais au Canada, épouser la reine des Hurons, à laquelle je suis fiancé, répondit notre gentilhomme.

Et jamais on ne l'a revu. Il est probable qu'il mourut aux Indes, car on ne reçut point de ses nouvelles.

Le coadjuteur de Retz, qui l'avait connu, disait un jour :

— Ce garçon-là n'a jamais fait rien à propos : il fut débauché quand il fallait être sage, et s'est jeté dans la dévotion quand la carrière était ouverte aux ambitieux. S'il se fût donné à moi je l'aurais mené loin.

M. de Gondi se vantait, car il n'a mené loin personne; mais peut-être disait-il cela dans l'instant où il pensait devenir premier ministre à la faveur des troubles. Néanmoins le coadjuteur pouvait assurer avec raison que M. de Rénevilliers aurait fini moins tristement, s'il eût été dirigé par quelque personne plus sage que lui.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

XI.

LE KHAMSIN. — LE GOUVERNEUR DE SUEZ.

Nous continuâmes, le lendemain, de marcher encore dans la même direction, c'est-à-dire en descendant vers la mer. Depuis long-temps déjà nous distinguions Thor à notre gauche; mais, à mesure que nous approchions, la ville nous paraissait perdre de son importance : enfin nous jugeâmes qu'elle ne méritait pas que nous fissions un détour pour la visiter. Nous fîmes en conséquence un angle aigu à droite, et, après une heure ou deux de marche sur le sable tamisé qui borde la mer Rouge, nous rentrâmes dans les montagnes, et, vers le soir, nous descendîmes dans une ouaddi délicieuse appelée la Vallée-des-Jardins. Des palmiers aux panaches flottans, des sycomores au noir feuillage, couvraient de leur ombre une source d'eau fraîche et pure : cette oasis commandait une halte, et nous dressâmes notre tente au pied d'un bouquet de palmiers.

La nuit fut délicieuse; nous possédions l'eau et la fraîcheur, ces deux trésors dont le désert est si avare. Aussi nous réveillâmes-nous reposés et vigoureux, et nous nous mîmes en route dans une disposition d'esprit des plus joyeuses. Au moment de partir, nos Arabes se montrèrent les uns aux autres quelques lignes rougeâtres qui sillonnaient l'orient; néanmoins ils ne parurent pas s'en occuper

Digitized by Google

davantage, et nous avions déjà oublié ces symptômes inquiétans, qui ne nous avaient cependant pas échappé, lorsque, en entrant dans l'ouaddi Pharan, nous sentîmes passer autour de nous quelques-unes de ces âcres bouffées de vent, haleines fiévreuses du désert. Bientôt la chaleur devint insupportable; le sable, soulevé par une brise insensible, qui semblait une vapeur de la terre, nous enveloppait d'un nuage qui nous brûlait les yeux, et, à chaque aspiration, pénétrait dans le nez et dans la gorge. Nos Arabes, de leur côté, paraissaient, contre leur habitude, souffrir comme nous de ces inconvéniens, qui auraient dû leur être familiers; ils échangeaient entre eux des paroles brèves et courtes, et peu à peu les restes d'inimitié de la veille se fondirent dans une commune préoccupation. Les deux tribus rapprochées se mêlèrent, les dromadaires eux-mêmes parurent se chercher les uns les autres, galopant avec agitation et sans ralentir leur allure, et allongeant leurs longs cous de serpent de manière à ce que leur lèvre inférieure effleurât le sol. De temps en temps ils faisaient des écarts irréguliers et soudains, comme si la terre leur eût brûlé les pieds. « Prenez garde, » disait alors Toualeb. Et après lui les Arabes répétaient cet avertissement, que j'entendais sans pouvoir comprendre de quel danger nous étions menacés. Je m'approchai de Bechara pour lui demander d'où venait ce malaise dont nous étions atteints tous, hommes et animaux; mais le temps des conversations était passé : Bechara, pour toute réponse, prit un pan de son manteau, et, le rejetant par-dessus son épaule, il s'en enveloppa de manière à s'en couvrir le nez et la bouche. J'en fis autant, et, en me retournant, je m'aperçus que notre exemple avait été suivi par les Arabes, dont on n'apercevait plus que les yeux noirs et brillans, plus noirs et plus brillans encore sous leurs bournous et leurs abbayes : enfin, au bout d'un quart d'heure, nous n'avions plus de questions à faire, Francs et Arabes, nous en savions autant les uns que les autres. Le désert nous prévenait par tous les signes et nous parlait avec toutes ses voix : c'était le khamsin.

Notre course était dévergondée; car le sable s'élevait comme un mur entre l'horizon et nous. A chaque instant nos Arabes, dont les yeux ne pouvaient percer ce voile de flamme, hésitaient et faisaient des crochets qui dénotaient leur irrésolution. Cependant la tempête augmentait toujours; le désert devenait de plus en plus houleux; nous entrions dans des sillons de sable agités comme des vagues, et nous traversions, ainsi qu'un habile nageur fend une lame, la crête brûlante de ces monticules. Malgré la précaution que nous avions prise

Digitized by Google

de couvrir nos bouches de nos manteaux, nous respirions autant de sable que d'air; notre langue s'attachait à notre palais, nos yeux devenaient hagards et sanglans, et notre respiration, bruyante comme un râle, révélait, à défaut de paroles, nos mutuelles souffrances. Je me suis trouvé quelquefois en face du danger, mais je n'ai jamais éprouvé une impression pareille à celle que je ressentais : ce doit être à peu près celle d'un naufragé perdu sur une planche au milieu d'une mer orageuse. Nous allions comme des insensés, sans savoir où, toujours plus rapidement et plus obscurément; car le nuage de poudre qui nous enveloppait devenait de plus en plus intense et brûlant. Enfin Toualeb fit entendre un cri perçant : c'était un ordre de halte. Les deux chefs, Bechara, Anaballah, et l'Arabe qui marchait ce jour-là en tête de la caravane, se réunirent en conseil : c'étaient les pilotes les plus expérimentés de cette mer changeante où nous étions égarés. Les avis furent émis tour à tour, et, malgré la situation, ou peut-être à cause de la situation suprême où nous nous trouvions, émis avec une sage modération et une solennelle lenteur. Pendant ce temps-là la houle de sable continuait de se soulever. Enfin Toualeb résuma les opinions en étendant les bras vers le sud-ouest, et la course frénétique recommença aussitôt, mais cette fois sans hésitation et sans écart, et sur les traces des deux cheiks, qui, vu la gravité des circonstances, avaient pris la conduite de la caravane. Nous marchions vers un but, mais nous n'avions pas le loisir de demander lequel; nous savions seulement que, si nous le manquions, nous étions perdus.

Le désert était imposant et mélancolique; il semblait vivre et palpiter, et fumer jusque dans ses entrailles. La transition avait été rapide et singulière : ce n'était plus l'oasis de la veille, le repos au pied des palmiers, le sommeil rafraîchi par le bruit murmurant de la fontaine; c'était le sable enflammé, c'étaient les secousses du rude dromadaire, la soif dévorante, inhumaine, insensée; la soif qui fait bouillir le sang, fascine les yeux, et montre au malheureux qu'elle brûle, des lacs, des îles, des arbres, des fontaines, de l'ombre et de l'eau. Je ne sais s'il en était des autres comme de moi; mais j'étais en proie à une véritable folie, à un rêve, à un délire sans fin, qui se pliait à tous les dévergondages de mon imagination. De temps en temps nos dromadaires s'abattaient, creusaient le sable ardent avec leur tête pour trouver au-dessus de sa surface un semblant de fraîcheur, puis ils se relevaient fiévreux et haletans comme nous, et reprenaient leur course fantastique. Je ne sais combien de fois ces chutes se renouvelèrent, je ne sais comment nous fûmes assez heureux pour ne pas être

Digitized by Google

écrasés sous le poids de nos haghins ou ensevelis sous le sable; ce dont je me souviens, c'est qu'à peine tombés, Toualeb, Bechara et Araballah étaient près de nous, rapides et secourables, mais muets comme des spectres, relevant hommes et chameaux, puis se remettant en chemin, silencieux et enveloppés de leurs manteaux. Une heure encore de cette tempête, j'en suis bien convaincu, et elle nous ensevelissait tous. Mais tout à coup une rafale de vent passa, éclaircissant l'horizon, comme si l'on tirait à nos yeux la toile d'un théâtre : Le Mokatteb! cria Toualeb; le Mokatteb! répétèrent tous les Arabes. Puis le sable s'éleva de nouveau entre nous et la montagne; mais Dieu, comme pour nous rendre la force, nous avait montré le port désiré. Le Mokatteb! le Mokatteb! répétions-nous, sans savoir ce que c'était que le Mokatteb, mais devinant que c'était le port, le salut, la vie. Cinq minutes après, nous nous glissions, comme des serpens, dans une caverne profonde, mais dont la gueule étroite laissait passer peu de lumière et peu de chaleur, tandis que nos montures, agenouillées, la tête tournée et étendue vers le rocher, étaient déjà tombées dans une immobilité qui les faisait ressembler, avec leur peau grise recouverte de sable, à des chameaux de pierre. Quant à nous, sans nous inquiéter de tente, de tapis, de repas, nous nous couchâmes pêle-mêle, en proie à la fois à un engourdissement et à un délire qui tenaient le milieu entre le sommeil et la fièvre chaude; puis, sans parler, sans dormir, sans remuer, nous restâmes là jusqu'au lendemain matin, étendus sur la face, comme des statues précipitées de leur base.

La tempête continuait toujours, et nous l'entendions hurler au dehors; cependant peu à peu à peu ses mugissemens tombèrent. Vers le milieu du jour, elle avait perdu presque toute sa force, et c'était elle qui râlait à son tour, et qui, à son tour, touchait à son agonie. Il y avait trente heures que nous n'avions mangé : nous revenions à la vie par la faim; quant à la soif, elle ne nous avait pas quittés. Abdallah se leva et fit ses apprêts de déjeuner. Pendant ce temps les Arabes cherchèrent une source dans tous les coins de la caverne, mais inutilement; il fallut se contenter de l'eau empoisonnée de nos outres. Nous faisions, tristes et maussades, notre maigre repas de riz et de dattes, quand Mohammed entra avec l'air piteux qui lui était familier lorsqu'il avait une demande à faire. Les Arabes, selon leur louable habitude, n'avaient rien emporté avec eux, et l'escorte était doublée. Nous partageâmes entre trente le déjeuner qu'Abdallah était censé avoir fait pour trois, mais que probablement prévenu de la chose, il avait tant soit peu allongé : chaque Arabe reçu t

Digitized by Google

du riz plein le creux de la main et une datte; il est vrai que nous n'en mangeâmes guère davantage.

Le troisième jour le vent changea, et malgré les apparences fâcheuses du ciel, nous quittâmes la caverne du Mokatteb, car nous sentions qu'avec notre surcroît de bouches, nos provisions ne nous permettaient guère de nous arrêter en route. Lorsque nous reparûmes à la lumière, nous nous regardâmes, et nous nous effrayâmes mutuellement, tant nous ressemblions à des spectres. L'épreuve de ces trois jours était profondément écrite sur tous les visages : nous avions l'œil terne et vitreux, la peau sèche, la respiration haletante, et le corps entièrement courbaturé. Bientôt nous aperçûmes la mer, et comme notre chemin nous conduisait un instant sur ses bords, nos Arabes y coururent remplir d'eau leur bouche, et revinrent la souffler dans les narines de leurs dromadaires, ce qui leur redonna à l'instant toute leur ardeur. J'eus l'envie de me baigner, mais je ne l'osai pas, dans la crainte de ne pouvoir résister au désir de boire. Au reste, toute saumâtre qu'eût été l'eau de la mer, elle ne m'eût certes pas paru plus fétide et plus impotable que celle de nos outres.

Vers le soir, nos Arabes trouvèrent enfin une citerne. Cependant, craignant que notre avidité à boire cette eau glacée après un si long jeûne et une si rude chaleur ne fût nuisible à notre santé, ils dressèrent la tente à quelque distance de la source, et quelques instans après, Bechara revint avec les gargoulettes pleines. Ce fut une véritable fête, et cela nous mit en appétit pour le souper. Il paraît, au reste, que l'eau avait une vertu apéritive, et qu'elle produisit le même effet sur nos Arabes, car, pendant la nuit, ils mangèrent tout le sucre et le reste du michmich, pour augmenter leurs rations. Quant aux dattes, nous avions mangé les dernières dans la caverne du Mokatteb.

Nous nous aperçûmes de la soustraction le lendemain au déjeuner, pour lequel Abdallah ne nous servit que ses infames galettes que nous ne mangions jamais, du raisin sec et du café. Nous demandâmes autre chose; alors il nous avoua la vérité. Le bonheur du danger passé et la certitude qu'il avait fallu à nos hommes un besoin bien pressant pour se livrer à ce maraudage, nous rendirent moins sévères : notre indulgence porta ses fruits. Le soir, après avoir mangé avec nous le reste du riz, qui n'était pas considérable, il est vrai, ils achevèrent le café et le raisin sec.

Le lendemain, nous nous mîmes en route par un temps radieux; Toualeb donna le signal du départ en mettant son dromadaire au ga-

Digitized by Google

lop. Nous suivîmes son exemple, et pendant six heures nous allâmes ventre à terre sans pouvoir deviner la cause de cette vélocité. Enfin, vers le milieu du jour, nous aperçûmes les sources de Moïse, où nous avions fait halte en venant; nos dromadaires redoublèrent de rapidité, en aspirant de plus d'une lieue leur fraîche émanation. Arrivés aux palmiers, ils s'agenouillèrent d'eux-mêmes; les Arabes dressèrent la toute avec une activité et un empressement que je ne leur avais pas encore vu; cinq minutes après, leur promptitude et leur complaisance nous furent expliquées : nous n'avions plus absolument rien à manger; dattes, sucre, michmich, café, raisin sec, ils avaient tout dévoré. Nous nous décidâmes alors à nous rejeter sur ces malheureuses galettes que nous avions méprisées la veille, mais notre répugnance pour elles n'avait point échappé à nos guides, et pendant que nous dormions, ils avaient mis le reste de la farine sur les braises. Heureusement nous avions de l'eau en abondance, nous en bûmes chacun une gargoulette pleine, puis nous nous remîmes immédiatement en route, quelque envie et quelque besoin que nous eussions du repos; l'urgence de la position nous avait rendu des forces, il fallait arriver au passage de la mer Rouge à l'heure opportune, sous peine de jeûner toute la journée et toute la nuit. Quant à nos dromadaires, ils étaient d'acier, et comme le soleil de Louis XIV, ils acquéraient des forces en allant. Nous avions bien fait douze ou quinze lieues le matin, nous en fîmes environ la moitié autant de deux heures de l'après-midi à cinq. Enfin nous arrivâmes au gué, épuisés, haletans; il était trop tard, les eaux étaient hautes.

La situation n'était pas couleur de rose, car là nous n'avions plus même d'eau; dans l'espérance d'arriver à temps et d'après la certitude que nos Arabes, jaloux de ne pas nous désespérer, nous avaient donnée, nous n'avions pas pensé à emporter de l'eau des sources, de sorte que nous mourions littéralement de soif et de faim. Si le soleil avait été dans toute sa force, nous devenions enragés du coup; enfin Bechara, voyant notre détresse, nous dit qu'il y avait quelquefois sur l'autre rive un passeur avec un bateau; en tirant un coup de pistolet en l'air, ce qui était le signal, il était probable qu'il viendrait nous prendre. Il n'avait pas achevé que j'avais fait feu; nous attendîmes dix minutes avec anxiété, et nous vîmes avec peine que je n'avais pas été entendu. Un feu général de toutes nos armes fut alors commandé par M. Taylor. Cette fois la manœuvre fut couronnée d'un plein succès; nous vîmes la bienheureuse embarcation se détacher de la rive et glisser sur les vagues. Un quart d'heure

Digitized by Google

après, elle abordait sur la rive où nous l'attendions; nous nous élançâmes aussitôt dans la barque en faisant signe à Abdallah et à Mohammed de nous suivre. Quant aux Arabes, ils restèrent pour garder les bagages; mais notre premier soin, en débarquant, fut de leur renvoyer Mohammed avec des provisions; quant à nous, nous nous acheminâmes vers Suez de toute la force que notre estomac avait laissée à nos jambes. Enfin nous arrivâmes toujours en courant chez M. Comanouly, qui nous reçut à bras ouverts, et nous donna la chambre de Bonaparte. Je dois avouer à notre honte que nous y entrâmes avec une préoccupation toute différente de celle que nous avions éprouvée la première fois que nous en avions franchi le seuil. Nous avions vraiment besoin de quelque chose de plus nourrissant que des souvenirs, si glorieux qu'ils fussent. M. Comanouly eut la bonté d'aller au-devant de nos désirs; il est vrai que je crois bien que de notre côté nous fîmes au moins la moitié du chemin; le fait est qu'il nous improvisa un souper dont il nous fit ses excuses, et dont nous lui fîmes nos remerciemens.

Le repas achevé, nous nous approchâmes de la fenêtre; elle donnait sur le port de Suez, et nous jouîmes avec délices de la fraîcheur de la mer. Notre veille s'y prolongea fort avant dans la nuit; car quelque besoin physique que nous eussions de nous reposer, les émotions que nous avions ressenties, les dangers auxquels nous venions d'échapper, nous tenaient éveillés. Là nos haltes de chaque soir, avec leurs incidens divers, vinrent se représenter à notre esprit; le désert, avec son concert de chakals et d'hyènes, ses traces de lézards et de serpens, son soleil dévorant et son khamsin mortel, n'était déjà plus qu'un souvenir, mais un souvenir vivant, que, pour ainsi dire, nous touchions de la main encore, et qui, si près que nous en étions, se présentait déjà à notre esprit avec toute sa poésie et toute sa magnificence. Depuis, la distance et le temps n'ont fait que grandir encore ces souvenirs; et après huit ans d'intervalle, toutes les émotions douces et terribles de ce merveilleux pélerinage sont restées si palpitantes dans mon cœur, que je n'hésiterais pas, si une occasion d'y retourner se présentait, à les racheter encore au prix des mêmes fatigues et des mêmes dangers.

Le lendemain, le gouverneur de Suez eut notre première visite; il paraît que nous lui étions vivement recommandés, ou que notre amabilité lui avait laissé un souvenir des plus agréables, car l'accueil qu'il nous fit fut véritablement fraternel. A peine fûmes-nous entrés, qu'on nous apporta, dans les mêmes gargoulettes d'argent, de cette

Digitized by Google

fameuse eau que j'avais regrettée si souvent, pendant les trois semaines que nous venions de passer à chercher sa pareille sans avoir pu la trouver. Après l'eau, vinrent la pipe et le café, et après la pipe et le café, le récit de nos aventures.

Je disais et Mohammed répétait, ce qui me donnait la faculté de suivre sur la physionomie bienveillante et grave du pacha les impressions qu'éveillaient en lui les différens évènemens de notre voyage. La supercherie du Père de la Victoire parut le réjouir beaucoup; mais ce qui m'étonna le plus, ce fut l'espèce de plaisir avec lequel il accueillit la dénonciation bien innocente et bien désintéressée que je lui fis du larcin de nos Arabes. Arrivé à cet endroit, il me fit répéter deux fois l'épisode du michmich, du sucre et du café; puis il demanda la suite avec un visage si radieux, qu'il était évident qu'il avait pris le plus grand plaisir à la traduction de ma prose. Cela me donna une haute idée de son goût et le regret bien sincère qu'il n'ait pas pu apprécier le texte original. Lorsque j'eus achevé de raconter notre odyssée, le gouverneur nous fit rapporter de l'eau, et exigea que nous lui promissions de dîner avec lui. Nous n'avions aucun motif de refuser cette invitation; nous acceptâmes donc, après nous être seulement défendus le temps convenable. Nous allâmes faire un tour dans la ville, puis nous revînmes à l'heure dite.

En traversant la cour intérieure du pacha, nous remarquâmes que, pour nous faire honneur, il avait déployé un certain appareil militaire. Tout était sur pied dans le palais, serviteurs, esclaves, eunuques. On nous introduisit dans une grande salle carrée, où il nous attendait, accroupi à l'angle du divan. Après les salutations d'usage, que notre fidèle interprète Mohammed traduisit quant aux paroles, car, pour les gestes, nous commencions à les exécuter assez confortablement, on apporta un grand plateau d'argent que l'on posa à terre. Nous nous levâmes aussitôt et allâmes nous accroupir autour. Alors un esclave entra avec des aiguières et des bassins d'argent, et nous donna de quoi nous laver. Le pacha demanda de l'eau deux fois; nous n'avions jamais vu un Turc pousser si loin la propreté.

Le plateau supportait quatre plats d'argent, recouverts de dômes du même métal, d'une ornementation un peu lourde, mais riche. L'un contenait le pilau de rigueur avec sa poule couchée au milieu; le second, un ragoût au piment dont je ne pus deviner la composition; le troisième, un quartier d'agneau, et le quatrième un poisson. Nous mîmes hardiment la main au plat, tout en conservant une certaine hiérarchie, même entre nous, et nous commençâmes par écarteler la

Digitized by Google

poule. Quant à la partie liquide du repas, nous avions chacun près de nous une gargoulette de notre eau favorite, et je ne connais pas de vin que je lui eusse préféré en ce moment.

De la poule nous passâmes au ragoût. Ici le service devenait plus facile encore; la viande de l'animal qui nous était offert avait été coupée d'avance par morceaux. Chaque morceau nous servit de cuillère, pour emporter avec lui une certaine quantité de l'assaisonnement. Seulement nous nous aperçûmes que ce que nous avions pris pour de la viande était un légume quelconque. En somme, la chère eût été fort médiocre pour des Parisiens; mais pour nous, qui étions devenus de véritables fils d'Ismaël, tout était pour le mieux.

Après le ragoût vint le quartier d'agneau. Nous remarquâmes à la démonstration par laquelle le gouverneur accueillit ce nouveau plat que, pour découper, il était de l'école de Tonaleb et de Bechara. Il alongea les deux bras, maintint d'une main le morceau dans son récipient, et de l'autre pinça la chair, qui se détacha de l'os avec une facilité qui tenait de l'enchantement. Cette fois, nous ne tentâmes même pas de suivre l'exemple, certains que nous échouerions à notre honte. Nous demandâmes au gouverneur la permission de tirer nos lames, afin qu'un geste inattendu ne l'effrayât point trop, et, cette permission accordée, nous nous mîmes à découper l'animal avec nos poignards.

Restait le poisson, et là nous attendait une des plus rudes épreuves par lesquelles nous soyions passés de toute notre vie. Le cétacée, dont j'ignore le nom, était farci intérieurement d'un nombre effroyable d'arêtes, de sorte qu'aux premières bouchées nous nous aperçûmes qu'il y avait des précautions préparatoires à prendre, si nous ne voulions pas périr par la strangulation. Nous nous mîmes donc à inventorier chacun avec un soin tout particulier le morceau que nous avions devant nous, afin d'en tirer les corps malfaisans; ce que voyant le gouverneur, qui avait avalé sa ration sans paraître s'inquiéter des arêtes, il se fit apporter un nouveau morceau de poisson sur un plat d'argent, en détacha avec la main droite un fragment, qu'il mit dans le creux de la main gauche, commença d'en extraire les arêtes depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, joignit à cette première préparation du pain émietté en quantité à peu près égale, y ajouta quelques épices, roula le tout ensemble de manière à en faire une boulette de la grosseur d'un œuf, déposa cette boulette sur un plat d'argent, fit signe à l'esclave de la porter à M. Taylor, et se mit incontinent à exécuter une seconde édition du même ouvrage.

Digitized by Google

L'idée que cet hommage était pour moi, m'arrêta court, et je sentis que j'aurais grand'peine à achever même ce que j'avais sur mon assiette. Le gouverneur vit mon interruption; il crut que j'attendais mon tour, et se hâta davantage, sans cependant, il faut lui rendre justice, y mettre un soin moins minutieux. La besogne terminée, il m'envoya le fruit de son travail; c'était une fort jolie boulette, de la grosseur d'un abricot à peu près. Je la pris en m'inclinant, et, comme pour admirer la perfection avec laquelle elle était arrondie, je l'examinai, attendant un moment où le gouverneur aurait les yeux tournés d'un autre côté, et rappelant pendant cet intervalle toutes mes notions d'escamotage, afin de l'avaler comme paillasse avale les couteaux. La ruse me réussit. Le gouverneur, infatigable dans sa courtoisie, se mit immédiatement à la boulette destinée à Mayer, et absorbé dans cette opération, qu'il exécutait en véritable artiste, il ne s'aperçut pas que la mienne, au lieu d'entrer dans ma bouche, était passée dans ma manche, et de ma manche dans mon gilet. Quant à celle de M. Taylor, il me fut impossible de savoir ce qu'elle était devenue, et je l'ai toujours soupçonné de l'avoir courtoisement digérée.

Pour Mayer, sa position était clairement dessinée. Après lui, il n'y avait personne à servir, de sorte que tous les yeux l'avaient pris pour point de mire. Aussi il prit son parti en brave, et avala loyalement la boulette d'un coup et au risque de s'étouffer, ce qui lui fit grand honneur aux yeux du pacha, qui prit pour de l'empressement ce qui n'était que le désir d'en avoir plus tôt fini avec cette singulière pâtisserie.

Le second service était composé de gâteaux, de confitures et de sorbets, préparés par les femmes du gouverneur, le tout d'un aspect fort réjouissant, mais d'un goût assez médiocre, grace aux mélanges inouis qui constituent le fond de la cuisine turque.

Au reste, le pacha, qui pendant tout le dîner avait été d'une humeur charmante, se montra plus gai que jamais au dessert. Il nous reparla de notre voyage, nous demanda de nouveaux détails sur la manière dont nous avions été enlevés par le Père de la Victoire à la tribu d'Oualeb-Saïde, et nous fit raconter une seconde fois comment voleurs et volés s'étaient réunis pour manger notre sucre et boire notre café; puis, lorsque j'eus fini : — Maintenant, dit-il, levons-nous, et allons voir couper la tête à tous ces brigands-là.

Nous crûmes avoir mal entendu, et nous fîmes répéter Mohammed, mais à la stupéfaction de notre interprète, à la manière dont il balbutiait, en nous répétant la proposition du gouverneur, nous vîmes

Digitized by Google

que notre hôte avait pris la chose au plus grand sérieux. M. Taylor, comme chef de la caravane, se leva, et supplia le pacha, qui avait déjà fait quelques pas vers la fenêtre, de vouloir bien l'entendre. Le gouverneur se retourna, et répondit que c'était avec un très grand plaisir qu'il écouterait ce que nous avions à lui dire, et qu'aussitôt l'exécution faite, il serait à nous. M. Taylor lui fit observer que c'était justement au sujet de l'exécution qu'il avait quelques objections de conscience à lui soumettre. Le gouverneur fit un signe gracieux et se prépara à écouter, non sans jeter un dernier regard vers la fenêtre, comme pour dire à l'orateur : Faisons vivement, car nous sommes attendus pour le spectacle.

Alors M. Taylor, au grand étonnement du gouverneur, se mit à plaider la cause de notre escorte; il exposa au pacha que ces pauvres diables, mourant de faim, étaient bien excusables d'avoir grignotté tant soit peu nos provisions. D'ailleurs cette petite infidélité n'avait eu d'autre résultat que de nous faire jeûner vingt-quatre heures, tandis que s'ils ne l'avaient pas commise, ils seraient, eux, assurément morts de faim; quant à l'espiéglerie du Père de la Victoire, elle rentrait tellement dans les mœurs arabes, que c'eût été à nous de ne pas nous y laisser prendre. D'ailleurs elle n'avait eu d'autre suite que de nous donner une escorte plus nombreuse et par conséquent plus sûre. Il priait donc instamment le pacha de ne pas insister sur l'article de la punition.

Le gouverneur répondit que ce que M. Taylor avait dit, en parlant des mœurs arabes, était parfaitement vrai, et prouvait qu'il avait étudié le pays en observateur; la chose même, il était obligé de l'avouer, s'était déjà renouvelée plusieurs fois, mais sur des voyageurs ordinaires, de misérables peintres ou de pauvres savans, gens qui ne valaient pas la peine, au dire du pacha, que l'on s'occupât de quelle manière ils avaient été traités. Mais pour nous c'était bien autre chose : nous étions des ambassadeurs du gouvernement français accrédités près du vice-roi d'Égypte, et spécialement recommandés à tous les gouverneurs par Ibrahim-Pacha. Il nous devait donc justice pleine et entière; en conséquence il nous invitait de nouveau à nous joindre à lui pour regarder couper le cou aux coupables. Ce disant, il fit un pas vers la fenêtre.

Nous vîmes alors qu'il tenait si sérieusement à nous donner cette preuve de considération pour nous, que nous commençâmes à trembler pour nos pauvres compagnons de voyage. Nous nous levâmes à notre tour, et joignîmes nos instances à celles de M. Taylor. Le

Digitized by Google

gouverneur alors parut se faire violence, et nous faisant signe de nous rassurer, il ordonna qu'on fît entrer les coupables, et nous invita à nous asseoir à ses côtés. Cinq minutes après, nos braves amis parurent, Toualeb et Abou-Mansour en tête, puis Bechara, Araballah, et le commun des martyrs ensuite; le tout escorté par une trentaine de soldats le sabre nu à la main.

Toualeb et Bechara nous jetèrent, en entrant, un regard d'indicible reproche qui nous alla jusqu'au cœur. Nous leur fîmes signe de se rassurer; ils en avaient grand besoin, car ils tremblaient de tous leurs membres, et étaient aussi pâles que leur teint basané leur permettait de le devenir. Le fait est que depuis trois heures qu'ils étaient arrêtés, sans que nous en fussions informés, ils avaient appris de leurs gardes le sort qui leur était réservé, de sorte que, reconnaissant au fond du cœur qu'ils étaient dans leur tort, et parfaitement instruits de la manière expéditive et impitoyable dont procédait la justice turque, ils se regardaient déjà comme décapités, et cela avec d'autant plus de raison, que, croyant que la dénonciation venait de nous, ils étaient loin d'espérer en notre intercession; le regard amical que nous échangeâmes lors de leur entrée, tout rassurant qu'il était, n'en demeura donc pas moins d'abord tout-à-fait inintelligible pour eux.

Lorsqu'ils furent rangés en cercle autour de nous, le gouverneur les regarda un instant en silence, et avec un œil si terrible, que les malheureux perdirent bientôt le faible espoir que nous leur avions rendu; enfin lorsqu'il les vit suffisamment abattus et repentans: — Misérables enfans du prophète, qui avez manqué à tous vos devoirs envers ceux qui s'étaient confiés à vous, leur dit-il, notre intention première avait été de vous faire trancher la tête pour votre crime; mais touché par les instances que viennent de nous adresser l'envoyé du sultan des Français et les honorables Européens qui l'accompagnent, nous vous faisons grâce de la peine capitale. Vous en serez donc quittes, chacun, pour cinquante coups de bâton sous la plante des pieds. Allez.

Ce n'était pas encore là précisément l'affaire de nos Arabes; ils aimaient mieux la bastonnade que la décollation, mais il était bien évident qu'ils eussent fort préféré leur grâce tout entière à la bastonnade; heureusement pour eux, nous partagions entièrement cette opinion. M. Taylor fit donc un signe pour qu'ils demeurassent encore un instant, et se retournant vers le gouverneur, étonné de notre obstination, il lui exprima en notre nom et au sien toute sa gratitude pour l'aimable accueil que nous avions reçu de lui. Il lui affirma,

Digitized by Google

en outre, que cette reconnaissance était si grande, que nous n'avions aucunement besoin de la nouvelle gracieuseté qu'il voulait nous faire aux dépens de la plante des pieds de nos Arabes. Il le pria, en conséquence, de les tenir généreusement quittes de tout châtiment, attendu que si ces hommes avaient, pressés de la faim, manqué à leur strict devoir, ils avaient, en mille autres occasions, dépassé par leurs prévenances et leur dévouement ce qu'ils s'étaient engagés à faire pour nous; que d'ailleurs, après les services qu'ils nous avaient rendus, nous ne les regardions plus comme des guides à qui on a promis un salaire, mais comme des amis qui ont droit au partage. Sachant nos sentimens, ils avaient agi en conséquence; leur seul tort était d'avoir fait leur part avec tant de laisser-aller, qu'il ne nous était rien resté pour la nôtre; mais cela était une erreur, et non un vol. Or, tout homme qui se trompe et qui avoue franchement qu'il s'est trompé, étant excusable, il demandait que l'amnistie fût accordée sans restriction, et qu'après avoir sauvé leur tête, ils obtinssent grace pour leurs pieds; M. Taylor ajouta que c'était, au reste, non-seulement son désir, mais encore celui des deux autres Européens qui l'accompagnaient, ainsi que le gouverneur pouvait s'en assurer, s'il nous permettait de joindre nos prières aux siennes. Le gouverneur se retourna vers nous d'un air de doute, mais il vit à nos regards supplians, encore plus qu'à nos paroles, la vérité de ce que lui avait dit M. Taylor; et resta un instant sans nous répondre, indécis et réfléchissant, comme s'il cherchait la solution d'un problème impossible à résoudre. Pendant ce temps les Arabes avaient suivi la traduction du discours de notre ami, avec l'expression de la reconnaissance la plus vive, accompagnant chaque parole miséricordieuse de gestes à l'appui, de sorte que lorsqu'ils nous virent nous joindre à leur avocat, ils pensèrent que le moment était venu; en conséquence ils s'agenouillèrent, et tendant les bras vers le juge indécis, ils firent chorus de supplications et de prières. Enfin le gouverneur nous regarda une dernière fois comme pour nous demander si bien décidément nous voulions rémission pleine et entière pour les coupables, et trouvant dans notre voix, dans nos regards et dans nos gestes, la même expression qu'il y avait déjà lue, il se retourna vers ses soldats et leur fit, avec un soupir, signe de se retirer; les soldats obéirent. Quant à Toualeb et au Père de la Victoire, il leur adressa, en leur qualité de cheiks, une longue admonestation où nous ne comprîmes rien autre chose, si ce n'est qu'ils étaient bien heureux d'avoir affaire à des maîtres aussi

Digitized by Google

indulgens que nous. Ce discours achevé avec la dignité convenable, nos Arabes se retirèrent en silence et sans demander le reste.

Quant à nous, nous exprimâmes au gouverneur toute notre reconnaissance pour ses bons procédés, et nous lui assurâmes que si jamais nous repassions par Suez, notre première visite serait certainement pour lui. Il nous remercia à son tour de nos bonnes dispositions, et nous fit promettre que nous lui écririons du Caire comment notre escorte s'était conduite à notre égard pendant le reste du voyage. Cette double convention arrêtée, nous prîmes congé de lui.

A dix minutes de chemin de son palais et en tournant l'angle de la première rue, nous trouvâmes nos Arabes qui nous attendaient. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils se précipitèrent sur nos mains, qu'ils baisèrent avec une effusion qui ne laissait aucun doute sur leur gratitude. Ces démonstrations reconnaissantes étaient en outre accompagnées de promesses d'un attachement inviolable et à toute épreuve. Ce qui les touchait surtout, c'était non pas que nous eussions intercédé pour leur tête, mais que nous eussions résisté au plaisir de voir donner la bastonnade, ce qui était, à leur avis, un spectacle des plus intéressans et des plus curieux. Néanmoins, après les premiers momens d'effusion, ils nous proposèrent de partir sans retard. La clémence du gouverneur leur avait paru si peu naturelle, qu'ils ne s'y fiaient pas parfaitement. Nous nous informâmes alors où nous devions rejoindre les chameaux. Ils étaient sellés et chargés, et nous attendaient sur la route du Caire. A peine sortis du palais, quatre d'entre eux étaient partis pour tout préparer, de sorte que nous pouvions quitter Suez à l'instant même. Nous comprîmes l'empressement de nos Arabes, et nous les suivîmes en riant. Effectivement, à la porte occidentale de la ville, nous trouvâmes nos dromadaires; en un instant nous fûmes en selle comme par enchantement. Nos Arabes, de leur côté, ne se donnèrent pas le temps de faire agenouiller leurs montures; ils grimpèrent dessus en courant comme je l'avais vu faire à Bechara en sortant du Caire; et une fois dessus, Toualeb et Abou-Mansour, fraternellement unis désormais par le danger commun qu'ils avaient couru, prirent la tête de la colonne, et lui imprimèrent un mouvement de galop à l'aide duquel nous mîmes, en moins de deux heures, une dizaine de lieues entre nous et le gouverneur de Suez, dont ils ne pensaient pas pouvoir jamais être assez loin.

Néanmoins, comme la nuit était arrivée pendant que nous parcourions les deux dernières lieues, il nous fallut bien faire halte. En un

Digitized by Google

instant notre tente fut dressée. Nos Arabes étaient gais et légers comme nous ne les avions jamais vus; Rechara surtout était d'une hilarité qui allait jusqu'à la folie; il courait et gambadait sans cause, comme pour s'assurer que ses jambes n'avaient éprouvé aucune mésaventure, et nous étions retirés depuis long-temps dans notre tente, que nous l'entendions encore parler avec une volubilité qui trahissait l'émotion fiévreuse qu'avaient laissée en lui les évènemens de la journée.

Le lendemain nous nous mîmes en route avec le jour; nous suivîmes, comme nous l'avions fait en venant du Caire, la ligne des ossemens : une carcasse de dromadaire, encore garnie de quelques lambeaux de chair, et de laquelle s'échappèrent à notre approche deux ou trois chakals, nous prouva qu'une caravane était passée depuis nous, qui avait payé son tribut à la route sinistre. Nous passâmes sous l'arbre du désert sans nous arrêter, nous plantâmes les piquets de notre tente sur l'emplacement de la forêt pétrifiée; la terreur de la veille avait bouleversé toutes les habitudes topographiques de nos Arabes. Au reste, la journée avait été rude, nous avions fait au moins une vingtaine de lieues, sans nous reposer plus d'une heure.

Nous étions engagés dans le chemin sinueux et malaisé du Mokattan avant que le soleil ne fût levé; il parut à l'horizon comme nous atteignions le haut de la montagne, et la lueur de ses premiers rayons se refléta sur les dômes dorés du Caire. Nous saluâmes la populeuse cité toute hérissée de madenehs, toute couverte de coupoles, et l'immense horizon qui l'encadre, avec toute la joie du retour. Nous fîmes au sommet le plus élevé de la montagne une halte de dix minutes, pour embrasser tous les détails de cette vue merveilleuse, plus splendide encore au soleil levant qu'à aucune autre heure de la journée; puis, comme si nos haghins eussent deviné notre intention, à peine arrivés au versant occidental du Mokattan, ils s'élancèrent au galop et eurent bientôt dévoré l'espace qui nous séparait des tombeaux des kalifes. De là au Caire, il n'y a qu'un pas. Cette fois nous rentrâmes dans la ville, triomphans et sans craindre que nos dromadaires nous jouassent de mauvais tours. Nous étions devenus des écuyers consommés, et avec nos costumes arabes et nos figures brûlées par le soleil, il eût été vraiment difficile de nous reconnaître pour des chrétiens. A dix heures nous étions chez M. Dantan, vice-consul de France, qui parut enchanté de nous voir sains et saufs. Il fit aussitôt prévenir les otages de la tribu d'Oualeb-Saïde, qui, quoique moins expansifs

Digitized by Google

que lui, parurent aussi fort satisfaits de revoir notre troupe au complet et en bonne santé : on se rappelle que leurs têtes répondaient des nôtres.

Immédiatement après ces premiers momens donnés au plaisir de revoir un compatriote et de se retrouver, pour ainsi dire, en France, il fallut songer aux affaires. L'arrangement amical fait au pied du Sinaï entre Toualeb et le Père de la Victoire, était qu'ils partageraient entre eux le prix du retour. Pour ne pas priver nos fidèles amis du salaire qu'ils avaient si loyalement gagné, nous décidâmes que ce serait nous qui supporterions la différence. Nous donnâmes, en outre, à chacun de nos guides, un batchis aussi considérable que nous le permettait l'état de nos finances, ce qui fit que nous nous séparâmes, eux nous promettant de garder un souvenir éternel de nous, nous leur promettant de revenir un jour. Je ne sais si jamais je pourrai tenir mon engagement vis-à-vis d'eux; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils ont tenu le leur vis-à-vis de nous, et que plus d'une fois, sur le haghin au galop rapide, autour du feu allumé du désert, ou sous la tente voyageuse de la tribu d'Oualeb-Saïde, nos noms ont été répétés par Bechara et par Toualeb, comme ceux de loyaux ami et de braves compagnons.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

Digitized by Google

UNE RÉIMPRESSION.

Le morceau qu'on va lire sert de préface à un ouvrage que l'auteur *des Études sur les poètes latins* doit publier prochainement sous le titre de *Mélanges*. Des appréciations critiques, des souvenirs de voyages, composeront ce livre. M. Nisard, en discutant, dans la préface, la valeur des divers travaux qu'il a recueillis, s'applique à lui-même les principes sévères à la défense desquels il a consacré depuis long-temps l'autorité d'une parole grave et indépendante. La conscience que M. Nisard a apportée dans cette tâche délicate, ainsi que dans la révision des différentes parties de son livre, lui mérite la bienveillance et l'attention du public sérieux.

Ces deux volumes de mélanges sont une réimpression d'articles déjà parus. Ce n'est pas tout ce que j'ai écrit; c'est un choix aussi sévère que j'ai pu le faire entre les travaux de quelque étendue que j'ai publiés. Le public ne m'a pas donné le droit de réimprimer pêle-mêle tout ce qui est sorti de ma plume; c'est même d'après ses indications, qu'un écrivain honnête et de quelque sens ne peut pas prétexter d'ignorer, que j'ai choisi les morceaux qui composent ces deux volumes. Là où le public, ou du moins ce que chaque auteur se connait de lecteurs, n'a pas manifestement marqué de curiosité ou d'approbation, j'ai laissé dans l'oubli d'une première publication l'écrit qui n'a pas su se faire distinguer. Au contraire, là où le public a donné des signes d'adhésion, j'ai cru qu'il ne lui déplairait pas de revoir ce qu'il a approuvé une première fois. J'ai donc réimprimé tout ce qui avait paru de quelque mérite, sans que mon courage contre les choses exclues, ait été difficile et plus violent que ma tendresse n'a été vive pour les choses conservées.

Pour un écrivain qui s'est rangé à la discipline classique, une réimpression est un cas de conscience. Dans cette revue du bagage de quelques années, que va reconnaître sa raison, que va-t-elle désavouer? Quel terrible discernement va-t-elle faire de ce qui lui est venu du dehors et de ce qui lui a toujours appartenu en propre? Il remonte

Digitized by Google

donc avec découragement, et d'un pas traînant, ce chemin qu'il a descendu à la course et l'ivresse à la tête. Que d'endroits où il ne se retrouve plus! Que de choses qu'il croyait avoir écrites avec son sang, et du fond de son être, et qu'il écrivait sous la dictée d'un autre! Que de ruines sa raison a faites dans les pensées qu'il a le plus aimées!

Rien n'est plus pénible que le dépaysement d'un disciple de la tradition classique au milieu des écrits de sa jeunesse. Il lui semble y voir deux mains; l'une qui trace avec une incertitude prétentieuse des idées vagues et empruntées; l'autre qui conduit la plume avec fermeté sur le terrain des vérités générales. Il ne se trompe pas: la première est la main de son époque, s'il faut appeler de ce nom un moment dans cette époque, ou plutôt encore une fantaisie dans ce moment: la seconde est sa propre main. Or, à la vue de ces marques de son servage, il est pris de dégoût pour lui-même. Rien ne le console, ni de savoir que ces commencemens sont communs à tous les écrivains, même aux écrivains supérieurs, lesquels débutent par imiter leurs contemporains ou leurs devanciers immédiats; ni de s'entendre dire par des amis indulgens que l'imitation, dans les écrits d'un jeune homme sincère qui l'a prise pour l'inspiration, peut être ingénieuse et forte, et qne l'esprit, même avant d'être dans sa voie, est toujours de l'esprit. Toutes ces considérations lui paraissent des piéges de son amour-propre, et la dernière d'une vanité trop énorme pour un écrivain qui se pique de raison. Car s'il est vrai que les commencemens d'un écrivain qui doit être un homme de génie sont fort intéressans, soit pour l'histoire de l'art, soit en eux-mêmes et à cause de ce qui les a suivis, et que ce serait une perte que Racine n'eût pas recueilli les *Frères ennemis* où il imitait Corneille, ni La Fontaine les quelques pièces où il continuait Voiture et Sarrazin, les commencemens d'un écrivain, dont tout l'avenir est d'être un homme de talent, n'étant que des fautes de conduite, n'excitent aucun intérêt et ne méritent aucune publicité.

Cette réimpression est le fruit de tous ces scrupules. Elle a été laborieuse, à cause des nombreux dépits qu'elle m'a donnés, et des soudaines rougeurs qu'elle m'a fait monter au front. Mais elle a eu sa douceur, par le contentement que m'ont procuré les retranchemens et les ratures. Rien ne ressemble plus à une révision des œuvres, dans ces principes aujourd'hui fort peu de mise, qu'un examen de conscience au confessionnal. Il doit y avoir le même soulagement à décharger sa modeste réputation des fautes d'imitation, qu'à nettoyer sa conscience des péchés qui la souillent.

Parmi les morceaux exclus de cette réimpression, j'ai recueilli

Digitized by Google

quelques pensées raisonnables qui y étaient comme égarées, et que j'ai transplantées dans certains endroits des morceaux conservés, où elles se sont trouvées dans leur air natal, en compagnie d'autres pensées de la même famille. Ce sont de ces révélations involontaires, qui, dans les premières années, viennent au hasard, parmi des idées de mode et d'imitation. On ne les distingue pas d'abord, si ce n'est pour s'en méfier, à cause du peu de ressemblance qu'elles ont avec ce qui réussit. Mais plus tard, quand l'esprit est ramené sur les sujets auxquels ces pensées appartiennent, il se souvient qu'il les a rencontrées une première fois, et qu'il les a exprimées quelque part; tant est profonde la trace qu'imprime dans la mémoire une pensée juste, lors même qu'elle n'a fait que traverser un esprit emporté par des idées factices et sans durée! Alors l'écrivain va chercher dans tout ce plumage emprunté, avec lequel il a fait la roue devant le public, comme le geai de la fable, ce qui était vraiment à lui, et il est tout surpris de trouver ces pensées vivantes et agréables par la force de la vérité qui les a marquées. C'est de cette façon que j'ai pu restituer à des pages écrites ultérieurement quelques vues ainsi retrouvées. J'ose croire qu'on ne sentira pas le travail matériel de ces restitutions : les pensées que j'ai ainsi rapprochées sont sœurs ; elles se sont rappelées et reconnues. Elles marquent le chemin silencieux que trace la raison, dans les premières années où l'on écrit, sous les agitations, les changemens, les emprunts d'un esprit qui s'est avisé de décider sur les autres avant d'avoir pris possession de soi.

Des deux volumes dont se compose cette nouvelle édition, il en est un que je n'avais pas songé à réimprimer, et un autre que je n'aurais peut-être pas dû réimprimer.

Le premier, c'est le volume de *Souvenirs de Voyage*. J'avais cru que, pour des souvenirs de ce genre, quelque soin que j'eusse mis d'ailleurs à les rendre dignes d'être lus, c'était assez d'une première édition et d'une semaine de publicité dans une Revue. Peu à peu, la tendresse d'auteur se réveillant, je me laissai persuader doucement, que si la petite part d'attention qu'ont attirée sur moi, dans ces dernières années, mes travaux de critique et d'histoire littéraire, avait pu faire lire de plus près les plus récens de ces *Souvenirs*, il était probable que les plus anciens, signés d'un nom inconnu, avaient été à peine feuilletés; et que, pour ceux-là du moins, une seconde édition équivalait à une première publication. Enfin, la vanité s'en mêlant, par l'inévitable effet de toute méditation un peu longue d'un auteur sur la convenance d'être réimprimé, j'allai jusqu'à penser que mes principes littéraires avaient pu, sinon donner à ces *souvenirs* des

Digitized by Google

qualités que ne donnent ni les principes, ni le travail, du moins n'y pas laisser pénétrer certains défauts à la mode dont l'absence suffirait pour rendre un écrit recommandable. Au reste, si je me suis trompé, j'aurai eu du moins le mérite d'un premier bon propos : c'est souvent le seul que laissent aux écrivains, et en général à tous les hommes, la faiblesse de la nature et l'imperfection de la volonté.

Quant au second volume, j'avais des raisons plus graves pour ne pas le publier de nouveau. Outre ses défauts, sur cinq écrits de quelque étendue qui le composent, deux ont paru attaquer personnellement deux des hommes les plus illustres de la littérature contemporaine, et le troisième est un manifeste contre plus de la moitié de cette littérature. Ces trois écrits m'ont fait beaucoup d'ennemis, et ne m'ont donné que des amis fort discrets, soit qu'ils n'aient pas trouvé le champion de taille avec les principes, soit qu'ils n'aient pas voulu faire mes affaires en faisant celles de nos opinions communes. Moi-même j'ai senti s'affaiblir ma confiance. En relisant ces pages écrites avec une conviction si forte et si désintéressée, il m'est venu des doutes en ce qui touche les personnes. Qu'y a-t-il d'étonnant? N'ai-je pas vécu quelques jours de plus? Or, vivre et vieillir rend plus tolérant et plus timide. J'ai éprouvé qu'il y a dans ce temps-ci beaucoup moins d'avantage pour le public que d'incommodité pour le critique à s'attaquer à des auteurs vivans. Quand on est très jeune et qu'on vit solitaire et inconnu, on ne voit pas les hommes derrière les livres, et on bataille dans sa mansarde contre les livres, sans songer que les coups qu'on leur porte font saigner, non-seulement des hommes, mais l'espèce d'hommes la plus sensible. On est alors imprudent par une bonne qualité et par un défaut : la bonne qualité, c'est la candeur, qui fait qu'on lit les livres plus sérieusement que les auteurs ne les font; le défaut, c'est cette superbe propre à la jeunesse qui fait qu'on se croit infaillible parce qu'on ne doute pas. Plus tard, quand le critique est descendu de sa mansarde dans le monde réel, et qu'en même temps qu'il s'est fait connaître comme auteur, comme homme il s'est mêlé à la société, quelle n'est pas sa surprise de voir les livres qu'il a attaqués s'éloigner de lui sous la figure d'hommes irrités et irréconciliables!

Il est reçu par les amis de ses victimes comme un étranger devant qui tout ne peut pas se dire. Si on rend justice à sa bonne foi, c'est à la condition de la qualifier de manque de portée; si on estime son esprit, c'est avec réserve et inquiétude. Se rencontre-t-il un homme d'un cœur assez libéral pour aimer l'auteur sans haïr le critique? Cet homme ne pourra pas les avoir tous deux le même jour à

Digitized by Google

sa table. L'auteur dira : « Ne comptez pas sur moi, si votre ami le critique est de la fête. » Le critique dira : « Je gênerais votre ami l'auteur, que j'ai eu le tort, dans ma jeunesse, de prendre pour une idée impalpable. » Le critique inquiète donc la vie d'autrui et sa propre vie. Le poète en parle à son foyer comme d'un ennemi personnel; la femme du poète en parle à ses enfans comme du loup ou du revenant.

Étonné d'avoir fait tant de mal innocemment, il s'interroge avec douleur. De quel droit a-t-il critiqué les œuvres d'autrui? Si le droit est incontestable, a-t-il été digne de l'exercer? Y était-il désigné par la voix publique? De qui ce censeur tenait-il son élection? Supposons, à mettre les choses au mieux, qu'il ait eu la conscience qui donne le droit, et assez de talent, eu égard à la mesure commune de son temps, pour exercer ce droit à l'honneur de son esprit, quel bien a-t-il fait? Le critique, même approuvé du public, qu'empêche-t-il? Que corrige-t-il?

Vous avez beau mettre votre corps en travers, ô Quintilien! ces mille auteurs ingénieux et à demi fous, entre lesquels se partage à peu près également ce qu'il eût fallu de talent dans un temps plus propice à l'art pour faire un écrivain supérieur et un livre durable, vous passeront sur le corps. Le public même qui vous goûte, dans quelle mesure vous estime-t-il? Selon qu'il s'intéresse à l'art. Or, vous savez combien c'est peu. Son attention est ailleurs : les écrivains, auteurs et critiques, n'en ont que le rebut. Dans des temps meilleurs, il eût proportionné son estime à la grandeur pratique et à l'action immédiate des vérités défendues par vous; car son estime n'est jamais gratuite, et tant rapporte la vérité, tant vaut l'homme qui la défend. Mais qu'importe que vous ayez raison, si c'est dans un temps où il n'est plus nécessaire ni utile que vous n'ayez pas tort? Votre conscience, votre talent, vos veilles sont appréciés en raison du profit: si le profit est petit, votre conscience sera une fantaisie; votre talent, une certaine dose d'esprit dont vous couvrez votre stérilité d'invention; vos veilles, une préférence de nécessité que vous donnez aux livres sur les plaisirs.

Pourquoi donc n'ai-je pas poussé la confession jusqu'à la contrition en ne réimprimant pas ces articles de critique? C'est que les personnes n'en sont pas toute la matière, et qu'au milieu d'analyses plus ou moins sûres de certains talens particuliers, il y a une grande place donnée aux principes dont la recherche et l'expression intéresseront toujours les bons esprits.

Digitized by Google

Il ne me répugne pas de déclarer que je ne persiste que faiblement quant aux personnes. Si ma bonne foi avait découvert une injustice gratuite, je l'aurais rayée de cette édition; j'aurais fait aux pensées malveillantes la même guerre qu'aux imitations et aux fautes de français. Mais je ne trouve rien à rétracter quant aux intentions. Ceux que j'ai critiqués nommément n'ont pu se plaindre d'avoir été attaqués dans leurs personnes que pour se donner le change sur les blessures faites à leur esprit, et pour affaiblir à leurs propres yeux mes raisons par mes intentions. A quoi donc se réduisent les attaques qui pourraient s'appeler personnelles? Serait-ce à quelques vivacités de plume, inévitables dans la polémique; à des allusions au caractère public, lequel n'est pas muré apparemment; à de très rares passages où j'ai pu paraître m'emporter contre les hommes par trop d'amour théorique, soit pour leurs propres qualités gâtées par eux de gaieté de cœur, soit pour les principes qu'ils ont ruinés par leurs préfaces et leurs exemples? Je vais plus loin : j'y mets la petite part de malice, qui est au fond des plus honnêtes gens; tout cela vaut-il une rétractation? Toutefois, n'ayant plus la même confiance en cette partie de ma critique et n'y trouvant pas la même solidité qu'aux principes, j'estime si peu l'espèce de courage qu'il peut y avoir à la laisser, que je l'aurais volontiers retranchée, si elle n'eût été nécessaire pour lier et proportionner toutes les parties du travail.

Il est une belle qualité qu'il aurait été glorieux d'avoir dès l'abord : c'est cette impartialité par laquelle le critique ou le polémiste laisse aux principes tout seuls à écraser ses adversaires, et ne mêle point à la force naturelle et calme des raisons la vivacité de son caractère personnel, ni les misérables avantages qu'il peut tirer des faiblesses de celui de ses adversaires. C'est la qualité de Bossuet dans l'*Histoire des Variations*. En face du grand principe de la tradition et de l'unité catholique sous lequel il combat, Luther, Mélancthon, Zuingle, Calvin, sont dans la poudre. Mais sitôt que Bossuet les aborde et les juge comme homme, avec quelle équité et quelle stricte estime il les apprécie! Avec quelle justesse il caractérise la diversité de leurs esprits et de leurs talens! De quel œil tranquille et doux le père de l'église, redevenu homme, regarde ces adversaires abattus par le grand principe de la tradition et de l'unité sous lequel il courbe lui-même avec tant d'obéissance sa tête puissante! Ce sont les principes qui tonnent dans ce livre, ce n'est pas l'homme : l'homme est tendre et compatissant; il semble même qu'il veuille adoucir les coups que le principe a portés à ses adversaires, et qu'il tienne à montrer que la

Digitized by Google

main dont il panse leurs blessures n'a pas été troublée par la colère. Mais comment se proposer pour exemple une des qualités de Bossuet? La moindre de toutes est trop grande pour nos proportions et nos querelles.

Ce que je n'ai pas eu la force de ne pas dire, en ce qui touche les personnes, faute de cette impartialité supérieure, restera donc dans cette édition, pour servir de documens d'histoire littéraire. Les critiques sagaces qui rechercheront quelque jour les élémens de cette histoire feront, avec ces détails, de la critique anecdotique et pittoresque, et y trouveront peut-être matière à des paradoxes dont j'aurai été la cause innocente.

J'ai cru me devoir à moi-même cet aveu public, quant à la partie de ces études qui peut paraître hostile aux personnes. Cet aveu ne me coûte point. J'ai besoin d'être vrai avec moi-même, et je ne veux pas affecter la confiance sur le papier, ayant le doute dans le cœur. Je ne sais pas jouer avec ma plume. Il est des hommes merveilleusement doués chez qui l'écrivain est une personne et l'homme une autre. Ils peuvent se dérober à eux-mêmes, et l'écrivain vivre dans un monde où l'homme ne pénètre jamais. Ils n'ont besoin que d'une portion de leur être pour faire de grandes choses, et pourvu que l'écrivain soit tout entier à son œuvre, il n'importe que l'homme sommeille ou même contredise. Je n'ai pas été doué comme ces hommes-là. Je suis de ceux qui n'ont pas trop de toutes les forces réunies de l'homme et de l'écrivain, de la conduite et de l'esprit, pour se tirer, l'honneur sauf, de la rude tâche d'écrire des choses raisonnables. Comment ne serais-je pas vrai avec les autres? Je sais l'être avec moi, contre moi.

Pour la partie de principe, je n'ai rien à rétracter ni à modifier. Si ma religion, à cet égard, vient d'une vue bornée, il n'y a pas d'apparence que je m'en puisse corriger; si c'est un fruit de raison, comme sa nature est de croître avec les années, il n'est guère probable que je me lasse d'y persévérer.

J'en suis demeuré à ce que je disais il y a deux ans, dans un écrit dont il n'est pas besoin de faire connaître la cause à ceux qui l'ignorent, ni de la rappeler à ceux qui la savent. Qu'on me permette d'en citer un passage, où je raconte ce qui m'a ramené à ces principes, après quelques divagations que la fatigue des études de collége et le premier sang de jeunesse m'avaient fait faire du côté des novateurs. Cette citation sera ici à sa place, soit comme faisant suite aux réflexions qu'on vient de lire, soit comme devant faire corps avec un

Digitized by Google

volume tout entier consacré à l'exposition et à la défense des principes.

« C'est, je crois, l'éternelle vertu de ces principes, que l'étude et le bon sens y réconcilient bientôt tous les hommes naturellement droits, qui en ont été distraits ou éloignés par les caprices littéraires contemporains. Puisque j'ai été loué de mon bon sens, j'allais dire puisque j'en ai été accablé, j'aurai quelque autorité à affirmer que ce n'est pas un choix calculé, une décision après des tâtonnemens, une place vacante que j'ai enfin trouvée, un rôle à prendre parce qu'il était le seul qui ne fût pas pris, mais ce bon sens qu'on veut bien me reconnaître qui m'a retiré des théories nouvelles où, d'ailleurs, « *je n'avais pas donné en plein*, » comme cela m'a été dit quelque part assez peu élégamment. Au plus fort de ma confiance, je me souviens que je faisais une distinction fort commune, fort peu ingénieuse, mais par laquelle je devais revenir au vrai, entre les *monumens* des dix-septième et dix-huitième siècles, et les *essais* de la nouvelle école. C'était la planche de salut que, par une prévision d'instinct, je m'étais préparée en cas de naufrage. Si aujourd'hui j'ai une foi si ferme à ces principes, c'est que je sens bien que je ne les ai pas pris comme le costume d'un rôle, mais qu'ils me sont venus naturellement, et au moment même où mon imagination (je voudrais trouver un mot plus modeste pour qualifier ce qui n'est pas proprement ma raison) forgeait des subtilités pour justifier ma complicité momentanée dans les nouvelles doctrines. Le bon sens classique m'est revenu au moment où j'avais assez corrompu mon langage par la recherche et la subtilité, pour être encouragé et même goûté par quelques écrivains allemands.

« Je ne réclame pas le droit d'*inspiration* que les critiques favorables aux novateurs ne conçoivent que pour une forme particulière d'ouvrages, appelés par eux *ouvrages d'art;* mais je puis désirer qu'on reconnaisse que le mouvement d'esprit plus humble, plus bourgeois, qui m'a ramené aux idées classiques, et qui m'y fait persévérer plus que jamais, pouvait avoir quelque chose de commun avec l'inspiration propre aux écrivains d'*art*, qui serait d'avoir été sincère et spontané comme elle.

« Pourquoi craindrais-je de raconter comment mon retour aux doctrines classiques a eu toute la vivacité et toute la soudaineté d'une inspiration? Ce fut après la révolution de juillet que je sentis les premiers dégoûts, non pour les talens nouveaux dont je suis resté l'admirateur réservé, mais pour les théories dont ils autorisaient leurs

Digitized by Google

défauts, et pour leurs mépris des *vieux* des derniers siècles, comme disait la bonne mademoiselle de Gournay des poètes de l'école de Ronsard. Soit que ce grand évènement eût tué d'un coup toutes mes sympathies pour les petits effets de style, soit qu'il m'eût vieilli, je vis que l'indifférence avait commencé avant que la foi eût été entière.

« Un voyage en Angleterre acheva ma conversion. J'avais apporté pour les soirées et pour les jours de pluie un Homère et un La Fontaine, deux grands maîtres, fort généreusement tolérés par la nouvelle école, qui m'eût volontiers autorisé à les emporter. Peut-être ne les avais-je pris qu'avec l'idée qu'ils ne pouvaient me rendre que modérément classique. La saison étant fort pluvieuse, j'eus tout le loisir de lire ces deux poètes incomparables, lesquels ont eu à la fois l'inspiration et le bon sens. C'était tout mon plaisir et tout mon repos, après de longues promenades dans les rues de Londres, au milieu de toutes ces merveilles de bon sens, de civilisation, de raison pratique, dans cette nation qui a fait, en quelque sorte, l'histoire de chaque besoin et des mille manières dont les individus l'éprouvent, et qui a pourvu à tout par l'intelligence accumulée de ses générations à la fois si fidèles à la tradition et si inventives. J'oserais conseiller à tout père de famille, dont le fils aurait la tête faible et incertaine, de l'envoyer en Angleterre, dans ce pays où la logique pratique est dans l'air, où on la reçoit par tous ses sens, où on la foule sous ses pieds. Si, d'ailleurs, ce fils entendait assez la langue d'Homère, ou seulement celle de La Fontaine, pour en faire des lectures et corriger les influences trop prosaïques, je ne doute pas que son esprit ne se raffermît, et qu'il ne revînt de son voyage sain et assuré pour le reste de sa vie.

« Pour moi, je revins d'Angleterre entièrement guéri. Je ne comprenais plus les livres que j'avais aimés, et je commençais à aimer les livres que je n'avais pas encore compris. Mon embarras fut grand d'abord quand je me trouvai tout-à-fait changé pour les écrivains, ne l'étant pas encore pour les personnes ; et cet embarras se montra dans deux articles, où, tout en louant M. Victor Hugo, je déclarais la poésie impossible, et la montrais mourante entre les mains les plus poétiques de l'époque. Peu à peu je me retirai des personnes afin de mettre ma conduite en harmonie avec mes nouvelles croyances, qui sont les vieilles croyances, et de ne pas en abaisser la majesté devant les exigences d'amour-propre et l'insatiable besoin de flatterie, qui sont le trait distinctif des chefs d'école, non-seulement de ce temps-ci, mais de tous les temps. Rendu à moi-même, je défis ce que j'avais fait. Je pris le dégoût du neuf qui n'est pas le vieux senti et pensé de

Digitized by Google

nouveau par un esprit sain, de la couleur qu'on broie sur des mots sans idées, et des images qu'on a sans imagination; je lus les grands écrivains, et je vis que tout leur secret, au lieu d'être un mystère entre eux et leur muse, était d'avoir sur un sujet assez d'idées et de convictions pour en être émus jusqu'au fond de leur être, et pour sentir le besoin de les répandre au dehors; que ce qui les rend si naturels est que leur pensée a été trop abondante et trop pressée de sortir pour supporter les lenteurs et les puérilités de la recherche du style, et que ce qu'ils travaillaient surtout, c'était la pensée, s'abandonnant à l'émotion intérieure pour tout ce qui est d'ornement dans le style, pour toutes ces richesses d'exécution, qui ne sont que misères, séparées de la pensée.

« Appliquant ces idées à ma propre conduite, je sentis que, puisque j'avais osé prendre la plume et me donner pour écrivain, malheureusement plus par cette vocation vague que se sentent tous les jeunes gens dans un pays où la presse est libre, qu'avec des forces réelles et un but sérieux, je devais acquérir sur un point, si humble qu'il fût, assez d'idées et de convictions pour en écrire avec quelque autorité, et pour qu'on reconnût que j'avais pris la plume, non du droit supérieur et individuel que s'attribue l'école nouvelle, mais parce qu'il y avait lieu et convenance à le faire. Or, cette inspiration de bon sens dont je me suis vanté plus haut, des jours de plus sur ma tête, un peu plus de cette expérience de la vie qui fait comprendre les grands écrivains, lesquels ne sont que de grands peintres ou de grands historiens de la vie, deux ou trois de ces événemens domestiques qui mûrissent l'homme rapidement en développant son cœur, m'avaient ramené naturellement à l'admiration des chefs-d'œuvre de notre langue, et à l'intelligence de la tradition dans la littérature. Ce fut là le point où je me concentrai, où je m'enfermai, comme dans une solitude féconde, où j'amassai des réflexions et des pensées. Il était modeste, il était proportionné à mes forces, puisque je m'y suis assez distinctement établi pour qu'on ait bien voulu y voir un rôle habilement choisi et bien rempli. Ce n'était pourtant que l'humble rôle d'un admirateur du passé défendant les grandes traditions littéraires, à côté d'autres hommes qui défendent les grandes traditions de liberté politique, d'honneur national, de religion, de morale publique et privée. Mais cette admiration, que, dans un autre temps, j'aurais obscurément emportée avec moi, ou exprimée innocemment dans quelques écrits sans utilité, parce qu'ils auraient été sans contradicteurs, devait prendre le caractère d'une lutte à l'époque où nous vivons, à cause

Digitized by Google

des contradicteurs, qui ont voulu nous la disputer, à moi et à tous ceux qui la partagent. Dès-lors, ce qui n'eût été qu'une bonne et honnête habitude d'esprit, est devenu une foi vive, inquiète, agressive, comme toute foi disputée.

« Telle est l'histoire exacte de mes opinions littéraires. Je me diminue peut-être en me défendant de m'être conduit par ambition; car l'ambition suppose le caractère et la volonté, et ce n'est pas peu douer un homme, quelle que soit l'intention, que de le douer, en ce temps-ci, de caractère et de volonté. Mais j'aime trop mes croyances pour croire que je me suis servi d'elles comme d'une gymnastique d'esprit, dans un but même *noble*, quand il est vrai que c'est en devenant plus sérieux, plus désintéressé, plus modeste, que je me suis élevé jusqu'à elles. Ceux qu'on veut bien appeler mes ennemis, et que j'appellerai simplement des personnes qui ont quelque intérêt littéraire à voir ruiner mes opinions par ma conduite ou par mon insuffisance d'écrivain, pourront triompher de ce que cette histoire de mes opinions n'est, après tout, que celle de mes contradictions. C'est vrai, je m'y suis exposé. Mais l'opinion dont je suis revenu m'a pris à vingt-deux ans et m'a quitté à vingt-cinq : celle qui la remplace a déjà quelques années, et j'ai toute ma vie pour la fortifier et la défendre. J'aime mieux, pour ce qui me regarde, que ce soit l'homme mûr qui corrige l'enfant, que l'enfant qui corrige l'homme mûr. Plus que jamais je tiens à ma foi, parce que je sens que je lui dois le peu que je vaux; parce qu'elle m'épargne tout effort factice; parce qu'elle me fait voir clair au fond de moi-même, et me préservera, j'espère, de rien soulever sur mes épaules que mes épaules ne puissent porter; parce qu'elle m'a débarrassé des incertitudes et de l'orgueil de l'autocratie individuelle, cette maladie de tant d'écrivains de ce temps-ci, qui se surfont et qui s'ignorent; parce qu'elle a mis mes actions d'accord avec mes écrits; parce qu'elle me donne la tranquillité d'esprit et me garde de toute envie, jalousie et amertume contre les personnes, tout en augmentant en moi la disposition à admirer; parce qu'elle me rend docile aux conseils de ceux qui me croient digne d'en recevoir, et reconnaissant même pour les sévérités où se montre un fond d'estime.... »

Depuis cette déclaration, il n'est rien survenu, à ce qu'il semble, qui ait dû me faire regretter de l'avoir écrite, et, sur ce point de mes opinions, je n'ai pas peur, du moins, d'être prochainement menacé du doute.

NISARD.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

VOYAGES.

Le duc de Raguse, le prince Puckler-Muskau, M. V. Cousin.

Quel étrange concours de circonstances se sont amassées pour donner à ce voyage un aspect et un intérêt peut-être uniques! Entrepris par un homme qu'une série d'évènemens inouis dans l'histoire a poussé avec bien d'autres à un faîte éblouissant de fortune, pour l'en précipiter ensuite; par un homme qui, retombé de bien haut dans la vie privée, et non-seulement dépouillé de tout caractère public, mais encore la tête chargée d'une sorte de proscription, parcourt l'Europe et le monde pour se distraire dans les fatigues, dans les privations, dans les périls, accrochant les ennuis de sa chute à toutes les épines d'une vie nomade, et semant les chemins de l'exil des cendres de sa fortune évanouie en fumée; ce voyage lui fait retrouver sous ces cendres mêmes des splendeurs plus qu'équivalentes à celles de ses grandeurs passées. La roche Tarpéïenne ne lui laisse rien à envier des pompes et des honneurs du Capitole. Pour lui faire fête, l'Asie rivalise avec l'Europe, l'Afrique avec l'Asie. Toutes les trois le possèdent tour à tour, et chacune semble ne le lâcher qu'à regret. Il a commandé des armées, et les armées se rassemblent encore au seul bruit de son approche, pour passer sous ses yeux, comme elles feraient pour leur général. Les flottes même qui croisent au sein des mers rentrent dans les ports pour saluer cet homme qui n'a jamais commandé un vaisseau. Il a gouverné des provinces, et ceux qui gouvernent à leur tour, soit comme souverains, soit comme lieutenans de ceux-ci, l'introduisent dans le secret de leurs pensées, de leurs vues, et livrent à ses investigations, du fondement jusqu'au faîte, l'édifice de leur politique. Dans tous les états où il se présente, on lui remet, pour ainsi dire, les clés de la maison; on sol-

Digitized by Google

TIMBRE ROYAL 6 c. SEINE

licite son approbation, on provoque ses critiques et ses conseils. Toutes les prospérités viennent s'incliner devant cette infortune et l'interroger sur le secret de la stabilité et de la durée. Ce qui est debout demande à cette ruine errante comment on fait pour se maintenir. Voici donc déjà un spectacle assez rare et qui ne manque pas de grandeur. Mais le lecteur seul en est frappé; car pour M. le duc de Raguse, il voit tout cela sans s'en étonner, sans y attacher d'importance; il ensevelit tout ce cortége d'honneurs et de déférences entre deux parenthèses ou dans quelque phrase incidente, et il faut y regarder de près pour en découvrir quelque chose dans son livre. Commençons donc par lui rendre ce témoignage. Jamais homme n'a parlé plus convenablement de lui-même; jamais homme, ayant à se mettre en scène, n'a su mieux s'effacer pour attirer toute la lumière sur les matières qu'il a jugées dignes de son attention et de la nôtre, ni s'abstenir avec plus de naturel de toute fausse modestie calculée, comme de toute préoccupation de sa personne. On sent le contact de l'homme mûri aux épreuves de l'une et de l'autre fortune; supérieur à la bonne, parce qu'il en connaît les retours et qu'il y est préparé; supérieur à la mauvaise, parce qu'il trouve en lui-même de quoi s'en dédommager; sensible à tout ce qui n'a voulu agir que sur la sensibilité de l'homme; impassible pour tout ce qui ne frappe, en bien ou en mal, que le personnage, et par suite se tenant également éloigné de toute jactance au sujet du présent et de toute récrimination sur le passé. Si avec ces qualités privées qui, du reste, ne peuvent guère briller que dans un homme qui porte encore l'auréole et les meurtrissures de la vie publique; si de plus, avec son âge, avec son expérience et la grande école où elle s'est formée, avec son passé guerrier et proconsulaire, M. le duc de Raguse n'avait obtenu dans les pays visités par lui que cette protection que s'accordent réciproquement les nations civilisées, son récit aurait déjà, sur tous les autres du même genre, un immense avantage, celui d'avoir été écrit par un observateur habitué à manier les affaires et les hommes, qui a vu et remué le fond des choses, qui sait aller droit au nœud des questions, qui en sait prendre le tour sans hésiter, qui en mesure d'un coup d'œil la portée, et en saisit avec sûreté le véritable terrain et les limites. Si l'on ajoute à cet avantage qui tient à la personne même, les facilités de tout genre qui ont été faites à M. le duc de Raguse, l'empressement avec lequel on lui a ouvert toutes les sources d'informations, ses jugemens acquerront un grand poids, et son livre, outre l'attrait qu'il aura pour les hommes d'imagination par le spectacle qui s'y déroule, deviendra pour les penseurs un dépôt d'enseignemens investi de toute l'autorité que peut, en pareil cas, avoir la parole d'un homme.

Le simple aperçu de l'itinéraire de M. le duc de Raguse, résumé sur le titre de l'ouvrage, semble indiquer que le but de son voyage était une étude approfondie de ce que la langue politique appelle la question turque, dans tous ses tenans et aboutissans. Bien qu'une place à part ait été réservée à la

Digitized by Google

discussion expresse de cette question, il est probable que ce n'est pas pour les quinze ou vingt pages spéciales qu'il y consacre, comme en passant, que M. le duc de Raguse a entrepris de sonder et d'étudier avec un soin si scrupuleux toute l'étendue du terrain où elle est plantée, où elle pousse ses racines, où elle se développe, se mûrit, et où la catastrophe dernière qui en amènera la solution doit remuer le sol, non-seulement à sa surface, mais à de grandes profondeurs. Il est à remarquer, en effet, que, de tous les points sur lesquels il trace sa route, le maréchal a cette question sous les yeux. Il la suit à la piste sur la carte, et son pied, dans le long méandre qu'il a dessiné, ne s'est pas posé sur un point où elle ne palpite.

Cette question est si capitale, elle domine de si haut toutes celles qui se peuvent rencontrer entre le Danube, la Crimée, les Dardanelles, la mer Rouge et le chemin de fer projeté de l'isthme de Suez; elle en est si bien l'inévitable aboutissant, qu'elle doit être, bon gré mal gré, la continuelle obsession de l'observateur qui parcourt ces contrées. Pour un voyageur comme M. le duc de Raguse, qui ne s'abandonne certainement pas aux coups de vent de son caprice ou d'une curiosité sans but, il est difficile de croire qu'une suite d'explorations ainsi dirigées ne se rapporte pas à un projet d'étude arrêté, et l'on ne voit pas quel projet d'étude pourrait attirer en Orient un homme qui a passé une grande partie de sa vie dans le maniement des grandes affaires politiques, si ce n'est l'examen de la question où sont engagés, d'un côté, l'existence même du vaste empire qu'il parcourt, de l'autre, l'assiette politique de l'Europe et le problème de son équilibre. Sans vouloir soulever le voile dont la discrétion de l'auteur a enveloppé ses vues à cet égard, nous nous défendons difficilement de l'idée que toutes ses observations se rapportent dans sa pensée à cet intérêt principal; que c'est là ce qui les a provoquées, orientées, et que tout dans son livre, s'y peut rattacher, tout jusqu'aux observations météorologiques et aux expériences de toute nature qu'il a faites, sur les montagnes, pour en déterminer la hauteur; sur les sources, pour connaître la température ou la composition de leurs eaux, et sur mille autres points de géographie physique qui intéressent autant le général d'armée que le savant. Les notes de M. le maréchal paraissent même s'adresser au premier plutôt qu'au second, en ce qu'elles sont, pour la plupart, relatives à des faits déjà observés sur les mêmes lieux, ou conformes à des lois connues, et que par conséquent elles n'ont aucune prétention à se recommander comme acquisitions pour la science. Il y en aurait fort peu à excepter. Mais quoi qu'il en soit de ces conjectures, fondées ou non, elles pourront être utiles aux lecteurs qui se sont occupés de la question turque, en donnant l'éveil à leur attention et en l'aiguisant d'avance sur bien des circonstances enfouies dans le récit qui eussent pu se dérober facilement à la vue de l'esprit, s'il n'eût été mis sur ses gardes et pointé à leur recherche.

Quant aux autres lecteurs, le livre tout entier ne leur en reste pas moins. A une grande variété de connaissances, à la lucidité d'un esprit bien nourri

Digitized by Google

et très orné, M. le duc de Raguse joint une clarté, une facilité, une sobre abondance d'expression qui fait que, partout où il se trouve, il sait non-seulement s'emparer de la question que les circonstances locales lui fournissent, mais encore la revêtir de formes qui la rendent accessible et même attrayante pour tous. Politique, administration, stratégie, histoire, archéologie, sciences naturelles, voilà les sources où son récit puise indifféremment un intérêt toujours également soutenu. Chaque pas qu'il fait le met en présence d'un sujet d'études et d'observations qui relève de l'un ou de l'autre de ces chefs: ainsi en Hongrie, les haras, les régimens-frontières et la transformation que le mouvement de besoins et d'idées imprimé à toute l'Europe tend à faire subir à cette contrée où se sont conservés, mieux que partout ailleurs, les traditions, l'esprit et les mœurs barbares dans leur inculte et sauvage âpreté; ainsi, dans la Russie méridionale, les colonies militaires, d'abord; l'état actuel de ce pays qui, hier encore, n'était qu'un désert; l'avenir qui lui est promis et le système d'organisation qui l'y achemine; la marine et la navigation de la mer Noire; l'agriculture etc.; à Constantinople, considérations politiques sur l'état actuel de cette ville, de ce peuple, de cet empire; considérations militaires sur son armée; historiques, sur son caractère et son passé; stratégiques, sur l'hypothèse où l'Europe viendrait prendre ce pays pour champ de bataille. En Asie mineure, recherches sur les ruines de tant de villes célèbres, sur ces cours d'eau, sur ces montagnes illustrées par la poésie et par l'histoire, sur ces monumens dont le génie du peuple le plus inventif et le plus sensible aux émotions de l'art avait couvert un sol aujourd'hui désolé. En Syrie et en Palestine, souvenirs bibliques ou d'histoire profane, croisades, et pour le présent, étude des richesses et des ressources que possèdent les populations actuelles, des conditions de leur développement, de celles où elles se trouvent placées par suite de leur adjonction au nouvel empire qui vient de se fonder en Égypte; visite aux ruines de Balbek, les plus solennelles ruines de l'univers. En Égypte, des ruines encore plus que partout ailleurs, et plus que partout ailleurs aussi, de l'histoire, de la politique, des vues sur l'administration, sur l'agriculture, sur l'organisation militaire, sur l'industrie, sur tout ce qui fait la richesse, la force et la durée des états. Nous possédions déjà un ouvrage précieux sur ce pays : le voyage de MM. de Cadalvène et de Breuvery. Il était difficile de parler de l'Égypte après eux sans tomber dans des redites. M. le duc de Raguse, en effet, se rencontre plus d'une fois avec ses devanciers, soit dans l'exposé des faits, soit dans les déductions qu'il en tire. Mais plus d'une fois aussi l'avantage de sa position personnelle et des attentions toutes particulières dont le vice-roi l'a comblé, lui ouvre des points de vue qui étaient nécessairement fermés pour tous ceux dont l'expérience ne s'était pas mûrie aux mêmes épreuves, et dont les antécédens n'avaient pas provoqué les mêmes faveurs et la même intimité.

Il ne manque qu'une chose à l'ouvrage de M. de Raguse; c'est un atlas.

Digitized by Google

Nous ne concevons pas que l'on puisse mettre en vente et livrer à la publicité un travail de cette nature, sans le faire accompagner de son atlas. L'atlas, en pareil cas, est la clé du récit. Pascal dit, dans la première de ses lettres, que « pour avoir le pouvoir prochain de voir, il faut avoir bonne vue et être en plein jour, car qui aurait bonne vue dans l'obscurité, n'aurait pas le pouvoir prochain de voir, puisque la lumière lui manquerait, sans quoi on ne voit point. » Le lecteur à qui on livre un voyage sans son atlas, est précisément dans ce cas. Il peut avoir très bonne vue, c'est vrai; mais quoi! il n'a pas la lumière, sans laquelle on ne voit point. Cette lumière a été promise par l'éditeur. Attendra-t-il, pour nous donner l'atlas, que notre vue se soit détournée du livre pour s'appliquer à autre chose?

Il a été dit, il y a quelque temps, du haut de la tribune, que M. le duc de Raguse ne faisait qu'insulter continuellement chez les peuples étrangers à la révolution de juillet. Nous ne savons quel usage il fait chez les Allemands de la langue allemande à laquelle il a dû s'accoutumer. S'il l'emploie à calomnier son pays, c'est un fait à déplorer, non pas pour nous, mais pour lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que son livre dément depuis la première page jusqu'à la dernière une pareille imputation; et nous, qui n'avons à le juger que là-dessus, nous nous plaisons à reconnaître que, quelles que soient les habitudes nouvelles de sa parole ou de sa plume, il s'est souvenu cette fois qu'il écrivait en français et pour des Français. S'il y a là-dessous quelque hypocrisie, nous avouons sans détour que nous nous sommes laissé prendre comme bien d'autres à ces calmes et simples allures d'un homme droit dont ni la prospérité, ni les revers n'ont pu faire fléchir le caractère; qui ne laisse obscurcir la clairvoyance et l'indépendance de son jugement ni par les fumées de l'une, ni par les nuages des autres, et qui n'a même pas besoin d'efforts pour étouffer les ressentimens fondés ou non qu'il pourrait nourrir contre son pays, tant le sentiment de ce qu'il lui doit est gravé dans son ame.

Si nous nous transportons maintenant à l'extrémité opposée de l'Afrique, nous allons y rencontrer un autre voyageur. Il y a un saut plus grand à faire pour passer du livre de M. le duc de Raguse aux *Lettres sur l'Afrique* du prince Puckler-Muskau, que pour passer du Caire ou d'Alexandrie à Tunis et à Alger. Les *Lettres sur l'Afrique* sont l'ouvrage d'un élégant désœuvré qui a assez d'esprit et d'imagination pour trouver le temps de s'ennuyer dans ses loisirs de gentilhomme, *de pauvre seigneur de la Lusace que la nature avait destiné à ne jamais faire autre chose que chasser le lièvre et planter des choux dans son pays*. Ce n'est donc pas tout-à-fait en vue de s'instruire que M. le prince Puckler-Muskau subit les fatigues et les hasards d'une lointaine pérégrination, c'est surtout en vue de se distraire, de s'amuser, de se reposer peut-être, car il a adopté pour sa correspondance le nom de Semilasso. Fatigué de courre le lièvre, il court le monde pour se délasser. Mais aussi cela peut-il bien s'appeler courir le monde? Non : c'est se laisser aller nonchalamment au penchant d'une fantaisie. Le voyage pour Semilasso est une vanité,

Digitized by Google

une coquetterie d'homme comme il faut. Assez frotté de poésie, de littérature et de broutilles scientifiques pour pouvoir se tirer de toutes les rencontres, assez frivole pour ne pas s'y arrêter au-delà de son plaisir, il ne s'attache pas à suivre laborieusement et jusqu'au bout une ligne d'études, une veine d'observations. Il prend à droite, à gauche, de ceci, de cela; il butine. Il n'y a qu'une chose qu'il suit toujours sans la perdre de vue, c'est lui-même. Il ne se quitte pas. Quel que soit l'objet qu'il embrasse momentanément, son image s'y reflète, et c'est elle surtout qui se présente à nos contemplations. Ce n'est pas pour voir des choses ou des mœurs nouvelles qu'il a changé de soleil et qu'il traverse chaque jour des villes nouvelles et de nouveaux horizons; ce n'est pas pour voir, c'est pour être vu. Il voyage pour exposer toutes les faces de sa personne à tous les accidens de la lumière. Il se présente sous mille attitudes diverses, dans mille cadres divers. Toute cette série de tableaux que les œuvres de la nature ou les œuvres de l'homme déroulent successivement devant lui, ne sont qu'autant de miroirs où il se contemple et s'expose. Il mire son érudition dans la pierre mutilée sur laquelle il se penche pour déchiffrer quelque inscription à demi effacée dont la restitution lui tient, du reste, fort peu à cœur. Il mire son imagination poétique dans le dessin de quelque paysage grandiose qu'il reproduit du haut de quelque mont ardu ou de quelque falaise bruyante; il mire sa causticité dans la peinture de quelque usage on de quelque saillie de mœurs qui provoque son rire sardonique. Il mire sa philosophie dans quelque digression morale sur la nature de l'homme, des passions, des sociétés. Il s'étale mollement et avec une affectueuse complaisance pour lui-même sur le champ de ses explorations. Il en occupe tous les points. Il est le centre et la circonférence du monde qu'il parcourt. Tout y prend son empreinte, tout y est pour lui, tout y est lui. Avec Semilasso, faire le tour du globe, ce serait faire le tour de Semilasso. Aussi peut-on se flatter, lorsqu'on a lu ses *Lettres sur l'Afrique*, de le connaître mieux que l'on ne connaît l'Afrique et qu'il ne la connaît lui-même.

Ne vous alarmez donc point quand vous voyez Semilasso se hasarder au milieu de populations à moitié sauvages et habituées à vivre de brigandages et de rapines. D'abord Semilasso est brave, bien armé et bien accompagné; ensuite, quoique possesseur de biens-fonds en Silésie, ce qui, à en juger par certain passage de son livre, revient à peu près à n'être pas plus riche que Bias, il traîne dans ses bagages tout ce qu'il faut pour se concilier la protection et l'amitié des chefs, et pour amadouer la cupidité des inférieurs. Ne vous alarmez pas en le voyant s'enfoncer dans le désert; il ne s'est pas plus oublié avant le départ qu'il ne s'oublie pendant le voyage, et il saura bien faire du désert un pays de Cocagne. La prévoyance attentive avec laquelle il a pourvu à cet objet lui vaut même parfois de singulières disgraces. Une malheureuse caisse, qui a primitivement contenu des chandelles, et qui porte encore, écrits en grosses lettres sur sa couverture, les titres qui con-

Digitized by Google

statent son humble origine, a reçu, depuis, le dépôt du comfort destiné à la sérénissime bouche de Semilasso. Or il arrive qu'un jour, le prince voyageur ayant reçu l'hospitalité chez un épicier, la malencontreuse inscription, qui s'étale sans vergogne à tous les yeux, vient frapper ceux de l'hôte, et éveille dans son esprit soupçonneux de fâcheux pronostics et les inquiétudes jalouses que suscitent dans le cœur d'un honnête marchand les indices précurseurs d'une concurrence nouvelle. Déjà il laisse voir qu'il songe au moyen de se débarrasser du serpent qu'il a reçu dans son sein; mais le serpent a pitié du pauvre homme, et, pour couper court à ses tribulations, il ouvre la caisse comme par hasard, et y prend, au milieu des nombreux ravitaillemens qu'elle renferme, quelque friandise qu'il porte à sa bouche. Ce trait dénote la bonté d'ame de Semilasso, qui, loin de s'offenser de la méprise peu flatteuse d'un pauvre diable, ne dédaigne pas de compatir aux soucis qu'elle lui cause, et de l'en soulager. Il pousse même l'aménité jusqu'à rire fort agréablement à cette idée de s'être vu pris pour un marchand de chandelles, ce qui vaut mieux, ajoute-t-il, que de passer pour un éteignoir dans son pays. Il n'est cependant pas toujours disposé à tant de condescendance et à ce bénévole oubli de sa dignité. « Les anciens Maures, dit-il quelque part, sont très polis, tandis que les manières républicaines des Français de cette classe, non seulement ici, mais même en France, deviennent chaque jour d'une familiarité plus amusante. » Plus amusante! Il aurait pu mettre : plus insolente. Heureusement il a le caractère bien fait, et il s'amuse de tout. Mais aussi, il faut avouer qu'il joue de malheur; car il n'y a que lui qui puisse mettre la main sur un tailleur qui entre sans ôter son chapeau, oublie votre pantalon pour parler de la mort de l'empereur d'Autriche et *de la fin du règne de M. de Metternich*, ou sur un garçon sellier qui s'étale et s'endort sur un canapé en attendant les ordres qu'on va lui donner. De même il n'y a que lui qui ait pu rencontrer un bureau de diligences où le commis chargé d'enregistrer les envois, entame, *d'un air capable*, avec l'expéditeur, un dialogue comme celui-ci : « Berlin!.... où est cela? — En Prusse, monsieur. — Ah! je comprends; en Russie! » Cette fois, Semilasso s'amuse trop fort : il n'est personne en France qui ne sache où est Berlin, et s'il pouvait se trouver, même dans un bureau de diligences, un homme sachant lire et écrire, un commis qui l'ignorât, le dernier paysan sorti du dernier village en saurait assez pour lui faire la leçon. Il n'est pas jusqu'aux chevaux et aux banquettes de Franconi qui ne sussent au besoin lui répondre, aussi bien que Semilasso lui-même : En Prusse, monsieur. Sur ce point, l'éducation du peuple français est toute faite; elle l'est depuis long-temps et pour long-temps.

En somme, si affable et si débonnaire que soit Semilasso, le grand seigneur (Dieu nous garde de lui en faire un reproche!) se retrouve toujours sous cette écorce de Roger Bontemps, de *bon raillard*, comme dirait Rabelais, et avec le grand seigneur les grandes manières. Cela est bien partout où cela est naturel et sans affectation, et, chez lui, l'affectation n'est pas là; elle est plutôt

Digitized by Google

dans un laisser-aller étudié, dans une aisance quelque peu laborieuse, dans une rondeur compassée. Le prince sait fort bien comment un homme de goût et de naissance se tient, noue sa cravate et porte son habit; mais le Roger Bontemps ne sait pas encore aussi bien comment on chiffonne l'une et comment on ôte l'autre. Il en résulte que, ces deux personnages travaillant à l'ajustement du même homme, l'effet des soins du premier est détruit par la besogne du second. Il semble qu'il se travaille sans cesse pour oublier et pour faire oublier qu'il a le malheur d'être prince; mais le mal qu'il se donne pour cela n'attire-t-il pas les yeux sur ce qu'il a l'air de vouloir cacher? Non seulement il affectera une humeur et des habitudes qui ne sont pas les siennes; mais il se donnera un nom de fantaisie, il se fera passer pour mort plutôt que de passer pour ce qu'il est, comme si ce que l'on est, même lorsqu'on est prince, ne valait pas toujours mieux que ce que l'on veut paraître. Ne peut-on pas se laisser être prince tout simplement, comme on serait autre chose, et n'y aurait-il pas à cela moins de prétention qu'à se guinder sans cesse avec effort vers une simplicité plus roturière? Le fief héréditaire est-il devenu une prison si insupportable à habiter, qu'on ne puisse plus en franchir le seuil sans jeter son bonnet (une couronne héraldique!) par dessus les moulins et se mettre à courir les champs à tort et à travers avec une verve de caprice et d'insouciance qui sent l'école buissonnière? En mettant la bride sur le cou à son imagination, l'auteur des *Lettres sur l'Afrique* a cru donner à son récit toute la grace de mouvemens et d'allures attachée à la liberté, tout le charme de la soudaineté et des rencontres imprévues. Mais *la folle du logis* ne paraît pas être, chez lui, une coureuse d'aventures; elle regimbe devant la liberté qu'on lui accorde, ou plutôt qu'on lui impose; elle se prête d'assez mauvaise grace à faire les tours de son métier, et ses gentillesses rétives ne cèdent qu'aux coups d'éperon, comme la science de Sganarelle ne cédait qu'aux coups de bâton.

M. le prince Puckler-Muskau nous paraît être un Allemand de l'école de Frédéric, qui, lui-même, était un Allemand de la façon de Voltaire, mais non pas certainement son meilleur ouvrage. On trouve ici, comme dans les vers et dans la prose du roi de Prusse, quelques restes de cette philosophie ricaneuse qui s'aiguise en sarcasmes ou en parodies, et qui, montée sur des épigrammes, regarde de là-haut, avec une bonhomie simulée et caustique, toutes les choses d'ici-bas. Il semble que ce soit pour cette philosophie qu'ait été inventé le refrain que Béranger met dans la bouche de son petit homme gris: Moi je m'en ris! Le monde n'a été créé que pour faire rire Frédéric-le-Grand et sa descendance; c'est un spectacle qui leur a été destiné de toute éternité, et auquel ils assistent des premières places. Le monde est une comédie, soit; mais quels en sont les acteurs, et quels en sont les spectateurs? en haut ou en bas? Pour ceux qui sont en haut, la scène paraît être en bas; pour ceux qui sont en bas, elle ne peut être qu'en haut.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait ses rôles différens:

Digitized by Google

Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérans.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée;
Mais nous payons, utiles spectateurs,
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Cette épigramme, qui n'est pas une des moins bien faites de J.-B. Rousseau, me paraît fixer assez nettement la question. *Mais nous payons!* c'est à nous évidemment que revient le droit de rire et de siffler. Peut-être est-ce pour user de ce droit sans scrupule que le prince Puckler-Muskau est venu sous un pseudonyme se confondre dans les rangs de la foule. Bien que le nom féodal perce à chaque instant sous le nom de circonstance et le prince sous le touriste fantasque, les apparences du moins sont sauvées et le décorum officiel n'a point à souffrir. Après tout, prince ou touriste, l'auteur des *Lettres sur l'Afrique* est un homme d'esprit et qui en aurait bien davantage s'il se contentait de celui qu'il a.

De même que la fortune, et bien mieux encore que la fortune, l'esprit, la grace, l'agrément nous viennent en dormant. Celui qui les possède n'a pas besoin de les chercher, puisqu'ils sont tout trouvés pour lui, et celui qui les cherche ne les trouvera pas. Ce que l'on appelle esprit dans le monde, c'est le don de saisir rapidement, de voir comme d'une seule vue dans les choses ce qui y est et ce qu'on en doit prendre. Perspicacité vive, discernement prompt et sûr, voilà le fonds de tout homme d'esprit. Chaque chose recèle son agrément en elle-même. Il ne s'agit que de le saisir où il est et de le dégager pour le mettre en relief. Ce don manquant, vous prêtez aux objets que vous voulez égayer un agrément étranger puisé dans votre imagination, non dans le sujet même, qui ne s'y adapte qu'en le violentant et fait plus ou moins disparate. Vous faites comme ces gens qui, pour agrandir leur jardin étouffé entre quatre murailles et lui créer des points de vue, étendent leurs parterres et la perspective de leurs allées, en les prolongeant en peinture sur le mur qui les resserre. Assurément rien n'est plus faux et plus disgracieux que ce mariage forcé d'une imitation artificielle avec la nature; que cet appendice inanimé cousu effrontément à la réalité vivante. Nul œil n'est dupe de ces lointains dont les lignes maladroites essaient en vain de se rajuster avec celles qu'elles ont la prétention de continuer. L'œil, aussi bien que la réflexion, se révolte contre cette verdure immobile et immuable mise en concurrence avec cette autre verdure qui tremble et frissonne, aspire l'air et la lumière et se nuance diversement à toute heure; contre ces ombres qui ne sont pas des ombrages, pour lesquelles il n'y a ni matin, ni midi, ni soir, et qui ne savent jamais où est le soleil dont les rayons violent, échauffent et illuminent en toute irrévérence, sans les éclaircir, leurs sombres profondeurs. Qui se fiera à cette perspective où l'on voit tout à coup les troncs éven-

Digitized by Google

trés des gros chênes se cacher et disparaître sous la moindre limace qui, d'aventure, passe par-là en rampant sans se douter *qu'elle chevauche à travers des forêts*, et qu'à l'aide de chacun des mouvemens par lesquels elle se ramasse sur elle-même pour se pousser en avant de la longueur de ses cornes, elle exécute de cime d'arbre en cime d'arbre des sauts de cinquante toises? Ainsi en est-il du mouvement, des couleurs, des formes et des dimensions factices que vous prêtez aux objets, lorsque vous ne savez pas vous emparer ou vous contenter de ce qu'il y a à tirer de leurs données naturelles et que vous y substituez vos propres fantaisies et les jeux de votre esprit. Vos imaginations jurent à côté de la chose à laquelle elles se superposent. Tout dans cet amalgame est faux et rompu, tout s'entre-détruit, tout est contresens, rien ne s'ajuste. L'homme qui veut avoir de l'esprit montre déjà qu'il en manque. Il tire son esprit de lui-même, comme l'autre fait sortir son jardin d'un pot de couleurs; il crée des rapports imaginaires, des rapprochemens forcés, des aperçus qui ne portent sur rien et au bout desquels on ne distingue rien. Celui qui a de l'esprit le prend dans les choses même dont il parle, car c'est là qu'il est, et non en lui. Aussi (admirez le bon sens instinctif qu'ont parfois les langues), dit-on du premier qu'il *fait* de l'esprit, l'autre n'a pas besoin d'en faire, il le trouve tout fait. Et la langue a encore consacré ceci par un mot; car d'une expression, d'une vue si juste, si complète, si satisfaisante qu'on n'y puisse rien ajouter ni rien en retrancher, on dit comme suprême éloge que c'est *trouvé*. La première condition, pour faire preuve d'esprit, est donc de mettre du sien aussi peu que possible dans ce que l'on dit et de ne pas déranger, par des interpolations incongrues, l'économie des harmonies naturelles et *préétablies*. Qui a jamais eu plus d'esprit que La Fontaine? Mais aussi qui s'est mieux laissé conduire par ses bêtes? L'abeille tire son miel du suc des fleurs, non d'elle-même, et elle s'arrange de ce que les fleurs lui donnent. Le secret est, pour faire notre miel, de puiser dans notre sujet, de nous y accommoder et non de puiser en nous ou d'accommoder notre sujet à nous-mêmes. L'imagination a gâté bien des hommes d'esprit.

Mais nous voici bien loin de l'Afrique et même bien loin de la Hollande où je voulais en venir. Comment passer de cette belle digression sur l'esprit au volume de M. Cousin sur l'instruction publique en Hollande? bien qu'un pareil travail semble condamné à une gravité et même à une aridité peu compatible avec ce qu'on est convenu d'appeler esprit, nous trouverons cependant ici de quoi poser le pied sans sortir absolument de notre propos. Nous en tirerons même occasion de nous y affermir. Assurément ce serait faire un bien ridicule éloge d'un ouvrage de cette nature que de le louer pour l'esprit qu'on y a trouvé. Cependant si, sans déroger en rien à la gravité de la matière qu'il traite, M. Cousin a su y répandre tout l'attrait qu'elle comporte et en déguiser la sécheresse avec un art qui, pour reposer agréablement le lecteur, n'en concentre pas moins toute l'application sur le fond sérieux de l'objet principal, et ne laisse pas de nous maintenir dans l'assiette convenable en semblable matière, on pourra dire aux conteurs de

Digitized by Google

voyages ou d'autres choses qui visent à l'agrément quand même : Voilà comment s'en tire un homme d'esprit. Et cela sans infirmer en rien le droit que l'on se réserve de relever d'autres mérites plus sérieux et plus essentiels dans un travail de ce caractère. Pour rassembler les matériaux de cet écrit, M. Cousin a visité les principales villes de la Hollande. Ces matériaux une fois rassemblés, si l'auteur, rentré dans le silence de son cabinet et la porte fermée sur toutes les distractions et sur les incidens du voyage, se fût borné à coordonner et à rédiger le dépouillement de ses observations, il n'eût fait qu'un rapport, et son ouvrage n'eût eu d'autre intérêt que celui qui s'attache aux hautes questions qui y sont traitées. M. Cousin, en subordonnant tout à cet intérêt capital, a cru pouvoir, par surcroît, lui en donner encore un autre pris dans le mouvement et la variété des tableaux. Il ne livre pas seulement au lecteur le fruit de son voyage, mais son voyage même. Nous ne sautons pas sans transition d'école en école, les yeux toujours enfermés entre quatre murailles garnies de classiques tableaux tout barbouillés de grammaire ou d'arithmétique; l'auteur nous fait asseoir à côté de lui dans sa chaise de poste et, chemin faisant, nous ramassons les souvenirs historiques dont la route peut être semée, les particularités notables qui la recommandent sous un titre ou sous un autre. En un mot, nous avons le temps de jeter un coup d'œil rapide sur l'étendue de pays qui sépare l'école ou l'université d'où nous sortons, de celle que nous allons visiter. Nous voyons en courant, car nous ne sommes pas venus là pour la récréation de nos yeux, mais enfin nous voyons. Nous vivons dans le temps et dans l'espace, et non pas seulement dans l'abstraction et le raisonnement. Assurément c'est une idée, non-seulement féconde à exploiter, mais encore parfaitement convenable, que d'aller puiser dans l'histoire des arts, des sciences, de la littérature ou des gouvernemens, les ornemens épisodiques d'un livre consacré à l'instruction publique.

Sur la terre de Hollande, les occasions abondent, surtout pour un homme comme M. Cousin. La Hollande, cette terre nourricière de l'esprit philosophique, cette mère adoptive, cette patrie née de tous les philosophes proscrits et repoussés du sein de la mère-patrie! Chose étrange, au premier abord, que ce pays des intelligences calmes, sobres, réglées, soit précisément celui où l'indépendance absolue de l'esprit a su le mieux étendre et maintenir ses franchises et priviléges. C'est que l'appareil des menaces et des restrictions de la loi devient inutile là où la nature a mis dans le tempérament même des peuples un frein plus solide et plus sûr. Il n'y a pas un grain de poudre dans le cerveau d'un Hollandais; il n'est pas à craindre que la lampe destinée à y répandre la lumière y cause une explosion. Sur leur terre et dans leur atmosphère amphibie, les Hollandais ont, au moral comme au physique, bien moins à redouter du feu que de l'eau. Ils n'élèvent des digues que contre la mer. A peine a-t-il mis le pied sur ce sol hospitalier, que l'auteur trouve à saluer un souvenir de Descartes. Il cherche dans Bréda « le coin de rue où était affichée, vers 1617, l'annonce d'un problème de mathématiques, qu'un

Digitized by Google

petit officier français, au service de Hollande et en garnison dans la place, se fit lire par son voisin, et qu'il résolut sur-le-champ. Ce petit officier était le futur auteur de l'application de l'algèbre à la géométrie. » Plus loin, en traversant le Moerdyk, la barque qui le porte lui ramène d'autres souvenirs. En Hollande, la philosophie s'est si bien acclimatée et a tellement prospéré, elle y a poussé de si fortes et de si nombreuses racines, qu'elle se trouve mêlée à tout. Elle y a tout consacré. Dans les villes, elle court les rues, elle vous arrête aux coins des carrefours; dans les campagnes, elle a semé des ermitages, de calmes et studieuses retraites. Son ombre plane sur la terre-ferme; elle vous y enveloppe, vous l'y respirez. Quittez la terre, vous la retrouverez mêlée à l'écume des flots, que les rames soulèvent sous vos pieds. Un poète biblique dirait *que son esprit est porté sur les eaux*. Cette fois, c'est encore un souvenir de Descartes qui fait à M. Cousin les honneurs de la mer. « Un jour qu'il voyageait aussi en bateau, entendant le hollandais, il comprit, à la conversation des mariniers, qu'ils voulaient lui faire un mauvais parti et le jeter à l'eau. Aussitôt il tire son épée, va droit à eux, et les menace de les percer, s'ils font mine de lui chercher querelle. Une aventure à peu près semblable arriva à Leibnitz, en Italie, sur l'Adriatique. Ayant été assailli par une tempête, il entendit les matelots italiens qui le portaient lui attribuer cette tempête, à lui hérétique, et délibérer entre eux s'ils le jetteraient à la mer. Leibnitz, sans faire semblant de les avoir entendus, tira de sa poche un chapelet dont il s'était pourvu, et, en les rassurant ainsi sur son orthodoxie, sauva des passions et de la folie des hommes l'auteur de *la Théodicée*. Dans la différence de conduite de ces deux grands hommes est tout entière la différence de leur caractère et celle de leur philosophie et de leur mission. « Et moi, ajoute M. Cousin, que ferais-je à cette heure, si ces deux paisibles mariniers qui marmottent entre eux voulaient me jouer le même tour? Il y a quinze ans, j'aurais fait comme Descartes; je ferais aujourd'hui comme Leibnitz. Mais, grace à Dieu, il n'est pas question de tout cela. » On ne saurait trop louer Dieu, en effet, de ne plus exposer les philosophes, qui confient aux mariniers eux et leur fortune, à se voir forcés, le couteau sur la gorge, de choisir entre la *philosophie* de Descartes et celle de Leibnitz, dans un siècle où un philosophe, même peu orthodoxe, ne porte plus ni épée ni chapelet.

L'enseignement général, en Hollande, est réparti sur une échelle à trois degrés principaux, qui sont l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire, et enfin l'enseignement supérieur. A ces trois degrés correspondent trois sortes d'établissemens, les écoles primaires, les écoles latines ou gymnases, les universités. Entre les écoles primaires et les écoles latines sont deux autres sortes d'écoles, nommées écoles françaises et écoles intermédiaires. Les premières sont ainsi nommées parce que l'étude de la langue française est ajoutée au programme des cours des écoles inférieures. Les autres tirent leur nom, non pas de l'état de leur programme, qui est le même que celui des écoles primaires, mais de la position de fortune de ceux qui les

Digitized by Google

fréquentent. Elles servent de transition entre les écoles primaires, qui sont gratuites, et les écoles latines, dont le prix assez élevé n'est pas abordable pour tout le monde. A côté et au-dessus des écoles primaires, il y a les écoles normales primaires, qui se recrutent des premières, et où les jeunes gens qui veulent entrer dans celles-ci comme maîtres reçoivent un enseignement spécial plus développé. Enfin, à côté des universités, il y a un établissement d'un caractère particulier, qui tient son enseignement, à peu de chose près, au niveau de celui des universités, mais qui n'a pas le droit de conférer les grades, les athénées. Ces athénées ont dû leur naissance à la suppression des deux universités de Harderwyk et de Franeker, dont les services n'étaient pas en proportion de ce qu'ils coûtaient.

Les trois caractères les plus frappans de l'instruction publique en Hollande sont l'absence complète de l'enseignement religieux positif dans les écoles, la substitution générale de l'externat au pensionnat, l'indépendance absolue des établissemens scholastiques par rapport à l'état, sauf les athénées, qui, établis en dehors du système général et institués par le gouvernement, sont des établissemens royaux. Les deux athénées de Deventer et d'Amsterdam, celui-ci très ancien, font toutefois exception, et rentrent, comme tout le reste, sous la main municipale.

De ces différens ordres d'enseignement, le mieux constitué est l'enseignement primaire. Les écoles latines méritent trop bien leur nom. « Leur système, dit M. Cousin, ne prépare guère que des docteurs et des théologiens. » Encore faut-il croire que ces théologiens ne sont guère préparés que sur la connaissance du latin, car nous avons vu que l'enseignement dogmatique de la religion était exclu du programme des écoles hollandaises, et l'on peut ajouter à cette exclusion, pour les écoles latines en particulier, celle de la philosophie, qui n'y est pas représentée par un cours spécial. Les langues vivantes, les sciences naturelles et mathématiques y végètent dans une défaveur qui équivaut presque à un abandon complet. Les universités, qui reprennent l'enseignement au point où l'abandonnent les écoles latines, pour le généraliser et le pousser à son apogée, se ressentent nécessairement de ces lacunes laissées dans l'enseignement du degré immédiatement inférieur. Une autre particularité à remarquer dans le système des écoles latines, c'est que chaque branche d'études y a son professeur spécial, et que chaque professeur suit ses élèves d'année en année et parcourt avec eux tout le cercle de travaux qu'ils doivent épuiser. Les Hollandais, dont le génie pratique est avant tout, sont pénétrés mieux que personne au monde de ce principe que le but capital et final de l'instruction est l'éducation. Former des hommes, voilà ce qu'il y a à faire. Et néanmoins, c'est chez eux, et chez eux seulement que l'enseignement universitaire a fait divorce complet avec l'enseignement moral et religieux. C'est chez eux en outre qu'à cette premiere dérogation aux règles qui, en matière d'instruction publique, règnent avec le plus d'empire chez les autres peuples, appuyées qu'elles sont sur des superstitions plus enracinées

Digitized by Google

et plus susceptibles, on ne craint pas d'ajouter un dernier et mortel relâchement en substituant au pensionnat l'externat qui paralyse absolument l'action directe, raisonnée et suivie, du maître sur le cœur et l'esprit de l'élève : chose remarquable, comme le fait observer M. Cousin, chez l'un des peuples les plus moraux et les plus religieux de la terre. Toutefois nous ne devons pas trop nous en étonner, nous qui avons la contre-partie exacte de ces institutions et de leurs résultats dans les institutions et les résultats diamétralement contraires. Dieu sait quelles vertus civiques et évangéliques croissent et bourgeonnent chaque jour entre le cachot et la chapelle de nos colléges!

Mais il y a des considérations à l'aide desquelles s'expliquent les succès obtenus en Hollande par le système hollandais. Nous indiquerons d'abord, quant au détail, le soin pris par les professeurs de ramener en toute occasion l'esprit de leurs élèves aux principes éternels et universels de religion et de morale; ensuite, et par une prévoyance qui saisit les choses de plus haut, le discernement sévère apporté dans le choix des chefs d'établissemens, et la latitude presque sans bornes qui leur est laissée dans l'exercice de leurs fonctions. On a bien compris que le nerf de l'éducation publique n'étant pas dans l'organisation du système qui y est appliqué et dans un corps général de prescriptions émanées d'une autorité centrale qui y préside, devait être reporté ailleurs, et que son action devait rester d'autant plus libre qu'elle était plus isolée, plus individuelle, c'est-à-dire appuyée sur un concours moins imposant de forces. Quand M. Cousin dit au directeur d'une école primaire : « Pourriez-vous, monsieur, me donner communication du réglement de votre école? — Monsieur, lui répond celui-ci, c'est moi qui suis le réglement. » En France, pays d'unité, de légalité, d'égalité, si l'état, ses proviseurs une fois nommés, abandonnait à leur pouvoir discrétionnaire les colléges qu'il leur confie, on ne manquerait pas de crier au privilége, à l'arbitraire, et de demander des garanties à la loi, au droit commun; en France, pays de centralisation, on repousserait bien loin l'idée de faire d'un homme le grand ressort d'une machine aussi compliquée et aussi difficile; mais toutes les forces de la grande machine de l'état seront appelées chaque jour à intervenir dans le déplacement d'un fétu. En France, on aime les perspectives bien alignées, les coups d'œil uniformes; et par suite, les théories, les abstractions, les systèmes, parce que sur ce terrain les obstacles se laissent faucher comme de l'herbe, rien ne résiste. Grace à cette passion pour l'uniformité, c'est la loi qui fait tout chez nous. L'homme n'y est rien, n'y peut rien, la loi l'a dépouillé. Ne vous étonnez pas de voir dans tous nos colléges, des Pyrénées à la Manche, un même mouvement s'exécuter à la même heure, sur un même signal. C'est le réglement qui tire le cordon des cloches. La loi en France a tout envahi, elle a pénétré partout. Elle règne, gouverne et administre. Et ce n'est pas tout; sa sollicitude n'a rien dédaigné. Elle sonne les cloches comme nous venons de le voir et compose des médicamens. Elle est elle-même la panacée universelle; et chaque jour encore on lui reproche des négligences! Bientôt on

Digitized by Google

l'auvenna cultiver les champs. L'homme, donnant sa démission, n'aura plus qu'à se croiser les bras et à la regarder faire.

Quand on considère cette disposition toute française, on est étonné de voir que les communications à la vapeur aient tant de peine à s'établir en France. La vapeur, c'est comme la loi : une chose aveugle et brutale qui va droit devant elle, sur un terrain nivelé, sans se détourner jamais, sans prendre garde à rien, sans tenir compte de rien. Une fois lancée, elle brise et renverse tout ce qui se rencontre sur son passage, et se briserait elle-même contre plus fort qu'elle plutôt que de reculer ou de s'arrêter à temps. C'est souvent le bon sens qui se rencontre sur le passage de la loi, comme M. Cousin l'a fort bien démontré au sujet de certaines parties de notre loi sur l'instruction publique; mais malheureusement, contre elle le bon sens n'est pas le plus fort.

Il y a trois parties distinctes dans l'ouvrage dont nous nous occupons. La première est consacrée à l'observation des faits, à l'inspection des écoles et à la discussion des pratiques, car nous ne voulons pas dire des systèmes, qui y sont suivis. Cette partie est purement analytique. L'autre, plus théorique, reprend les procédés généraux d'enseignement dans leurs bases, les apprécie, les compare, en suit l'histoire dans le développement de la législation hollandaise, en tant qu'elle y a concouru. On y voit tout ce qui a été fait pour assurer le sort de l'instruction publique et des hommes qui s'y sont voués. M. Cousin a apporté dans l'exposé des faits, comme dans la discussion des questions qui s'en détachent, une richesse de connaissances, une maturité d'homme pratique, une lucidité et une netteté d'esprit qui mettent ses lecteurs en pleine possession de la matière. La troisième partie contient des documens officiels.

Nous ne nous sommes pas arrêté avec M. Cousin à son passage en Belgique, pour jeter avec lui un coup d'œil sur les chefs-d'œuvre des maîtres flamands et sur les sculptures en bois que renferment les musées et les églises d'Anvers, mais puisque nous nous sommes engagés dans les Pays-Bas et dans l'instruction publique, nous n'en sortirons pas sans nous occuper un moment de quelques travaux historiques de M. Altmeyer, professeur à l'université libre de Bruxelles. Un livre produit par la Belgique est chose rare; aussi M. Altmeyer n'est-il pas Belge, et l'université libre ne l'est-elle pas sans conteste. Fondée en dehors du système d'organisation de l'instruction publique du pays, en butte à des hostilités actives et puissantes, elle ne doit son existence et son maintien qu'à l'assistance municipale. Ainsi, bien qu'appuyée sur une institution éminemment vivace et propre à la Belgique, elle n'y a pas ses racines dans le sol, elle n'y est que tolérée, et le moindre des revirements qui travaillent sans cesse les corps électifs peut lui ravir cette existence précaire. Elle est aujourd'hui une dérogation, une superfétation; demain elle peut n'être plus rien. Enfin, ce qui achève de la rejeter en dehors de ce qui caractérise la nationalité belge, c'est qu'elle étudie et qu'elle fait des livres.

Digitized by Google

Il faut, comme on le voit, se hâter de les saisir au bond, si l'on veut s'en faire une idée avant que la nationalité belge les ait étouffés dans leur germe.

S'il y a pour l'université libre des inconvéniens inhérens à son origine et à sa position en dehors du droit commun, elle y trouve des compensations dans la facilité qu'elle a de s'affranchir du joug des routines communes. Elle s'est attachée à suivre le mouvement des idées francaises, et elle est pour nous en Belgique comme une sorte d'avant-garde, ou plutôt comme une sentinelle perdue. Elle a peut-être fait en cela un acte d'héroïsme plutôt que de discernement. Outre qu'elle prêche dans le désert, les emprunts qu'elle nous fait pourraient bien n'être pas toujours dignes des honneurs de l'exportation. Je donnerais, par exemple, pour une page de l'*Histoire de la hanse teutonique* de M. Altmeyer, qui n'a aucune prétention à représenter quelque chose, toute son *Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité*, qui représente tout ce qu'il y a de confus, de vide et de déclamatoire dans les prédications de nos apôtres de la religion de l'avenir et de l'humanité. La philosophie de l'histoire à ce point de vue est devenue, en France, un lieu commun facile et fastidieux. C'est un texte banal sur lequel se ruent les imaginations faméliques, une idée toute trouvée pour ceux qui n'ont pas une idée, une science toute faite à l'usage de ceux qui n'ont rien appris et qui voudraient bien avoir l'air de savoir tout en esquivant la dure nécessité d'apprendre. Quand on n'a su employer les huit années qu'on a passées sur les bancs qu'à se lester d'un fonds solide de paresse, d'ignorance et de vanité, au sortir de là, faute d'être bon à quelque chose, on se fait philosophe et grand-prêtre de l'humanité. Rien n'est plus facile, et il n'y faut pas grande préparation. Il ne s'agit que de prendre un ton d'oracle, d'ouvrir une grande bouche et de souffler beaucoup de vent. On enveloppe sa nullité de deux ou trois phrases vagues, emphatiques et sentencieuses, qu'on retourne en tout sens, qu'on débite à tout propos, et, sous cette draperie d'emprunt, le cancre de collége devient un penseur et un apôtre. Voilà comment les choses se passent généralement en France. La Belgique, à ce qu'il paraît, n'en est pas encore venue à ce point. Là, les hommes qui ont des études et de la science ne craignent pas de les employer à remplir ces ballons que nous leur envoyons gonflés seulement de forfanteries humanitaires et de ridicules vanités. Des esprits nourris de travaux sérieux et positifs se laissent saisir par la trombe de ces vacuités sonores qui passe sur leur tête et les arrache au fructueux sillon qu'ils avaient commencé à ouvrir pour les emporter dans le vide. Ils y sèment tout leur savoir lentement amassé, mais tout cela meurt sans produire, faute de pouvoir prendre pied en terre, car le vide est stérile. Ce qu'il y a de mieux à faire en lisant l'*Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité* de M. Altmeyer, c'est donc de ramasser grain à grain toute l'érudition qu'il y a dépensée, et de la dégager du milieu où il l'a placée, pour la replanter en un lieu meilleur.

Malgré le mépris un peu cavalier que M. Altmeyer affecte, dans la préface

Digitized by Google

de son *Introduction*, pour les *chroniques arides et les petits mémoires de quatre pages au moins et de seize au plus, sans couleur ni saveur* philosophiques, nous faisons assez de cas de son *Histoire de la hanse teutonique dans ses relations avec la Belgique*, qui, il est vrai, est une brochure, dont le texte remplit jusqu'à cinquante-deux pages. Les chroniques, si arides qu'elles soient, et les petits mémoires ne sont pas à dédaigner, parce que ce sont là les sources de l'histoire; et c'est grace à leur dédain superbe pour ces petitesses, que tous nos faiseurs de philosophie humanitaire vont ensevelir leur ignorance dans des rêveries creuses, dans des systèmes sans base et qui ne portent sur rien; dans une emphase de langage où les mots sont bien forcés de tenir la place des idées absentes. M. Altmeyer, qui n'a pas les mêmes raisons pour exprimer le même dédain et qui s'est nourri du lait de la science, ne devrait pas mordre les mamelles où il l'a sucée, ni leur reprocher leur aridité. De la part des autres, c'est sottise; de la sienne, c'est ingratitude. Il sait bien qu'avant d'avoir une philosophie de l'histoire, il faut avoir une histoire, et qu'il n'y en aurait pas s'il ne s'était jamais rencontré de chroniqueurs pour nous transmettre la mémoire des faits. Il sait bien en outre que l'histoire est une, car il n'y a qu'un genre humain, et qu'il ne dépend de personne de faire l'histoire autre qu'elle est, tandis que la philosophie de l'histoire est ce qu'on veut la faire, selon le point de vue où l'on se place, et n'a d'autre valeur que celle de l'intelligence qui s'en est emparée et qui la fléchit à son gré dans un sens ou dans un autre. L'histoire a donc une autorité absolue, irrécusable, souveraine. La philosophie de l'histoire n'a qu'une autorité éventuelle, contingente, et qui ne lui appartient pas en propre, car elle n'existe pas par elle-même, mais par l'ouvrier qui la tire des entrailles de l'histoire, quand il ne la tire pas de son imagination. Elle varie par conséquent selon les temps, les lieux ou les hommes; l'histoire au contraire, quelle que soit la main qui y touche, est immuable en elle-même. Où donc la philosophie de l'histoire a-t-elle pris le droit de dédaigner les chroniques et autres monumens écrits sans lesquels elle n'existerait pas et qui existent et se recommandent fort bien sans elle? Comment peut-elle appeler arides les flancs qui l'ont portée et qui sont destinés à bien d'autres enfantemens du même genre? Inépuisables et impérissables flancs qui voient chaque jour périr et se renouveler leurs fruits sans jamais tarir ni se renouveler eux-mêmes. D'où vient, pour parler un langage d'école qui est ici à sa place, que le conséquent fait fi de l'antécédent; l'interprétation, du texte interprété? D'où vient que la chose arbitraire, individuelle, contestable, insulte à la chose fixe, universelle, essentielle? Historiens philosophes, reconnaissez que l'histoire toute nue est bonne à quelque chose, ne fût-ce qu'à produire la philosophie de l'histoire. Et comme vos systèmes ne sont obligatoires pour personne, tandis que l'histoire a en elle-même sa force et son autorité propres, laissez-nous le droit de l'étudier en dehors de vos systèmes, dans les chroniques arides et les mémoires petits ou grands. Laissez-nous, monsieur Altmeyer, le droit de lire

Digitized by Google

votre *Histoire de la hanse teutonique*, qui ne mérite pas d'être traitée avec le dédain que nous lui aurions témoigné sur parole et avant tout examen, si nous nous en étions tenus aux suggestions de la préface de votre *Introduction;* et parce que nous nous serons montrés satisfaits, ne nous appelez pas gens *futiles et niais*. Bien que cette histoire ne compose qu'une brochure très mince, le cadre étroit où nous devons enfermer nos jugemens sur un assez grand nombre d'ouvrages, ne nous permettant d'exprimer que des opinions très sommaires, nous regrettons de n'en pouvoir donner une analyse; mais nous la recommandons très spécialement à tous les hommes qui s'occupent d'histoire. Elle est le fruit de recherches neuves et très curieuses, au résultat desquelles M. Altmeyer a su conserver pour le lecteur tout l'intérêt qu'il y avait porté lui-même.

A ces deux ouvrages il en a joint un troisième, beaucoup plus volumineux; c'est un *Précis de l'Histoire ancienne*. Rien n'est difficile à faire comme un précis, et aucun travail n'exige plus d'abnégation et de désintéressement de la part de son auteur, car aucun n'est plus stérile en renommée, en dédommagemens d'amour-propre. Pour l'entreprendre, il faut être touché, avant tout, de l'ambition d'être un homme utile et borner à cette satisfaction tout ce que l'on attend du succès. M. Altmeyer, tout en conservant au sien la forme élémentaire d'un livre destiné aux universités et aux colléges, s'est efforcé de l'élever au niveau où les travaux récens de la France et de l'Allemagne ont fait parvenir les connaissances historiques. Son récit, qui emprunte à toutes les sources que ces travaux ont ouvertes, philologie, législation, architecture, etc., est rapide, substantiel et plein. Mais nous aimons généralement assez peu ces chapitres qu'il met à la fin de ses résumés sur l'histoire de chaque peuple et qu'il intitule: généralités sur la Grèce, généralités sur l'histoire romaine, etc. C'est encore là de l'histoire à la manière des prophètes. A ces hauteurs, chacun voit ce qu'il veut voir, et personne n'est tenu de prendre pour argent comptant ce qu'on lui présente. L'historien peut s'élever sans doute pour étendre son horizon et lier dans des vues d'ensemble ce qu'il a parcouru en détail. Mais il ne doit jamais quitter la terre, car c'est sur la terre que se joue, comme on dit, le drame de l'histoire, et non dans les nuages.

A. B.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le vote des budgets avance, les commissions s'occupent des chemins de fer avec activité, avec zèle et avec une certaine largesse de vues, bien faite pour faire oublier certains rapports qui étaient un peu trop entachés d'esprit de parti. La chambre a voté deux canaux dont l'exécution suffirait seule pour immortaliser toute une époque. Il y aura donc à se féliciter de cette session qui s'annonçait sous de fâcheux auspices. L'esprit de parti, qui stérilisait tout, qui anéantissait tout à la fois les projets du gouvernement, les bonnes intentions de la chambre et les vœux du pays, a trouvé heureusement une puissance plus forte que lui, tout fort qu'il soit en France. C'est l'opinion publique. En lui cédant de bonne grace, en se calmant, en se mêlant aux affaires pour les faire marcher au lieu de les détruire, l'esprit de parti s'est servi lui-même, et il est resté tout simplement de l'esprit.

Il y a de grandes ressources dans un pays où rien ne réussit par l'humeur ni par l'aigreur, et où l'on ne se relève d'une défaite que par des services réels rendus à la société. Ainsi, M. Berryer, qui est peut-être encore plus spirituel qu'il n'est éloquent, et ce n'est pas peu dire, a senti qu'il avait perdu du terrain dans la discussion du chemin de fer de Paris à Bruxelles, et qu'il n'y a de ressources, même pour le parti de l'émigration, que dans l'esprit de nationalité et dans le patriotisme. Aussi s'est-il fait inscrire pour parler en faveur de la loi des canaux. Le tour de M. Arago viendra sans doute. Il se doit à lui-même, à sa haute réputation et à ses amis, d'appuyer quelque grand projet utile à la France, pour faire oublier sa mauvaise humeur contre les chemins de fer. Déjà, dans la discussion du budget du commerce et des travaux publics, on l'a vu d'accord avec M. Martin du Nord pour soutenir les écoles pratiques, et louer l'instruction qu'on y reçoit. Mais M. Arago doit une plus grande revanche au pays, quelque belle découverte astronomique, au moins.

Digitized by Google

M. Jaubert lui-même, qui a beaucoup moins de torts à se reprocher que M. Arago, mais uniquement parce qu'il a moins d'influence, M. Jaubert a pris part à cet amendement général des esprits, et s'est prononcé pour le canal de la Marne au Rhin, et le canal latéral à la Garonne. M. Dugabé, député de l'Ariége, est seul resté dans l'ancienne voie, ou plutôt il a eu seul le courage malheureux, de porter à la tribune l'esprit de localité, qui fermentait silencieusement sur quelques bancs de la chambre. Cet esprit ne vaut pas mieux que l'esprit de parti, et il a le défaut extrême de s'exprimer en moins bons termes. M. Berryer ne voulait pas qu'on entreprît cette année le chemin de Paris à Bruxelles, parce que c'est une année de plus donnée aux éventualités qui peuvent sortir de l'éloignement qu'il y a, à cette heure, de Paris à Bruxelles, et de Bruxelles à la frontière de Prusse et de Hollande. L'esprit de parti trouvait là un vaste champ; il s'apitoyait sur le sort du commerce du Hâvre, forcé de lutter avec celui d'Anvers; il appelait à son aide de hautes questions politiques, de grandes considérations industrielles. Ajoutez à tout cela le talent de M. Berryer et la puissance de sa parole. Mais M. Dugabé ne voulant pas que les pensées de Louis XIV et de Napoléon soient complétées, faute de voir qu'un canal ne féconde pas seulement l'industrie des départemens où il passe, mais celle de tous les départemens environnans, nous ferait préférer l'esprit de parti à celui qu'il a montré. Un parti, n'importe lequel, qui deviendrait maître du pays, serait toujours bien obligé de travailler à sa prospérité et à sa grandeur, tandis que le patriotisme de chef-lieu et de sous-préfecture morcellerait la France, et ferait du grand état le plus étroitement aggloméré de l'Europe, une nation de castors éparpillés dans quarante mille communes livrées au premier venu.

Dans cette séance un peu abandonnée, semée d'incidens personnels, et égayée par les plaisanteries de M. Jaubert, la chambre vient simplement de procéder à la rénovation générale de la France; et quand elle aura voté les lignes de chemins de fer de Londres et de Bruxelles, cette rénovation sera complète. Sans nos désordres civils, il y a sept ans que la France aurait pu entrer dans cette voie; et comme six années seulement sont fixées pour la durée des travaux des principales lignes, Londres, Paris et Bruxelles formeraient déjà aujourd'hui un seul centre d'action. La question de Belgique se présenterait autrement qu'elle ne se présente aujourd'hui, car on ne peut se dissimuler qu'elle offre quelque gravité.

Le cabinet actuel a donné trop de preuves de sa sollicitude en faveur des intérêts matériels, pour qu'il soit permis de douter du zèle et de l'activité qu'il apportera dans l'exécution des travaux qui se trouveront votés par la chambre, et qui le concernent. Espérons que toutes les administrations qui se succéderont, déploieront le même zèle; désirons enfin que dans notre pays où les ministères sont si courts, les travaux publics ne soient pas, par cela même, d'éternelle durée. Des millions vont être employés dans la confection des grandes lignes de canaux du midi et du nord; n'oublions pas que tous ces capitaux resteront improductifs, tant que la dernière écluse ne sera pas achevée

Digitized by Google

et ne se sera pas ouverte pour verser les eaux de nos rivières aux fleuves et aux mers, où elles doivent aboutir.

Dans la discussion du budget des travaux publics, des projets de lois qui s'y rapportent, ainsi que dans celle du budget de l'intérieur, où M. de Montalivet et M. Martin du Nord ont donné des preuves de leurs connaissances étendues et de leur aptitude, la chambre a réellement, et peut-être involontairement, rendu justice au cabinet. En fait de chemins de fer, on avait différé sur le mode; mais il est évident maintenant, et il le sera plus encore dans peu de jours, que la chambre voulait ce que veut le ministère, des chemins de fer. Dans le vote du budget de l'intérieur, elle a fait peu de retranchemens, et ces retranchemens portent sur des chapitres que la chambre rétablira peut-être dans leur intégrité, l'an prochain. Ce sont de faibles allocations pour des eaux thermales, pour des frais d'impressions d'actes administratifs, et d'autres crédits réellement utiles. Dans le budget des travaux publics, la chambre n'a touché aux chapitres que pour augmenter les allocations. Nous ne savons si le ministère est en défaveur auprès de la chambre, mais, assurément, le budget ne l'est pas; et, après le système politique (qui a eu trois fois l'approbation de la chambre dans cette session), le budget est la question vitale pour un ministère. On peut dire que ces deux parties sont l'ame et le corps, l'esprit et la matière, et, ces deux choses admises par la chambre, nous ne voyons pas trop ce que le ministère aurait encore à lui demander. Nous n'imiterons pas une feuille du centre gauche, qui attribue à cette partie de la chambre tout le mérite des rapports sur les travaux publics. Tout en respectant infiniment les talens du centre gauche auquel nous tenons nous-mêmes par plus d'un lien d'opinion et par des sympathies, nous ferons remarquer que les rapports sont l'expression des vues d'une commission tout entière, qui se trouvent souvent relatées dans ces rapports, et que, quant à l'opinion exprimée dans le rapport, c'est uniquement celle de la commission à laquelle le rapporteur doit s'assujétir. Nous faisons cette remarque, non pas que nous voulions diminuer le mérite de l'excellent rapport sur les canaux de M. de Dalmatie, qui a trouvé de bons renseignemens dans l'exposé des motifs du projet de loi; non pas non plus que nous songions à rejeter tout-à-fait sur la commission des rentes toutes les hérésies financières contenues dans l'*admirable* rapport de M. Antoine Passy, dont la chambre a fait justice, mais uniquement parce que nous voulons également rendre justice à tous, particulièrement à la majorité de la chambre. Tiraillée de toutes parts, livrée à son insu aux influences des partis, elle s'est rattachée aux grands intérêts, et comme ces intérêts crient encore plus haut et plus fort que les ambitions, ils ont fini par les faire taire. Ajoutons que ces ambitions, presque toujours nobles et élevées, surtout dans le centre gauche, ont civilement et spirituellement cédé le pas au pays, qui leur en saura certainement gré plus tard.

Quant à l'extrême gauche, tout en lui sachant gré des efforts excessifs qu'elle fait pour se plier aux affaires et pour ne pas se montrer à la tribune en avance de deux ou trois bouteilles de vin de Champagne, comme disait

Digitized by Google

Rivarol des convives qui parlaient plus vivement que de raison, elle ne se garde pas toujours comme elle voudrait de ses fumées révolutionnaires. M. Garnier-Pagès avait traité la question des rentes avec un calme et une froideur d'investigation dignes d'un financier consommé; on en était presque à regretter toute la force de talent qu'il a déployée depuis huit ans pour s'éloigner du ministère; mais ne voilà-t-il pas qu'à propos d'une pétition d'écoliers, l'honorable député n'a pu s'empêcher de réclamer, avec M. Martin (de Strasbourg) et M. Salverte, le droit de pétition pour les écoles! M. Salverte soutient qu'on peut pétitionner à tout âge. La latitude est grande, et il est malheureux que nous, génération mûre, nous ne soyons pas nés plus tard. En venant au monde, avant le gouvernement représentatif, nous avons perdu vingt ans de droits politiques que nous aurions trouvés dans nos langes. C'est le cas de dire : où diable la capacité civique va-t-elle se nicher!

Mais dût-on restreindre le système de M. Salverte et de M. Garnier-Pagès, et n'accorder le droit d'écrire des pétitions à la chambre qu'aux écoliers qui savent lire, il y a encore une objection à faire, et elle a été faite par M. le ministre de l'instruction publique. C'est que les réglemens universitaires le défendent. Il est donc heureux que l'ancienne méthode d'enseignement ait disparu, car on aurait pu voir la pétition d'un écolier de sixième, prise en considération par la chambre, et, le même jour, ledit citoyen fouetté en conséquence de cet honneur. Toutefois, à parler sérieusement, la société ne pourrait se soutenir avec de tels principes qui sapent directement ses bases. La révolution de juillet, qui est si glorieuse, mais aussi si récente, nous a donné assez de causes d'embarras en fait d'idées gouvernementales, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter. Ne souffrons pas l'invasion des écoliers et des étudians dans le domaine politique. Il y a trop près pour eux de la salle de délibération à la place publique; et il est plus paternel, plus humain, de les réprimer par un léger châtiment universitaire que par des charges de cavalerie. Devenus hommes et réellement citoyens, et c'est bien rapidement qu'on devient homme et citoyen en ce temps-ci, ils nous sauront gré des entraves que nous avons mises à la première fougue de leur jeunesse. Il est vrai que nous encourrons alors les mécontentemens de leurs enfans; mais les hommes d'état et les pouvoirs ne peuvent vouloir l'approbation de tout le monde; et M. Salverte, ainsi que M. Garnier-Pagès, feront bien eux-mêmes de pas aller recueillir les remerciemens qui leur sont dus, dans les colléges et les écoles, le jour de la visite des parens.

M. le ministre de l'instruction publique, dont les lumières et l'activité se manifestent encore cette semaine par un bon réglement sur l'école des langues orientales, et par un grand nombre de fondations d'écoles primaires dans les départemens, nous permettra une observation. Les réglemens universitaires existant, il est hors de doute qu'ils doivent être exécutés, et s'ils ont été négligés lors de la première pétition qui a été faite au sujet du Panthéon, c'est une raison de plus pour les remettre en vigueur. La chambre a repoussé la pétition par l'ordre du jour; nous regrettons qu'elle ne l'ait pas

Digitized by Google

renvoyée à un ministre comme le demandait M. Salverte, non au ministre de l'intérieur, il est vrai, mais au ministre de l'instruction publique pour faire exécuter les réglemens de l'université.

Nous insistons sur ce fait, parce qu'il a le caractère d'un désordre, et que le gouvernement de juillet ne saurait donner trop de garanties à l'ordre public, si on veut se mettre à l'abri de toutes les calomnies dont il est l'objet. La *Gazette de France* ne dit-elle pas aujourd'hui, à propos des anniversaires des journées de juillet : « Les meurtres, les violences, les pillages, tout ce qui s'est passé enfin n'était que l'exercice du droit d'insurrection! » La *Gazette* oublie, il est vrai, et elle a ses raisons d'oublier, que les journées de juillet ont été le résultat des ordonnances de juillet, et que ceux qui conseillaient à la fois de promulguer ces ordonnances et de les soutenir le sabre à la main, ont été les auteurs véritables des meurtres qui ont été commis; que les violences ont été leur fait et non l'ouvrage de ceux qui se défendaient contre la violence par laquelle on les dépouillait de leurs droits écrits dans la charte; enfin que le pillage, le seul qui ait eu lieu, a été le pillage des droits publics, des propriétés de la presse et de tout ce qu'on avait juré de respecter. La *Gazette* n'y regarde pas de si près, elle maudit la liberté et elle en jouit; mais les injures et les calomnies qu'elle verse sur la révolution de juillet ne prouvent qu'une chose. C'est que la *Gazette* désapprouve, à sa manière, ce régime. C'est bien peu de chose, on en conviendra, si l'on se rappelle l'époque de la restauration que préconisait la *Gazette* et qu'elle couvrait de son assentiment.

La même feuille ne voit dans le projet de loi portant demande de concession, pour M. John Cockerill, d'un chemin de fer de Lille à Calais, qu'une *petite ruse de la cour* pour échapper aux compagnies soumissionnaires, et exécuter, l'année prochaine, le chemin de Bruxelles par l'état. Nous ne voyons pas ce que *la cour* aurait à gagner en ceci. La cour, pour parler comme la *Gazette*, la cour, ainsi que toute la France, souhaite la prompte exécution du chemin de Bruxelles, par la raison même qui fait que *la Gazette* et son parti ne le souhaitent pas. Si par la cour la feuille en question entend le ministère, il est vrai qu'il était d'avis de faire exécuter cette ligne par l'état, afin que le gouvernement pût donner une nouvelle preuve de sa puissance et de la grandeur avec laquelle il conçoit de tels monumens. C'est là tout. Sa pensée dominante est de rapprocher Paris de Bruxelles, n'importe comment; et ce qu'il a fait pour les chemins d'Orléans et du Hâvre, il le fera pour le chemin de Bruxelles quand une compagnie le soumissionnera. Pour la famille royale, qui n'est pas la cour, il y a, en outre de ces raisons politiques, des sentimens d'affection qui la feront applaudir au chemin de Bruxelles aussi vivement que le ferait la *Gazette*, si un chemin de fer s'ouvrait de Paris à Goritz. Une mère, des frères et des sœurs, qui donnent à la France l'exemple d'une touchante union, pourront se voir et s'embrasser plus souvent. Mais que ce soit au moyen d'un chemin exécuté par l'état, par M. Cockerill, toute autre compagnie, ou même par des actionnaires pris parmi les écrivains de la *Gazette*,

Digitized by Google

peu leur importe, nous le croyons. L'embranchement proposé, qui sera peut-être ajourné par la chambre, serait un travail important, et se trouve indiqué comme une nécessité dans le projet même du chemin de Paris à Lille. En le livrant à une compagnie, c'est préjuger en quelque sorte en faveur des compagnies pour la route principale, loin de vouloir forcer la chambre à l'accorder à l'état. Il faut avoir, en vérité, la proéminence de la ruse, pour voir une petite ruse là dedans.

Un autre journal annonce « que les divisions entre M. Molé et M. de Montalivet deviennent de plus en plus vives, que le ministre de l'intérieur cherche à tirer à lui l'autorité qui abandonne son rival, et qu'il s'est laissé persuader que la chambre le verrait avec plaisir devenir le pivot d'un nouveau cabinet. » Suivent des réflexions très désobligeantes pour M. de Montalivet. Le fait est que, n'ayant pu renverser le cabinet en masse, l'opposition de la presse cherche à le diviser. Le moyen n'est pas neuf. L'attaque n'est pas moins spécieuse en ce qu'elle porte sur une divergence d'opinions qui a existé, à deux reprises, dans le conseil, au sujet de la conversion et des chemins de fer, divergence que nous avons signalée tout les premiers. Mais déjà le jour du vote de la conversion, cette différence d'opinions avait cessé dans le ministère, et on était de nouveau d'accord sur la seconde question, lors de la présentation des projets de lois des chemins du Hâvre et d'Orléans. Il est très vrai, nous ne le nions pas, qu'on est souvent divisé au conseil, et qu'on y discute, même vivement. Le conseil des ministres est justement fait pour cela; mais il est aussi institué pour se mettre d'accord, et c'est ce qui arrive toujours après la discussion. Il se trouve toutefois qu'en ce moment, M. Molé, M. de Montalivet et leurs collègues n'ont pas de motifs de discussion; mais que l'opposition ne se décourage pas, demain peut-être les sujets de discussion recommenceront. C'est le train des affaires, et même le seul moyen de les terminer.

Pour ce qui est de se faire le *pivot* d'un ministère, c'est-à-dire président du conseil, nous ne pensons pas que ce soit le dessein de M. de Montalivet. Un an de communauté avec M. Molé, une année passée à travers tant de difficultés de toute espèce, n'a dû donner à M. de Montalivet ni le désir d'un surcroît de responsabilité, ni l'envie d'une rupture qui n'est pas plus dans sa pensée que dans celle du président du conseil. Molé. On se réunit dans les affaires et l'on s'associe par intérêt et par estime. Il nous semble, à nous, qu'ici ces deux liens doivent plutôt se resserrer que s'affaiblir.

La chambre a voté hier un acte de munificence nationale. Elle a voté la pension de Mme la comtesse de Lipona; c'est bien employer les économies qu'elle a faites. Les paroles nobles et élevées, prononcées en cette occasion, par M. le comte Molé, ont produit une impression profonde sur la chambre, et ont peut-être désarmé l'éloquent et spirituel orateur qui a remplacé le président du conseil à la tribune. Ce serait ainsi une double victoire, qui n'est pas sans importance, si on la juge d'après les répugnances qui s'étaient élevées dans la chambre, et même parmi les meilleurs esprits.

Digitized by Google

— Le second volume des *Voyages* de M. Valéry, *en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, ne le cède pas au premier pour le nombre et la variété des faits recueillis, pour l'exactitude et l'intérêt des observations. Ce volume est consacré entièrement à la Sardaigne. Les villes de Sassari et de Cagliari sont décrites en plusieurs chapitres où rien n'est oublié de ce qui peut mériter l'attention du voyageur. En se rendant à Sassari, M. Valéry traverse la province pittoresque de la Gallura et visite les curieuses *noraghes* de Nulvi. Sur la route de Sassari à Cagliari, le Campidano d'Oristano lui offre, sous le ciel d'Italie, les fertiles paysages de la Beauce. La forêt de Milis est regardée avec raison, par M. Valéry, comme un des sites de la Sardaigne qui ont le plus de titres à la curiosité du voyageur. Cette forêt d'orangers remplit l'espace de trois milles; elle est partagée en plus de trois cents vergers et compte au-delà de cinq cent mille arbres. En quittant Cagliari, M. Valéry visite la ferme d'Orri et a l'occasion d'apprécier les résultats avantageux qu'ont eus, pour l'agriculture en Sardaigne, les travaux savans du marquis de Villa Hermosa. Le *Ballo Rotondo* de Pirri, la pêche du thon, la grotte d'Alghero, doivent également être cités parmi les descriptions amusantes et curieuses que renferme cette relation. Tous ces chapitres variés, pleins d'intérêt, sont écrits dans un style exempt de recherche, mais que la critique la plus indulgente voudrait moins négligé.

— M. Benjamin Guérard vient de publier une remarquable dissertation sur le système monétaire des Francs sous les deux premières races. Les résultats incontestables, et entièrement neufs, auxquels est arrivé l'auteur dans ce travail, où la sagacité de l'érudition se joint à propos à la rigueur des déductions scientifiques, indiquent le mémoire de M. Guérard à la juste curiosité des archéologues et des antiquaires. Ces excellentes recherches complètent et corrigent le savant traité de Le Blanc sur les monnaies de France, et sont aussi d'une grande importance pour l'histoire des premiers temps de la monarchie. Nous ne saurions trop les recommander à nos lecteurs.

— M. Charles Magnin a publié, il y a quelques jours, le premier volume du grand ouvrage qu'il a entrepris sur les *Origines du Théâtre moderne*. Nous consacrerons un examen à ce travail, qui a été, en 1835, le sujet d'un cours professé par l'auteur à la Faculté des Lettres, et qui se distingue par une érudition remarquable et des appréciations neuves, auxquelles s'ajuste heureusement l'élégance du style.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

ADÉLAÏDE,

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

I.

Je suis née à l'île Bourbon en 1760, de parens français établis depuis long-temps dans cette colonie. Mon père y tenait un rang élevé parmi les négocians; il avait de grands magasins d'épicerie et de marchandises de l'Inde, une belle habitation à Saint-Denis, et beaucoup d'esclaves des deux sexes pour le service de sa maison. Je venais d'atteindre ma septième année, lorsqu'un matin, en me réveillant, je vis près de mon petit lit de bambou une jeune mulâtresse esclave, appelée Marie-Rose, qui pleurait à chaudes larmes. Marie-Rose avait été élevée dans la maison de mes parens; et, grace à son bon naturel, à son esprit intelligent, elle possédait toute la confiance de mon père, qui l'avait exclusivement chargée de prendre soin de moi, devoir dont elle s'acquittait avec un zèle infatigable et une tendresse vraiment passionnée. Surprise de son chagrin, je lui en demandai la cause avec une curiosité d'enfant. Elle fut long-temps à ne me répondre que par des sanglots; enfin, avec des mots entrecoupés, elle me dit : « Pauvre chère petite, ta mère est morte en te mettant au monde, et voilà que ton père vient de mourir aussi; à présent, il ne te reste plus que Dieu au ciel et Marie-Rose sur la terre. » A ces tristes paroles, je me mis à fondre en larmes, moitié par sympathie pour la douleur de Marie-Rose, moitié parce que je compris d'instinct que la mort était une absence sans retour, et que je ne reverrais jamais mon père.

Deux jours après, Marie-Rose m'emmena hors de la maison, et s'embarqua avec moi sur un gros bâtiment marchand, appartenant à la compagnie des Indes, et qui faisait voile pour la France. J'ignorais le motif de cette subite

Digitized by Google

expatriation, et je ne m'en inquiétais guère; mais je m'attristais en voyant les larmes que ma bonne versait toujours, et je lui demandais souvent quand nous verrions la terre, des maisons et des bois. Enfin, après une traversée de quatre mois, nous atteignîmes les côtes de la Basse-Bretagne, et nous débarquâmes à Lorient.

Fondée par la compagnie des Indes orientales, qui y avait établi l'entrepôt exclusif de son commerce, la ville de Lorient était, avant la dissolution de cette compagnie, une des villes les plus riches et les plus animées de la France. Chaque année, durant la saison des armemens, et surtout pendant celle où se faisait la vente des denrées coloniales, on voyait y affluer un concours prodigieux d'étrangers venus de presque toutes les parties de l'Europe, les uns comme négocians, pour approvisionner leur maison de commerce des produits de l'Inde, les autres comme simples curieux, pour prendre part aux fêtes brillantes dont la ville était alors le théâtre. Une de ces ventes périodiques, annoncées à l'avance par tout le royaume, venait de s'ouvrir lorsque nous mîmes pied à terre, le 25 mai 1767. Je me rappelle encore la vive admiration dont je fus saisie en débarquant. Le port avec ses beaux magasins, encombrés de toutes les richesses de la Chine, du Bengale, des côtes du Coromandel et de Malabar, ressemblait à l'un de ces bazars splendides et merveilleux dont parle l'auteur des Mille et une Nuits. Depuis la balle de café et celle de coton, depuis la papaye confite, si douce au goût, jusqu'aux achars, que le palais blasé d'un Indien peut seul supporter, depuis le thé et l'indigo, jusqu'aux somptueuses étoffes de la Perse, enfin, depuis le simple collier de pois d'Angole jusqu'aux diamans de Golconde, toutes ces productions variées du sol le plus admirablement fertile se trouvaient étalées aux yeux d'une foule avide et curieuse qui circulait à l'entour. Des négocians français à l'air affairé, des négocians indiens suivis de leurs esclaves noirs, des officiers de terre et de mer, de modestes bourgeois mêlés aux fiers gentilshommes campagnards, des femmes de tous rangs, mais pour la plupart vêtues comme elles le sont à Lorient, avec le luxe colonial et l'élégance française, tout cela allant, venant, se pressant devant les magasins, et formant les plus piquans contrastes de figures et de costumes, tel fut le spectacle qui, dans l'enceinte du port, s'offrit à nos regards; tandis qu'à l'horizon se déployait une ligne immobile et majestueuse de navires, et qu'un grand nombre de légères chaloupes cinglaient à pleines voiles de la rade au port et du port à la rade. Le mouvement continuel des marins de service, des acheteurs et des marchands, le bruit du calfat mêlé à la voix de quelques chanteurs ambulans qui criaient à tue-tête des couplets en l'honneur de la compagnie des Indes, enfin, ce mélange d'activité, d'industrie et de richesse était bien fait pour inspirer une sorte d'ivresse à des gens qui, depuis quatre mois, n'avaient vu qu'une mer sans rivage. Pour ma part, je fus transportée de joie, et, dans mon délire enfantin, je tendis les deux bras à cette terre étrangère où j'abordais, pauvre orpheline, n'ayant qu'une humble esclave pour appui et pour guide.

Au lieu de se promener dans le port, et malgré mes instantes prières,

Digitized by Google

Marie-Rose me fit traverser rapidement la foule et gagner la ville. Elle avait eu soin préalablement de substituer à mon fourreau noir la plus belle de mes robes de mousseline, et de me coiffer d'un madras rouge, dont l'éclatante couleur faisait ressortir avec avantage, disait-elle, les boucles noires de mes cheveux et la blancheur de mon visage. Tandis qu'entraînée contre mon gré, je marchais, par dépit, avec toute la mauvaise grace possible, ma bonne m'apprenait pour la première fois que j'allais paraître devant un ancien ami de mon père, un monsieur bien riche, et elle me recommandait vivement d'être douce, gentille, caressante, enfin de bien me conduire dans cette entrevue. Sur une indication qu'on nous donna, nous nous arrêtâmes, au milieu de la principale rue de la ville, devant une maison de belle apparence. Un laquais sans livrée, mais élégamment vêtu, nous ayant demandé à qui nous voulions parler, Marie-Rose prononça le nom inconnu pour moi de M. Laurenty, et ajouta : « Dites-lui que c'est la petite Adélaïde Sainville qui arrive de l'île Bourbon. » Peu de minutes après, le domestique nous conduisit vers le cabinet de son maître. Ma bonne paraissait fort émue. Quant à moi, j'étais joyeuse et sans crainte ; car j'avais eu le temps de contempler en passant une longue enfilade de pièces magnifiquement meublées, et l'aspect du luxe divertissait mes yeux et caressait agréablement mon imagination.

A mon entrée dans le cabinet, où je remarquai des tableaux, des bustes en marbre et beaucoup de livres, un homme qui me parut bien vieux, quoiqu'il n'eût guère plus de cinquante ans, et dont l'air était à la fois aimable et grave, me tendit les bras en proférant une exclamation bienveillante. Je me jetai à son cou, et je l'embrassai avec une effusion naïve. Enchantée de ce début, Marie-Rose pleurait de joie et nous regardait en silence ; mais à défaut de paroles, elle faisait une quantité de gestes, et sa pantomime était si expressive, que M. Laurenty en parut vivement touché. Tour à tour, la pauvre fille se prosternait aux pieds de mon nouveau protecteur, et restait devant lui les mains croisées dans l'attitude d'une personne en prières ; puis, se relevant, elle plaçait de force autour de ma taille les deux bras de M. Laurenty, comme pour lui faire entendre que j'étais son enfant, et qu'il devait prendre, en quelque sorte, possession de moi. Enfin, ayant recouvré la faculté de parler, elle en usa avec une vivacité extraordinaire, et termina un long discours que je ne compris pas bien, en présentant à M. Laurenty un portefeuille de maroquin rouge. Mais avant qu'il le prît de sa main, elle-même l'ouvrit et en tira une lettre pliée sans cachet, qu'elle couvrit aussitôt de baisers et de larmes, et qu'elle remit aux mains de M. Laurenty. J'étais attentive à toute cette scène, bien que le sens m'en échappât, ouvrant de grands yeux, et les fixant tantôt sur ma bonne, tantôt sur l'heureux propriétaire des belles choses qui m'environnaient. Lorsque M. Laurenty eut pris et déployé la lettre, qui, comme je l'ai su plus tard, avait été écrite par mon père à son lit de mort, une expression profondément triste se peignit sur ses traits, et il s'écria à plusieurs reprises avec l'accent d'une douleur sincère : « Pauvre Sainville ! malheureux Sainville ! » Il lut quelques secondes, pendant

Digitized by Google

lesquelles Marie-Rose semblait dans l'attente et retenait sa respiration, comme par crainte de l'interrompre. Dès qu'il leva les yeux : « Vous acceptez, monsieur! s'écria-t-elle avec une énergie que je ne saurais rendre. — Oui, j'accepte, répondit M. Laurenty en s'essuyant les yeux, car il pleurait; et, se baissant vers moi, il m'embrassa avec une tendresse encore plus marquée que la première fois. « Adélaïde, tu n'es plus seule au monde, me dit Marie-Rose d'un ton de voix solennel; voilà monsieur qui est ton tuteur, et moi je suis là pour te servir. Dieu t'a fait retrouver un père, tu le remercieras, mon enfant. » Je commençai alors à comprendre, et quoique le mot de tuteur me fût inconnu, celui de père me fit pleurer.

Mon tuteur, c'est le nom que je donnai dès-lors à M. Laurenty, mon tuteur me prit par la main et me conduisit dans une chambre où se trouvait une jeune dame, si belle et si magnifiquement habillée, que j'en demeurai toute ravie. C'était Mme Laurenty. « Voici, lui dit son mari en me présentant à elle, voici ma chère Lise, une jolie enfant dont vous prendrez soin pour l'amour de moi; je vous dirai bientôt qui elle est. » A ces mots, la dame, se récriant vivement sur la beauté de mon visage, me prit dans ses bras et me caressa avec une extrême pétulance; puis, presque aussitôt paraissant fatiguée de ma visite, elle pria son mari de passer avec moi chez Clémentine.

Clémentine était une petite fille de dix à onze ans, unique fruit d'un premier mariage de mon tuteur. Grande pour son âge, elle avait une figure pâle et fluette dont l'expression de sérieux compassé fit tourner subitement en répugnance et en crainte mes joyeuses impressions. Mon tuteur nous ayant laissées ensemble, je demeurai toute déconcertée et n'osant faire un pas vers ma nouvelle compagne, qui, de son côté, restait muette et immobile. Ce ne fut qu'au bout d'une minute que, mon naturel reprenant le dessus, j'avançai mes deux bras autour de Clémentine pour l'embrasser. « Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle aussitôt en reculant d'un air de détresse, cette petite fille va me chiffonner! » Une pareille terreur me parut si bizarre, à moi enfant de la nature, qui n'avais jamais craint de déchirer mes plus belles robes et dont tous les mouvemens étaient spontanés, que je partis d'un éclat de rire; mais la toilette, toute nouvelle et un peu étrange pour moi, de ma compagne, dont j'examinai alors curieusement les détails et l'ensemble, ne tarda guère à m'imposer une sorte de respect.

Clémentine avait les cheveux poudrés à blanc, crêpés et relevés avec des nœuds de ruban orange. Sa robe en pekin de même couleur, bien serrée au corsage, était gonflée sur les hanches par une jupe baleinée. Une espèce de collier de velours noir serrait son cou et lui imposait une immobilité permanente. Enfin, ses petits bras, revêtus d'une manche étroite qui descendait jusqu'au coude, étaient en cet endroit entourés d'une manchette de dentelle noire qui les faisait paraître encore plus maigres et plus effilés. Après avoir contemplé de tous mes yeux cette parure si différente de notre léger costume créole, et dans laquelle Clémentine se tenait aussi droite qu'une poupée plantée sur un bâton, je repris la parole sans cérémonie : « A quoi donc

Digitized by Google

allons-nous jouer? —Je ne reçus aucune réponse.—Tu ne veux donc pas jouer? dis-je de nouveau. — Non, repartit sèchement Clémentine; ce n'est pas encore l'heure. » Alors sans plus m'accorder un seul regard, elle s'installa sur sa chaise comme pour une longue séance, et tirant d'un joli coffret en laque une bande de feston, un dé et des ciseaux en or, elle se mit à travailler avec un air d'activité et de plaisir qui me parut peu bienveillant pour moi. Voyant mes avances si complètement repoussées, je me mis à bouder, puis à pleurer, et je courus me plaindre à ma chère Marie-Rose du mauvais accueil que j'avais reçu.

Je placerai ici les détails que j'ai appris dans la suite sur la vie et le second mariage de mon tuteur. Il était d'origine créole et fils d'un riche propriétaire de l'île Bourbon, qui le maria fort jeune encore à une femme non moins riche que lui. Après la mort de son père, obligé de gouverner seul ces deux immenses patrimoines, il ne tarda pas à trouver une pareille charge trop pesante. La nature de son esprit le rendait peu capable des soins assidus et minutieux qu'exige le maintien ou l'agrandissement d'une fortune coloniale; il aimait les livres et l'étude, et passait la plus grande partie de son temps à écrire en prose et en vers. Ces goûts, si éloignés de ceux de nos compatriotes, ne tardèrent pas à l'isoler de toute société, et à lui attirer même une sorte de ridicule de la part de la foule qui ne les comprenait pas. Au milieu de la vie de nabab qu'il menait, de la considération que lui procuraient à la fois ses richesses et le bon usage qu'il en faisait, au milieu des jouissances d'un luxe inconnu en Europe, il s'attristait de ne rencontrer près de lui aucune sympathie intellectuelle; il se renfermait seul, fuyant la compagnie de ses voisins, qui ne connaissaient d'autre passe-temps qu'un jeu effréné ou une oisiveté absolue. Son unique plaisir était d'épier l'arrivée de quelque personne venant de France, avec laquelle il pût s'entretenir de science et de philosophie, des gens de lettres et des savans de Paris. C'était vers Paris que se tournaient incessamment ses regards et son affection; il aurait voulu quitter la colonie et aller s'y établir; et il faisait pour cela mille projets qu'il abandonnait l'un après l'autre, vaincu par les difficultés de l'exécution. Enfin, après de longues années, le principal obstacle à l'accomplissement de ce désir ayant disparu par la mort de Mme Laurenty, mon tuteur s'occupa de réaliser en capitaux toutes ses propriétés; habitations, raffineries de sucre, esclaves, il vendit tout, à perte et sans regret; il donna sa démission de la place de conseiller attaché au gouvernement de la colonie, charge qu'il exerçait depuis long-temps et dont le titre honorifique lui fut conservé; puis, croyant voir s'accomplir le plus cher de ses rêves, il dit pour toujours adieu au sol natal, et s'embarqua avec sa fille unique sur un vaisseau de la marine royale qui toucha terre au port de Lorient. M. Laurenty n'avait jamais vu la France; l'envie de savourer peu à peu, en quelque sorte, ce plaisir tout nouveau pour lui, le retint plusieurs mois sur la côte de Bretagne. Son intention n'était point de s'y fixer; il aspirait vers Paris comme vers le centre de la

Digitized by Google

littérature et du bon goût. Mais une circonstance purement fortuite changea toutes ses idées à cet égard.

A peu de distance de Lorient et non loin de la mer, sur le penchant d'une haute colline, on voit un vieux château avec quatre tourelles et un pont levis. Cet antique manoir abrité au nord par une épaisse forêt, et ayant à ses pieds un joli village, de beaux champs de sarrazin et une petite rivière qui serpente dans des prairies plantées de pommiers, appartenait, à l'époque où mon tuteur vint en France, à un gentilhomme appelé le marquis de Kervarek de Lampestras. Ainsi que la plupart des nobles de la Basse-Bretagne, le marquis se disait issu en droite ligne de Bertrand Duguesclin, et se montrait fort orgueilleux de cette origine. Quoiqu'il ne possédât pour toute fortune que son vieux château de Lampestras, dont le mince revenu ne suffisait pas à payer d'anciennes dettes, il affectait les manières d'un gentilhomme riche, dévastant les terres de ses vassaux avec une meute de chiens maigres, donnant des dîners, où, à défaut de bonne chère, on buvait jusqu'à tomber sous la table, et ne s'inquiétant jamais de rétablir la balance entre l'actif et le passif. De cette manière, il arriva que le château de Lampestras, grevé d'hypothèques, ne parut bientôt plus une assez bonne caution pour de nouveaux emprunts, et que le gentilhomme breton, réduit aux abois, menacé d'être exproprié, prit le parti de vendre lui-même son domaine. Le château fut affiché et mis aux enchères dans toutes les études de la province. Mais, à la grande surprise des acquéreurs qui se présentèrent, le marquis stipulait, pour clause principale, qu'un vieux colombier, qui occupait le beau milieu de la cour d'honneur, serait excepté de la vente, et resterait sa propriété personnelle à perpétuité, son projet, disait-il, étant d'y établir sa demeure. Cette étrange fantaisie fournissait matière à toutes les conversations de la ville de Lorient. Mon tuteur en entendit parler; et, comme à l'exemple des moralistes anglais dont les livres étaient une de ses lectures favorites, il avait un goût prononcé pour les originaux, il voulut connaître le gentilhomme de qui tout le monde s'égayait, et faire des observations personnelles sur ce singulier caractère. Un matin, montant seul en voiture, il prit la route de Lampestras, et s'y présenta comme acheteur.

Pour montrer que sa résolution était sérieuse et invariablement arrêtée, le marquis de Kervarek se trouvait déjà installé dans l'obscure et étroite demeure qu'il avait choisie, et dont les habitans naturels, dépossédés, volaient tristement par bandes à l'entour. Le marquis reçut M. Laurenty du plus haut de ses airs de gentilhomme, et lui dit : « Monsieur, vous n'ignorez pas sans doute mes conditions. — Oui, monsieur, répondit mon tuteur en souriant; mais j'espère que vous y renoncerez; j'aime à être tout-à-fait chez moi; d'ailleurs ce colombier masque une belle vue et mon intention serait de l'abattre. »

Ces mots soulevèrent dans l'ame du marquis une violente indignation, et il s'écria : « Un colombier! monsieur; un colombier! C'est le donjon de Lampestras! C'est une tour bâtie il y a plus de cinq siècles, dont mes ancêtres et

Digitized by Google

moi nous avons pu faire tel usage que nous voulions, mais qui n'en demeure pas moins vénérable ; » et frappant du pied, il ajouta : « Ici dessous, monsieur, est la chambre où nous faisons garder nos archives, et à la porte de laquelle, de temps immémorial, nous nous asseyons le soir de Saint-Yves pour recevoir l'hommage de nos vassaux. Ne pas savoir respecter des murailles noircies par le temps, parler d'abattre à tort et à travers, c'est le propre d'un parvenu qui s'imagine que tout dans le monde est, comme lui, né d'hier, et peut disparaître sans inconvénient! Savez-vous, monsieur Laurent ou Laurenty, peu m'importe, que les armoiries de Bertrand Duguesclin sont sculptées sur ce que vous appelez un colombier! Savez-vous que la charte des droits seigneuriaux des sires de Lampestras en réserve exclusivement l'exercice aux seuls possesseurs de cet antique donjon, et que je ne suis pas homme à les vendre, fût-ce à quelqu'un du nom de Rohan! »

Cette véhémente sortie, loin d'émouvoir mon tuteur, le réjouit au contraire comme un trait vraiment curieux de parfaite originalité. Après quelques mots qui apaisèrent le gentilhomme irrité, il se disposait à sortir et à descendre l'espèce d'échelle qui, dressée extérieurement contre le mur de la tour, conduisait à l'habitation du marquis de Kervarek, lorsqu'un grand rideau de serge verte, qui divisait en deux cette unique chambre, s'ouvrit et s'écarta brusquement. Une jeune personne de dix-huit ans à peu près, belle de taille et de visage, parut, et s'écria d'un ton décidé : « Comment, mon père, vous êtes bien résolu à n'avoir pour moi et pour vous d'autre demeure que ce grenier! Je suis fière aussi de notre nom; mais ne doit-il pas nous suivre partout, et qu'avons-nous besoin de nous enterrer ici? » Après cette apostrophe d'une impétuosité toute bretonne, la jeune fille s'arrêta et rougit, comme si elle se fût aperçue tout à coup de la présence d'un étranger.

Tandis qu'elle baissait les yeux, mon tuteur examinait avec soin sa figure et toute sa personne. Malgré quelque chose d'un peu mutin dans l'expression du visage, Mlle de Kervarek était vraiment charmante. Elle avait une robe de soie brune dont la couleur passée et les nombreuses reprises attestaient l'ancienneté; mais ce vêtement, presque usé, était d'une propreté si rigoureuse et s'adaptait si bien à la taille élégante de celle qui le portait, qu'elle n'eût pas paru plus belle dans une fraîche et splendide parure. Cette observation que mon tuteur fit au milieu de beaucoup d'autres le frappa vivement; il crut voir dans cette manière de braver en quelque sorte la pauvreté le signe d'un grand sens, d'un esprit ferme et de toutes les qualités sérieuses. En revenant à la ville, l'image de Mlle de Kervarek, si belle et si grande dame malgré l'infortune, l'occupait et le faisait rêver. Ses rêves le menèrent à un projet que sa raison eut d'abord peine à admettre, mais qu'il lui fut impossible de repousser. Enfin, quoique mon tuteur eût déjà cinquante ans et qu'il fût en toute chose d'une grande prudence, il pensa à un second mariage. Dans l'admiration que lui inspiraient les écrits de J.-J. Rousseau, il s'était pris d'une sorte de passion pour les deux héroïnes du roman de *la Nouvelle Héloïse*, et il avait fait peindre par un artiste habile, et placer dans sa chambre,

Digitized by Google

les portraits de Julie d'Étanges et de sa cousine. Or il se trouva par hasard que les traits de Mlle de Kervarek offraient quelque ressemblance avec la figure idéale de Claire, qui était sa prédilection; et cette circonstance, légère pour tout autre, influa d'une manière assez forte sur sa détermination. Il mit dans tout cela une précipitation qui étonna beaucoup de personnes, donnant ainsi lui-même, à ce qu'on disait, un exemple de singularité.

L'orgueil féodal du marquis de Kervarek ne tint pas contre l'immense fortune de M. Laurenty; il lui accorda sa fille sans prononcer le mot de mésalliance, et ravi au fond du cœur de n'être plus réduit à l'expédient d'habiter un colombier pour conserver ses droits seigneuriaux sur la terre de Lampestras, qui, peu de temps après, devint, par sa mort, la propriété de mon tuteur. Le premier acte de pouvoir qu'exerça sur lui sa jeune épouse fut de le décider à abandonner, pour l'amour d'elle, ses projets d'établissement à Paris, et à se fixer pour toujours dans la ville de Lorient, ville où elle se flattait de briller au premier rang, et de jouir, parmi des compatriotes, de tous ses avantages de naissance, que devait effacer ailleurs le nom roturier de Laurenty. C'est ainsi que mon tuteur, parti de l'île Bourbon pour aller vivre à Paris au sein de la philosophie et des conversations littéraires, finit, malgré ses résolutions, par s'établir dans une petite ville de Bretagne. Il était marié depuis six mois lorsque j'arrivai chez lui, et déjà on pouvait concevoir quelques doutes sur l'avenir de bonheur qu'il s'était promis à lui-même en formant de nouveaux nœuds.

Le caractère de sa jeune femme et le sien offraient des oppositions que la différence d'âge rendait encore plus vives. Mlle de Kervarek, quoique bonne au fond, avait les goûts légers, une humeur fantasque, et le penchant le plus prononcé pour les plaisirs du monde, le faste et la dépense. Mon tuteur, au contraire, n'aimait ni le bruit ni les fêtes; sa plus grande jouissance était de passer les heures dans sa bibliothèque, et de trouver le soir un petit cercle d'amis à qui il pût lire les morceaux de vers ou de prose qu'il avait composés dans la journée. D'abord étonné du peu de sympathie qui existait entre lui et la femme que, sur sa physionomie, il s'était plu à décorer de toutes les qualités qu'il préférait, il essaya de lui inspirer le goût des occupations sédentaires et de lui apprendre à vivre agréablement chez elle; mais Mme Laurenty, tantôt riant, tantôt se fâchant, résista aux avis; et ses inclinations mondaines, que la mauvaise fortune avait irritées en les contrariant, l'emportèrent de toute leur force dans le tourbillon des plaisirs bruyans. Mon tuteur, en homme faible et amoureux, céda; insensiblement il s'habitua à voir sa maison envahie du soir au matin par la belle compagnie de la ville, qui se pressait à ses bals, faisait honneur à ses soupers, mais ne lui donnait ni ces auditeurs intelligens et attentifs, ni ces interlocuteurs spirituels qu'il aurait trouvés dans les salons de Paris, et dont il s'était fait un besoin. L'amour qu'il ressentait, malgré son âge, lui adoucit quelque peu cette pénible déception, mais ne lui épargna pas les regrets

Digitized by Google

II.

Il y avait près d'un an que j'étais chez M. Laurenty, qui, dans ses soins et son affection, me distinguait à peine de sa propre fille, lorsque ma bonne m'apprit que nous allions partir toutes deux pour le couvent. En effet, mon tuteur craignant, non sans raison, que, s'il m'abandonnait à la seule direction de sa femme, mon éducation ne fût singulièrement négligée, avait pris la détermination de me confier à des mains étrangères. La maison religieuse dont il fit choix, sur sa grande réputation, fut celle des Dames de la Visitation du Saint-Sacrement, à Paris. Je n'ai pas perdu le souvenir des premiers jours que je passai dans cette retraite, et de la tristesse mêlée de dégoût que son aspect et les habitudes claustrales m'inspirèrent. Ces figures voilées, qui me paraissaient toutes vieilles, laides ou flétries, ce silence monotone, ces longues prières du matin et du soir, auxquelles mon cœur ne pouvait se joindre, une certaine odeur de renfermé que je retrouvais partout, dans les salles, dans les corridors, au parloir, enfin le manque total de caresses et d'empressement, tout cela saisit péniblement mon imagination, qui ne s'était point rebutée des incommodités d'un voyage sur mer et de la société des marins goudronnés. Je devins à la fois sauvage et languissante; ma vivacité naturelle m'abandonna; je refusais de partager les amusemens de mes camarades. Tout, excepté les soins de Marie-Rose, m'était insupportable; et, dans cet ennui que j'éprouvais pour la première fois de ma vie, l'image de mon pays natal, de son ciel coloré, de sa belle mer, de ses forêts parfumées, me revenait à la mémoire avec le souvenir de mon père, que j'appelais souvent tout haut, comme s'il eût pu m'entendre et venir à moi.

Quelques semaines suffirent pour triompher de cette misanthropie, si singulière dans un enfant de mon âge. Insensiblement je me laissai aller au train de vie, aux ébats et aux petites passions de mes compagnes. Les années se passèrent, et je grandis sans que la solitude me parût pesante, sans me tourmenter du monde et du sort qui pouvait m'y attendre. Une seule fois, durant l'espace de dix années, je reçus la visite de mon tuteur; mais il ne cessait de veiller de loin aux progrès de mon éducation, et de se conduire envers moi comme un véritable père. Mes désirs étaient satisfaits par lui avec une prodigalité intarissable; mes besoins n'avaient pas le temps de naître; et, parmi mes compagnes, j'étais celle qui possédait le plus de ces bagatelles brillantes qui font le luxe d'une pensionnaire. Je jouissais des présens de M. Laurenty comme d'un bien qui m'appartenait légitimement et dont sa main n'était à mon égard que la simple dispensatrice; car, d'après les souvenirs que j'avais conservés de l'air d'opulence qui régnait dans la maison de mon père, j'étais loin de me croire sans fortune. C'était pour moi une assez douce pensée; mais l'orgueil et le sentiment précoce de l'indépendance n'y avaient aucune part; tout son charme consistait dans l'espérance de pouvoir quelque jour enrichir l'homme que je choisirais pour mari, s'il était pauvre.

Digitized by Google

Le mariage se présentait à mon esprit sous l'aspect d'un engagement où ce serait moi qui donnerais le plus. Telle était ma vision favorite lorsque je rêvais à l'avenir.

Avec un extérieur calme, des manières timides et une égalité d'humeur qui me faisaient passer pour indifférente, j'avais un fonds de sensibilité inquiète, un besoin de tendresse qui s'adressait à tout et que rien ne pouvait rassasier. Dans mon enfance, c'était ma bonne, c'était l'une ou l'autre de mes compagnes, un oiseau, une fleur, que sais-je encore? qui tour à tour avaient alimenté ce besoin d'aimer avec passion, dont je m'étais sentie tourmentée de bonne heure; mais lorsque le progrès des ans eut fait de moi une jeune fille rêveuse et enthousiaste, la sphère où je vivais me parut trop étroite pour le choix de mes amitiés, le monde réel que j'avais devant les yeux trop pâle et trop mesquin; alors je m'élançai, avec toutes les illusions de mon âge et toutes celles que j'avais puisées dans mes lectures, vers un monde de ma création, au milieu duquel je me plaçai et où je me façonnais chaque jour de nouveaux objets d'affection et de culte. C'était une société d'élite, composée de personnes toujours jeunes et de figure agréable, ayant de beaux sentimens, faisant de belles actions, et que je transportais selon les caprices de ma pensée tantôt dans la vie bruyante et active, tantôt dans la solitude et les bois. Un accord parfait régnait entre elles; chacune d'elles cherchait à complaire aux autres; toutes m'aimaient avec préférence, et c'est ainsi que, dans ce songe que je faisais tout éveillée, j'étais à la fois la jeune fille la plus heureuse et la plus fière qu'on pût voir.

Mais parmi ces sentimens demi-enfantins, demi-romanesques que j'accordais à des personnages imaginaires, le plus vif de tous, peut-être, fut celui dont je m'épris pour une figure de l'ange Gabriel, placée dans un tableau de l'Annonciation de la Vierge qui décorait le chœur de notre chapelle. Le plaisir singulier que je trouvais à contempler le visage candide et doux de cet ange, ses beaux yeux bleus, ses cheveux blonds, séparés en bandeaux et bouclés gracieusement autour du cou, m'occupait souvent, je l'avoue, durant les offices, et quelquefois ajoutait à ma dévotion. Souvent aussi le besoin d'y rêver à mon aise me poursuivait si vivement au milieu de mes études ou des amusemens de nos récréations, que, sous le premier prétexte venu, je m'évadais et je courais à la chapelle. Là, m'agenouillant auprès de la balustrade du chœur, je tombais peu à peu dans une sorte d'extase, les yeux fixés sur l'ange du tableau; je l'animais, je lui donnais la parole, je lui faisais me tenir de pieux discours; et lorsqu'un incident fortuit me réveillait en sursaut, je regrettais mon illusion évanouie.

Vivant en quelque sorte hors de la réalité et toujours préoccupée d'une idée agréable que j'embellissais à ma fantaisie, je n'étais guère tourmentée par les incidens extérieurs. Tout ce qui fait couler les larmes des jeunes filles au couvent, l'envie, l'amour-propre blessé, les rivalités haineuses entre camarades, glissait sur la surface de mon ame remplie par les objets chers et charmans que je créais pour me complaire; aussi mes compagnes me voyant

Digitized by Google

chaque jour également satisfaite et tranquille, même lorsque j'étais atteinte par les épines qui les blessaient quelquefois, avaient l'habitude de dire en plaisantant : « Adélaïde ne mourra jamais de chagrin. » Je le disais aussi, mais avec cette différence que l'on croyait que je manquais d'un sens pour les affections douloureuses, et que moi, confiante dans ma destinée et me flattant toujours que l'avenir réaliserait quelqu'une de mes chimères, je m'abandonnais avec sécurité à l'espérance d'un bonheur sans nuages et sans fin.

Durant les dix années de mon séjour au couvent, Marie-Rose ne m'avait pas quittée. Elle possédait les qualités les plus essentielles, et son intelligence, déjà fort au-dessus de sa condition, s'était encore développée par l'assiduité qu'elle avait mise à suivre toutes mes études. Son langage n'avait rien de vulgaire, et, lorsqu'elle se passionnait, il pouvait devenir éloquent. Je la traitais en amie plutôt qu'en subordonnée, et je l'aimais avec tendresse. Mais combien cette affection était loin d'égaler celle qu'elle me portait, et dont elle m'avait donné une si forte preuve en quittant sans retour son pays natal pour s'attacher à mon sort. Malheureusement son amour, qu'éclairait pourtant un esprit vif et judicieux, ne savait se manifester que par des actes d'un dévouement aussi aveugle qu'absolu. Quoiqu'elle vît mieux que personne où se trouvaient la raison, le bon sens, la prudence, elle ne se croyait pas faite pour me guider. Quelques avis timides hasardés en tremblant, voilà tout ce qu'elle osait se permettre, et encore fallait-il de grandes occasions pour que son cœur l'emportât jusqu'à lui faire oublier ses habitudes d'obéissance passive et son rôle d'esclave. Elle pliait, bien qu'avec regret quelquefois, devant toutes mes fantaisies; et sa faiblesse, ou plutôt cet excès d'humilité, fruit des habitudes de sa condition, l'avait ainsi empêchée de prendre sur moi l'ascendant qu'elle aurait dû exercer pour mon bien.

Mon tuteur m'écrivait souvent; mais jamais dans ses lettres il ne disait le moindre mot sur l'époque où il comptait me rappeler près de lui. Lorsque j'eus atteint ma dix-septième année, Marie-Rose commença à s'alarmer de ce silence. Dans ses préoccupations exagérées, elle allait jusqu'à redouter que M. Laurenty n'eût conçu la pensée de forcer ma vocation, et de m'obliger à prendre le voile. Par tendresse pour moi, ma bonne était ombrageuse et méfiante, prévoyant le mal de loin, et craignant toujours que l'on ne me fît pas tout le bien qu'elle souhaitait. Ce trait de son caractère était antipathique au mien; car je donnais dans l'excès opposé; non-seulement j'avais une confiance sans réserve dans toutes les personnes qui m'étaient chères, mais je ne doutais jamais du succès de mes vœux, quels qu'ils fussent. Aussi, quand Marie-Rose, avec sa voix timide, me prédisait parfois que ma trop grande crédulité pourrait bien un jour me rendre victime de quelque fatale illusion, je l'écoutais sans la croire, ou je riais sans l'écouter. Quoi qu'elle pût dire sur la prolongation indéfinie de mon séjour au couvent, je ne concevais aucune inquiétude, et chaque jour s'écoulait, pour moi, dans la même tranquillité.

Six mois se passèrent, et au moment où je m'y attendais le moins, je me

Digitized by Google

vis tout à coup arrachée à cet état de calme profond par l'incident le plus ordinaire. Une dame intimement liée d'amitié avec mon tuteur vint me voir de sa part. Elle se piquait d'esprit et de talent pour la poésie, et cette conformité de goût avait été la première cause de l'attachement qui existait entre elle et M. Laurenty. Elle avait même conçu pour lui une admiration passionnée et comme une sorte d'amour intellectuel. Ils entretenaient ensemble une correspondance assidue sur un ton de sentiment et de galanterie raffinée, et la dame répondait, sous le nom de Zirphile, aux élégies pastorales que mon tuteur publiait, sous le nom de Philémon, dans le Mercure de France. Elle me parla avec tant d'enthousiasme des belles qualités de l'homme qui était pour moi un protecteur et un père, elle me peignit d'une manière si vive le noble caractère et l'esprit de celui que je m'étais habituée à aimer sans le comprendre et presque sans le connaître, que je me sentis frappée intérieurement par cette image toute nouvelle pour moi. Mes sentimens irréfléchis d'affection et de reconnaissance se transformèrent en une espèce de culte pour des perfections que j'admirais. Tout ce qu'il y avait d'exalté dans ma tête et dans mon cœur sembla dès-lors se concentrer vers une seule idée, celle de voir et d'entendre un homme si spirituel, si généreux, si plein d'ame et d'intelligence. Je ne sais si cette impression était due tout entière aux paroles de l'amie de mon tuteur, ou si une force intérieure, qui, jusque-là, avait sommeillé en moi, éclatant d'une manière soudaine, me poussa, malgré que j'en eusse, à diriger, vers un objet réel, les élans d'ame que j'adressais auparavant aux créatures de mon imagination. Quoi qu'il en soit, le portrait moral de M. Laurenty me devint présent à toutes les heures, et occupa, dans mon esprit, la place de mes anciennes chimères. Je fus saisie du désir le plus impatient de me retrouver sous le même toit que mon protecteur, de revoir ce cabinet d'études où il m'avait accueillie pour la première fois, et qui m'apparaissait maintenant comme un sanctuaire de la vertu et du talent. Depuis ce moment, je commençai à trouver le temps long, et même à partager vaguement les appréhensions de ma bonne. Je craignis qu'en effet quelque circonstance inconnue de moi et plus forte que l'extrême bienveillance de M. Laurenty ne l'obligeât, malgré lui, à rendre éternelles ma vie de retraite et notre commune séparation.

Les désirs s'enchaînent naturellement l'un à l'autre; en rêvant au jour où je reverrais mon tuteur, je me représentai, avec des couleurs beaucoup plus vives et plus attrayantes que jamais, la vie de famille, les plaisirs du monde, les charmes de la liberté; et ces pensées m'inspirèrent bientôt une sorte d'horreur pour le couvent. Une agitation fébrile succéda à mon ancienne tranquillité; il me semblait que j'étais sous le poids d'une tyrannie insupportable; mon imagination, toujours tendue vers un seul point, ne m'offrait dans mes rêveries que départ, voyages, courses à travers le monde entier, mouvement d'une grande ville. Souvent mon oreille cherchait à saisir les différens bruits qui se faisaient hors de l'enceinte où maintenant je me sentais captive; et mon œil suivait avec une persévérance mélancolique le nuage

Digitized by Google

qui fuyait lentement à l'horizon, et le vol rapide de l'oiseau qui planait joyeux au-dessus de moi. Je devenais pâle et soucieuse; on me disait que j'étais méconnaissable.

Enfin j'eus l'idée bien simple d'écrire à mon tuteur; je lui peignis vivement l'état de mon ame, et je le suppliai par le motif le plus touchant pour lui, celui du désir extrême que j'avais de le revoir, de me rappeler à Lorient. J'attendis sa réponse dans un continuel transport d'espoir et d'impatience, et rien ne peut peindre la joie que je ressentis en la recevant. M. Laurenty, sensible à ma peine et à l'attachement que je lui témoignais, m'avertissait de me tenir prête pour le départ. Il ajoutait qu'une dame de ses amies se chargeait de me reconduire près de lui, et viendrait me chercher sous peu de jours. Je courus aussitôt répandre cette nouvelle par toute la maison; je distribuai en cadeaux tout ce que je pouvais donner, et, mes adieux faits bien avant le temps, je ne m'occupai plus que de compter les heures, les minutes, les secondes, qui, en s'écoulant, me rapprochaient de plus en plus de l'instant désiré. Mon attente ne fut pas longue; deux jours après la réception de la lettre de M. Laurenty, Mme de Laborderie, c'était le nom de la personne à laquelle j'étais confiée, se présenta au couvent; et je vis les grilles de cette demeure où j'avais passé dix ans de ma vie s'ouvrir enfin pour moi. Je venais d'entrer depuis deux jours dans ma dix-huitième année. Je pleurai quelque peu en recevant les derniers adieux de mes compagnes; mais de ces pressentimens confus, de ces troubles mystérieux qui vous saisissent, dit-on, le cœur dans les circonstances décisives, je n'en éprouvai aucun. Le lendemain, j'étais sans mélange d'inquiétudes ou de doutes sur l'avenir, tout entière au bonheur de me voir libre, ne pensant qu'à mon cher tuteur, et brûlant du désir de me mettre en voyage, et de faire, comme les hirondelles, beaucoup de chemin.

Mme de Laborderie, veuve d'un ancien intendant de l'île Bourbon, était une femme de quarante ans passés, encore belle, aimable dans ses propos, et de manières fort insinuantes. Je restai huit jours à Paris dans sa maison; mais quoique je m'y trouvasse bien, je voyais avec regret qu'elle différait de plus en plus à fixer l'instant de notre départ. Enfin elle m'apprit qu'une affaire très importante l'obligeait à prolonger de beaucoup son séjour à Paris, et que ne pouvant plus prévoir à quelle époque il lui serait possible de se mettre en route pour la Bretagne, elle avait pris la détermination de me confier pour le voyage à un autre elle-même; ce furent les expressions dont elle se servit, puis elle ajouta : « Mon neveu Frédéric d'Artevalle vient d'être nommé lieutenant de vaisseau, et de recevoir du ministre l'ordre de se rendre à Lorient : c'est lui qui sera votre guide et vous ramènera auprès de votre cher tuteur. Avec le chaperonage de Marie-Rose, qui est une fille d'une raison parfaite et de manières tout-à-fait dignes, cet arrangement, que la nécessité nous force à prendre et dont je viens de prévenir M. Laurenty, ne dérogera en rien aux convenances; j'espère qu'il ne vous déplaira pas. » Je répondis vivement que je serais fort contente de partir, n'importe avec qui; et cette

Digitized by Google

expression, peut-être un peu trop fidèle de ma pensée, ne parut nullement blesser Mme de Laborderie, qui m'engagea à m'occuper sur-le-champ de mes préparatifs de départ, en me disant que le conducteur que je voulais bien agréer me serait présenté le lendemain.

Je cherchai aussitôt Marie-Rose pour lui faire part de la bonne nouvelle que je venais d'apprendre, et je fus quelque temps sans la trouver. Enfin je la surpris seule et à l'écart lisant avec un air d'attention et d'intérêt un papier déchiré qui semblait un fragment de lettre, et qu'à ma vue elle cacha précipitamment dans son sein. Il n'en fallait pas tant pour exciter au plus haut point ma curiosité. Je demandai à voir ce papier mystérieux, et malgré ses défaites plus ou moins adroites et sa répugnance visible, ma bonne fut obligée de céder. La feuille à demi déchirée qu'elle me présenta était un brouillon de lettre écrite à mon tuteur par Mme de Laborderie. Marie-Rose l'avait trouvé par hasard, et, mon nom ayant frappé sa vue, elle n'avait pu résister au désir de le lire. L'ayant toujours conservé, je vais le copier textuellement. Le papier commençait par une dizaine de lignes raturées, et continuait dans ces termes :

« Mon neveu Frédéric d'Artevalle, âgé de vingt-huit ans, est le dernier rejeton mâle d'une ancienne famille de Normandie, qui, sous le précédent règne, occupait encore d'assez belles charges et qui maintenant est tout-à-fait ruinée. Privé de fortune, Frédéric a dû prendre la profession des armes, mais son caractère assez grave et ses goûts studieux l'ont toujours éloigné des sociétés bruyantes et de mœurs légères, dont l'oisiveté fait contracter l'habitude et le besoin aux jeunes militaires. Toutefois sa sévérité n'a rien de farouche et ne s'exerce jamais sur la conduite des autres. Loin de là, il joint à des talens agréables une politesse douce et caressante qui rendent son commerce charmant. Enfin, mon cher conseiller, je vous le livre avec orgueil comme l'un des jeunes gens les plus accomplis en fait de bonnes manières et de bons sentimens que l'on puisse rencontrer. J'ai de l'ambition pour lui, j'en ai beaucoup, et je mets un grand prix à ce que vous jugiez de son caractère solide et de ses belles qualités, comme j'en juge moi-même.

« J'ai avec moi votre Adélaïde depuis huit jours, et j'aurais dû commencer par vous dire combien la grace de ses manières, la beauté touchante de son visage m'ont frappée pour elle d'intérêt et d'admiration. Cette chère pupille, que vous n'avez point vue depuis son enfance, est aujourd'hui une belle fille, grande, mince, élancée comme les palmiers de son pays, et dont les yeux bleus couleur ardoise, la figure blanche et rose, l'air à la fois simple et rêveur, n'ont rien du type créole, mais quelque chose de doux, de gracieux et presque d'aérien. Les mêmes mots pourraient donner une idée de son caractère : il offre un parfait assemblage de sérénité et d'imagination, de retenue et d'enthousiasme. On voit qu'elle sent beaucoup plus qu'elle ne réfléchit, et que son heureux instinct suffit pour la rendre aimable et modeste. Enfin je vous le répète, mon neveu Frédéric est le seul homme qui..... »

Le papier s'arrêtait là. Sa lecture m'avait fait rougir à la fois de plaisir et de

Digitized by Google

confusion. Jamais je n'avais entendu un tel éloge de moi, et j'apprenais pour la première fois que dans le monde je serais trouvée belle. Mais quelque précieuses que fussent pour une jeune fille de pareilles informations, un sentiment plus vif encore que celui de la vanité me préoccupa aussitôt. Que signifiait cette phrase interrompue si mal à propos : « Frédéric est le seul homme qui..... » J'aurais donné tout au monde pour en savoir la fin, et il se mêlait à ma curiosité quelque chose d'inquiet et de doux que je ne pouvais définir. Marie-Rose, avec sa perspicacité habituelle, lut dans mes yeux la pensée qui m'agitait, et prévenant la question que j'étais prête à lui faire, elle me dit d'un ton fort simple : « Cette phrase devait très certainement se conclure de la manière suivante : Qui m'inspire assez de confiance pour mettre sous sa garde une si jeune et si belle personne. » Ce devait être en effet le sens du passage interrompu; il n'y avait pas lieu d'en douter; et cependant j'aurais voulu et je souhaitais au dedans de moi-même que ma bonne y eût trouvé une autre conclusion.

Le soir même M. d'Artevalle vint chez sa tante et me fut présenté; il portait l'uniforme de son grade, habit bleu et veste écarlate avec des galons d'or aux parements et sur les coutures. Je m'étais attendue à le trouver beau et bien fait; car toute personne jeune dont on me vantait le mérite s'offrait ainsi d'avance à mon imagination. Mais comme j'avais encore dans la tête un type de beauté tout spécial, celui de la figure d'ange dont j'avais si souvent contemplé les traits candides et gracieux, et à l'imitation duquel je créais tous les personnages de mes rêves, j'éprouvai, je l'avoue, à l'aspect du jeune officier de marine, une sorte de mécompte. Loin d'avoir avec cette figure presque féminine la moindre ressemblance, M. d'Artevalle en différait au dernier point. Sa taille était au-dessus de l'ordinaire; sa physionomie était mâle et sérieuse, et son teint fort brun. Des yeux du plus beau noir éclairaient seuls, par l'expression aimable dont ils s'animaient quelquefois, ce visage où se peignaient la force morale et la dignité de l'homme, plus que la grace et la douceur que j'aurais voulu y trouver. Dans mon dépit de me voir déçue d'une illusion qui me plaisait, je jurai à part moi, que M. d'Artevalle me resterait indifférent, et que le premier coup d'œil que je lui avais accordé ne serait suivi d'aucun autre. Mais je ne fus pas long-temps fidèle à cette résolution. A peine m'eut-il adressé quelques paroles, que je sentis naître dans mon cœur une disposition plus favorable pour lui. Sa voix avait un charme particulier, un accent de bienveillance et de sensibilité qui démentait ce que sa physionomie un peu froide faisait penser de lui au premier abord. A chaque nouveau regard que je jetais à la dérobée sur ce visage qui m'avait déplu au premier aspect, j'étais de plus en plus frappée de ce qu'il avait de beau et de noble. Je ne ressentais, il est vrai, au dedans de moi-même aucune émotion extraordinaire; mais à compter de ce moment, l'ange avec son teint blanc et rose, ses cheveux blonds et ses yeux bleus d'azur, fut effacé de mon souvenir.

Digitized by Google

III.

Ainsi que me l'avait annoncé Mme de Laborderie, le lendemain je partis avec son neveu dans la même voiture, et n'ayant en tiers que Marie-Rose, qui, par respect, ne soufflait pas le mot devant un étranger. C'était une chose bien bizarre pour moi, qui, depuis ma tendre enfance, n'avais jamais vu que des femmes, de me trouver tout à coup et quasi seule avec un jeune officier, forcée de vivre sous ses yeux, et ne pouvant, en quelque sorte, soustraire à ses observations que les mouvemens de mon ame. Mais ce que cette situation imprévue avait d'étrange et d'embarrassant ne s'offrit pas d'abord à ma pensée. La rapidité avec laquelle les chevaux, à la sortie des barrières, nous emportèrent sur le grand chemin, me jeta dans une sorte d'ivresse. En me voyant en plaine campagne, sans autre horizon que le ciel, rasant, presque aussi vite que l'oiseau qui vole, les buissons, les arbres, les champs, je me crus libre pour la première fois, et je sentis avec transport le bonheur de vivre et de courir. Mes yeux, avides de jouir de chaque aspect nouveau que présentait le paysage, ne savaient où se fixer. Ils allaient d'une portière à l'autre, et souvent, oubliant la présence de mon compagnon, je m'écriais : « Oh! Marie-Rose, vois-tu là-bas cette jolie maison? vois-tu ces beaux arbres? vois-tu ce moulin? » A la fin, je me fatiguai de tout ce mouvement, qui m'était si peu ordinaire; et une petite pluie d'orage, que le vent fouettait dans l'intérieur de la voiture, devenant incommode, je fis tomber la glace, et je concentrai en moi-même la joie que j'éprouvais.

Ce fut alors qu'une circonstance à laquelle je n'avais pas fait d'abord la moindre attention me causa une véritable gêne. M. d'Artevalle, par excès de courtoisie, avait cédé la seconde place du fond à Marie-Rose, et s'était assis en face de moi. Cet arrangement, qui forçait nos regards à s'attacher les uns sur les autres ou à se croiser sans cesse, produisit pour moi, dès que je me tins en repos, une contrainte d'autant plus embarrassante, qu'il s'y mêlait je ne sais quel désir vague d'inspirer à mon compagnon une idée favorable de mes manières et de mon esprit. Lorsqu'il m'adressait la parole, au lieu de répondre avec ma simplicité habituelle, je cherchais en moi-même les tours de phrases les plus distingués, ce qui, dans l'état de confusion où j'étais, me fit rester court plusieurs fois. Alors je poussais le pied de ma bonne pour l'engager à venir à mon aide, et il me prenait envie de pleurer. Désespérée de voir que mes efforts pour être aimable n'aboutissaient qu'à me faire paraître plus gauche, je pris le parti du silence, et je restai les yeux baissés. J'offris ainsi successivement à M. d'Artevalle le spectacle de la pétulance d'une pensionnaire échappée et celui de la maussaderie d'un enfant intimidé. Mais vers le soir, lorsque l'obscurité commença à me rendre invisible pour lui, je retrouvai un peu de liberté d'esprit. Ses attentions polies achevèrent de me remettre, et un entretien agréable s'établit entre nous. Nous devions voyager toute cette première nuit; plusieurs heures s'écoulè-

Digitized by Google

rent sans que la moindre envie de sommeil se fît sentir à moi et ralentît notre conversation.

C'était une belle nuit sans lune, une nuit chaude et sombre du mois de juin. A travers les ténèbres qui nous enveloppaient, je ne voyais que la ligne blanche du chemin et le ciel d'un bleu foncé où scintillaient des groupes d'étoiles brillantes. Notre voiture côtoyait, sans bruit et sans cahot, la lisière d'une longue forêt, dont les arbres projetaient, au milieu de l'obscurité, des ombres encore plus noires. Soit par un effet du silence de la nuit, soit par suite d'une certaine disposition de mon ame, la voix de M. d'Artevalle résonnait plus douce à mon oreille, et me semblait empreinte de tendresse et de mélancolie. L'idée me vint que ce qu'il y avait d'affectueux et de particulièrement expressif dans l'accent de cette voix provenait de ma présence et s'adressait à moi comme une vive protestation d'amitié. Mon imagination n'alla pas plus loin; mais je ne sais pourquoi, sous l'influence de cette pensée, je tombai peu à peu dans une rêverie dont mon compagnon était l'objet, et qui me faisait oublier de lui répondre. Il crut que je voulais dormir; il se tut par discrétion, et cette pause fut pour moi comme le silence encore expressif qui survient entre deux amis après un long accès de confiance et d'épanchemens mutuels. Je trouvai là un nouveau charme; car je me figurais que je venais de causer avec mon frère, et que nous nous reposions en pensant l'un à l'autre. Tandis que, dans la pure joie de mon cœur, je me livrais à cet aimable songe, M. d'Artevalle, croyant que je venais de céder au sommeil, veillait attentivement sur moi, et, à chaque mouvement de la voiture, paraissait craindre que la secousse ne me fît quelque mal. Au point du jour, une brise un peu froide s'étant élevée, il étendit doucement son manteau sur mes genoux, et plusieurs fois, pendant le sommeil de Marie-Rose, il avança la main pour soulever derrière ma tête un coussin sur lequel je m'appuyais. Bercée par tant de soins délicats, je m'endormis enfin, et je rêvai de tendresse fraternelle, près de celui dont, sans me l'avouer bien clairement, je souhaitais déjà obtenir un autre genre d'affection.

Le lendemain, dans le courant de la journée, une des roues de notre voiture se brisa, mais si mollement, que nous n'en ressentîmes ni grande secousse ni frayeur. Nous étions à peu de distance d'un petit village où se trouvait le relai de poste; il fallait nous y rendre à pied, ou attendre sur le chemin que le postillon, qui partit avec ses chevaux, nous eût envoyé des hommes pour réparer la voiture. Nous prîmes le premier parti, et laissant à la garde du valet de chambre de M. d'Artevalle, qui occupait le siége, notre voiture brisée, nous nous mîmes tous les trois en marche. Le soleil était ardent, et nous avions les pieds dans la poussière. Pour éviter ce double inconvénient, je proposai de traverser une prairie qui bordait la grande route, et de gagner un petit bois dont l'une des extrémités aboutissait au village. M. d'Artevalle accepta avec empressement, et Marie-Rose n'ayant osé faire aucune objection, nous nous engageâmes, après quelques pas, sous d'obscurs et frais om-

Digitized by Google

brages, suivant le cours d'un ruisseau, qui tantôt s'enfonçait sous des fourrés de chênes et de noisetiers, tantôt roulait entre deux rives bordées de roseaux.

Un préau stérile, un monotone jardin fruitier enclos de grands murs, telles avaient été mes seules promenades au couvent. L'aspect si nouveau pour moi d'une nature riche et sauvage, le murmure de l'eau courante, le gazouillement de mille oiseaux, me jetèrent dans un ravissement inexprimable. Je restai un moment recueillie dans la délicieuse impression que j'éprouvais; puis je me mis à courir à l'aventure, changeant de direction suivant mon caprice, et comme entraînée malgré moi à travers les touffes d'arbres impénétrables et les sentiers non frayés. Mais bientôt je ressentis un peu de confusion de me montrer d'humeur si enfantine; et ce sentiment de honte me rendit au calme qui m'était naturel, et dont une joie imprévue ou une vive surprise avaient seules le pouvoir de me faire sortir. Pendant ma course folâtre, je m'étais éloignée de M. d'Artevalle. En me voyant parcourir le bois d'un pas plus tranquille, il se rapprocha et m'engagea à me reposer; car l'exercice que je venais de prendre avait coloré mes joues du rouge le plus vif, et je paraissais fatiguée.

Le lieu qu'il choisit pour notre station, après une courte recherche, était dans une clairière du bois, un petit espace dégarni de broussailles et tapissé de mousse. Un cercle de grands chênes et de hêtres, qu'on eût dit plantés régulièrement par la main des hommes, y formait comme une enceinte mystérieuse. Quelques arbres fruitiers sauvages venus çà et là penchaient leur tête sur la verdure, et une petite source, contenue dans un bassin de forme presque circulaire, bouillonnait sur un fond de sable fin, et s'échappait en filet d'eau claire et vive parmi l'herbe et les fleurs. Je pris place au pied d'un arbre, contre lequel je m'appuyai. M. d'Artevalle s'assit près de moi, Marie-Rose un peu plus loin. Le bleu du ciel apparaissait à travers la clairière, et de mobiles rayons de soleil se jouaient capricieusement au milieu de l'ombrage qui nous couvrait. Lorsque j'eus observé un instant cet agréable réduit, l'espèce de vertige de liberté dont j'avais été saisie en entrant dans le bois fit place à d'autres impressions Un sentiment de bien-être calme et reposé s'insinua dans mon ame, et l'attendrissement y surmonta la joie. Il me semblait que le plus beau de mes rêves venait de se réaliser, et que je me trouvais par enchantement dans un séjour où j'avais déjà vécu en idée. C'était bien là le ruisseau, la pelouse, le bois, que j'avais vus dans mes songes; il ne manquait, pour que le tableau réel ressemblât en tout point à celui de mon imagination, qu'une petite maison rustique; mais j'apercevais la place où l'on pourrait la bâtir, et je ne pus m'empêcher de dire tout haut : « Comme deux amis vivraient heureux dans cette solitude! » En prononçant ces mots, je tournai involontairement la tête vers mon compagnon de voyage, et je surpris ses yeux attachés sur mon visage avec une expression que je ne saurais rendre. On eût dit qu'ils cherchaient à pénétrer jusqu'au fond de mon cœur; et au trouble, à la confusion que j'éprouvais, à la rougeur que je sentis sur mon

Digitized by Google

visage, je compris pour la première fois le mystère que depuis la veille ce cœur trop tendre renfermait.

Effrayée de la découverte que je venais de faire, je ne sus que baisser les yeux pour cacher mon agitation. Je craignais d'avoir été devinée, et mille sensations tumultueuses et confuses vinrent m'assaillir. M. d'Artevalle ne prononçait pas un mot, et je n'osais ni le regarder ni lui adresser la parole. Pendant que, pour me donner une contenance, je promenais sans but mes regards d'un objet à l'autre, je les arrêtai un moment sur le ruisseau qui serpentait à mes pieds. Je vis une feuille détachée de l'arbre sous lequel j'étais assise tomber dans l'eau en tournoyant; je la suivis de l'œil sur le courant qui l'entraînait. Tantôt elle s'arrêtait entre des brins d'herbe, tantôt le flot la reprenait pour la porter plus loin. Il me vint à l'esprit que cette feuille était l'image de ma vie qu'un courant plus fort que moi allait entraîner aussi vers une destinée inconnue. Un effroi superstitieux me saisit; un léger frisson me traversa le cœur, et, pour en finir avec cette idée, je me levai précipitamment et je me penchai pour retirer la feuille de l'eau. M. d'Artevalle crut que je voulais cueillir des fleurs; il s'empressa de se lever aussi et de m'en présenter une. C'était une clochette d'un bleu pâle. « Voyez, me dit-il en me la donnant, comme cette fleur est fraîche et gracieuse! » Et il ajouta : « Vous la garderez en souvenir de ce jour... et de moi. » Ces derniers mots furent prononcés après une petite pause qui les rendit plus expressifs. Je les reçus comme s'ils eussent été une réponse à ma pensée secrète, une assurance qui détruisait le charme du mauvais augure. Je me sentais dans une plénitude de contentement et d'espérance, et je ne sais pourquoi je prêtais à M. d'Artevalle des impressions tout-à-fait semblables aux miennes. Il me sembla même, à plusieurs reprises, que je l'entendais soupirer. « Voilà le soleil qui baisse, » dit Marie-Rose, comme si cette scène l'eût contrariée et qu'elle voulût faire diversion. M. d'Artevalle regarda à sa montre. « En effet, dit-il, déjà près de sept heures; » et il m'offrit son bras que j'acceptai. Malheureusement nous nous étions égarés, et pendant plus d'une heure nous parcourûmes un dédale de sentiers qui se croisaient et nous ramenaient toujours au même point. Le soleil était couché, lorsque nous retrouvâmes notre première direction. Je me sentais extrêmement lasse, mais je ne songeais point à m'en plaindre. M. d'Artevalle, attentif à chacun de mes pas, paraissait deviner que je souffrais. A chaque signe de ralentissement dans ma marche, à chaque difficulté qu'offrait le terrain, il me serrait doucement le bras et me conjurait de m'appuyer davantage sur le sien. La timidité, un sentiment de retenue m'empêchaient de profiter de cette offre; mais j'étais si ravie de tant de sollicitude et de soins, que j'oubliais ma fatigue et que je souhaitais souvent que le chemin ne finît jamais.

Il était plus de huit heures lorsque nous atteignîmes le village. Notre voiture nous attendait à la poste, et l'accident était déjà réparé. Mais, dans l'état de lassitude où m'avait mise notre longue promenade, il n'y avait pas moyen de repartir de suite, et, quoique le gîte fût mauvais, nous décidâmes que

Digitized by Google

nous passerions la nuit à l'auberge. Je soupai en tête-à-tête avec M. d'Artevalle, dans une petite salle basse dont les fenêtres entr'ouvertes donnaient sur de vastes prairies où une troupe de faucheurs et de faneuses prolongeait son travail du jour dans la crainte d'un changement de temps. Le crépuscule d'été, avec sa fraîcheur et ses parfums, venait de succéder aux derniers rayons du soleil. Ce moment, ce souper, cette campagne encore animée par des travailleurs actifs et joyeux, tout se réunissait pour m'enchanter et ouvrir mon imagination à des scènes de bonheur à venir. Je me figurai d'abord que j'étais chez moi, dans une jolie maison des champs, mariée et présidant à tous les travaux du ménage. Puis d'autres tableaux de vie conjugale survinrent et remplacèrent celui-là. M. d'Artevalle venait de me parler avec une chaleur éloquente de ses espérances d'avancement et de gloire dans la campagne qui s'ouvrait. Il comptait que son vaisseau irait rejoindre la flotte du comte d'Estaing dans les passages des Antilles. Sous le charme de ces épanchemens, je me croyais, en idée, la femme d'un marin, partageant sa gloire, attendant son retour, saluant du port le vaisseau chéri qui me ramenait le repos et la joie. Ces illusions, quelque diverses que fussent les scènes où elles me plaçaient, avaient cela de commun qu'elles me présentaient toujours l'image de l'homme qui se trouvait là près de moi, et dont il me semblait déjà que la vie était liée à la mienne. Je me voyais en perspective l'heureuse épouse de celui dont je n'étais encore que la compagne de voyage; et sans cesser de l'écouter, de m'enivrer de ses attentions pour moi, de répondre à ses sourires, je complétais mon bonheur actuel en rêvant la félicité que j'ambitionnais pour l'avenir.

Quoique notre repas fût terminé depuis long-temps, nous ne songions ni l'un ni l'autre à quitter la table. Enfin Marie-Rose vint m'avertir que dix heures sonnaient. Il fallut mettre un terme à cette soirée si douce pour moi. Prête à sortir de la chambre, en prenant congé de M. d'Artevalle, je remarquai dans l'expression de ses yeux un déplaisir si vif qu'involontairement je me rassis. Aussitôt ma bonne, qui d'ordinaire montrait tant de patience et de soumission, laissa échapper quelques signes d'humeur; elle prit vivement un des flambeaux qui se trouvaient sur la table; et ce geste me fit comprendre qu'il fallait me retirer. Lorsque j'entrai dans la chambre où je devais passer la nuit avec elle, j'étais au comble de l'espérance et de l'enivrement. Je me déshabillai et je me couchai sans rien dire; mais je n'eus pas plus tôt la tête sur l'oreiller, que, tourmentée du besoin d'épancher mon cœur, j'en tamai ainsi l'entretien : « Marie-Rose, dis-je à ma bonne au moment où elle se disposait à dormir, n'as-tu pas été charmée de notre promenade dans le bois?

— Je l'ai trouvée un peu longue pour moi, répondit-elle; et je crains que vous ne vous ressentiez toute la nuit de vous être trop fatiguée.

— Fatiguée! oh! qu'est-ce que cela fait? repris-je vivement; je suis prête à recommencer demain. Avec un conducteur tel que celui que nous avions, je ferais dix lieues de bon cœur! Mais dis-moi, ma chère bonne, que pen-

Digitized by Google

sais-tu, quand tu nous voyais, lui et moi, nous donnant le bras et causant si bien ensemble, que pensais-tu?

— Rien, dit Marie-Rose d'un ton qui marquait de la surprise et qui me contraria; et je dis:

— Rien? Est-ce possible! quoi! rien du tout?

— Absolument rien, mademoiselle, je vous assure, répliqua tranquillement Marie-Rose.

— C'est singulier, lui dis-je en lui laissant voir que j'étais mécontente; c'est singulier. J'aurais crus que cela te donnait des idées de mariage pour moi, et que tu faisais des vœux pour que le sort qui m'avait procuré un si aimable compagnon de voyage ne s'en tînt pas là.

— Moi, mademoiselle, des idées de mariage pour vous, à-propos de M. d'Artevalle que nous connaissons depuis deux jours! oh! je vous aime trop pour vous jeter ainsi à la tête du premier venu.

— Premier venu! repris-je avec un extrême dépit; premier venu! un homme dont tu sais le nom, l'état, dont tu as lu tant d'éloges, qui va devenir l'ami de mon tuteur, oui, j'en suis sûr, son ami intime. D'ailleurs, ajoutai-je avec tout le despotisme qu'en enfant gâtée j'exerçais sur la faible Marie-Rose, c'est m'offenser que de parler si légèrement d'une personne pour laquelle j'ai beaucoup d'estime. »

Consternée de m'avoir déplu, la pauvre fille resta d'abord muette, et me répondit ensuite d'une voix émue : « Je ne voulais ni vous manquer de respect, ni vous faire de la peine, mademoiselle; pardonnez-moi.

— Je ne t'en veux plus, ma bonne Marie, lui dis-je avec effusion; mais, tiens, parle-moi vrai et n'affecte pas d'être étonnée de tout ce que je dis; n'as-tu pas remarqué depuis hier que M. d'Artevalle me paraît bien aimable?... Et, comme elle gardait le silence... Oh! oui, bien aimable, repris-je avec un grand soupir que l'instinct me dicta pour faire comprendre à ma bonne tout ce que je n'osais dire...

— Eh bien! oui, me répondit-elle timidement; je me suis aperçue que vous trouviez agréable la société de votre compagnon de voyage. Mais je pensais que ce sentiment n'avait rien que de fort simple, et j'espère qu'il n'amènera rien de sérieux.

— Oh ciel! comment peux-tu dire que tu espères cela, toi qui connais M. d'Artevalle, un homme si parfait, qui pourrait rendre une femme si heureuse, qui... tiens, je n'ai pas de mot pour m'exprimer. »

J'attendis en vain les signes d'assentiment qui, à ce que je croyais, ne pouvaient manquer d'éclater. Je ne reçus pas même une réponse. Outrée de ce silence, et dans un véritable transport d'indignation, je m'écriai : « C'est une injustice, c'est une injustice que tu lui fais; et je sais bien la cause de ton antipathie pour lui. Tu sais qu'il est sans fortune, et tu as probablement la sotte et vulgaire ambition de me voir épouser, non pas un homme digne d'être aimé, digne d'être admiré, mais un homme riche; dis le contraire. »

Ma bonne allait répondre cette fois; mais j'étais si animée que je lui coupai

Digitized by Google

la parole, et croyant qu'elle se disposait à me faire des calculs d'argent : — Que me fait le plus ou moins de richesse, m'écriai-je, s'il s'agit de bonheur, du bonheur de toute ma vie! fais des rêves brillans pour moi, fais-en à ta manière; mais je ne mettrai pas mon affection au prix de pareilles choses.

Marie-Rose eut l'air de retenir avec effort des mots prêts à lui échapper. Puis après un moment de silence, elle dit : « Tenez, mademoiselle, je ne le crois pas aussi désintéressé que vous.

— Eh bien! repris-je avec feu, quand il ne m'aimerait pas seulement pour moi-même, quand la fortune aurait à ses yeux plus de prix qu'aux miens, c'est une faiblesse bien pardonnable et je n'en serai que plus heureuse de partager avec lui ce que mon père m'a laissé de bien. »

Ma bonne poussa un profond soupir, et il y eut un second silence plus long que le premier. « Va, lui dis-je d'un ton à la fois triste et dédaigneux, tu ne me comprends pas; tu n'es pas faite pour me comprendre. »

Loin de se montrer blessée de cette apostrophe peu obligeante, Marie-Rose reprit avec une extrême douceur : « M. d'Artevalle vous a donc fait une déclaration?

— Y penses-tu, ma bonne? répondis-je d'une voix beaucoup plus agréable, car le mot de déclaration avait bien sonné à mon oreille, et il m'offrait en perspective un moment rempli de charme, auquel je n'avais pas encore songé. Y penses-tu? une déclaration pendant ce voyage où je lui suis confiée! Il lui est bien permis de m'aimer en silence; mais faire entendre des paroles d'amour à une jeune fille qu'on a mise sous sa garde, oh! ce ne serait pas d'un homme d'honneur, ce ne serait pas bien.

— Sans doute, mademoiselle, répliqua Marie-Rose avec vivacité; mais à propos de quoi parles-vous donc de mariage, puisque vous ne savez pas positivement si vous êtes aimée?

— Je ne sais pas, dis-tu? Oh! Marie-Rose, examine M. d'Artevalle, et tu verras si je puis avoir l'ombre d'un doute là-dessus.

— Ah! mademoiselle, j'ai bien examiné, plus que vous ne pensez peut-être, et je n'ai vu, du moins je n'ai cru voir qu'un hommage irréfléchi rendu à votre beauté. Ces choses-là arrivent tous les jours et n'engagent à rien.

— A rien? m'écriai-je; est-ce qu'un homme délicat ne doit pas se croire engagé par le sentiment qu'il inspire? Est-ce que la conduite d'un homme tel que M. d'Artevalle peut avoir quelque chose d'irréfléchi? Dans le silence commandé par sa position, il éprouve certainement ce que j'éprouve moi-même; tout est commun entre nous, sympathie, croyance, vœux secrets. Chacun de ses regards est une promesse. Attends seulement quelques jours, et tu verras si je m'abuse. »

Je croyois avoir fait une réponse victorieuse, et j'espérais, cette fois, que ma bonne s'avouerait convaincue. Mais elle garda de nouveau le silence, et j'allais éclater contre elle en reproches d'indifférence et de froideur, lorsqu'il me sembla que je l'entendais pleurer. Je pensai que c'était un mouvement de jalousie et de dépit, de me voir éprise aussi vivement d'une autre

Digitized by Google

affection que la sienne. Quoique je trouvasse dans ce sentiment quelque peu d'égoïsme, je le respectai, et je cessai de parler.

Mécontente de ce premier accueil fait à mes confidences, je ne fus plus tentée, pendant le reste du voyage, d'ouvrir mon cœur à Marie-Rose. Dans tous les instans où nous aurions pu causer en liberté, je restais muette avec elle, ou je ne lui adressais la parole que sur des sujets indifférens. Réduite au rôle de spectatrice silencieuse d'un amour dont les symptômes n'avaient plus rien d'équivoque pour elle, ma bonne, quoique dévorée en secret du besoin de m'avertir des périls où je me précipitais, n'osait braver ma mauvaise humeur et me parler avec fermeté. Loin de là, par suite de la complaisance excessive de son attachement pour moi, elle était prête quelquefois en dépit d'elle-même à caresser ma passion. Mais aussitôt son cœur se resserrait; ses yeux se mouillaient de larmes, et le regard triste et pénétrant qu'elle attachait sur moi semblait me dire : illusion, illusion, que tout cela! Ces alarmes et cette tendresse muette auraient pu me toucher et me faire réfléchir, tout en me contrariant, si je ne m'étais persuadé que l'unique cause de tout cela était un esprit de calcul et une ambition d'avantages matériels que pour ma part je repoussais loin de moi. Cette idée me rendit aussi insensible à la tristesse de Marie-Rose que je l'avais été à ses premiers avertissemens. Je feignis de ne rien voir de ce qui se passait dans son cœur, et je continuai à me livrer aveuglément au penchant qui m'entraînait.

J'étais d'ailleurs une jeune fille trop simple et trop passionnée pour envisager l'amour autrement que sous un point de vue romanesque. L'attachement inconsidéré qui s'était si vite emparé de mon cœur, loin de s'offrir à moi comme un sentiment dangereux, ne me paraissait qu'un effet de sympathie mutuelle, un rapprochement de deux ames qui se cherchaient et dont le destin était de s'unir. Ce que je sentais d'une manière si vraie, je le croyais pleinement partagé, et si j'étudiais M. d'Artevalle, ce n'était pas pour faire avec finesse le tour de son caractère et peser dans la balance de ma raison le bien et le mal que j'y découvrais, mais pour trouver en lui de nouveaux titres à mon admiration et pour épier dans ses manières, ses paroles, ses moindres regards, quelques signes d'un amour tout pareil à celui dont je m'étais éprise. Que j'étais heureuse lorsqu'assise en face de lui, je le voyais me regarder d'un air doux et animé, lorsqu'à la chûte du jour il devenait rêveur, et qu'au lieu de me répondre il soupirait. Je croyais lire dans son silence toutes les émotions qui m'agitaient. Il m'aime autant que je l'aime, me disais-je; et quelle autre à ma place aurait là-dessus le moindre doute? Sans cesse occupé de moi, de me garantir du froid, du chaud, de la fatigue, de la peur, il veille la nuit tandis que je dors, et le jour il ne regarde ni le ciel, ni le paysage; mais ses yeux ne quittent pas un moment celle qui, plus timide, n'ose le contempler qu'à la dérobée.

Chaque nouvel incident du voyage me semblait amener de nouvelles preuves d'un sentiment toujours contenu par le respect, mais de plus en plus tendre et profond. Quand, pour descendre de voiture, je lui tendais la main, il la rete-

Digitized by Google

nait dans la sienne plus long-temps qu'il n'était nécessaire, et avant de me la rendre, il la pressait légèrement. Si, pour nous délasser de nos longues heures d'immobilité, nous montions à pied quelque côte escarpée, laissant derrière nous Marie-Rose, dont le pas était moins jeune que le nôtre, notre conversation, animée l'instant d'auparavant en présence de ma bonne, tarissait à mesure que nous gagnions du terrain et que nous échappions à sa vue. M. d'Artevalle, comme s'il se fût débattu jusque-là sous une contrainte qui lui était importune, devenait plus hardi dans ses regards, sinon dans ses propos. Toutes ses manières me le montraient dominé par des mouvemens d'ame plus forts que sa volonté. Il avait constamment les yeux tournés vers mon visage, et il les y arrêtait malgré ma rougeur. Moi, confuse et heureuse tout à la fois, je tâchais de paraître inattentive; je regardais la route où nous marchions, mais sans la voir, et, dans certains momens, je perdais jusqu'à la conscience du lieu où j'étais et des objets qui m'environnaient. Je crois que de son côté, M. d'Artevalle éprouvait quelque chose de semblable; car il me conduisait fort mal, et nous allions à peu près à l'aventure, faisant des tours et des zigzag capables de nous rendre bien ridicules, si nous n'avions pas été sans témoins. Une fois nous arrivâmes, sans nous en douter, jusque sur le bord d'un fossé profond et rempli d'eau. Je m'en aperçus la première et je poussai un cri, l'effroi me fit chanceler. M. d'Artevalle, passant vivement son bras autour de ma taille, me soutint, et je sentis qu'il me pressait contre sa poitrine en me disant : « Ne craignez rien, ne craignez rien. » Cette action passionnée et à laquelle j'étais loin de m'attendre me causa un trouble si singulier que je me mis à fondre en larmes.

Trois jours s'écoulèrent durant lesquels, plongée dans une sorte d'ivresse, j'oubliais le monde entier, le but de mon voyage, et jusqu'à mon tuteur que j'avais si passionnément souhaité de revoir. Toutes mes idées se concentraient dans le sentiment de ma vie actuelle, et, comme mes yeux, elles ne s'écartaient guère de l'étroit espace que j'occupais avec mon compagnon de voyage. Sa voix, son sourire, les soins et les questions tendres que certains instans du jour amenaient périodiquement, et dont j'attendais le retour avec impatience, tel était le cercle d'impressions, de souvenirs et d'espérances que mon cœur parcourait et recommençait sans cesse, et au-delà duquel je ne voyais rien à désirer. Tranquille et sereine, je goûtais parfois une joie paisible et de pur instinct, comme celle d'un enfant qui repose sur le sein de sa mère; mais d'autres fois les émotions étaient si vives et si abondantes, qu'elles oppressaient mon cœur et le chargeaient d'un poids aussi pénible que celui de la souffrance. Alors j'aurais donné tout au monde pour pouvoir trouver le prétexte de fondre en larmes et de soupirer librement.

Le quatrième jour, au matin, Marie-Rose, qui jusque-là avait été d'humeur sombre, s'écria tout à coup d'un ton joyeux : « Ah! voici Lorient; nous arrivons. » Jamais réveil plus brusque au milieu d'un rêve agréable. Je restai comme stupéfaite à cette exclamation, qui me rappelait que Lorient était le terme de mon voyage et la fin d'une vie que j'aurais voulu prolonger jus-

Digitized by Google

qu'au dernier de mes jours. Pour cacher mon trouble je me penchai à la portière, et j'aperçus en effet, à travers les brouillards amoncelés à l'horizon, une masse grise : c'était la ville de Lorient. Triste et découragée, je restais sans rien dire, feignant de regarder avec intérêt ce qui me faisait tant de mal à voir, lorsque ma bonne, qui n'avait pas abandonné l'autre portière, se mit à dire : « Un nuage de poussière sur la route..... quatre chevaux..... un carrosse..... Oh! je parie que c'est M. Laurenty! Oh! oui, oui, c'est lui! c'est lui! répétait-elle. Il a reçu ma lettre d'avis. » Je fis un cri où la surprise avait plus de part que la joie, et je me rejetai dans l'intérieur de la voiture, ne pensant plus qu'à profiter des derniers instans pour échanger quelques regards et rechercher dans ceux de M. d'Artevalle l'expression de ses regrets, un signe de tristesse et d'adieu. Mais je n'eus point cette consolation : mon compagnon de voyage, si tendre, si empressé l'instant d'auparavant, avait pris subitement la contenance grave et cérémonieuse qu'on a vis-à-vis des étrangers. Aucun nuage ne troublait sa physionomie, et je remarquai même qu'il avait trouvé le moyen de remettre un peu d'ordre dans sa coiffure et de déchiffonner ses manchettes. J'en ressentis quelque dépit, et je baissai la tête, en pensant que c'était bien vite s'occuper de soins indifférens; mais je n'eus pas le loisir de m'abandonner à de longues réflexions sur ce sujet.

Le carrosse approchait, et nos chevaux, animés par le postillon, à qui Marie-Rose, hors d'elle-même, criait d'avancer, semblaient voler à sa rencontre. Les deux voitures s'abordèrent et s'arrêtèrent en même temps. « C'est lui! c'est bien lui! s'écria ma bonne; je le reconnais! mademoiselle; voilà votre tuteur! » A ces cris, l'affection que je portais à M. Laurenty se réveilla comme en sursaut dans mon ame, qu'agitaient encore quelques regrets égoïstes. Je fis ouvrir la portière, et je m'élançai au cou de mon cher tuteur, au moment où, moins leste que moi, il se préparait à descendre les trois degrés du marche-pied. Je le pressai dans mes bras avec transport et l'embrassai à plusieurs reprises, sans lui donner le temps de respirer et de me rendre mes caresses. « Mon Adélaïde, disait-il, ma fille chérie! Ah! qu'elle est devenue grande et charmante! Assez, assez; je suis trop vieux et trop laid pour tant de baisers. » Et au milieu de ses exclamations, il me serrait contre sa poitrine, qui paraissait oppressée par l'émotion et une joie toute paternelle. M. d'Artevalle, qui avait mis pied à terre, monta à son tour dans le carrosse de mon tuteur, et reçut de lui, avec les plus vifs remercîmens, l'invitation formelle de regarder, tant qu'il séjournerait à Lorient, la maison de M. Laurenty comme celle d'un ami. Après quoi, prenant congé de nous, M. d'Artevalle rentra seul dans sa voiture, et la nôtre prit les devans au grand galop.

IV.

Aussitôt que nous fûmes arrivés, mon tuteur s'empressa de me conduire chez sa femme, qui, disait-il, m'attendait avec impatience. Mme Laurenty avait à peine trente ans; elle ressemblait à une reine par la magnificence de

Digitized by Google

ses ajustemens et la noblesse de sa taille, et quelquefois aussi à une jeune pensionnaire, par la vivacité soudaine et la mutinerie de ses manières. Le temps n'avait détruit aucune des perfections de son visage; mais on pouvait dire qu'il n'avait pas eu plus de prise sur sa raison. Toujours fantasque et rebelle aux avis, elle gouvernait son mari par l'obstination de ses volontés et par l'empire de sa grace. Il cédait le plus souvent avec douceur et résignation, quelquefois en faisant des épigrammes contre l'esprit des femmes; mais il s'attristait de sa sujétion volontaire, et regrettait de n'avoir pas le courage de braver quelques orages domestiques pour établir chez lui son pouvoir de chef de famille et de maître. C'est ainsi que les choses se passaient depuis douze ans dans le ménage de mon tuteur, et que sa faiblesse même, qui était un obstacle au bon ordre intérieur de la maison, maintenait, du moins pour le public, les apparences de la paix et de la concorde entre deux époux si mal assortis.

Lorsque je fus introduite auprès de Mme Laurenty, que je n'avais pas vue depuis douze ans, elle était dans son cabinet de toilette. Un peignoir de mousseline des Indes garni d'une riche dentelle, par dessus un court jupon à hauts falbalas festonnés, recouvrait ses épaules et sa taille, et voltigeait entr'ouvert, laissant voir les plus jolis pieds du monde chaussés dans de petites mules de satin rose à talons de maroquin violet. Elle s'occupait de sa coiffure, se regardant, avec un air de plaisir et d'attention minutieuse, dans un élégant miroir encadré d'une bordure d'argent à filigranes, sur le sommet duquel s'élevait, en guise d'ornement, un petit Amour de porcelaine de Sèvres, ayant dans sa main droite, au lieu d'arc ou de flèches, une houppe à poudrer. Le miroir avait pour support une table de bois des îles, incrustée d'ivoire, aux deux côtés de laquelle se tenaient deux femmes de chambre, l'une avec un rouleau de pommade, l'autre avec des épingles noires d'un demi-pied de long. Mais elles semblaient être là plutôt comme des figurantes que comme des acteurs indispensables; car, derrière la chaise de leur maîtresse, une petite fille de dix à onze ans, grimpée sur un tabouret, s'occupait seule, et avec autant d'intelligence que d'adresse, de tous les détails de la coiffure, crépant, poudrant, plaçant d'une main vive et légère les pompons et les fleurs. Cette enfant, d'une physionomie spirituelle et maligne, était l'unique fruit du second mariage de mon tuteur; et dans l'emploi qu'elle remplissait auprès de sa mère consistait, je dois le dire, toute l'instruction qu'elle en eût jamais reçue. A quelques pas plus loin, dans l'embrasure d'une fenêtre, j'aperçus une grande jeune personne de vingt à vingt-trois ans, qui brodait au métier. Sa figure, sérieuse et impassible, se détachait sur un rideau de lampas bleu, et formait un singulier contraste avec les peintures d'amours à faces riantes et bouffies qui ornaient les lambris et le plafond de l'appartement. Je n'eus pas de peine à reconnaître dans cette grande demoiselle, au maintien raide et guindé, mon ancienne compagne Clémentine, la fille aînée de M. Laurenty; et c'était elle en effet.

A ma vue Mme Laurenty se souleva à demi, et me tendit gracieusement la

Digitized by Google

main. Clémentine se leva toute droite, et, après avoir fait un profond salut à son père, s'avança pour m'embrasser, mais avec une dignité si prudente et tant de circonspection, que je me rappelai aussitôt qu'il fallait éviter l'écueil de notre première entrevue, et ne pas chiffonner ses rubans. La petite fille me sauta au cou, et se replaça ensuite sur son tabouret, pour reprendre ses fonctions de coiffeuse, fonctions dont elle ne s'occupa plus qu'avec une distraction visible, ce qui lui porta bientôt malheur.

« Eh bien, dit Mme Laurenty d'une voix enjouée et caressante, vous voilà donc enfin, ma belle créole. Allons, vous passerez gaiement le temps ici, et, par dévouement pour vous, je tâcherai de me rapprocher un peu de votre âge.

— Cela ne sera difficile d'aucune façon, dit mon tuteur en souriant.

— Je vous ai déjà dit, monsieur, reprit la dame avec un petit air de coquetterie, que je n'aime ni les complimens ni les épigrammes. Ainsi retirez votre phrase à deux fins, et laissez-moi parler sans m'interrompre. Puis, se tournant vers moi, elle ajouta avec le plus agréable sourire : Pour fêter votre bien-venue, ma belle, j'ai l'intention de donner un bal.

— C'est une attention fort aimable et, de votre part, tout-à-fait désintéressée, dit mon tuteur ironiquement; mais je suis disposé à croire qu'Adélaïde, habituée à la solitude, ne trouvera pas là tout le plaisir que vous lui préparez. »

Mme Laurenty allait répondre, lorsque tout à coup une expression de colère se peignit sur sa physionomie et en fit disparaître soudainement la grace et la douceur. « Laurette, dit-elle avec impétuosité, venez ici ! »

Celle à qui s'adressaient ces paroles descendit lentement du tabouret, où elle se tenait encore, et, d'un air craintif et sournois, se plaça devant sa mère, qui, joignant le geste aux paroles, tendait le doigt d'un air de commandement. « Vous m'avez piquée jusqu'au sang, mademoiselle, » s'écria Mme Laurenty; et tout aussitôt, sur la joue de Laurette, retentit un assez rude soufflet.

A cette correction maternelle la petite jeta des cris perçans, et courut se réfugier dans les bras de mon tuteur, qui, un instant, incertain, la serrait sur sa poitrine, en regardant sa femme d'un air visiblement mécontent. Puis, tout à coup, prenant Laurette par la main, il la conduisit à la porte, soit qu'il fût impatienté des cris qu'elle poussait, soit qu'il eût hâte de pouvoir réprimander Mme Laurenty de sa vivacité. Mais à peine Laurette fut-elle hors de la chambre, que ses cris redoublèrent, et qu'elle se mit à frapper de toutes ses forces, avec le talon de ses mules, contre la porte, comme si elle eût voulu l'enfoncer.

Ce trait d'emportement et d'indiscipline, loin de fâcher davantage Mme Laurenty, lui rendit aussitôt sa bonne humeur. « Quel petit diable ! s'écria-t-elle en éclatant de rire. Eh bien ! je me reconnais; voilà comme j'étais à son âge. Il ne faut pas s'en inquiéter; les caractères changent beaucoup avec le temps.

— Oui, c'est vrai, dit Clémentine, qui n'avait pas interrompu son travail pendant cette scène; et, tout en égalisant avec son dé le point de tapisserie

Digitized by Google

qu'elle venait de faire, elle répéta deux fois : Oui, c'est vrai, c'est parfaitement vrai. »

Mon tuteur poussa un soupir et ouvrit la bouche pour parler; mais Mme Laurenty le prévint en disant d'un ton vif et délibéré : « Mon ami, il me faut pour le bal cent louis; cent louis, ni plus ni moins.

— Ma chère Lise, répondit-il en se plaçant en face de sa pétulante jeune femme et en la regardant avec gravité, permettez-moi de vous faire une courte citation. »

Malgré l'adjectif, Mme Laurenty fit une petite mine d'impatience; mais mon tuteur, ne lui laissant pas le temps d'exprimer un refus, ajouta aussitôt : « Un philosophe disait, il y a cinquante ans : Quand la civilisation sera complète, et que les hommes seront parfaitement sages et parfaitement prévoyans, je crains bien qu'ils ne se marient plus, tant ils seront frappés...

— De la difficulté de trouver une femme sensée, n'est-ce pas? reprit vivement Mme Laurenty. Votre philosophe était un impertinent, et je vous arrête fort à propos pour vous empêcher de devenir son complice.

Puis, voyant que son mari souriait : — Allons, dit-elle en reprenant son air enjoué, allons, mon ami, ne soyez pas avare et inflexible. Quel prix peut avoir pour vous l'argent qui n'apporte pas la joie dans votre maison, qui ne fait pas sourire votre femme et répéter votre nom comme celui de l'homme le plus aimable et le plus magnifique? A chaque fête que vous donnez, toute la ville est dans l'ivresse; on vous bénit, on envie mon sort. Les gens du monde, les marchands, les ouvriers, chacun y gagne, les uns du plaisir, les autres de l'argent. Allons, allons, cent louis pour l'amour de votre belle pupille et de votre Lise, qui va vous embrasser.

En prononçant ces derniers mots, Mme Laurenty se leva, et, avec une grace à la fois coquette et enfantine qui la rendait irrésistible, alla baiser le front de son mari.

— Ah! madame, s'écria-t-il d'un ton charmé, vous faites de moi tout ce que vous voulez, et je pourrais dire de vous aujourd'hui ce que les Athéniens disaient de Périclès : « La déesse de la persuasion repose avec toutes ses graces sur vos lèvres; mais... »

— Pas de mais, interrompit la dame en frappant du pied, pas de mais; la moindre condition mise au présent que vous voulez me faire lui ôterait toute sa grace et serait une offense pour moi. Voici un crayon et du papier; écrivez : Bon pour cent louis, à madame. C'est cela même; signez à présent. Je ferai remettre ce billet à votre intendant. »

Mon tuteur avait écrit ponctuellement les paroles que sa femme venait de dicter. Mais avant de lui rendre ce mandat improvisé, il traça quelques mots sur le revers de la feuille. Mme Laurenty s'en étant emparée avec la vivacité folâtre qu'elle mettait à tous ses mouvemens, lut à voix haute le quatrain suivant :

Ainsi chantait sur sa musette

Digitized by Google

Le vieux Philémon l'autre jour.
Il fut applaudi par l'amour;
Le sera-t-il par sa Lisette?

« Applaudi par tout le monde! s'écria-t-elle en riant d'un rire aussi frais et aussi éclatant que celui d'un enfant; applaudi par tout le monde, je vous en réponds. Toutes les fois que vos chansons pourront se traduire en louis d'or et en bals, je défierais Anacréon lui-même de chanter aussi bien que vous. »

Là-dessus, nous présentant sa belle main, elle nous congédia l'un et l'autre avec un sourire gracieux, et je sortis de la chambre sans avoir eu l'occasion de prononcer une phrase entière.

Le lendemain de ce jour, en m'éveillant après une nuit agitée d'insomnie et de rêves, j'aperçus Marie-Rose à genoux devant mon lit. « Que fais-tu là? lui dis-je étonnée.

— Je vous regardais dormir, mademoiselle, répondit ma bonne mulâtresse d'une voix mélancolique, et je pensais au temps où je vous berçais dans votre petit lit et où vous m'appeliez avant d'ouvrir les yeux. A présent, ce n'est plus mon nom que vous prononcez dans votre sommeil.

— Ah! ma chère bonne, m'écriai-je, j'ai donc rêvé tout haut? j'ai donc parlé de lui?

Marie-Rose, sans me répondre, alla ouvrir les volets.

— Conçois-tu bien ce que j'éprouve? repris-je avec épanchement; et oubliant tout à coup mes projets de réserve : — Je ne l'ai pas vu depuis hier, et j'espère le revoir aujourd'hui. Mon esprit se partage entre ces deux idées; l'une me rend triste, et l'autre fait battre mon cœur de joie. Tiens, donne-moi ma robe de chambre, je veux me lever, m'habiller, aller me promener dans la ville. Il n'y a que le mouvement qui puisse me faire supporter l'agitation où me jettent à la fois le regret et l'attente....

— Vous l'aimez donc tout de bon? interrompit Marie-Rose.

— Ah! je l'aime plus que ma vie!

— Et vous croyez qu'il vous aime aussi?

— Je serais ingrate si j'en doutais, répondis-je avec une sorte de transport.

— Ah!... dit Marie-Rose.

Elle se tut après cette exclamation, qui fut accompagnée d'un soupir.

— Toujours des réticences et des soupirs! m'écriai-je d'un ton fâché. Marie-Rose, tu as adopté là un langage qui me déplaît. Eh bien! quoi? que veut dire cet ah! lamentable?

— Je voudrais être sûre que vous ne vous abusez point, dit ma bonne avec sa douceur accoutumée; voilà tout.

— C'est beaucoup trop. Tu devais en croire tes yeux ou mes paroles. Mais c'est assez là-dessus, ajoutai-je avec humeur; habille-moi. »

Marie-Rose n'osa rien répliquer.

Lorsque ma toilette fut terminée, j'ouvris une fenêtre qui donnait sur le jardin de la maison, beau et vaste jardin, orné de fleurs rares et d'arbres exo-

Digitized by Google

tiques. Dans la plus large et la plus droite des allées qui le traversaient, je vis Clémentine vêtue d'un déshabillé du matin aussi scrupuleusement correct qu'eût pu l'être une toilette de bal. Elle parcourait l'allée d'un pas qu'on eût dit mesuré, et qu'elle n'interrompait quelquefois que pour couper, avec de longs ciseaux, de petites branches de buis dont les feuilles dépassaient çà et là les limites imposées à cet arbuste, qui, taillé en pyramides régulièrement espacées, formait la bordure des plates-bandes. Laurette marchait derrière sa sœur, dont elle singeait avec une exagération comique les allures graves et méthodiques. Si, par momens, Clémentine venait à tourner la tête, aussitôt la petite fille faisait semblant de lire avec attention dans un livre qu'elle tenait à la main, et qui sans doute contenait sa leçon. Après m'être divertie un instant du manége de la fille cadette de mon tuteur, je demandai à Marie-Rose comment elle trouvait l'aînée.

— Désagréable, répondit ma bonne avec vivacité.

— Tu es injuste, répliquai-je; Clémentine est bien, et, autant que je puis comparer, beaucoup mieux que dans son enfance. Elle a le visage noble et de grands yeux.

— Oui, de grands yeux, reprit ma bonne; mais ils sont fixes comme ceux d'un portrait. Des yeux verts qui ne disent rien, qui semblent n'avoir jamais ni ri ni pleuré.

— Sa peau est blanche, repris-je en souriant de ce commentaire.

Et Marie-Rose répliqua : — Blanche à la façon du marbre; on voit qu'au-dessous il n'y a pas de sang.

Je continuai : — Du moins elle a une belle taille, haute et régulière

— Ah! mademoiselle, dites sans forme et raide comme une barre de fer. Ce n'est pas là une taille de créole. Qui croirait que cette grande fille sans tournure et sans grace est née à l'île Bourbon, dans mon cher pays, où les femmes sont si bien faites, si souples de mouvemens, et ont des yeux si brillans et si tendres?

Il y avait dans ce portrait, quoique un peu chargé, de la vérité et de la finesse; mais je ne voulus pas l'avouer.

— Dans tout cela, dis-je à Marie-Rose, je ne vois qu'une chose, c'est que Mlle Laurenty n'a pas l'avantage de te plaire.

— Eh bien! oui, reprit ma bonne encore plus vivement; j'ai dans le cœur je ne sais quoi de contraire à de l'inclination pour elle.

— Je m'en doutais, répondis-je, et tu as tort; car, réellement, elle n'est pas mal... Et malgré son peu d'affabilité, comme elle me paraît d'un caractère tout-à-fait inoffensif, je crois, pour ma part, que je l'aimerai.

— Inoffensif? dit Marie-Rose en secouant la tête.

— Quoi! tu la supposes méchante?

— Non pas précisément; mais peu indulgente, manquant de tact et de chaleur d'ame. Avec cela on peut faire beaucoup de mal.

— Marie-Rose, dis-je avec un accent de reproche, Clémentine est la fille de celui qui me tient lieu de père; tu devrais ne pas l'oublier.

Digitized by Google

— Ma chère maîtresse, répondit-elle, vous m'avez interrogée, et j'ai dit mon opinion avec franchise. Je vous assure qu'à toute autre que vous je ne parlerais de Mlle Laurenty qu'avec respect.

— Et j'espère aussi avec éloge; car, certainement, tu ne peux manquer de reconnaître en elle de bonnes qualités.

— Oh! dès à présent je lui en reconnais une bien précieuse.

— Et laquelle? m'écriai-je avec curiosité.

— La richesse, répliqua Marie-Rose d'un ton qui marquait une sorte d'envie dont je ne me rendais pas compte; la richesse. Mlle Laurenty aura en dot un million pour le moins; elle sera bien heureuse.

— Heureuse! dis-je avec étonnement; tu crois donc que sa fortune servira à la faire aimer?

— Non, mais à la faire épouser par qui elle aimera. Les jeunes gens les mieux nés de la province la recherchent en mariage. Chaque jour c'est une nouvelle demande. M. Laurenty ne sait auquel entendre.

— Vraiment! repris-je. Il t'a fallu peu de temps pour savoir les secrets du logis. Et dit-on qu'elle ait fait un choix?

— Non; elle ne veut pas se presser, et à moins qu'elle ne trouve un homme parfait, un chevalier Grandisson, comme elle dit, elle assure qu'elle ne se mariera pas. C'est son idée.

— Elle n'est pas si mauvaise, cette idée, dis-je en riant aux éclats, et je connais quelqu'un qui serait très capable de la réaliser.

— J'y ai déjà pensé, répondit ma bonne en jetant sur moi un regard triste dont je compris le sens.

— Il n'y a qu'une difficulté, répliquai-je avec feu, c'est qu'il n'y songera pas; il n'y peut plus songer; sa pensée est ailleurs.

— Ah! mademoiselle, dit Marie-Rose, Dieu veuille qu'il en soit ainsi! car, malgré tout ce que vous croyez de mon désir de vous voir faire un mariage riche, je donnerais jusqu'à ma vie pour que M. d'Artevalle vous épousât.

— A la bonne heure! m'écriai-je, à la bonne heure! C'est parler, cette fois, comme quelqu'un qui m'aime.

— Mais il me semble, reprit Marie-Rose d'un ton insinuant, il me semble que si votre cher tuteur était averti des espérances que vous a inspirées la conduite de M. d'Artevalle, je serais plus tranquille.

— Quoi! tu veux que j'aille.... Oh! Marie-Rose, je n'oserais jamais. Comment m'y prendre?

— Tout naturellement. Vous raconterez votre voyage, et les aveux viendront d'eux-mêmes.

Il y eut une pause assez longue, après laquelle je repris fort émue :

— Et tu crois que je ferais bien?

— Oh! oui, oui, s'écria ma bonne; et plutôt aujourd'hui que demain.

Sans être frappée de ces paroles comme d'un mauvais augure, je me mis de nouveau à réfléchir. Mon cœur ne demandait qu'à s'épancher, et l'idée de

Digitized by Google

faire de mon tuteur un confident ne me déplaisait pas. C'était d'ailleurs un moyen adroit, dans le cas où il n'approuverait pas entièrement l'affection qui me liait à M. d'Artevalle, de l'empêcher de songer à d'autres partis pour moi.

— Allons, dis-je à Marie-Rose, vois comme je suis docile à tes avis. Je tenterai à l'instant même de mettre en pratique celui que tu viens de me donner.

— Ah! que je suis contente! s'écria-t-elle en frappant des mains; et selon l'habitude des mulâtresses, lorsqu'un sentiment de joie les transporte, habitude que Marie-Rose avait conservée en dépit de sa seconde éducation et de son caractère sérieux, elle se mit à chantonner, sur un air monotone, des paroles qu'elle improvisa pour louer ma résolution et me promettre un bon succès.

Pour aller de la chambre que j'occupais dans le cabinet de mon tuteur, j'étais obligée de traverser tous les appartemens du rez-de-chaussée et de gagner le grand escalier du vestibule. Je rencontrai à la porte du jardin Clémentine revenant de sa promenade. Nous nous abordâmes, et nous fîmes ensemble quelques pas de long en large au pied de l'escalier. Pendant que je m'impatientais du retard et du contre-temps, des voix partant d'en haut se firent entendre dans la direction du cabinet de M. Laurenty. Il semblait que ce fût une dispute très animée.

« Ce n'est rien, dit Clémentine, voyant que je m'arrêtais d'un air inquiet; c'est ma belle-mère qui se fâche.

— Hélas! lui dis-je, votre père n'est donc pas heureux?

Au lieu de me répondre, Clémentine regarda à la montre d'or ciselée et émaillée qui pendait à son côté, et reprit : « Il faut qu'avant le déjeuner Laurette me récite sa leçon; je n'ai qu'une demi-heure. » Et là-dessus elle me laissa seule.

Effrayée par la scène qui, selon toute apparence, venait de se passer dans le lieu où je devais me rendre, j'hésitai un moment; mais une force secrète me poussait, et quelque chose semblait me dire que les minutes étaient précieuses. Je montai l'escalier, j'entrai timidement dans le corridor, et, n'entendant plus aucun bruit, je me rassurai un peu, et je frappai à la porte du cabinet. Au mot : *entrez*, toutes mes terreurs se dissipèrent pour faire place à une vive espérance. Mon cœur battait, non plus de crainte, mais de joie, à la pensée que, par cette confidence, j'allais fixer ma destinée. Je trouvai M. Laurenty assis devant son bureau, et écrivant sur un petit cahier de papier orné de nœuds de faveur rose. Selon sa coutume, et malgré l'heure matinale, il était mis avec recherche, portant ce jour-là un habit de moire pensée, ainsi que des manchettes et un jabot du plus beau point. Au premier abord, je vis sur sa physionomie qu'une contrariété secrète l'agitait, et que, malgré ses efforts pour la surmonter, il n'apportait à son travail qu'une demi-attention. J'appris plus tard, par le bruit qui en courut dans la maison, qu'ayant reçu, le matin même, de plusieurs marchands fournisseurs de Mme Laurenty,

Digitized by Google

des mémoires à payer pour une somme considérable, mon tuteur s'était cru obligé d'avoir à ce sujet une explication très vive avec sa femme. Pendant que je l'embrassais, il souriait doucement; mais lorsque je me fus assise à côté de lui, sa figure redevint sombre et pensive, et il me dit après un instant de silence : « Le bal que ma femme t'avait promis pour célébrer ton retour n'aura lieu que dans deux mois, au château de Lampestras, où nous allons bientôt nous rendre. Je l'ai voulu ainsi pour des raisons que je ne puis t'expliquer; mais je serais désolé si tu en éprouvais le moindre regret. »

Je répondis à ces paroles et à la crainte qu'elles exprimaient avec toute l'effusion de mon ame. Charmé de mon air de sincérité et d'affection, M. Laurenty s'écria, lorsque j'eus fini de le rassurer : « Tu es bien bonne et bien aimable, ma chère Adélaïde, et depuis hier j'ai déjà dit plus d'une fois avec le poète grec : heureux l'époux qui la conduira dans sa demeure. Mais plus je te vois charmante, plus je me préoccupe de ta destinée, et permets-moi là-dessus de te donner un avis. S'il manque d'à-propos, il n'en est pas moins important. Sois prudente dans tes affections; ne les livre pas au premier qui aura séduit tes yeux; et lorsque tu voudras te marier, ce que toute fille veut bientôt, ne prends pas ta raison pour une sotte et ton cœur pour un oracle. Les mariages d'amour sont souvent des mariages de folie qui font le malheur de celui des deux époux qui a été le plus confiant et le plus épris. »

Un sourire amer contracta les lèvres de mon tuteur lorsqu'il prononça cette dernière phrase. Je vis bien qu'il faisait une allusion secrète à son propre état, et tout en le plaignant d'être réduit à chercher des consolations dans la moquerie de soi-même et de ses infortunes, je répliquai avec vivacité : « Eh! mon Dieu, comment peut-on se décider à passer toute la vie ensemble, quand on ne s'est pas beaucoup aimé d'avance? Je crois que le meilleur mariage qu'on puisse faire est celui que le cœur a conseillé.

— Idée de jeune fille, répondit mon tuteur, idée de jeune fille, et qui ne conduit qu'à de tristes désabusemens. En disant ces mots, il se leva, et alla prendre dans sa bibliothèque un petit volume précieusement relié et doré sur tranche, qu'il ouvrit à la page où se trouvait le sinet. — Écoute, ajouta-t-il, ce qu'un auteur, léger en apparence, dit très sagement sur ce sujet. Le passage que je vais te lire est tiré d'un conte intitulé : *Les sottises du cœur, par une dupe de l'Amour :*

« On ne s'efforce plus de plaire quand on est sûr d'être aimée. Alors le plaisir cesse d'être une faveur. Le bonheur devient une habitude; les liens fragiles de la tiède reconnaissance remplacent insensiblement les chaînes de l'amour. Les égards succèdent aux sentimens, l'ennui survient, et l'on n'est à son aise que lorsqu'on n'est plus ensemble. »

Pendant la lecture de cette phrase, je laissai échapper quelques signes d'incrédulité dont M. Laurenty s'aperçut, et qui, dans son humeur morose, l'excitèrent à développer avec plus de sérieux et de chaleur sa thèse contre les mariages d'inclination. Frappée de ce qu'un pareil discours avait d'incon-

Digitized by Google

ciliable avec mes propres sentimens, et avec la confidence que je m'étais proposé de faire, je baissai les yeux et gardai le silence. Mon tuteur, croyant voir dans cette attitude une preuve que la conviction me gagnait enfin, redoubla de verve, et fit si bien, que je sortis d'auprès de lui tout effrayée, me promettant intérieurement de ne jamais révéler à cet ennemi inflexible de l'amour et des pauvres amans, le secret de mes espérances et d'une passion que trois jours avaient suffi pour faire naître. Ce fut en vain que Marie-Rose essaya de me persuader que des paroles prononcées dans un moment d'irritation ne prouvaient pas que M. Laurenty dût manquer d'indulgence à mon égard; ce fut en vain qu'elle me répéta que les opinions les plus arrêtées se modifiaient selon les circonstances et les personnes auxquelles on les applique, je fus inébranlable; l'heure de la confiance était passée pour moi, et je résolus fermement de tout cacher aux yeux de mon tuteur, jusqu'au jour où M. d'Artevalle lui demanderait ma main.

Bientôt, comme si toutes choses se fussent hâtées de concourir à l'accomplissement de mes vœux, j'eus l'indicible plaisir de voir mon compagnon de voyage reçu cordialement à toutes les heures comme l'ami le plus intime de la maison. Il dînait souvent avec nous en famille, y soupait chaque fois qu'il y avait du monde, et ne s'en allait jamais assez tard au gré des personnes qui l'écoutaient, car il causait avec grace sur les sujets les plus divers. Littérature, beaux-arts, politique, nouvelles de cours, rien ne lui était étranger; l'agrément de ses manières simples et distinguées, le goût qu'il montrait pour les ouvrages d'esprit, son respect pour les occupations littéraires, tout en lui était à l'unisson des idées et des façons d'être de mon tuteur, qui, s'éprenant chaque jour davantage d'amitié et de confiance pour son jeune ami, ne cessait de vanter la solidité et la douceur de son commerce, et de nous l'offrir, à sa fille et à moi, comme le modèle d'un cavalier accompli. Ces éloges n'éprouvaient aucune contradiction de la part de Mme Laurenty et de Clémentine. La première trouvait au neveu de Mme de Laborderie le grand mérite d'être bien né et parfaitement bien fait; la seconde, cette fille si ponctuelle, dont toutes les actions étaient réglées par l'aiguille de la pendule, avait remarqué et répétait souvent que M. d'Artevalle était l'homme le plus exact de la province, et qu'en outre il possédait toutes les traditions de l'ancienne politesse, saluant, marchant, parlant comme l'eût fait lord Chesterfield lui-même. Quant à moi, plus timide que jamais, lorsqu'il s'agissait de mon compagnon de voyage, je ne disais pas si haut tout le bien que j'en pensais, mais les éloges qu'on faisait de lui me transportaient d'orgueil et de joie.

Si la conduite de M. d'Artevalle, durant le voyage, m'avait donné lieu de croire à son affection et d'y compter, ses assiduités dans la maison de mon tuteur accrurent de jour en jour cette espérance. Bien que depuis notre arrivée à Lorient, il gardât avec moi plus de réserve encore qu'auparavant, j'attendais le moment de l'explication avec une sérénité parfaite et toute la

Digitized by Google

foi d'une ame neuve et sincère. L'amitié empressée que témoignait à M. d'Artevalle la famille Laurenty bannissait de mon cœur jusqu'à la pensée du seul obstacle que j'eusse quelque peu redouté. Ses bonnes qualités, me disais-je, l'emporteront dans l'esprit de mon tuteur sur ce que l'absence de fortune a de défavorable dans le monde auprès des parens ou de ceux qui les représentent. Quoique je ne sache pas encore à quoi se monte le bien que m'a laissé mon père, administré comme il a dû l'être par M. Laurenty, il ne peut manquer d'être suffisant pour vivre à deux. Là-dessus, devançant le temps, je bâtissais pour mon avenir conjugal des plans de ménage appropriés à la modeste fortune que je croyais m'être au moins assurée. Je calculais, comptais et recomptais sans cesse, comme si j'y étais déjà et que je n'eusse plus que cela à faire, les dépenses de ma maison. Je l'ornais de tout ce qui pouvait en rendre le séjour agréable, je la gouvernais en simple et active ménagère, fermant la porte aux oisifs et aux indifférens, y recevant avec transport les véritables amis. Dans ce rêve délicieux, je voyais régner autour de moi le bon goût sans recherche, la gaieté sans éclat, l'esprit sans médisance, et j'entendais celui dont l'image, toujours présente, animait et colorait tous mes tableaux, me dire : Que je suis heureux ! Que la vie est douce avec toi !

Pendant que je me plongeais avec béatitude dans de si douces contemplations, Marie-Rose s'agitait pour savoir où tout cet amour et ces continuelles extases me conduiraient. Je ne concevais aucun ombrage de ce qu'il se trouvait dans la maison même une autre fille à marier que moi ; je me croyais là seule au monde pour M. d'Artevalle, et l'idée ne me venait pas que ces visites multipliées, ces empressemens, cette amabilité qui me charmaient jusqu'au délire, pussent avoir pour but de plaire aux parens de Clémentine. Mais ma bonne avait quelquefois des craintes vagues à ce sujet. Quoiqu'il lui fût impossible de s'arrêter sérieusement à l'idée que M. d'Artevalle, simple lieutenant de vaisseau, et tout-à-fait sans fortune, recherchât la main de Mlle Laurenty, que tant d'hommes riches et d'un rang élevé briguaient sous ses yeux, quoiqu'elle eût même fini par croire, sur mes vives assurances, qu'entre M. d'Artevalle et moi il existait un lien de sympathie et d'amour véritable, le soupçon lui traversait le cœur plus souvent que l'espérance.

Dans l'état d'anxiété où elle flottait sans cesse, elle voulait savoir les moindres détails de ce qui se passait au salon où ses yeux ne pouvaient malheureusement pénétrer, et ne s'en tenant pas à ce que je lui disais là-dessus, elle cherchait avec adresse à se procurer de tous côtés des informations indirectes ; elle avait des conférences fréquentes avec Laurette, petite fille curieuse, babillarde et spirituelle. Tantôt gaie, tantôt morose selon la nature des commérages de sa petite nouvelliste, Marie-Rose, depuis que nous habitions Lorient, avait des inégalités d'humeur qui me fatiguaient, quoiqu'elle osât bien rarement me communiquer toutes ses impressions. Ses remarques, quand il lui arrivait d'en faire, tombaient sur l'extrême réserve et le silence prolongé de M. d'Artevalle à mon égard. Quoi ! répétait-elle, il ne vous dit

Digitized by Google

rien, il ne cherche pas à vous ouvrir son cœur! Qu'il diffère de s'expliquer avec votre tuteur, cela se conçoit; des motifs puissans l'y obligent peut-être; mais s'il vous aime, comment ne s'empresse-t-il pas de vous annoncer au moins ses intentions? Comment ne fait-il pas tous ses efforts pour vous trouver seule et vous parler?

Ce discours et d'autres semblables ne produisirent d'abord sur mon esprit aucune impression; mais à force d'entendre dire les mêmes choses, l'idée d'un entretien d'amour, que j'avais écartée jusque-là comme contraire aux bienséances, s'empara de moi et ne me laissa plus de repos. L'attente du moment où les mots, je vous aime, seraient prononcés par M. d'Artevalle, me causait des angoisses d'impatience. Toujours l'œil au guet, épiant ses entrées dans la maison, je volais sur son passage pour tâcher de me rencontrer avec lui seule à seul; mais près de l'aborder, ma timidité, une timidité invincible m'arrêtait. Je restais penchée sur la rampe de l'escalier, le regardant ouvrir la porte du salon, ou bien je passais de longues heures dans la chambre de la petite Laurette, qui donnait sur le même corridor que le cabinet de mon tuteur. Je semblais tout occupée de l'enfant, de ses leçons ou de ses jeux, et mon attention était ailleurs; je prêtais l'oreille au moindre bruit pour entendre les pas de l'homme qui remplissait toute ma pensée retentir dans le corridor; je trouvais mille raisons pour laisser la porte entr'ouverte, afin de mieux écouter, et, s'il était possible, de faire remarquer ma présence. Le cœur palpitant du désir d'être aperçue de lui, j'étais prête, lorsqu'il approchait, à m'élancer de la chambre; mais aussitôt, rendant nuls tous les plans que j'avais laborieusement combinés, je me retirais hors de la portée de sa vue, et ne sortais de ma retraite que lorsqu'il était déjà loin. Ainsi s'écoulaient mes journées. Ne pouvant accorder ensemble ma modestie et le désir impérieux qui me tourmentait l'ame, je ne me sentais plus si pleinement heureuse, et dans l'état d'irritation et de tristesse qui me gagnait de plus en plus, je regrettais les jours du voyage et le calme de mes premières espérances.

Sur ces entrefaites, nous partîmes pour le château de Lampestras. Graces aux embellissemens de toutes sortes faits par mon tuteur, ce vieux manoir était devenu une demeure charmante. Le colombier-donjon n'existait plus, et Mme Laurenty avait vu disparaître sans regret ce monument de sa pauvreté passée. Jamais elle ne se montrait plus fastueuse et plus dissipée que lorsqu'elle habitait le lieu témoin des privations de sa jeunesse. Tout ce que la province renfermait d'hommes distingués et de femmes aimables était invité par elle à venir passer des mois entiers au château dont les portes, nonobstant ce choix, restaient ouvertes aux gentilshommes du voisinage et aux riches bourgeois de la ville, qui arrivaient pour le dîner. Cette hospitalité sans bornes donnait au château de Lampestras l'aspect d'une hôtellerie; car la plupart du temps les maîtres de la maison savaient à peine qui entrait chez eux et qui en sortait, et les noms de ceux qui garnissaient la table et pas-

Digitized by Google

saient la nuit dans la maison. Mon pauvre tuteur perdait à ce genre de vie le repos et la santé, mais il ne s'en plaignait que les jours où quelque fantaisie exorbitante de sa femme excitait sa mauvaise humeur et le forçait à prendre une décision sévère qui n'était jamais exécutée. Toujours galant pour les femmes, dont il médisait cependant quelquefois, il faisait en l'honneur des jolies visiteuses de son château une foule de petits vers qu'on applaudissait fort, et ce succès d'amour-propre suffisait souvent pour lui faire oublier ses tribulations domestiques.

M. d'Artevalle fut du nombre des personnes qui accompagnèrent la famille au château et qui s'y établirent pour un certain temps. La joie d'habiter sous le même toit que lui, l'espérance de trouver bientôt dans la liberté de la vie de campagne l'occasion d'un tête-à-tête, firent une heureuse diversion à la mélancolie qui me tourmentait. Je me blâmai moi-même d'avoir gâté mon bonheur par des inquiétudes sans motif. L'avenir m'apparut de nouveau riant et coloré. Toutes les fleurs de mon imagination, qu'un instant de tristesse semblait avoir flétries, s'épanouirent comme les fleurs d'un parterre après une pluie d'orage, et mon ancienne sécurité, avec ses extases indéfinissables et ses élans passionnés, reprit possession de moi. En un mot, j'étais revenue aux douceurs de mon premier état de nonchalance et de quiétude, lorsque m'arriva l'aventure que je vais raconter.

V.

Parmi les hôtes passagers du château de Lampestras, il s'en trouvait un qui, dans toutes ses visites, témoignait pour moi une attention particulière. C'était un commissaire de la marine royale, homme d'un caractère peu honorable, et qui avait, à ce qu'on disait, plus que doublé sa fortune dans les derniers armemens. Il se flattait à quarante-cinq ans, avec de gros yeux ternes, une taille courte et replète, et un esprit des plus vulgaires, de me paraître aimable, et je le trouvais disgracieux et ignoble au dernier point. Ce ridicule personnage m'avait impertinemment proclamée la dame de ses pensées. Il soupirait près de moi, s'emparait de mon bras aux heures de promenade, et me poursuivait partout de ses fadeurs. L'obsession dont il m'ennuyait était un spectacle et un amusement pour le reste de la société, et Mme Laurenty surtout s'en divertissait sans mesure et sans pitié pour moi. Mon seul recours contre les persécutions galantes du commissaire était la petite Laurette. Négligée par sa mère, qui la gâtait et la rudoyait à la fois, détestée des domestiques qu'elle se plaisait à tourmenter par des tours d'espiègle et un espionnage continuel, Laurette vivait à part de tout le monde, comme un petit singe rusé, curieux, moqueur, et n'avait dans ses malicieuses fantaisies d'autre frein que la crainte des corrections maternelles. Ses yeux éveillés exprimaient une intelligence et une finesse d'observation extraordinaire. Tous les ridicules la frappaient, et elle en tirait bon parti

Digitized by Google

pour ses plaisirs particuliers. Peu bruyante, elle faisait ses tours à la sourdine, et restait de sang-froid et avec une mine sérieuse lorsque les autres éclataient de rire. Elle n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'ennui que me causaient les empressemens du commissaire, et plutôt par malin vouloir envers ce personnage que par amitié pour moi, elle mettait tout en œuvre pour le contrarier dans ses opiniâtres assiduités.

Un dimanche qu'il y avait grande compagnie au château, M. le commissaire Brousson nous arriva au dîner en parure très soignée, moyen de succès qu'il n'avait pas encore essayé aussi complètement. Il avait un habit de moire gris-perle brodé en chenille de toutes couleurs. Il était poudré à profusion, et sentait les essences au point de donner le mal de nerfs. Placée près de lui par une attention maligne de Mme Laurenty, j'eus à subir pendant tout le repas ses petits soins à la fois gauches et bruyans. Plein de confiance dans l'effet que devait produire le bon goût et la nouveauté de sa toilette, il se donnait des airs de triomphe, et, malgré ma froideur glaciale, il paraissait ne pas douter que pour cette fois mon cœur ne fût pris. Je ressentais toute la tristesse que donnent l'ennui et la contrainte, lorsqu'au dessert Laurette entra, et, selon la mode des enfans, fit le tour de la salle pour récolter des friandises que chacun lui prodiguait. Du plus loin qu'elle aperçut M. Brousson, elle s'arrêta pour le contempler, et je vis à sa figure qui devenait sérieuse et sournoise qu'elle avait trouvé dans son arsenal d'espiégleries une bonne malice pour me venger des importunités dont j'étais victime.

S'approchant de moi comme pour me parler, elle exprima fort naturellement par ses regards et par des gestes naïfs une vive admiration pour la belle toilette de mon voisin. Ce manége, qui chatouillait la vanité du personnage, ayant attiré l'attention de tous les convives, la petite comédienne saisit un instant de silence et s'écria : — « Monsieur le commissaire, voulez-vous que je vous dise la morale d'une jolie fable que papa a composée l'autre jour?

— Sans doute, mademoiselle, répondit celui-ci qui prenait la demande de Laurette pour une cajolerie enfantine; sans doute, vous me ferez plaisir ainsi qu'à toute la société. »

Et élevant la voix, il cria : — « Chut! messieurs, pour que chacun se disposât à écouter.

— Oh! mon Dieu, dit Laurette, voilà que j'ai honte à présent, ce n'était que pour vous, pour vous seul, monsieur le commissaire. »

Puis sur un signe de son père qui ne se doutait nullement de ce qu'elle avait en tête, elle débita aussi haut qu'elle put et avec l'expression convenable, les vers suivans :

Presqu'au-dessous de rien, l'on se croit quelque chose.
Chacun sur ce qu'il est se fait illusion :
La vanité voit mal, et l'orgueil en impose.
Tel se croit un phénix qui n'est qu'un pauvre oison.
Adieu, retenez bien cette utile leçon.

Digitized by Google

— Ma fille, dit vivement M. Laurenty, qui avait hâte de détourner l'application que toute la compagnie faisait déjà; ma fille, si vous vouliez faire preuve de mémoire, il fallait réciter la fable entière. Comme auteur, je vous sais très mauvais gré d'avoir mutilé mon ouvrage. »

Ces paroles, qui avaient pour but de donner le change sur les intentions malicieuses de Laurette, n'empêchèrent pas tous les yeux de se diriger vers le commissaire de marine, et il se fit un grand silence accompagné de sourires, comme dans l'attente de quelque nouvelle espiéglerie de la spirituelle petite fille. Encouragée par l'attitude de l'assemblée, et surtout par sa mère, qui la stimulait en dessous par des clignemens d'yeux et des signes, Laurette répondit : — « La fable, papa, je la sais sur le bout du doigt, et je vais la dire à présent, si vous voulez. C'est l'histoire d'une chenille. Et s'adressant à sa victime, elle ajouta en renforçant le son de sa voix : — D'une chenille, monsieur le commissaire.

Une laide chenille, animal rebutant,
Dont l'œil de la beauté se détourne avec crainte.

N'est-ce pas cela, Adélaïde? dit-elle en s'interrompant tout à coup. Je crois que c'est cela; dites-moi si je me suis trompée? »

Je ne pus tenir à cette dernière saillie, dont l'élégante broderie qui ornait l'habit de M. Brousson rendait l'effet irrésistible, et je partis d'un éclat de rire qui fut comme un signal, car à l'instant même toute la compagnie m'imita. Le commissaire, qui jusque-là avait roulé dans tous les sens ses gros yeux effarés, incertain si Laurette se moquait de lui, comprit enfin qu'il était le jouet de la petite fille et le but de cette raillerie générale. Il devint rouge, et jetant sur moi un regard de colère, il but coup sur coup trois ou quatre verres de vin.

Après le dîner, Clémentine, qui était fort sévère sur le chapitre des bienséances, et qui seule avait gardé, pendant que tout le monde riait, un sérieux imperturbable, Clémentine m'adressa une assez verte remontrance en présence de M. d'Artevalle. Elle m'accusait d'avoir provoqué par mon éclat de rire intempestif ceux des convives; et sans me reprocher, comme elle aurait pu le faire, d'avoir manqué de bienveillance et péché contre la charité chrétienne, elle me dit d'un ton grave et satisfait, en terminant son admonition. « Les règles du savoir-vivre défendent de gesticuler, de se moucher, de tousser, de parler trop haut, mais surtout d'éclater de rire en compagnie. Vous avez fait une chose qui fera dire de vous que vous êtes une étourdie, et je suis sûre que votre compagnon de voyage pense comme moi. »

A ce propos doctoral, M. d'Artevalle ne répondit que par un sourire dont l'expression n'était pas bien claire; et en-dessous il jeta sur moi un regard plein d'indulgence. Mon cœur, qu'agitait déjà la crainte de lui avoir déplu en effet, se sentit allégé aussitôt.

Tandis que toute la société se promenait réunie dans le jardin, moitié par

Digitized by Google

dépit contre la pédanterie de Clémentine, moitié par envie de rêver à ce qui m'occupait sans cesse, je la quittai, et m'acheminai seule vers une allée déserte qui s'enfonçait sous les ombrages les plus obscurs du parc. Au bout d'une centaine de pas, j'entendis derrière moi un froissement de feuilles, et, en me détournant, je distinguai, à travers les épais branchages qui me séparaient d'un petit sentier, la haute taille de M. d'Artevalle. M'imaginant qu'il me suivait avec mystère dans l'intention de m'aborder lorsque je serais encore plus loin, je poursuivis ma route comme si je ne l'avais pas vu, craignant, par le moindre signe de trouble, de paraître effarouchée et de lui faire changer de dessein. Arrivée dans un endroit bien solitaire, je m'assis sur le gazon au pied d'un arbre, oppressée par l'attente, par la joie, par la confusion de me voir si loin de tout le monde et bientôt si près de celui que j'aimais. Pour épier ses pas, je prêtais l'oreille avec une attention extrême; mais le cœur me battait si fort, que je ne pouvais distinguer aucun son à travers le bruit de ses violentes pulsations. Enfin, après deux minutes, j'entendis la marche ferme d'un homme qui s'approchait rapidement. Sous l'empire d'un trouble insurmontable, je restai les yeux baissés, immobile, et comme enchaînée à ma place. Mais quelles furent ma terreur et ma cruelle surprise quand ces mots : *Ah! la voilà!* prononcées avec l'expression d'une joie brutale, m'apprirent qu'au lieu de M. d'Artevalle, M. Brousson était à deux pas de moi.

Je voulus m'éloigner de toute la vitesse de mes jambes; mais ma robe s'étant accrochée à un buisson, l'odieux personnage s'élança sur moi, me saisit par la taille et me retint de force entre ses bras. Je me débattais avec violence, et je poussais des cris qui, loin de lui faire lâcher prise, semblaient l'exciter à me serrer plus fort, et le faisaient rire d'un gros rire à la fois vulgaire et méchant.

« C'est mon tour, disait-il; il faut que je me venge. D'ailleurs ce n'est pas pour rien que les jeunes filles se promènent seules dans le bois. »

Là-dessus il tenta de m'embrasser malgré mes prières et mes efforts. Il me parut que sa tête était fortement troublée par le vin qu'il avait bu au dîner. A moitié morte d'effroi et de dégoût, je me recommandais à Dieu, et, dans ma détresse, j'appelais à mon secours Marie-Rose, mon tuteur, et jusqu'à M. d'Artevalle. Tout à coup ce dernier, semblable à un génie bienfaisant, sortit d'un taillis épais, et s'avança vers nous. Sa figure était pâle, et ses regards pleins de colère et de mépris.

« Quoi! c'est vous, monsieur le commissaire! vous, qui osez!... » Et d'un geste impératif, il lui fit signe de s'éloigner.

Sans attendre la répétition de cet ordre muet, l'ignoble commissaire, dans une rage concentrée, tourna le dos et disparut sur-le-champ.

Le passage subit d'une extrême frayeur à la joie la plus vive produisit sur mes nerfs une violente secousse. Je me laissai tomber sur le gazon plutôt que je ne m'y assis, et fondant en larmes, je ne pus que balbutier des paroles sans suite, où le mot *merci* se trouvait répété dix fois. M. d'Artevalle, s'étant

Digitized by Google

placé à mes côtés, s'empara doucement d'une de mes mains, qu'il garda entre les siennes, et me dit d'une voix affectueuse : « Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous; rien ne doit plus vous inquiéter.

— Ah! m'écriai-je, c'est la joie, c'est la reconnaissance, c'est la vue de mon bienfaiteur, car vous êtes cela pour moi, qui m'émeut si fort et me fait pleurer. Mon Dieu! quel service! Ah! que ne vous dois-je pas?

— Je n'ai eu d'autre mérite que celui de la prévoyance, repartit M. d'Artevalle. M'étant aperçu que ce plat animal vous suivait depuis votre sortie du jardin, j'ai craint qu'échauffé par le dépit et par le vin, il n'eût formé le projet de vous faire quelque injure, et je vous ai suivie de mon côté. Vous voyez, ajouta-t-il en souriant, qu'il est quelquefois dangereux pour une jeune fille de rire tout haut d'un sot personnage et de s'aventurer seule au fond du bois... Comme ces dernières paroles me firent rougir : — Est-ce que mon observation est indiscrète? est-ce que je vous afflige? s'écria-t-il vivement.

— Non, lui dis-je avec un accent de tendresse que je ne songeais point à modérer; non, votre observation n'est pas indiscrète, et, loin de me blesser, elle vous donne de nouveaux droits à ma reconnaissance; elle me prouve que vous avez un peu d'amitié pour moi. Je voudrais vous entendre toujours me parler avec la franchise d'un frère, et aujourd'hui plus que jamais je regrette de n'en avoir pas un qui vous ressemble. »

Il y eut un moment de silence, durant lequel il me pressa légèrement la main qu'il tenait, et qu'il abandonna ensuite comme par réflexion; puis, après avoir un peu hésité : « S'il est vrai, reprit-il, que mes conseils vous paraissent bons à quelque chose et ne vous causent aucun déplaisir, permettez-moi de vous engager à reprendre de suite le chemin de la maison.

— Hélas! m'écriai-je tout émue et pleine de dépit à la pensée qu'il souhaitait que notre tête-à-tête se terminât si vite, vous voyez comme je tremble encore; je pourrais à peine faire un seul pas.

— Essayez, reprit-il, essayez, je vous en conjure pour vous-même. Si quelqu'un vous rencontrait ainsi défaillante et toute en larmes dans ce bois, que penserait-on? que dirait-on? Des choses qui vous soulèveraient d'indignation si vous veniez à les apprendre. Voilà comme vous parlerait un frère, ajouta-t-il après une assez longue pause.

— Et voilà comme je réponds, m'écriai-je en me levant aussitôt. Quoique j'eusse le sourire sur les lèvres, j'étais triste intérieurement. Je trouvais les discours de M. d'Artevalle fort sages, je comprenais la délicatesse de ses sentimens; mais j'aurais voulu, je le confesse, que celui de la prudence pour moi ne lui tînt pas au cœur plus fort que les autres, et que le soin de ma réputation ne l'eût pas occupé avant tout.

Quoique soutenue par lui, je marchais avec difficulté. Le désir passionné que j'avais d'entendre de sa bouche quelques paroles d'affection plus tendres et moins austères, la pensée qu'il était libre de parler sans détour, que mon trouble, l'attendrissement de mes regards, tout l'y conviait, et qu'il se taisait

Digitized by Google

pourtant; l'embarras mêlé de charme que j'éprouvais à me trouver seule avec lui dans cette solitude; enfin, mille sensations impossibles à exprimer, m'assaillirent avec tant d'empire, que mes forces nerveuses n'y purent résister. Semblable à une liqueur qui bouillonne et fermente dans un vase trop fragile, toute la vie qui s'agitait en moi, cette vie si puissante d'émotion et d'amour, parut briser sa faible enveloppe. Je chancelai deux ou trois fois, mes yeux se couvrirent d'un voile noir, des sons étranges bourdonnèrent à mes oreilles, la terre et les arbres tournèrent et disparurent. Je m'évanouis pour la première fois de ma vie.

Je ne sais si dans cet instant de défaillance un songe agréable traversa mon imagination, ou si au milieu des ombres épaisses qui enveloppaient mon esprit, j'avais encore la faculté de percevoir un fait réel, mais voici ce que je crus sentir durant ma courte léthargie. M. d'Artevalle m'ayant assise sur l'herbe appuya ma tête contre un arbre, et me soutint de son bras passé autour de moi. Sa figure était baissée sur mon visage; ses cheveux effleuraient mon front, et je frissonnais de je ne sais quel vague plaisir à ce contact léger. J'entendais avec délices sa respiration animée et le froissement de son habit de soie, lorsque tout à coup ma joue ressentit l'empreinte et la chaleur d'un baiser appliqué doucement. Que ce fût une illusion ou la vérité, je ne puis le dire, mais hélas! pourquoi le battement de mon cœur me réveilla-t-il? Lorsque j'ouvris les yeux, il n'était plus là. Ce fut en vain que je le cherchai du regard, que je l'appelai timidement, il avait disparu, me laissant seule et évanouie dans un lieu où personne ne pouvait entendre mes plaintes, et sans un très grand hasard venir à mon secours. Je restai accablée sous le sentiment de ce cruel abandon, pleurant à chaudes larmes, et n'ayant ni l'idée ni le courage de me remettre en route. Bientôt je vis accourir Marie-Rose tout effarée; je pris son bras et je rentrai, mais je ne rejoignis pas la compagnie qui faisait cercle dans le salon.

La nuit et la réflexion calmèrent la tristesse extrême que je ressentais de cette aventure, ou, pour mieux dire, par un acte d'imagination facile à mon caractère, je tournai la chose en bien, et j'en fis, au lieu d'un trait d'indifférence et d'inhumanité qu'elle m'avait paru d'abord, une preuve de passion délicate et même de dévouement. La conduite de M. d'Artevalle, lorsqu'une inspiration soudaine l'avait porté à se méfier du commissaire Brousson, à épier ses pas, à veiller sur les miens; cette conduite pouvait-elle laisser le moindre doute sur la tendresse et la vivacité de son intérêt pour moi, sur sa bonté de cœur à mon égard? S'il m'avait quittée durant mon évanouissement, c'était malgré lui, pensai-je, bien malgré lui, et parce que le sentiment des convenances du monde, si impérieux chez un homme de son caractère, lui prescrivait de ne pas courir le risque d'être vu seul avec moi dans un pareil lieu et dans un pareil moment. En obéissant à ce devoir, il avait accompli un sacrifice, il s'était fait une violence héroïque dont je devais lui savoir plus de gré que de toutes les démonstrations d'amour possible. Voilà les idées qui

Digitized by Google

m'occupèrent à mon réveil, et dont je fis part avec orgueil à Marie-Rose, au moment où elle vint le matin assister à ma toilette. — Mais si vous étiez morte, faute de secours! me dit-elle, d'un air indigné.

— Les suppositions exagérées ne sont pas des raisons, répondis-je. M. d'Artevalle savait bien qu'un simple évanouissement ne fait pas mourir: et même il devait croire que les soins d'une personne de mon sexe, dussent-ils être un peu tardifs, me vaudraient mieux que les siens. Je suis sûre qu'il a couru de toutes ses forces pour aller te chercher, et qu'il était bien ému quand il t'a parlé.

— Il était au moins bien pâle, dit ma bonne, et je ne puis vous exprimer le bouleversement que sa vue m'a causé.

— Ah! comme il m'aime! Pauvre ami, comme il m'aime! repris-je avec vivacité. Qu'il a dû souffrir lorsqu'il s'est enfui d'auprès de moi! qu'il lui eût été plus doux de suivre l'impulsion de son cœur, de me faire un oreiller de sa poitrine, de me porter dans ses bras.... Et si tu savais ce que pendant mon évanouissement j'ai cru voir! si tu savais!

— Je sais, interrompit Marie-Rose, d'un ton à la fois doux et chagrin, que le jour comme la nuit vous faites de très-jolis rêves, mais cela malheureusement ne change en rien la réalité.

Je pris fort mal cette réplique, et je boudai ma confidente jusqu'au soir.

Mme AUGUSTIN THIERRY.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

DU MONUMENT

DE MOLIÈRE.

Parmi les écrivains, race assez abandonnée des dieux et des gouvernemens, il s'en est rencontré un qui du premier coup et presque à son premier ouvrage a eu des admirateurs, et, ce qui est plus précieux encore, des ennemis. A peu près sans naissance, il a souvent été traité comme un grand seigneur par la cour la plus difficile en matière de distinctions. Comparé par les plus grands écrivains de son temps aux modèles du genre qu'il traitait, il a joui de son vivant de la protection d'un roi, de l'amitié d'une noblesse avare même d'estime, et de la constante adoration du public. Plus connu, pendant sa vie, que Corneille, mieux accueilli que Racine, plus riche que Boileau, plus aimé que La Fontaine, il a continué par sa mort une renommée littéraire dont il n'y a pas d'exemple en Europe. Immuable au centre des révolutions que le bon ou le mauvais goût a produites et a déchaînées au pied de toutes les idoles, il a résisté au silence désastreux que Voltaire fit planer pendant un demi-siècle sur la tête de Corneille; il n'a éprouvé aucun des outrages que Racine a subis au moment d'une transformation récente et dont sa joue est encore chaude; il a presque soutenu à lui seul, de son pied de bronze, tout l'édifice du XVIIe siècle, fortement ébranlé. Servi par la postérité mieux que ne l'ont jamais été conquérans, inventeurs, rois, législateurs, philosophes, son nom est écrit quelque part dans chaque ville du royaume. Si ce n'est pas une rue, c'est une place publique; si ce n'est une place

Digitized by Google

publique, c'est une théâtre qui porte son nom au fronton. Cet homme inféodé dans la pierre, incarné dans la mémoire, c'est Poquelin de Molière.

C'est à cet écrivain si peu connu, comme on voit, si peu rémunéré pendant sa vie et après sa mort, que MM. les comédiens ordinaires du roi ont voulu rendre l'honneur tardif d'un monument. Ils ont découvert une profonde injustice, et ils ont cru qu'il leur appartenait de la réparer.

Un monument s'élèvera donc pour apprendre à la postérité que, blessés de l'oubli de la nation française, de l'indifférence des Parisiens, qui ont déjà pourtant une rue Molière, un passage Molière, deux cents établissemens Molière, les comédiens français ont consacré un monument de 15,000 francs à la mémoire de Molière.

Pour subvenir aux frais de ce monument si hautement réclamé par la justice et le bon goût, des souscriptions sous toutes les formes se sont ouvertes à Paris et dans le reste de la France. Hors Paris, ces souscriptions ne produiront rien; dans Paris, elles n'iront pas à 20,000 francs : 20,000 francs, c'est moins que rien; c'est peu. Ce résultat serait presque un affront pour Molière, si Molière n'était pas plus qu'un homme, pas plus qu'un dieu, ce qui est dire moins qu'un homme peut être dans un siècle philosophique. Molière est un fait; c'est la comédie, comme Napoléon c'est la guerre, comme Homère c'est la poésie.

On l'a du moins compris ainsi, et voilà pourquoi, excepté les comédiens et quelques souscripteurs qui ne sont jamais tant hommes de lettres qu'un jour de souscription, personne n'a déboursé un petit écu enthousiaste pour le monument de Molière. On aurait tout autant ou tout aussi peu souscrit pour ériger une statue au dieu Mars ou au demi-dieu Énée. Molière sera forcé de rester immortel sans souscription.

Il y avait cependant un moyen de rattacher affectueusement l'attention du siècle au projet de MM. les comédiens français. S'ils étaient venus dire : Il existe dans la rue Richelieu une maison branlante, décrépite, de deux ou trois étages, qui a été habitée par Molière. Il y a vécu, il y a pensé, il y est mort. Cette maison vaut 40,000 francs; achetons-la. Nous la ferons adroitement étayer; en la laissant vieille, nous tâcherons qu'elle ne s'écroule pas. Nous supplierons le cadastre de ne pas abattre cette maison de Molière; nous l'attendrirons par de beaux vers, de l'éloquente prose, par des paroles en prose, en vers et en or; et si le cadastre ne nous écoute pas, nous irons nous plaindre

Digitized by Google

au roi, qui essaiera d'apaiser le cadastre, ce monstre composé de papier timbré, de niveaux, de haches et de marteaux. Nous vaincrons le cadastre d'une manière ou d'une autre. Cela obtenu, les constructions nouvelles dont la rue Richelieu s'embellira s'arrêteront respectueusement à quelques pas de distance de la maison de Molière. Nous planterons autour de la maison isolée quelques arbres, comme il en croît à la place Royale, de ces petits, de ces merveilleux arbres, qui raconteraient aux vieillards de la rue du Pas-de-la-Mule les amours de Bussy-Rabutin, si les vieillards de la rue du Pas-de-la-Mule parlaient. Un gardien ouvrira la grille aux visiteurs étrangers, et leur dira : —Ici, messieurs, Molière appuyait le pied quand il composait; là il pleurait sur la légèreté de la Béjart; là, à cette croisée, il prenait le frais après son dîner ou après le spectacle; là il mourut. — Si les comédiens français avaient ainsi intéressé au souvenir de Molière, peut-être aurait-on répondu à l'appel d'une souscription destinée à transformer en monument la maison de la rue Richelieu.

Savez-vous comment ont agi les comédiens ordinaires du roi, dès qu'ils ont eu la généreuse pensée de faire connaître Molière à la France par un monument? ils ont tout simplement ordonné la démolition de la maison placée en face de celle où Molière rendit le dernier soupir. Comme si le monument à bâtir, fût-il splendide comme le Louvre, pourrait jamais valoir la vieille maison de Molière. Etrange détermination! Mais demain, si le propriétaire de cette maison le veut, il abattra ce qui rappelait Molière à la mémoire par la voie la plus sûre, par l'angle le plus net et le plus vif. La pioche crèvera une toiture sacrée, renversera les murs, effondrera les plafonds et amoncellera en tas les pierres qui étaient la maison de Molière. Ce qui fut son escalier, son abri, son appui, sera pilé sur place. Toutefois les précautions seront bien prises : on suspendra une croix pour avertir les passans que Molière est en démolition.

Que penserait-on du respect des habitans de la Brède, s'ils abattaient la maison où vécut l'auteur de l'*Esprit des Lois?* Que diraient les journaux, si on détruisait la maison de Michel Montaigne, le château de Ferney, la maison de Mme de Sévigné? Tous nous rappelleraient l'Angleterre où le château de Pope, le chêne de Shakespeare, la maison de Milton, sont vénérés comme des objets de culte. Eh bien! cette fois, les journaux n'ont rien dit : probablement le fait était trop près d'eux pour qu'il les intéressât. Ces journaux qui, il y a trois ans, remplirent longuement leurs colonnes de l'histoire d'un fauteuil où s'était assis Molière lorsqu'il était à Pézenas, n'ont pas eu

Digitized by Google

une ligne de colère contre la destruction, possible maintenant, de la maison de Molière. A deux cents lieues de Paris le fauteuil où fut créé *Pourceaugnac*, était, pour les journalistes, une relique sainte; à Paris la maison où fut conçu le *Misanthrope* est une maison comme une autre maison. Puisqu'on veut à toute force rendre Molière à la tendresse des affections pr vées, que ne nous montrait-on dans la même ville la maison où il naquit, sous les piliers des halles, et la maison où il mourut, rue Richelieu? — Le berceau et la tombe.

Nous n'aurons que le berceau. Grace au bon souvenir de l'honnête propriétaire de la maison du pilier des halles, le buste de Molière et une inscription indiquent aux passans que c'est là que naquit l'auteur de *l'Avare*. Quant au propriétaire qui vendra un jour, pour être détruite, et ce jour n'est pas loin, la maison où mourut Molière, nous aimons à croire qu'il fera partie de la garde nationale, qu'il sera chevalier de la Légion-d'Honneur et grand admirateur des tragédies de Voltaire. C'est à lui, à ce propriétaire, qu'on devra élever une colonne, au bas de laquelle on gravera ses noms et prénoms, son âge et sa profession, avec ces mots : — *Il a vendu la maison de Molière.*

Le mal est fait : Paris aura le bonheur de jouir, dans un an, d'un exécrable monument de plus. Il avait déjà le paillasse de bronze de la place des Victoires; le bon Henri IV du Pont-Neuf; très bon en effet de ne pas se jeter dans la Seine de douleur de se trouver si laid; et le Louis XIII de la Place-Royale dont le cheval évacue un arbre, pour me servir d'une expression qui ne rend pas mon idée. Nous aurons un Molière presque aussi laid qu'un roi de France à cheval. On l'entourera d'attributs, de palmes académiques et de vers latins. Thalie pleurera d'un côté, les muses se désoleront de l'autre; on personnifiera le fanatisme; la charade sera complète. La charade de pierre coûtera 20,000 fr. et elle reproduira tout, tout excepté Molière, son regard si intelligent dans le buste de Caffieri, ce regard qui a cent lieues de profondeur, et cette bouche qui a mordu l'humanité à la joue. On reculera devant le prosaïsme des habits, de la cravate, des souliers, où bien on trouvera un sculpteur juste-milieu qui sculptera, sur le dos de Molière, un habit homérique, et à ses pieds des souliers héroïques.

Peut-être sortira-t-on d'embarras en élevant à Molière une colonne de granit avec un beau socle en marbre de Bretagne. Nous tenons beaucoup à la colonne; la pyramide n'a pas eu chez nous le même succès. C'est que la colonne est romaine; elle appartient aux traditions littéraires dont l'influence a été si longue en France. Pourquoi

Digitized by Google

l'excepter du vaste emprunt fait aux habitudes de Rome? Elle est aussi peu à nous que les tragédies et les arcs-de-triomphe. Et en vérité la colonne n'est pas plus ridicule que les arcs de triomphe, lorsqu'il n'y a plus de triomphateurs. Elle est tout simplement aussi ridicule. Une des joies de mes loisirs est de voir une colonne de quarante ou cinquante pieds monter comme une borne exagérée au milieu d'un embarras de maisons dont la moindre a deux fois la hauteur des plus hautes colonnes. Celle de la place Vendôme est beaucoup moins satisfaisante à l'œil que les tuyaux de briques de nos usines. J'en suis fâché pour la poésie des inscriptions et belles-lettres, mais les cheminées manufacturières de Chaillot et de Passy sont les seules colonnes possibles de notre temps. Les colonnes antiques dominaient les villes romaines, les hérissaient, leur donnaient une physionomie distincte; mais nos colonnes, au contraire, s'enfoncent dans des tourbillons de maisons, sont submergées, et l'on devrait dire, de nos jours, qu'on abaisse une colonne à la gloire d'un homme, et non qu'on la lui élève.

Que ne dirais-je pas de l'arc de triomphe, en général, ce fragment de mur sans commencement ni fin, ce joujou qu'il n'appartient qu'aux fabricans de chocolat et aux confiseurs de la rue des Lombards d'ériger à la gloire de la gourmandise du 1er janvier?

Mais que faire, demandera-t-on, pour consacrer la renommée d'un homme illustre? Laissez au peuple, au hasard des choses, le soin de créer des points de rappel, qui ne manqueront jamais, soyez-en sûrs. Pourquoi des colonnes? Pourquoi des arcs de triomphe? N'avez-vous pas des rues qui portent les noms de Corneille, de Racine et de Molière? Encore une millième fois, votre architecture, ce sont les rues, les places publiques, les ponts suspendus, les bateaux à vapeur. Vous ne sortirez pas de là sans ridicule. Voyez les Américains, qui n'ont pas de goût, mais du bon sens, ont-ils des colonnes? Pas l'ombre. Mais leurs villes se nomment Washington, Lafayette, etc. N'est-ce pas beau de changer un homme en une ville, c'est-à-dire faire de son nom le nom de tout un peuple? Les habitans de Washington, les mœurs de Washington, les richesses de Washington. Cela est grand à prononcer. Un citoyen de Lafayetteville! Comparez maintenant votre asperge de colonne à une contrée américaine, grande, forte, peuplée, et qui se nomme Penn!

Laissons maintenant cette question plastique qui a bien aussi son côté moral, pour dire deux mots encore sur le peu d'opportunité qu'il y a, selon nous, à bâtir un monument à la gloire de Molière.

Nous n'admettons pas de contradiction sur ce point. C'est que si

Digitized by Google

nous n'avons pas eu plus de bonnes comédies en France depuis Molière, la faute en est à Molière ou à ses prôneurs exclusifs, à ses admirateurs forcenés, qui, à genoux devant son image, donnent des coups de pied à tous ceux qui veulent prendre une petite place sur le socle, où on l'a scellé pour l'effroi bien plus que pour l'exemple des écrivains.

Le grand Molière, le sublime Molière, le divin Molière! Avec cette massue admirative, on écrase toutes les tentatives, on amortit tous les succès, ou éloigne les dévouemens les plus hardis. J'aimerais autant être possédé de l'ambition de Prométhée, que de songer à écrire une comédie pour le Théâtre-Français. Aurais-je en moi le talent de style, l'esprit, le génie, la grace, l'imagination, la verve de toute notre époque, qui est pour moi, à beaucoup d'égards, la plus grande des époques, je ne me hasarderais pas à faire une comédie en un acte pour MM. les comédiens du roi.

Que sera-ce pour un homme illustre, intéressé à ne pas compromettre sa réputation? Sa peur s'accroîtra à raison de sa renommée; plus il pourrait écrire une comédie, moins il l'écrira. Je sais des poètes autrement inspirés que Molière, je sais des romanciers autrement observateurs que Molière, je sais des vaudevillistes de génie autrement adroits que Molière à combiner un plan; d'où vient qu'aucun d'eux n'écrit des comédies? Je vous l'ai dit, parce que Molière est là. Molière empêche, décourage, dévore. Qu'on défende aux journalistes de nommer Molière, dans leurs feuilletons, pendant dix ans, et dans moins de dix ans vous n'en serez plus aux regrets de n'avoir rencontré personne pour remplacer Molière.

Je crois encore, car, si j'ai la critique rare, je l'ai causeuse, que toutes les comédies sont à peu près bonnes pour leur époque. Excellentes pour le temps, celles de Molière étaient déjà moins une réalité qu'un tableau pour la régence, comme elles ne sont plus pour nous qu'une gravure d'un fort beau fini. La régence a eu les siennes, qui sont d'un esprit délicieux; sous Louis XV, on a écrit des comédies charmantes; à la fin du XVIIIe siècle même, et à la veille de la révolution, le théâtre a eu des comédies très remarquables. — Citez-les, me dira-t-on. — Jouez-les d'abord, vous répondrai-je; et la citation sera inutile. Nous fera-t-on croire que la France n'a produit qu'un seul homme capable d'écrire de bonnes comédies? la comédie! ce genre si facile, si naturel aux Français? Ce qu'on ne me fera pas croire, car je le sais déjà, c'est que nous sommes un peuple jaloux, envieux, routinier; nous nous cabrons contre toute supériorité, jusqu'au jour

Digitized by Google

où la supériorité nous ayant mis la griffe au cou et sur la tête, nous acceptions la supériorité victorieuse et nous nous en fassions une arme. Avec Corneille on a battu Racine, avec Racine on a souffleté Voltaire, avec Voltaire vous savez qui. Molière a été la plus rude latte avec laquelle on ait fustigé jusqu'ici.

Il y aurait bien d'autres questions à soulever; je les laisse, non pas à de plus convaincus, mais à de plus intéressés dans la discussion. Depuis long-temps j'ai mon opinion arrêtée sur ce qu'il y a de vrai, de rare mérite dans Molière, et sur ce qu'il y a d'incomplet en lui. Sans tenter ridiculement de le faire descendre du trône un peu fastueux où il est placé, je tiens compte en moi des taches qui m'obscurcissent son soleil.

Mais que ceux pourtant qui sont revêtus du pouvoir exécutif dans les arts, directeurs de théâtres, journalistes et autres, y prennent garde. Pas plus que les systèmes politiques, les systèmes littéraires ne peuvent être exploités avec despotisme, même avec la raison pour soi. J'ai souvent pensé à l'ostracisme, et je n'ai pas tout-à-fait blâmé le paysan à la coquille. Aristide était peut-être trop juste. S'il eût été Molière, il aurait eu, aux yeux du paysan, le tort de se faire jouer trois fois par semaine.

LÉON GOZLAN.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Notice sur Léopold Robert,

PAR M. DERÉCEUZE.

Il est une étude à laquelle on ne peut se livrer sans émotion, c'est celle qu'on entreprend, lorsque, après avoir long-temps aimé et admiré les ouvrages d'un de ces hommes qui ont acquis la gloire au prix du bonheur, on est admis à connaître l'homme lui-même, à le suivre dans les événemens qui ont occupé ses jours, et à pénétrer le secret de son génie, en pénétrant celui de ses douleurs. Vous aviez commenté l'œuvre dans l'ensemble et les détails; après avoir saisi l'idée inspiratrice, vous aviez analysé les effets d'ombre et de lumière qu'elle avait produits; mais, si habile qu'eût été votre critique, vous n'aviez enfin pu juger que le résultat du travail au point de vue de l'art; l'enfantement était resté pour vous un mystère, et vous ignoriez ce que l'artiste avait mis de son ame dans sa composition attachante et profonde. Et maintenant que le mystère va vous être révélé, maintenant que vous allez assister à la lutte intime du génie et de la douleur, drame rempli de larmes si amères, c'est avec respect que vous soulevez les premiers voiles; et votre pieux intérêt redouble à mesure que vous découvrez l'homme sous l'artiste, la souffrance réelle sous la souffrance fictive, le vrai sous l'idéal.

C'est ce qu'on éprouve en lisant la notice de M. Deréceuze sur Léopold Robert, quoique cette notice soit fort incomplète.

Léopold Robert est, dans ce siècle, la personnification la plus touchante et la plus vraie du génie malheureux, et rien ne peut être accueilli avec indifférence de ce qui touche à cette vie si noble et si triste, si rapide et si glorieuse, dénouée par une catastrophe sanglante. Les moindres révélations ont une valeur, quand il s'agit de cette ame douée de génie, qui, dans la pratique si souvent funeste des hommes et des choses, avait eu le bonheur de rester pure et candide; qui, fatiguée des bruits du monde, savait se retirer

Digitized by Google

en elle-même comme en un sanctuaire inviolable, et, avec un désintéressement et une naïveté sublimes, avait voué un culte sans bornes aux deux passions humaines qui demandent le plus impérieusement de continuels sacrifices, et dont l'une ou l'autre, bien comprise et menée à bonne fin, suffirait à remplir toute une existence : la passion de l'art et la passion de l'amour.

A aucune époque littéraire, on n'a parlé de l'art aussi fréquemment et avec autant d'assurance que dans la nôtre; le mot est dans toutes les bouches, il passe dans tous les écrits, et volontiers, si l'on osait, chacun l'appliquerait sur son chapeau en guise de cocarde. Mais malheureusement cette foule qui fait sonner ce mot à tout propos, en ignore le sens ou le fausse à plaisir, de telle sorte que l'art, dont on n'a jamais tant parlé, n'a jamais été plus mal compris. Tandis que quelques-uns, divinisant le génie antique et frappant de déchéance le génie moderne, se persuadent que la tradition est la règle souveraine; que, venus trop tard, nous sommes déshérités à jamais de la force de créer, et que l'artiste de nos jours doit se préoccuper d'un seul souci, celui de choisir ses modèles; tandis que quelques autres, de bonne foi encore, d'un bond vont à l'extrémité contraire, et prétendent hautement que l'inspiration peut se passer de l'étude, et que l'imagination est une faculté ne relevant que d'elle-même et qui a le droit de régner, à l'exclusion de toutes les autres; — le plus grand nombre, et ceci est le symptôme le plus réel de notre décadence, laisse ceux-ci et ceux-là se débattre, ne prend point les choses au sérieux, sourit du bout des lèvres à tous les systèmes, bons ou mauvais, et, traitant l'art comme une marchandise, déclare, en réglant le soir ses comptes de la journée, que la meilleure théorie est celle qui rapporte le plus d'argent. Ainsi l'art qui est mal interprété de bonne foi par quelques-uns, est dégradé sciemment par le plus grand nombre, et il faudrait désespérer de lui, s'il n'y avait encore quelques esprits d'élite qui le représentent avec grandeur. Ceux-là sauvent l'honneur du siècle, et le siècle n'est point ingrat, et reconnaît ce service; il les paie en admiration, ce qui est le seul moyen de récompenser ces rares intelligences qui, ayant reçu l'inspiration en partage, la fécondent par les travaux les plus opiniâtres, redoublent toujours de soins, multiplient les veilles, et tantôt fouillant dans la réalité, tantôt dans la rêverie, cherchent de tous côtés le vrai et le beau, avec un enthousiasme infatigable, et, en un mot, se tourmentent sans cesse pour atteindre le but suprême de l'art, qui est de joindre la nouveauté à la perfection. Ces hommes, au milieu de notre vaste décadence, forment comme un groupe sacré. — Quand Léopold Robert est mort, il s'est fait au sein de ce groupe un vide qui ne sera pas comblé de long-temps !

L'amour n'est pas aujourd'hui mieux compris que l'art. On méconnaît son origine, on ne croit pas à sa durée, et dans les livres, comme dans le monde, on se plaît si souvent à varier ses attributs, qu'il serait singulier de dénombrer tous les commerces qui usurpent son nom, sans avoir aucune ressemblance avec lui. Qu'a de commun l'amour avec ces liaisons de la jeunesse,

Digitized by Google

sincères, mais aveugles et folles, qui apportent toujours un prompt désabusement, et souvent du repentir? Bien moins encore, il n'a rien de commun avec ces superficielles liaisons de l'âge mûr, qui n'ont pour but que la satisfaction de l'amour-propre ou des sens, et qui, comme elles se sont formées en quelques jours, se dissipent au bout de quelques mois, sans laisser de traces. C'est qu'en effet aimer, ce n'est pas seulement éprouver cet ardent besoin d'expansion, cette exubérance de sève, cette infinité de vagues désirs qui bouillonnent dans le cœur de l'adolescent, qui égaraient Chérubin, et lui faisaient dire : *Je vous aime*, à Suzon, à la Comtesse, aux arbres du jardin, au vent qui passait, et même à la vieille Marceline. Ces élans passionnés ne sont pas l'amour, puisqu'ils s'adressent à toutes choses, sans discernement et sans choix, et qu'ils ne durent qu'un printemps. — Aimer, ce n'est pas non plus avoir été ébloui par un ensemble de beauté qu'on n'a fait qu'entrevoir, et se sentir violemment attiré vers cet objet à peine connu, qu'on pare de perfections imaginaires. Dans ce cas, c'est la tête seule qui agit, et s'il est dans la nature de ce sentiment de s'accroître quand il rencontre des obstacles, de grandir dans la lutte, il est dans sa nature aussi de ne pas survivre à sa victoire, de s'ensevelir dans son triomphe. — Aimer, c'est se dévouer sans réserve à un être dont l'ame vous a livré tous ses secrets, et qui, chaque jour, à mesure qu'il se dévoilait à vos yeux, vous attachait d'un lien de plus, jusqu'à ce qu'enfin il se soit révélé à vous dans toute sa vérité, et vous ait attaché invinciblement. Dès-lors, le monde, les choses, votre existence et celle des autres, ont pris une face nouvelle, vous avez tout vu s'animer autour de vous; vous avez compris que l'heure la plus décisive de votre vie venait de sonner; l'être si long-temps cherché en vain était trouvé, et c'est avec un enthousiasme sérieux que, vous identifiant à ses douleurs et à ses craintes, comme à ses joies et à ses espérances, vous avez senti que désormais vous ne pouviez plus vivre que pour lui et par lui. — Peu de cœurs sont aujourd'hui capables de ce dévouement intelligent et sans réserve, qui prime toutes les autres affections terrestres, et qui élève l'homme à une si grande hauteur, qu'il perd de vue plus d'une fois sa misère et son néant, et qu'il touche presque à l'infini. — Eh bien! s'il s'était voué à l'art dans sa plus pure essence, c'est encore à l'amour dans son essence la plus pure que s'était voué le peintre des *Moissonneurs!*

Quelle destinée eût été plus belle et plus digne d'envie que celle de Léopold Robert, si chacune des deux passions qui le dominaient lui eût accordé son prix glorieux? mais une fit défaut; l'amour le trompa, et les déceptions de l'amour empoisonnèrent chez lui les joies de la gloire. Les ames tendres et poétiques comme la sienne, il n'est que trop vrai, sont plus malheureuses d'un revers qu'elles ne sont heureuses d'un triomphe; si grand que soit le bonheur qui leur arrive, elles en sentent toujours un peu le vide, et ne se livrent qu'à moitié; le désespoir seul, s'il tombe sur elles, les possède sans partage. Lorsqu'à la même heure elles sont victorieuses sur un point, et

Digitized by Google

vaincues sur un autre, la victoire qu'elles obtiennent ici leur importe peu : elles ne voient que le désastre qui les frappe là-bas.

Pendant cinq ans, Léopold Robert avait vécu d'une espérance, et le jour où cette espérance fut brisée, il éprouva les atteintes de cette maladie dévorante qui enleva au Tasse sa raison, et sema d'inquiétudes sans nombre la vie de Molière. Qu'on se représente cet infortuné Molière, pâle et souffrant, écrivant à M. de Rohault, avec cette plume qui venait de tracer quelque admirable scène que la foule devait applaudir le lendemain : « Mon cher monsieur, je suis le plus malheureux des hommes; ma femme ne m'aime pas! » Je suis le plus malheureux des hommes, écrivait aussi Léopold Robert, parce qu'il n'était point aimé, et il disait vrai. De toutes les peines de cœur devenues illustres de nos jours, on peut croire que la sienne a été la plus profonde et la plus violente; car, sans être initiés aux détails, nous en connaissons le résultat; il en est mort, jeune encore, et malgré le baume que la gloire répand sur toutes les blessures, tandis que les années ont blanchi le front des poètes qui ont créé *Werther* et *René*.

Si l'auteur de *Mademoiselle Justine de Liron* eût été dans les secrets de Léopold Robert, et qu'il lui eût été permis de tout dire sans réticence, il n'est pas douteux qu'il eût ajouté un chapitre de l'intérêt le plus pathétique à cette vaste histoire de l'amour, dont on trouve en tant de lieux des pages éloquentes. Ce chapitre sera-t-il écrit un jour? Les lettres qu'a laissées Léopold Robert sont-elles des confidences détaillées sur ses longues angoisses? ou bien cette ame silencieuse a-t-elle quitté la terre sans se répandre dans le sein d'un ami, et, sur cette grande douleur, serons-nous réduits, pour tout développement, aux vagues indications de la brochure de M. Delécluze?

Quoique fort incomplète, cette notice, nous l'avons déjà dit, intéresse vivement. Si elle n'exprime pas, elle fait deviner tout le charme que trouva Léopold dans sa passion naissante; puis, quand il n'était déjà plus temps, les efforts qu'il fit pour la vaincre. Il s'enfuit alors à Florence. On le voit aller de Venise à Rome, de Rome à Venise; mais le moment était passé où les distractions des voyages auraient pu le guérir; le mal avait fait trop de progrès, et, pour que le peintre des *Moissonneurs* pût être sauvé, il eût fallu qu'en fuyant Florence il lui eût été possible de se fuir lui-même.

Les lettres que cite M. Delécluze, et qu'il a choisies dans une longue correspondance de Léopold Robert avec M. M..., renferment peu de détails intimes sur la situation morale de l'artiste. Cependant, d'après ces lettres, écrites avec tant de calme, on peut se faire une idée des ravages opérés dans l'ame du malheureux Léopold. Il en était venu (qui dira après combien de souffrances?) à ne prendre qu'un faible intérêt à cet art, pour lequel, en d'autres temps, il sacrifiait son repos et compromettait sa vie. Il ne parlait plus d'avenir, et sans doute que son nom, sa gloire et ses œuvres lui apparaissaient déjà dans le passé. « Je suis hors du cercle, écrivait-il à M. M..., et pour vous dire une chose qui vous le prouvera mieux encore, c'est la

Digitized by Google

prière que je vous fais de ne pas vous donner l'ennui de chercher des occasions pour m'envoyer les articles de journaux qu'on va écrire sur le salon. Je suis bien reconnaissant de ce que vous y avez pensé; mais peut-être que la peine que vous auriez serait plus grande que ma curiosité. » Et lorsque, de peur d'avoir effrayé son ami, il ajoutait : « Vous allez avoir l'idée que la peinture ne m'intéresse guère; il n'en est pourtant pas ainsi; j'aime trop cette chère peinture pour que l'on puisse m'accuser d'indifférence. » Il faisait un pieux mensonge. L'artiste n'était plus, et l'homme ne devait pas lui survivre longtemps; l'homme était hors du cercle et ne devait point y rentrer.

Les autres fragmens cités par M. Delécluze sont, pour la plupart, l'expression des théories de Léopold Robert sur son art. Quoique la théorie ne soit pas ici à beaucoup près, quant à la rédaction, à la hauteur de l'œuvre, on éprouve cependant un véritable charme à la lecture de ces lettres, où l'artiste exprime son amour intelligent et naïf de la nature, son respect profond pour le vrai, et révèle avec quelle sage lenteur, avec quelle admirable patience, il traduisait sur la toile des inspirations si belles, mais si lentes à éclore, fruits durables qui ne voulaient naître et mûrir que sous la rosée abondante de ses précieuses sueurs.

Le morceau de la notice qui offre le plus de détails intéressans, c'est la lettre de M. Aurèle Robert. Si après avoir lu cette lettre, toute pleine de vraie douleur, où M. Aurèle Robert raconte avec attendrissement toutes les anxiétés, tous les tourmens de son frère; si, après s'être bien pénétré de la situation d'esprit et de cœur de Léopold Robert, on revient à ses œuvres, comme on en comprend mieux le sens! Maintenant que vous savez comment et au milieu de quelles tristesses l'ame du peintre s'est répandue dans son tableau, ce tableau, que vous connaissez si bien, s'éclaire d'un nouveau jour; tel détail vous attache que vous aviez à peine aperçu.

Voici comment M. Aurèle Robert raconte la mort de son frère : « .... Tout troublé, j'arrive au palais Pisani; je demande à notre vieille servante si mon frère y est. — Oui. — Par où est-il entré? — Il a donné le tour. — Je donne le tour, je trouve la porte fermée. Un trait de lumière m'a frappé. Tout mon sang se met en mouvement. Je fais une courte prière pour demander à Dieu du secours, et je revole à la première porte, que j'essaie d'ouvrir avec ma clé. Je frappe, j'appelle; rien. Je m'élance comme un furieux sur la porte, que je brise avec effort. Je traverse un petit vestibule, j'enfonce la seconde porte comme la première. Grand Dieu! quel coup de foudre! Mon pauvre Léopold étendu la face contre terre, au milieu d'un lit de sang! Pétrifié à cette vue, je tombe à genoux pour recevoir deux soupirs qui s'exhalaient encore de cette pauvre dépouille mortelle. Notre vieille bonne pousse des cris et des gémissemens; je la supplie d'aller chercher du secours, et je reste seul. Je jette alors les yeux avec effroi sur ses mains pour chercher l'instrument cruel qui m'a ravi ce malheureux frère; je le vois posé sur une malle, où le sang avait coulé d'abord, et d'où Léopold était tombé après avoir fait le coup infernal. »

Digitized by Google

Les stoïciens appelaient le suicide une sortie raisonnable; Sénèque disait : « Ce n'est pas vivre, qui est une bonne chose, c'est bien vivre. » Et il ajoutait : « Le sage vit autant qu'il doit, non autant qu'il peut. » Singulière philosophie que cette philosophie stoïcienne! Elle isolait l'individu au milieu de la société, elle en faisait un être libre de tout lien, exempt de tout devoir, né pour se repaître sans relâche de jouissances égoïstes. Elle considérait le monde comme un lieu de plaisir, et très conséquente avec son principe, déclarait qu'une fois engagé dans la vie, qui devait être une suite non interrompue de voluptés, il était prudent de rebrousser chemin lorsque le but vous échappait, c'est-à-dire lorsqu'à la place du plaisir on rencontrait la douleur! Où en serions-nous dans ces temps de défaillances morales, si cette philosophie prévalait encore? Mais la société moderne, éclairée par l'idée chrétienne, a vu les choses au vrai jour; l'homme n'est plus un être isolé, né de lui-même, qui vit pour lui seul, et disparaît, quand bon lui semble, sans qu'aucune loi divine soit enfreinte, sans qu'aucune harmonie sociale soit troublée. L'œil éternel le suit d'en-haut avec sollicitude, et mille liens le retiennent ici-bas. Ne rencontre-t-il pas un devoir à chaque pas qu'il fait sur cette terre, qui n'est plus un lieu de plaisir, mais un lieu de travail et de perfectionnement? La question morale a donc été changée de fond en comble, et la sortie raisonnable est devenue un crime religieux et social.

Même en dehors des idées chrétiennes, les preuves abondent contre le suicide. Il suffit de croire en Dieu et à une vie future pour se convaincre que la mort volontaire est un crime et un acte de folie. Les athées seuls seraient conséquens si, lorsque l'existence leur pèse, ils la jetaient de côté; mais les athées ont plus de prudence que de logique, et ils se résignent à vivre.

Ainsi le christianisme, la philosophie, le sentiment intime, protestent à la fois énergiquement contre le suicide. Mais, hélas! pourquoi les meilleures preuves sont-elles insuffisantes contre le désespoir? Léopold Robert passait de longues heures à méditer la Bible; il était profondément religieux, il avait horreur du suicide, et cependant il s'est tué. Et pour expliquer cette étrange et funeste contradiction, il n'est pas nécessaire de supposer, comme le fait M. Delécluze, qu'à l'heure fatale où la main de Léopold s'est armée, il y eut dérangement dans ses facultés mentales. D'après ce qu'on nous assure, cette intelligence ne s'est pas un seul instant obscurcie; il est arrivé, ce qui arrive malheureusement quelquefois, que le désespoir a été plus fort que la raison. Et par là nous ne voulons pas excuser ce suicide, qui est toujours un crime; nous en donnons l'explication qui nous paraît exacte. — Le désespoir avait absorbé de proche en proche le sentiment de la volonté, et il emportait Léopold Robert, dont la raison était devenue une force inerte, qui, mise hors de combat, n'était plus que simple spectatrice. Léopold Robert était comme un nageur dont les membres sont frappés d'une paralysie soudaine, et qui, conservant la lucidité de son esprit, se voit entraîné par le courant irrésistible, et ne peut avancer ni reculer l'instant où il se brisera contre le rocher.

Digitized by Google

On a fort habilement analysé chez Léopold Robert le talent de l'artiste, ce talent si original dans sa simplicité, si sobre et en même temps si fécond. Nous avons voulu seulement, d'après la notice de M. Delécluze, dire quelques mots sur l'homme. Bien des réflexions se pressent encore sous notre plume, mais nous nous arrêtons, nous souvenant à propos de ces paroles de M. de Châteaubriand : « Il y a des morts dont le simple nom nous dit plus qu'on ne saurait exprimer. »

Léopold Robert est un de ces morts, et son nom s'associe désormais, et en première ligne, à ceux de ces grands et malheureux artistes enlevés à la terre prématurément et pleins d'avenir. Si on écrit un jour l'histoire de la vie de ces artistes, on écrira dans toute leur diversité l'histoire des douleurs humaines. Toutes les infortunes seront en effet résumées dans la longue et triste légende de ces poètes, de ces peintres et de ces musiciens, qui n'ont fait qu'une apparition dans le monde, nous ont légué des chefs-d'œuvre, et sont sortis, dans tout l'éclat de leur force, volontairement ou malgré eux. L'un a déjà chanté sa maîtresse et la nature en vers harmonieux, et qui doivent être immortels, mais il croit n'avoir rien fait encore, et il amasse laborieusement pour ses compositions futures des trésors de style et de pensées. Il est jeune, il attend la gloire, il aime la vie, et on l'immole, quand il a à peine tracé le plan de son poème; pauvre André Chénier! Un autre, l'auteur de *Freischütz*, tombe dans le dénuement, loin de sa famille et de sa patrie, et meurt en sollicitant en vain à son profit une représentation de son chef-d'œuvre, qui sera accordée à sa veuve et à ses enfans! Un troisième a employé les belles années de sa jeunesse à triompher de la pauvreté et de l'obscurité; et quand il sort vainqueur de cette lutte opiniâtre et héroïque, quand la fortune et la gloire viennent à lui, il s'enveloppe de son manteau et se tue; vous reconnaissez Léopold Robert!

PAULIN LIMAYRAC.

Espagnoles et Françaises,

PAR Mme CH. REYBAUD.

Nous sommes en retard pour parler d'un livre qui se distingue, par la grace de l'invention, par l'élégante sobriété du style, de la foule des publications du même genre. L'auteur de ce livre, Mme Reybaud, est, parmi les romanciers actuels, un de ceux qui ont obtenu les suffrages les plus unanimes et qui ont su le mieux les mériter par d'heureux et de patiens efforts. Chaque livre que Mme Reybaud publie, a donc droit à un examen sérieux. Parmi tant d'œuvres nées d'une ambition, d'une volonté frivoles, *le Château de Saint-Germain*, *Espagnoles et Françaises*, révèlent un talent véritable et persévérant.

Sous le rapport de l'exécution, le recueil de nouvelles, publié sous le titre d'*Espagnoles et Françaises*, indique, dans le talent de Mme Reybaud, un progrès incontestable. *L'Avocat Loubet*, *les Deux Perles*, doivent être ran-

Digitized by Google

gées parmi les œuvres où elle a le mieux réussi à concilier l'exécution avec l'invention. Aucun des romans précédens de Mme Reybaud n'est plus habilement conçu que l'un de ces récits, et de plus, la mise en œuvre révèle une main délicate et soigneuse; l'exécution des nouvelles l'emporte sur l'exécution des romans par la précision et la finesse. Mme Reybaud s'est appliquée, cette fois, avec un égal zèle, aux deux parties de la tâche imposée à l'artiste. Son devoir n'est plus de chercher de nouveaux chemins, de découvrir un nouveau but plus digne que le premier de sa patience. Pour mériter les applaudissemens qui ont déjà accueilli ses œuvres, il suffit qu'elle persiste dans ses efforts et qu'elle avance sans hésiter dans la route qu'elle vient de choisir.

Quelques lecteurs regretteront dans ces nouvelles l'intervention de l'analyse, mais leur regret ne survivra pas à la réflexion. Avec plus de justice ils cesseront de critiquer la précision et le mouvement, au nom de l'abandon et du calme. Réclamer dans une nouvelle italienne la conduite savante et mesurée du roman anglais serait œuvre de caprice et non pas de raison. Mme Reybaud s'est proposé pour modèle les conteurs espagnols; elle a dirigé ses efforts vers l'abondance et la rapidité du récit plutôt que vers l'épanchement et l'analyse. La critique n'aurait droit de blâmer son œuvre que si le but choisi par elle ne méritait pas ses efforts; mais c'est là une question facile à résoudre. Cervantes n'est pas un modèle moins digne d'être étudié que Richardson.

Claude Stocq, qui ouvre le recueil, n'est pas, pour le choix et la disposition des matériaux, la nouvelle que nous préférons; mais cette remarque ne porte que sur l'ensemble, et chaque partie de *Claude Stocq*, examinée séparément, révèle une main consciencieuse et délicate.

Théobald, *Un Mariage*, doivent se placer parmi les récits les mieux exécutés du recueil. *L'âme en Peine* est un essai très heureux de narration franche et vive. Les vieilles romances espagnoles ont fourni, dans *les Amans de Teruel*, le sujet d'une étude intéressante.

Mais quatre des nouvelles qui composent ce livre nous ont paru mériter une attention spéciale. C'est surtout dans *l'Avocat Loubet*, dans *le Comte de Peñaparda*, dans *Lazarilla*, dans *les Deux Perles*, qu'une mise en œuvre soigneuse est unie à des plans, à des conceptions habiles.

Si l'on estime surtout le mouvement, la disposition savante d'une donnée dramatique, on placera *l'Avocat Loubet* au premier rang parmi les nouvelles de Mme Reybaud. Depuis l'exposition jusqu'au dénouement, il n'est pas dans *l'Avocat Loubet* une scène inutile; l'enchaînement vigoureux de toutes les parties ne laisse pas l'intérêt s'affaiblir; chaque page soutient ou augmente l'émotion. La netteté des personnifications a été quelquefois sacrifiée, dans cette nouvelle, à la rapidité du récit. Toutefois, le reproche que nous formulons ici ne saurait s'appliquer à la marquise d'Argevilliers. Parmi les nombreux personnages qui se groupent autour de l'avocat, la marquise se distingue par la fermeté, par la précision du dessin.

Un talent gracieux se révèle dans les premières scènes et dans le dénoue-

Digitized by Google

ment des *Deux Perles*. La mort de Blomberg sous les fenêtres de sa maîtresse, au milieu des jardins de Buen Retiro, offrait un beau thème que Mme Reybaud a traité habilement. Bien que *les Deux Perles* le cèdent à *l'Avocat Loubet* pour l'animation, pour la rapidité du récit, la première de ces nouvelles doit, à notre avis, être préférée à la seconde. Le travail d'idéalisation, d'interprétation, que l'art impose, et dont on cherche en vain les traces dans *l'Avocat Loubet*, est accompli dans plusieurs scènes des *Deux Perles*.

L'introduction du *Comte de Peñaparda* est encadrée habilement dans un paysage sobre, harmonieux. L'arrivée de Pablo et de Benito à l'Escurial, le modeste repas sur l'herbe, la rencontre des dames inconnues, sont des scènes pleines de charme et d'intérêt. La Palomita est une figure aimable et gracieuse. Quelques lecteurs verront avec peine, à la fin de cette nouvelle, Pablo se consoler de l'amour par l'ambition. Toutefois ce dénouement est en harmonie parfaite avec une œuvre qui repose sur l'observation plus que sur la fantaisie.

Dans *Lazarilla* comme dans *l'Avocat Loubet*, un seul caractère est développé, et cette étude suffit pour attacher, pour émouvoir. La plupart des nouvelles de Mme Reybaud se distinguent par l'abondance, par la facilité de l'invention. Dans *Lazarilla*, au contraire, c'est le talent d'exécution qui domine. Le défaut de concentration, défaut que Mme Reybaud sait ordinairement éviter, pourrait nuire à l'intérêt de *Lazarilla*, si chaque scène de cette nouvelle, prise isolément, avait rencontré une main moins habile et moins patiente. Lazarilla mérite d'ailleurs le même éloge que la marquise d'Argevilliers: c'est un personnage dont l'exécution à la fois pleine d'énergie et de finesse ne laisse rien à désirer.

Le style de Mme Reybaud a gagné en élégance et en sévérité. Dans ses premiers ouvrages, elle paraissait attacher moins d'importance à l'expression qu'à l'invention de la pensée. Dans *le Château de Saint-Germain*, dans *Deux à Deux*, et surtout dans son recueil d'*Espagnoles et Françaises*, Mme Reybaud a paru mieux comprendre les exigences de l'art. Parmi les qualités de l'écrivain, il en est une qui convient surtout au genre qu'elle paraît préférer, et aussi, nous le croyons, à la nature de son esprit : cette qualité, c'est la concision. Qu'elle s'essaie donc à envelopper d'un tissu élégant et ferme une narration rapide! elle aura savamment dirigé ses efforts.

Nous insisterons en finissant sur l'heureux choix qu'a fait Mme Reybaud en abordant, dans cette dernière œuvre, le cadre de la nouvelle. L'allure vive du conte sied mieux, sans contredit, à l'auteur d'*Espagnoles et Françaises* que les développemens de l'analyse. C'est donc à la concentration, à la forme sobre et contenue du drame ou du récit dramatique, plutôt qu'à la forme souple et indéterminée du roman de mœurs ou du roman intime, que Mme Reybaud doit s'arrêter. Son livre nous l'a prouvé : pour arriver à la précision, à l'harmonie, cette voie est, de toutes celles qu'elle puisse choisir, la plus rapide et la plus sûre. D. M.

Digitized by Google

BULLETIN.

Nous avons assisté cette semaine à une sérieuse et consciencieuse discussion, celle des crédits d'Afrique. Nous avons entendu des adversaires du système de colonisation, des adversaires de l'occupation militaire, des adversaires de l'occupation, même restreinte, et cependant personne n'a osé proposer ouvertement l'abandon d'Alger, pas même M. Desjobert, dont les répugnances n'ont pas abouti à une proposition formelle. Il faut donc garder Alger, de l'aveu même de ceux qui ne voient que des désastres dans la possession d'Alger. Or, puisqu'on veut garder Alger, il était juste de donner au gouvernement les moyens de le conserver. Le tableau rembruni qu'ont fait de l'Afrique les adversaires du projet de loi, n'était aussi qu'une raison de plus de ne pas refuser le concours de la chambre aux mesures que prend le gouvernement pour améliorer cette situation. Entre l'évacuation d'Alger et sa possession, il n'y avait pas de biais à prendre, et, encore une fois, personne ne proposait l'évacuation d'Alger.

Le ministère actuel, en portant aux chambres la demande qui fait le sujet de cette discussion, a voulu mettre fin, avec franchise, aux fictions qui s'étaient succédé sous les divers ministères précédens. Chaque année, depuis 1834, l'effectif de l'armée d'Afrique avait dépassé lechiffre des commissions et du budget. En 1834, on avait fixé le contingent à 21,000 hommes pour l'occupation d'Oran, de Bone et d'Alger. Ce fut un effectif de 31,863 hommes qui figura dans la loi des comptes pour cette même année. En 1835, 23,837 hommes avaient été jugés nécessaires; le chiffre s'éleva à 30,885. En 1836, au lieu de 22,931, on employa 31,629 hommes. Depuis, la nécessité de faire exécuter le traité de la Tafna, d'occuper Constantine, d'assurer nos communications avec des points plus éloignées, ont exigé un contingent de 42,067 hommes. C'est là notre effectif actuel : il n'est pas encore de 50,000 homme

Digitized by Google

comme on le répète souvent dans la discussion; mais il est de plus de 40,000, et c'est déjà beaucoup.

Le ministère n'a cherché, comme on l'avait fait précédemment, ni à dissimuler ce chiffre à la chambre, ni à se le dissimuler à lui-même. Il n'a pas voulu non plus consacrer le principe de l'affaiblissement des cadres de l'intérieur, pour les besoins de l'armée d'Afrique. Il demandait que les 25,079 hommes qu'il a été dans la nécessité d'enlever à l'armée de l'intérieur fussent remplacés. Il était très juste et très naturel de discuter à cette occasion sur la question d'Afrique, d'épuiser à fond ce sujet, s'il est possible; mais le fait est qu'il s'agissait encore plus de la sécurité de la France que de la conquête de l'Afrique. Notre armée de l'intérieur a été établie par la chambre sur le pied de 278,066 hommes. La laissera-t-on au-dessous de ce chiffre? C'était là toute la discussion. Rappeler les 25,079 hommes qui sont en Afrique, c'eût été évacuer l'Afrique, ou du moins amener la nécessité de cette évacuation dans un terme très rapproché, et il est évident que ce n'était le dessein de personne dans la chambre. Nous voulons dire que personne n'a exprimé hautement cette pensée.

La chambre a délibéré sous une première impression que le ministère s'est trouvé avoir à combattre. Nous parlons du rapport de M. Dufaure, au nom de la commission d'Afrique. Ce rapport est dur et tranchant, et il l'est autant à l'égard de la commission elle-même que de la chambre; car les avis étaient partagés dans la commission au sujet de ces 25,079 hommes détachés de l'armée de l'intérieur pour le service d'Afrique. Dans cette commission se trouvaient M. Guizot, qui a si nettement exprimé le désir qu'il a de voir la domination française se maintenir en Afrique, M. Baude, M. Thiers, M. le général Bugeaud, et plusieurs autres députés, qui sont loin des opinions de M. Dufaure, à ce sujet. Cette partie de la commission qui se trouvait divisée par moitié, n'a pas entendu, sans doute, appuyer l'amendement de M. Dufaure, et surtout les termes dans lesquels il est rédigé. — Ni l'honneur ni la sûreté du pays ne réclament ce surcroît de dépense, disait M. Dufaure, et l'amendement fera respecter le droit des chambres que le ministère a violé en anticipant sur leurs votes. — Cet excès de rigorisme aurait été le blâme de tous les ministères précédens, qui, tous, ont anticipé, par nécessité, sur le vote des chambres, c'est-à-dire qui ont dépassé les crédits accordés. Et encore ce reproche est-il inexact, car le ministère n'a fait que déplacer nos soldats, et c'est justement pour cela qu'il est venu demander aux chambres de remplir la lacune que ce déplacement a laissée dans l'armée. Certes, si un ministère avait le droit de venir demander un bill d'indemnité aux chambres pour une augmentation d'effectif, ce serait après avoir réussi à pacifier l'Afrique d'un côté, par un traité, et d'un autre, par la conquête. Mais le ministère ne s'est pas cru en droit, même dans son succès, de s'écarter des limites imposées par le vote des chambres; et s'il se trouvait aujourd'hui en désaccord avec elles, ce serait sur le chiffre de l'armée de l'intérieur, qui est de 25,079 hommes au-dessous du

Digitized by Google

nombre que les chambres ont fixé. Où se trouve donc la violation des votes de la chambre, signalée par M. Dufaure? On voit que le rapporteur avait dépassé lui-même les limites de sa mission, en adressant au ministère un reproche tout-à-fait dénué de fondement. S'il s'était borné à refuser le crédit demandé, à la bonne heure; mais ce refus même ne résultait pas des votes de la commission, qui se trouvait partagée. Au nom de qui parlait donc M. Dufaure?

Dans un écrit très remarquable, M. Th. Jouffroy, député du Doubs, avait exposé la situation de notre colonie d'Alger, sans dissimuler nos fautes, mais en indiquant clairement les moyens de les réparer. On peut dire qu'une partie de ces fautes est déjà réparée entièrement, et que l'administration de l'Algérie s'améliore tous les jours, sous l'œil sévère et pénétrant du maréchal Valée. D'autres écrits dus au général Bugeaud et à M. Desjobert avaient préparé la discussion de la chambre. Celui de M. le général Bugeaud surtout, qui propose des colonies militaires, avait frappé tous les bons esprits, et répondait en quelque sorte à la vivacité avec laquelle M. Desjobert s'élevait contre tous les systèmes d'occupation d'Alger. Peut-être même ces deux premières publications ont-elles empêché M. Desjobert de proposer formellement à la tribune l'évacuation d'Alger. Il est vrai que les conclusions de M. Dufaure, si elles avaient été adoptées, eussent évité cette peine à l'honorable député.

La discussion nous a appris que loin de faire des progrès, l'idée de l'évacuation d'Alger recule au contraire. Nous voyons bien des partisans de l'occupation restreinte, des comptoirs militaires, de l'emploi des Arabes contre les Arabes; mais M. Jaubert lui-même ne consent pas à borner la puissance navale de la France, dans la Méditerranée, au port de Toulon, et à l'exclure de la côte d'Afrique. Quant à M. Guizot, on l'a vu avec plaisir se rapprocher du ministère dans cette question, et nous ne pensons pas, comme l'ont dit hautement ses amis, même à la tribune, qu'il ait eu, en cela, la pensée d'effacer une des nombreuses divergences politiques qui le séparent du centre gauche. Un esprit tel que celui de M. Guizot se décide par de hautes et consciencieuses réflexions, et non par des considérations de ce genre.

M. Desjobert s'est bien fait une affaire de conscience d'attaquer nos établissemens d'Afrique, pourquoi M. Guizot ne s'en ferait-il pas une de les défendre? L'antipathie de M. Desjobert pour l'Afrique va si loin, qu'il a avancé, croyant l'avoir lu dans un écrit de M. Berbrugger, que l'Afrique n'a ni bois, ni eau; sur quoi M. Jaubert, peu difficile en fait de saillies, s'est écrié que ce sont de bien mauvaises affaires que celles où il n'y a pas de l'eau à boire. Pour l'eau, nous ne contestons pas qu'elle est rare en Afrique, quoiqu'elle n'y manque pas. Mais, quant aux bois, M. Berbrugger avance, au contraire, qu'il y a des forêts de vingt mille hectares dans l'ancienne régence d'Alger. M. Desjobert voudrait qu'on ne tirât pas de coups de fusil contre nos soldats en Afrique. Hélas! nous le voudrions bien aussi, quoique nos braves soldats ne s'en soucient guère; mais ce n'est malheureusement qu'à ce prix

Digitized by Google

qu'on fait des conquêtes, et qu'on les conserve pendant les premières années. Il en est ainsi de l'argent que nous coûte Alger. Se plaindre de risquer des hommes, de dépenser l'argent, quand on s'est emparé, depuis huit ans seulement, d'un territoire de deux cent cinquante lieues, sur un autre hémisphère, c'est vouloir renoncer à toute expédition lointaine. Il est vrai que c'est là ce que veut, au fond, M. Desjobert; mais heureusement la chambre ne paraît pas disposée à suivre son avis.

M. Piscatory ne croit pas non plus à la civilisation de l'Afrique. La France, selon lui, est poussée de temps en temps par quelque grande pensée, comme était celle des croisades; mais ces grandes pensées sont stériles en résultats immédiats et positifs. Nous croyons, nous, que les grandes pensées ne sont pas incompatibles avec les grands résultats, et, puisque M. Piscatory n'est pas partisan de l'abandon d'Alger, il aura peut-être, quelque jour, la joie de voir qu'il s'était trompé. Une bonne administration et quelques années d'efforts nous permettraient d'occuper l'Algérie sans le grand déploiement de forces que nous y portons aujourd'hui. Les Turcs dominaient l'Algérie avec quinze mille hommes; mais leur domination était ancienne, et la nôtre ne l'est pas. C'est là tout le nœud de ces embarras. M. Piscatory a cité le Canada. Si nous lui disions le chiffre des sommes versées par l'Angleterre dans le Canada, il en serait effrayé, et cependant le Canada est moins productif que l'Afrique. Ce pays a toutefois valu à l'Angleterre un surcroît de commerce dont la balance est en faveur de la métropole depuis quelques années. Voilà le fruit de la patience et d'un bon calcul. Nous ne citons ce fait que pour affermir M. Piscatory dans sa résolution de conserver Alger, car nous ne pensons pas que les nations doivent avoir des vues désintéressées de peuple à peuple; la générosité doit marcher d'accord avec les intérêts, et si l'Afrique nous apparaissait comme à M. Piscatory, nous serions d'avis de l'abandonner au plus vite.

En répondant à la fois à M. Piscatory et à M. Bresson, intendant d'Afrique, qui a, ce nous semble, poussé un peu loin le droit de séparer le député du fonctionnaire, M. Molé a nettement posé la question. Il a déclaré qu'il n'entendait pas dépasser le chiffre de 50,000 hommes. M. Molé croit à une plus longue durée du traité de la Tafna que ne le suppose M. Bresson; et, en effet, le moyen de faire durer ce traité, c'est d'abord d'y ajouter quelque foi. Que veut-on que pensent les Arabes, si ceux qui ont pour mission d'exécuter ce traité vis-à-vis d'eux n'y croient pas eux-mêmes? Plusieurs systèmes ont été soumis au conseil. M. Bresson, le général Bugeaud, proposent le leur; le maréchal Valée a le sien. L'expérience de huit ans offre le sien aussi, qui sera peut-être le meilleur. Nous ne savons quelle dose de sagesse préside aux affaires de ce monde, et si elle est bien petite, comme le prétend, après le chancelier Oxienstern, M. Guizot; mais les choses ne vont pas plus au hasard en Afrique qu'ailleurs, comme on l'a dit très heureusement. La discussion qui vient d'avoir lieu, prouve elle-même que la chambre fait de grands progrès dans la question d'Afrique, et qu'elle s'éclaire chaque jour. Pense-t-on

Digitized by Google

qu'il n'en soit pas ainsi du gouvernement, qui a cette question sous les yeux, non pas passagèrement, comme la chambre, mais sans cesse, et qui l'étudie sous toutes les faces, à l'aide de tant de rapports différens?

Pour M. Berryer, il se trouve placé en dehors de toutes les questions; et par la fatalité de sa position, il s'en éloigne d'autant plus qu'il s'élève plus haut. Son discours a été le panégyrique de la restauration. Rien de plus juste. Mais la situation de M. Berryer est si fausse, que, malgré tout son talent, il a fait valoir le gouvernement actuel aux dépens de la restauration, en citant la communication du gouvernement de Charles X au cabinet anglais, dans laquelle il s'engageait à prendre l'avis des puissances au sujet de la possession d'Alger. Si donc, depuis la restauration, la France, soit par ses négociations, soit par la conscience de son droit, s'est établie à Alger avec 50,000 hommes, si elle a étendu sa conquête jusqu'à Constantine, il faut convenir qu'elle a montré, ou plus d'énergie, ou plus d'habileté que la restauration, en s'asseyant, comme dans une conquête définitive, sur cette terre que le gouvernement de Charles X ne se hasardait à posséder que d'une façon conditionnelle. M. Berryer, se rattachant à tous les mécontentemens, de quelque nature qu'ils soient, a exploité la retraite du maréchal Clauzel, que M. Molé avait qualifiée d'admirable, par un juste sentiment de respect pour un vieux guerrier qui a déjà eu assez à souffrir, dans sa glorieuse vie, des injustices et des dédains de la restauration. M. Berryer n'accuse pas la mauvaise saison de la retraite de Constantine; c'est sur le ministère qu'il fait tomber toute la responsabilité de la première expédition de Constantine. Quant à la seconde, M. Berryer paraît n'en avoir pas eu connaissance; en fait de victoires françaises, M. Berryer en serait-il resté au Trocadéro, ou aux exploits de la garde royale les 27 et 28 juillet?

M. Molé s'est hâté de répondre à M. Berryer, en disant avec raison qu'il y a des querelles qu'on ne remet pas au lendemain. Il a prouvé que M. Berryer n'avait pas tout dit sur la restauration, en disant qu'elle s'était engagée a prendre l'avis des puissances sur le sort de l'Afrique; mais qu'elle avait encore offert à la Porte-Ottomane de lui céder Alger, en échange de quelques concessions commerciales. Quelques paroles de sir Robert Peel, citées par M. Berryer, s'appliquaient à la déclaration du roi Louis-Philippe au sujet des traités existans. Il résulte du discours de M. Molé que la restauration n'a pas été aussi nationale que le voulait bien dire M. Berryer, et que M. Peel n'a pas tenu les paroles qu'on lui prête. M. Molé a encore prouvé que le maréchal Clauzel avait été laissé libre de faire l'expédition de Constantine avec les moyens qu'il avait, ou de la retarder. Il a déclaré que le général Bugeaud avait fait la paix de sa propre volonté, tandis que M. Berryer avait avancé que le général avait signé le traité de la Tafna, parce qu'il ne pouvait faire la guerre. Les généraux d'Alger étaient dans la chambre, la correspondance ministérielle sur la tribune, tous les moyens de s'éclaircir sous la main des députés, et le silence des généraux, les termes même des lettres, tout s'est

Digitized by Google

élevé contre les assertions de M. Berryer. C'est un beau dévouement que celui de M. Berryer, un dévouement servi par un puissant talent; il est fâcheux que sa cause ne soit pas meilleure.

Toutes les objections un peu sérieuses contre l'occupation d'Alger ayant été repoussées, on en est venu, dans la séance d'hier, à des attaques presque bouffonnes. M. Passy d'abord, ce grand partisan de la conversion des rentes, qui n'admettait pas la question d'inopportunité, tant il voyait de motifs de sécurité et de paix en Europe, M. Passy a trouvé qu'il serait bien imprudent, dans l'état des choses, de laisser 50,000 hommes en Afrique. Cependant M. Passy n'a pas conclu pour l'abandon d'Alger. C'est un mot que personne ne se hasarde à prononcer dans la chambre.

Il serait bien surprenant qu'une discussion de politique extérieure eût lieu, sans que M. Mauguin y prît part. M. Mauguin n'est pas, on le sait, pour les moyens termes. Il veut la conquête de toute cette partie de l'Afrique ou l'abandon. Selon lui, l'occupation restreinte n'est qu'un abandon déshonorant. On pouvait croire que M. Mauguin, voulant nous faire marcher à de si grandes conquêtes, allait reprocher au ministère de demander trop peu d'hommes et trop peu d'argent; mais, au contraire, M. Mauguin refuse les crédits demandés. Voilà, on en conviendra, une singulière manière de procéder à la conquête de l'Afrique! Mais M. Mauguin est ainsi fait, il donne volontiers ses conseils, mais non pas son secours, et l'amour qu'il a pour l'Algérie n'est pas assez fort pour étouffer son antipathie pour le gouvernement. Les partisans de l'abandon d'Alger sont plus traitables que M. Mauguin.

Entre les avis de M. Desjobert qui fait un affreux tableau de l'Afrique, de M. Berryer qui tâche d'exciter, en mauvais baragouin anglais, contre l'occupation française, la susceptibilité du cabinet britannique, de M. Jaubert qui voudrait n'occuper que quelques points de la côte, et de M. Passy qui prête au gouvernement la secrète pensée d'abandonner l'Algérie, et lui reproche cependant d'y jeter 50,000 hommes, il y a un parti à prendre : c'est celui de s'en tenir au traité de la Tafna, d'assurer nos communications d'un bout à l'autre de nos possessions, d'améliorer le port d'Alger, de respecter les usages et les mœurs des Arabes, d'inspirer de la confiance à ceux qui se rapprochent, de la crainte à ceux qui veulent nous trahir, et de veiller rigoureusement à la conduite de nos agens. C'est là, sans doute, ce que fera le ministère. Quant à la politique de division entre Achmet-Bey et Abd-el-Kader, quant au rétablissement du bey de Constantine pour l'opposer à son rival, nous croyons que ce sont là de pauvres moyens de gouvernement, indignes d'une grande nation. Le temps fera bientôt justice de tous ces systèmes de tribune, comme des exagérations de quelques orateurs.

En réponse au discours de M. Berryer et aux sinistres déclamations de M. Desjobert, la chambre a voté, à une immense majorité, les crédits demandés. Nous croyons que la France n'aura pas à se repentir de la confiance que ses représentans mettent dans sa force et dans sa fortune.

Digitized by Google

Cette discussion servira, nous l'espérons, à empêcher que désormais la question d'Alger se représente sous cette forme à la chambre. Il est bon qu'une nouvelle législature traite à fond ce chapitre, comme la chambre vient de le faire; mais l'occupation d'Alger, maintenant confirmée par ce vote favorable, on ne viendra plus, sans doute, proposer, même indirectement comme on l'a fait, l'abandon de la colonie. Le projet de loi relatif aux travaux publics à faire en Afrique, soulève une autre question. Le maintien de notre puissance à Alger est encore plus assuré par le vote de cette partie du projet de loi, et ce qu'il y avait d'important pour le ministère, c'était qu'il n'y fût pas porté atteinte sous son administration.

Les journaux se sont un peu calmés au sujet de l'affaire de Belgique. L'article d'un recueil périodique qui établissait la situation de la Belgique et de la Hollande d'après la teneur des traités, avait causé une grande rumeur. *Le Courrier Français, le Constitutionnel*, avaient aussitôt accusé le ministère d'avoir dicté cet article dans lequel on avançait qu'il était de l'intérêt du gouvernement belge de faire porter les négociations sur la partie financière du traité, qui est plus contestable que la partie du territoire. *Le Courrier Français*, grand clerc en matières politiques, avait conclu de la citation du texte des conventions, qu'un ministre seul pouvait l'avoir communiqué, et qu'ainsi c'était le ministère lui-même qui déclarait vouloir abandonner la Belgique. Le ministère s'est cru obligé de répondre par une dénégation aux allégations du *Courrier Français*. C'est, en vérité, pousser bien loin la peur des journaux, et s'effrayer, en quelque sorte, de son ombre. Quant aux rédacteurs du *Constitutionnel*, si leurs lecteurs ne les dispensaient pas depuis long-temps d'étudier les matières qu'ils traitent et de s'instruire un peu de ce qu'ils leur enseignent, ils auraient pu facilement se procurer les traités en question. Ces traités se trouvent chez tous les libraires, car ils ont été rendus publics. Il n'a donc pas été nécessaire de recourir au ministère pour les connaître et les exposer. Les archives de la librairie ne sont pas secrètes, chacun peut les consulter, les écrivains du *Constitutionnel* comme tout le monde. Un seul fait doit frapper dans tout ceci. C'est que les rédacteurs des journaux qui ont pris la reproduction des traités de 1831, de 1832 et de 1833 pour des révélations, ne les ont jamais lus, ce qui n'empêche pas ces grands publicistes de les expliquer et de les citer chaque jour aux honnêtes lecteurs qui étudient la politique à leur école.

Doit-on s'étonner maintenant de la violence avec laquelle sont attaqués des organes de la presse dont les travaux ont plus de valeur et de consistance? Nous ne parlons pas de la *Revue de Paris*, qui aurait mauvaise grace à entrer profondément dans de graves discussions. Mais, outrager, comme on l'a fait, le *Journal des Débats*, ainsi que d'autres feuilles rédigées aussi par des hommes d'un incontestable talent, qui ont le grand tort de ne pas servir les passions du *Constitutionnel* et du *Courrier*, c'est faire descendre du rang où l'on voudrait le placer, le journal qui se livre à de telles attaques. Cette

Digitized by Google

semaine encore, au sujet de la nomination de M. Berlioz à la direction du Théâtre-Italien, les deux journaux dont nous parlons se sont attaqués à une jeune fille qui vit dans une retraite profonde, et dont la douleur que lui cause la perte récente d'une mère n'a même pas été respectée. Mlle Bertin, puisqu'on l'a nommée, a donné des preuves d'un talent véritable, et dans son dernier opéra, on a reconnu de grandes beautés. C'est à ce titre seulement qu'elle a offert sa vie modeste à la publicité. Motiverait-on les attaques dont elle a été l'objet, sur les liens étroits qui l'unissent aux propriétaires du *Journal des Débats?* En vérité, ce serait pousser bien loin la haine politique, et l'oubli de quelques autres sentimens. L'attaque est d'autant plus malheureuse, que M. Berlioz n'a été nommé directeur de l'opéra italien qu'au refus de M. Robert, et que l'*influence du Journal des Débats*, comme on dit, n'a été pour rien dans cette affaire.

On nous écrit de Londres que le maréchal Soult y arrivera le dernier de tous les ambassadeurs extraordinaires, mais que c'est celui dont l'arrivée est le plus vivement attendue. Notre correspondant dit même que le sentiment de curiosité qu'inspire le maréchal, fera oublier le luxe que se proposent de déployer les envoyés des autres puissances. On fait de grands préparatifs dans l'hôtel loué par le maréchal. Quelques journaux annoncent le départ de M. le duc de Nemours pour Londres; il s'y rendrait alors incognito, puisque sa suite se bornerait, dit-on, à ses deux aides-de-camp.

THÉATRES.—THÉATRE-FRANÇAIS.—*Louise de Lignerolles*, drame en cinq actes, par MM. Dinaux et Legouvé. — M. Henri de Lignerolles est un poète dramatique, mais poète à ses heures, assez riche pour pouvoir attendre patiemment la gloire. Il cultive les muses dans son château de Lignerolles, près d'une femme adorable, d'une fille charmante et d'un beau-père qui, bien que d'humeur peu commode, est toutefois un parfait honnête homme, moins noir au fond qu'il n'en a l'air. Ex-conventionnel et presque régicide, ce beau-père, M. Lagrange, a conservé dans la vie privée toute l'austérité de ses principes politiques. C'est un rude vieillard, capable de guillotiner son gendre, si celui-ci s'avisait de faillir à la fidélité conjugale. Son regard perçant et scrutateur est rivé sur M. de Lignerolles. Il l'observe, il le guette, comme un vieux chat ferait d'une souris. Rien qu'à voir ce diable d'homme, on se sent frappé d'une instinctive terreur; on devine qu'il éclatera tôt ou tard, comme une bombe, au nez de son gendre. Dieu nous préserve d'un semblable beau-père! Cependant cette famille vit heureuse et paisible, et rien ne semble devoir interrompre le cours de leurs félicités. Mme de Lignerolles est une nature pétrie de lait, d'amandes douces et de miel du mont Hymète; aux qualités du cœur elle unit, par un céleste privilége, les graces de l'esprit. C'est un ange tombé tout exprès du quatrième ciel pour charmer les jours du poète et lui parler de sa patrie. Il faudrait, en vérité, que M. de Lignerolles eût au corps l'ame de don Juan pour songer à d'autres amours. C'est là ce qui arrive

Digitized by Google

pourtant! Que voulez-vous? Oui, sans doute, Louise est charmante, Louise est belle, Louise est divine; mais toujours du pâté d'anguilles! Et puis Henri est poète; on le sent aux ampoules de son langage. Il est poète, il est mobile, il a des vers et de l'enthousiasme pour tout ce qui est noble et beau. Ajoutez à cela qu'il est né sous un ciel de feu, qu'un soleil brûlant a chauffé son berceau, et que le sang bout dans ses veines. Il a vu la nièce du prince de Miré. Il l'a vue, et il l'a aimée. Elle est si belle et si poétique, la nièce du prince de Miré! De son côté, Cécile n'a pu voir Henri sans se sentir atteinte au cœur. Il est si poétique et si passionné, le gendre de M. Lagrange! Et puis, cette femme étouffe dans la prosaïque atmosphère où l'a reléguée son mariage. Rivale de Pasta et de Malibran, habituée long-temps aux triomphes de la scène, elle se meurt dans la solitude. Son mari, M. de Givry, est allé chercher des chiens de race en Angleterre; le prince de Miré bâille quand elle chante. Qui la comprendra, si ce n'est Henri de Lignerolles? Jusqu'ici tout va le mieux du monde. Louise ne soupçonne rien, et bien que le château de Lignerolles soit proche du château de Miré, il ne s'est établi entre les deux familles aucune relation de voisinage. Vous imaginez bien que M. Lagrange n'est pas homme à frayer avec des princes. Malheureusement, un incident de chasse réunit Cécile et Louise, le prince et le conventionnel. On se voit, on se plaît; il est décidé que le château de Lignerolles ira passer un jour au château de Miré.

Ce jour arrive. Louise, son père, sa fille, sa femme de chambre, en un mot tout le château de Lignerolles monte en voiture, et fouette cocher! Henri a pris les devans : son cheval l'a conduit en une heure au château de Miré. Il arrive; il entre au château. Cécile est absente, le salon est désert. Mais sur une table, chargée de riches albums, qu'aperçoit le poète? De l'encre, des plumes et du papier, qui produisent sur lui l'effet des armes d'Ulysse sur Achille à Scyros. Il écrit à Cécile; mais à peine a-t-il tracé quelques lignes de flamme, qui implorent un rendez-vous, Cécile paraît : qu'elle est belle! Au bout de quelques instans, Louise, son père, sa fille et sa femme de chambre, font irruption dans le salon. Cécile se retire pour veiller à la réception de ses hôtes. Henri va de son côté, M. Lagrange du sien; bref, Mme de Lignerolles reste seule avec sa fille. La fille de Mme de Lignerolles est une de ces petites pestes qui font parfois pardonner au roi Hérode, un de ces coquins d'enfant qui touchent à tout, voient tout et disent tout. Savez-vous ce que fait ce petit démon au château de Miré? Au lieu d'aller jouer au cerceau dans les allées du parc, elle s'assied gravement à une table, s'empare d'une lettre commencée, et se prend à la lire à sa mère, pour lui prouver, la petite vipère, qu'elle sait lire l'écriture. Je vous donne à penser ce que devient Mme de Lignerolles lorsqu'elle reconnaît l'écriture de son mari, car cette lettre n'est ni plus ni moins que celle d'Henri à Cécile. Comment s'est-il pu faire que M. de Lignerolles l'ait exposée, cette lettre, à toutes les indiscrétions, à toutes les curiosités? Oubli d'amant et de poète. Louise doute encore cepen-

Digitized by Google

dant. Mais bientôt ses doutes se changent en une horrible certitude. Que résoudre et que faire? Elle va à Mme de Givry, lui arrache l'aveu de son fatal amour, et la promesse solennelle de se trouver au rendez-vous consenti. Louise s'y trouvera, elle aussi! Mme de Givry, qui ne veut pas priver Mme de Lignerolles du plaisir qu'elle se promet, se résigne vaillamment au rôle que celle-ci lui impose. Le lieu du rendez-vous? Le parc de Lignerolles. Quel endroit du parc? Le tombeau de la mère de Louise. Le jour? L'anniversaire de celui où mourut cette mère. L'heure? En plein soleil. Il est impossible d'être en même temps plus niais et plus scélérat.

Au troisième acte, les deux femmes sont en présence. Mme de Lignerolles est si grande, si noble, si généreuse, si touchante, si pathétique; elle est si bien une de ces femmes insupportables qu'on appelle des femmes parfaites, qu'il ne reste plus à Mme de Givry qu'à se retirer, la honte dans le cœur, et à M. de Lignerolles qu'à se précipiter aux genoux de Louise, en implorant le pardon de son crime. Entraîné par l'émotion du moment, il s'excite, il s'échauffe, il se grise avec ses propres paroles. Il arrive à croire qu'il aime sa femme et parvient à le lui persuader. Louise pardonne, elle oublie, elle ne sait plus rien. Mais le beau-père sait tout, lui; il ne pardonne pas et n'oubliera jamais. D'ailleurs, un nouveau personnage vient de surgir dans l'action. M. de Givry, de retour d'Angleterre, a vu sortir Cécile du parc de Lignerolles. Or, ce M. de Givry, aussi bien que M. Lagrange, n'a pas l'air de vouloir plaisanter en matière d'adultère.

C'est ici que commence véritablement l'intérêt : car jusqu'à ce moment nous n'avons eu que le triste et laid spectacle d'un double adultère où l'homme ne court aucun danger. Nous ne faisons pas profession de moralité; mais bien que notre pudeur ne s'effarouche pas aisément, nous sommes obligé de convenir que ce M. de Lignerolles et cette Mme de Givry, sont engagés l'un et l'autre dans une passion, très commune peut-être dans la vie privée, mais d'un ordre très peu élevé au théâtre. Cet homme trahissant sa femme pour séduire une femme mariée, cette femme trahissant son mari pour se livrer à cet homme qui est époux et père, tout cela sans passion vraie, sans luttes, sans remords, sont tristes à entendre et laids à contempler. Que d'autres les condamnent en morale, ce n'est pas notre affaire; mais en bonne conscience littéraire, nous les condamnons sans appel.

Ce qui devait arriver est arrivé. M. de Lignerolles est un de ces tempéramens de paille chez lesquels les bonnes résolutions s'éteignent aussi rapidement qu'elles s'allument. La confiance est rentrée dans le cœur de Louise, mais non pas le repos dans celui de l'époux. Louise a repris au bonheur, mais Henri porte en lui les tourmens de l'enfer. Après dix mois de séparation, il a revu Cécile, et tous deux sont retombés dans l'abîme. M. de Givry, qui n'est plus en Angleterre à la piste des chiens de race, a découvert l'adultère de sa femme, et celle-ci, dans son désespoir, vient, comme Indiana, chercher un refuge chez l'homme qui l'a perdue. A peine arrive-t-elle, qu'on entend le roulement d'une voiture dans la cour du château : c'est Louise et son père

Digitized by Google

qui reviennent d'une excursion dans le pays. Henri n'a que le temps de cacher Cécile dans la bibliothèque. Le drame se noue, les évènemens se pressent, l'intérêt croît et se complique. Déjà les soupçons de M. Lagrange sont éveillés, une vague inquiétude rôde autour de Mme de Lignerolles : Henri, lâche et faible nature qui ne sait rien prévoir, ni rien accepter, cherche vainement à se tirer de la position où il est enchevêtré. Un étranger se présente à lui ; c'est M. de Givry, qui vient réclamer sa femme. Sa présence amène naturellement une scène où la vérité éclate pour la seconde fois aux yeux de Louise et de son père. M. de Lignerolles s'avance vers Louise, et ses lèvres s'ouvrent pour murmurer je ne sais quelles paroles de remords et de repentir. Mais, comme l'ombre irritée de Didon, Mme de Lignerolles s'éloigne sans détourner la tête, sans jeter sur lui un regard de pitié ni de colère. On sent que c'en est fait de cette femme, et que son cœur, mortellement blessé, ne se relèvera jamais.

Cependant il faut sauver la coupable. M. de Givry va revenir, assisté d'un commissaire de police. Que faire ? Louise consommera le sacrifice. C'est elle qui sauvera Cécile. Tout cet acte a été couvert d'applaudissemens mérités. Nous dirons toutefois aux auteurs, à propos de M. de Givry, qu'ils ont malheureusement cédé à l'attrait de créer un caractère original au théâtre aussi bien que dans le monde, et que nous souhaitons fort ne rencontrer jamais, dans le monde non plus qu'au théâtre. M. de Givry est un colonel qui a fait dix fois ses preuves de courage sur les champs de bataille ; il a gagné son grade à la pointe de son épée. Qu'il refuse de se battre, jusqu'ici tout est bien. Qu'il se sépare de sa femme, qu'il ne la revoie jamais, bien encore. Mais qu'il la traduise avec son complice en police correctionnelle, qu'il cherche à la sixième chambre la vengeance qu'il ne demande pas à son épée, c'est là une conduite que nous ne savons comment qualifier. Que ne se venge-t-il par le mépris ? Le mépris venge mieux que la loi. D'ailleurs, en procès d'adultère, la loi ne venge pas : elle ne frappe que le mari qui l'invoque. Supposez M. de Lignerolles condamné à trois mois de prison et à 50 francs d'amende pour avoir été l'amant heureux de Mme de Givry. Ne voilà-t-il pas, je vous prie, M. de Givry bien vengé ! Mme de Lignerolles est à plaindre. Mais M. de Lignerolles n'est pas déshonoré le moins du monde ; s'il en est qui le blâment, il en est qui l'envient ; car, en résumé, il est des femmes qui valent bien l'amende et la prison. Je ne vois en tout ceci rien de bien décourageant pour l'adultère.

Au cinquième acte, à la prière de M. Lagrange, M. de Givry consent à se désister de sa plainte, à condition que M. de Lignerolles quittera la France. Mais, à la nouvelle que Cécile a perdu la raison, M. de Givry provoque le duel qu'il a si long-temps refusé. S'il est un Dieu pour les amans, il en est un parfois pour les maris. Un coup de pistolet se fait entendre : M. de Lignerolles est tué.

Nous ne troublerons pas les auteurs dans l'enivrement de leur succès, succès en partie mérité. Si leur drame manque d'ampleur dans les dévelop-

Digitized by Google

pemens, en revanche, il abonde en situations touchantes et habilement ménagées. Toutes les femmes se reconnaîtront dans Mme de Lignerolles, et nous aimons à croire qu'il est encore aujourd'hui beaucoup de maris qui n'imiteraient pas la conduite du colonel de Givry.

Mlle Mars a eu tout l'élan que peut donner l'inspiration préméditée. Quant à M. Firmin, il a eu d'un bout à l'autre les gestes d'un épileptique. Il s'est servi de ses bras comme un moulin de ses ailes, et cette surabondance de mouvemens inutiles était d'autant plus évidente, que l'acteur jouait un rôle tiré de la vie contemporaine. Or, ce qui pouvait être, sinon pardonné, du moins excusé, chez Saint-Mégrin ou Hernani, est sans excuse chez un homme habitué à l'élégance et au calme des salons de Paris.

— Au Palais-Royal, nous avons eu *les Deux Pigeons*, de MM. Xavier et Masson. Vous trouverez, sous le même titre, une analyse charmante de cette pièce dans un volume de fables d'un certain La Fontaine. — Le théâtre des Variétés a fait jouer, sous le titre de *Mathias l'Invalide*, un très joli vaudeville en deux actes, où M. Vernet s'est montré, comme toujours, fort excellent acteur. — Enfin, au Vaudeville, un monologue soporifique de M. Hippolyte Leroux.

— Le roman que vient de publier M. Alexandre Dumas, *Pauline*, était attendu par les lecteurs des *Impressions de Voyages*. On se souvient, en effet, qu'en Italie et en Suisse le voyageur rencontra deux ou trois fois une femme voilée, glissant comme une ombre au bord des abîmes, disparaissant dès qu'un regard semblait s'attacher à elle. Cette femme, dont M. Alexandre Dumas nous promettait dès-lors l'histoire, c'est Pauline; nous la retrouvons aujourd'hui. Dans le roman dont nous parlons, M. Alexandre Dumas, tout en usant de ce procédé de mise en scène qui lui a valu tant de succès au théâtre, tout en continuant de travailler dans le système de la préparation pour l'effet, a essayé de joindre à ses qualités dramatiques le mérite plus rare du développement. Quelque intrigué que pût paraître ce roman, soumis à l'analyse, nous devons dire qu'en réalité il est d'une simplicité d'action à laquelle l'auteur d'*Angèle* ne nous avait pas habitués. Non content de modifier sa manière au point de vue du développement, M. Alexandre Dumas s'est efforcé visiblement encore d'échapper au reproche d'immoralité que lui avaient attiré jusqu'à ce jour ses moindres ouvrages. Dans *Pauline*, le lecteur le plus scrupuleux pourrait être mis au défi de trouver une seule page dont la pudeur ait à s'offenser. Héros et héroïne, c'est-à-dire Jules de Nerval et Pauline, les deux amans que rapprochent l'un de l'autre d'impérieuses et épouvantables circonstances, se montrent, de la première ligne à la dernière, d'une austérité de mœurs, d'une rigidité de principes et d'une décence dignes d'un meilleur sort. Loin de céder à un entraînement bien naturel, Pauline lutte contre ses instincts, contre son cœur, et sait se montrer reconnaissante pour Jules de Nerval, sans pousser la reconnaissance plus loin que ne l'exige le devoir. De son côté, Jules de Nerval, n'abusant pas du pouvoir que son titre de sauveur lui donne vis-à-vis de Pauline, se résigne, malgré la violence de l'amour que lui inspire la jeune femme, à n'être près d'elle qu'un frère et à ne voir en elle qu'une sœur. Si là se bornait l'action du livre, ce serait une

Digitized by Google

aventure quasi-pastorale, et qui ne serait appréciable que pour les don Quichotte de la pudeur. Heureusement, comme opposition à cette élégie si vertueuse, en manière d'antithèse, se trouve, au fond du tableau, un certain comte Horace, mari de Pauline, scélérat fieffé qui n'a de la probité et de la vertu que les apparences, qui fait le grand seigneur dans les salons de Paris, l'hiver, avec l'argent qu'il a gagné sur les grandes routes, quelques mois auparavant, par le vol et par l'assassinat; un cousin-germain de Leone Leoni, ce comte Horace! capable de tuer une femme, au besoin; témoin Pauline, sa femme légitime, qu'il avait empoisonnée dans la crainte qu'elle ne vînt à le trahir. On peut prévoir les belles scènes qui résultent de cette étrange complication d'évènemens. Maître du secret d'Horace, Jules de Nerval rencontre le comte, et un duel, terrible dans ses détails et par le résultat, a lieu entre ces deux hommes. La scène de la provocation, la scène du duel et celle où Pauline, jusque-là ignorante de ce qui se passe, apprend comment et par qui elle a été vengée, sont d'un effet aussi saisissant que les plus belles d'*Antony* ou de *la Tour de Nesle*. Le succès qui a accueilli *Pauline*, nous devons le dire, est pleinement mérité.

— Sous le titre de *Tonadillas*, mot espagnol qui signifie récits mêlés de dialogues, M. Eugène Scribe vient de publier un recueil de nouvelles où l'on retrouve tout l'esprit fin et mordant que le public des théâtres connaît à l'auteur. Nous avons remarqué avec intérêt, dans *Tonadillas*, que M. Eugène Scribe raconte fort bien lui-même, et sans le secours d'acteurs; c'est-à-dire, que s'il entend à merveille le dialogue, il n'entend pas moins bien le récit. On ne doit pas espérer, par exemple, de trouver ici ce que l'on est convenu d'appeler situations fortes; mais, en revanche, le livre de M. Eugène Scribe se distingue par une verve et une habileté de composition dignes des plus grands éloges. Comme dans ses vaudevilles, M. Scribe, dans ses nouvelles, ne dit pas un mot inutile, ne prononce pas une syllabe qui ne doive servir à quelque chose; d'où il résulte que l'intérêt va toujours croissant jusqu'à la dernière ligne de chaque récit. *Le Prix de la Vie* pourrait être proposé comme un modèle du genre, si *Judith*, sujet plus intéressant que le précédent, ne l'emportait encore par la finesse des observations et par la grace des détails. Avant *Judith*, cependant, que bien des lecteurs regarderont, nous n'en doutons pas, comme le morceau capital de *Tonadillas*, nous placerons, nous, *le Roi de Carreau*, publié autrefois dans la *Revue de Paris*. *Le Roi de Carreau*, moins intrigué que *Judith*, nous le voulons bien, nous semble préférable par la simplicité même du sujet. La critique a déjà si souvent prié M. Scribe de soigner davantage son style, que nous ne reviendrons pas là-dessus, crainte de paraître monotones. Espérons toutefois que, si M. Scribe est rebelle aux avis de la critique, il ne repoussera pas les avis de ses confrères de l'Académie.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LES HAMILTON.

A quelques milles d'Édimbourg, sur la route de Stirling et de Glasgow, on rencontre une petite ville très vieille et toute brunie par les ans et la fumée : ses murailles, adossées à de vertes collines, sont dominées par les tours massives d'un château en ruines qui se mire dans un joli lac; c'est la bourgade royale de Linlithgow. La plupart des maisons qui bordent l'unique rue dont se compose la ville sont d'une haute antiquité; quelques-unes ont même appartenu aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem; le temps les a bariolées de teintes rousses, olivâtres ou dorées. Penchées en avant sur la rue, ou s'inclinant en arrière sur des jardins, des lézardes profondes les sillonnent dans tous les sens et laissent voir à nu, dans les parties où le plâtre s'est détaché par plaques, leurs charpentes grises et vermoulues, leurs poutres qui cèdent et plient, et leurs lattes à demi brisées; on dirait des squelettes de maisons. Linlithgow ne forme qu'une seule rue sur laquelle donnent de petits passages couverts, *closes* ou *lanes*, qui conduisent dans la campagne; et cependant cette ville est célèbre à plus d'un titre dans l'histoire de l'Écosse. Son vieux palais, entouré d'arbres séculaires, a vu naître Marie Stuart et a long-temps été le séjour favori des monarques écossais. Bien des aventures merveilleuses s'y sont passées, et ce fut dans le chœur de sa gothique chapelle qu'eut lieu, peu de jours avant la bataille de Flodden, la fameuse apparition de l'apôtre saint Jean. Vêtu d'une robe bleu azur, des sandales aux pieds et les cheveux flottans sur les épaules, le mystérieux envoyé parut tout à coup devant le roi Jacques IV, s'accouda familièrement sur le pupitre de la stalle royale, et, regardant fixement le monarque étonné, il lui reprocha d'une voix solennelle

Digitized by Google

ses débauches, son faible pour les femmes, et il lui prédit, au nom de la vierge Marie, sa mère adoptive, une mort violente et prochaine s'il ne faisait sur-le-champ pénitence de ses fautes, et s'il persistait dans les desseins qu'il avait formés. Puis, l'inconnu se perdit dans la foule, et disparut sans qu'on sût d'où il venait et comment il était parti.

Plusieurs des vieilles maisons de Linlithgow sont ornées de galeries couvertes, ou plutôt d'espèces de corps de logis en bois, qui s'avancent en dehors sur la rue. L'une de ces vénérables maisons, palais autrefois, aujourd'hui masure, appartenait aux Hamilton; au plus puissant et au plus ambitieux d'entre eux, à l'archevêque de Saint-André, primat d'Écosse. L'archevêque prêta un jour ce logis à son neveu Hamilton, le laird de Bothwellhaugh : nous allons voir à quelle occasion.

A la bataille de Langside, qui décida du pouvoir entre le régent Murray et Marie Stuart, sa sœur et sa reine, et à la suite de laquelle Marie, trahie une dernière fois par la fortune, chercha hors de l'Écosse un refuge qui lui fut si fatal, les Hamilton, qui lui étaient dévoués, et qui avaient favorisé son évasion du château de Lochleven, avaient combattu avec un extrême acharnement. A l'exemple de leur chef, le lord Claude Hamilton, chacun d'eux avait attaqué corps à corps un chevalier du parti ennemi et l'avait combattu à la manière des hommes d'armes d'Écosse, appuyant bouclier contre bouclier, front contre front, et cherchant à désarçonner son adversaire par de terribles secousses. La plupart des Hamilton, et Bothwellhaugh entre autres, avaient couché à terre les chevaliers qui leur étaient opposés; ils se croyaient assurés de la victoire et poussaient devant eux des ennemis qui ne résistaient plus, quand tout à coup Morton, à la tête de ses fusiliers, se porta sur leurs flancs et ouvrit un feu de mousqueterie bien nourri. Plus redoutable que la lance du cavalier, la balle du fantassin renverse les malheureux Hamilton; ils tourbillonnent sur eux-mêmes, reculent en désordre et fuient en laissant la terre jonchée de morts.

Dans cette affaire Hamilton de Bothwellhaugh avait combattu comme un lion; à la tête de quelques hommes de son clan, qu'il était parvenu à rallier, il se portait en désespéré sur les fusiliers de Morton, pour les enfoncer s'il le pouvait, quand son cheval fut tué. Couvert de fer de la tête aux pieds, Hamilton ne pouvait fuir; il fut pris par les soldats du régent; d'autres plus heureux que lui, et l'archevêque de Saint-André était du nombre, s'échappèrent sains et

Digitized by Google

saufs du champ de bataille et se réfugièrent dans le château de Dumbarton.

La nuit où Marie Stuart avait trompé la surveillance de ses geôliers, la femme de Bothwellhaugh avait mis au monde un enfant; héritière de Woodhouselee, elle habitait avec son mari le charmant domaine qui porte encore ce nom et qu'elle tenait de ses ancêtres. Woodhouselee est bâti sur les pentes méridionales des collines de Pentland, non loin du château de Roslin et de la délicieuse vallée de l'Esk. Hamilton et sa femme y vivaient heureux. Le caractère d'Hamilton de Bothwellhaugh était inquiet et audacieux, son ame forte et énergique. Fidèle à la reine Marie, et comme tous les hommes de son clan prêt à s'armer et à combattre pour elle, depuis que Marie était prisonnière, il avait senti l'inutilité de ses efforts, il avait quitté Édimbourg, s'était retiré à Woodhouselee; et là, tout entier à sa jeune épouse, dont la société adoucissait ses chagrins et tempérait la rudesse de ses mœurs, il se consolait de ses ennuis politiques et des revers de son parti, avec l'amour et le bonheur domestique. Heureux comme amant et comme époux, il venait de connaître une félicité de plus, il était père. Tout à coup, la nuit même que sa femme venait de lui donner un enfant, le bruit des cloches des bourgades voisines retentit dans la vallée de l'Esk. Le tocsin sonne. Un inconnu, dont le cheval est baigné de sueur, se précipite dans la cour de Woodhouselee. C'est un messager de l'archevêque Saint-André.—Qu'y a-t-il? que faut-il faire? demande Hamilton.—Grande nouvelle! lui répond l'envoyé, Marie s'est échappée du château de Lochleven; elle est déjà sur les terres des Hamilton. Huit lords, neuf évêques et quantité de gentilshommes, se sont joints à elle, et vous aussi, loyal Hamilton, Marie compte sur vous, Marie vous attend! — Hamilton de Bothwellhaugh n'hésite pas un moment; il donne un long et douloureux baiser à sa jeune femme, à son nouveau-né, et après ces adieux silencieux, il revêt son armure, couvre sa tête d'un casque et s'élance brusquement sur son cheval de guerre. A voir l'empressement qu'il met à s'éloigner et l'ardeur dont il pousse son cheval, on le croirait bien heureux d'aller rejoindre la reine. Cependant, au moment où il franchit le seuil de sa maison, il abaissa la visière de son casque pour qu'on ne vît pas ses larmes couler, et il ne prononça pas un mot, de peur qu'un sanglot ne trahît son émotion; quand il arriva au détour de la colline qui allait lui cacher les toits de Woodhouselee, il jeta un long et dernier regard de ce côté, et enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval. Bientôt après il rejoignait les chefs de son clan et la reine Marie.

Digitized by Google

Nous avons raconté tout à l'heure comment, à la bataille de Langside, le sort fut contraire à Bothwellhaugh et comment il fut pris. Les Hamilton étaient la plupart prisonniers comme lui. Tous avaient montré un si grand dévouement à la reine, que le régent Murray crut nécessaire de les châtier d'une manière terrible. Six d'entre eux, les plus puissans et les plus résolus, furent choisis dans la foule des prisonniers et condamnés à avoir la tête tranchée; Hamilton de Bothwellhaugh était du nombre des six victimes désignées.

L'échafaud avait été dressé à la croix d'Édimbourg, sous les canons du château. Les six condamnés y sont conduits au milieu d'un grand concours de peuple. Bothwellhaugh le premier monte le fatal escalier qui conduit à la plate-forme, au milieu de laquelle le billot est dressé. Son front est calme, son air digne et résigné, et aucune émotion ne trahit à l'extérieur la terrible tempête qui bouleverse son ame. La honte du supplice, la mort présente, la hache qui brille à ses yeux, ne peuvent le distraire d'une seule et désolante pensée, du souvenir de sa malheureuse femme qu'il laisse dans la douleur avec son enfant qu'il n'a vu qu'une heure et qu'il ne doit plus revoir. Du haut de l'échafaud il jette un morne regard vers le sud; c'est là que vivent ces êtres qui lui sont chers et qu'au prix de mille morts il voudrait revoir, ne fût-ce qu'un moment, et presser une dernière fois sur son cœur. Il leur adresse mentalement un déchirant adieu, et place sa tête sur le billot. La hache est levée!... — Arrêtez! arrêtez! s'écrie du milieu de la foule John Knox, l'apôtre de l'Écosse, arrêtez, c'est le régent qui l'ordonne, le régent est clément, le régent fait grace! Le peuple applaudit au pardon comme il aurait applaudi au supplice. Les condamnés descendent de l'échafaud, ils ont la vie sauve, ils sont libres; on ne veut les punir que par la perte de leurs honneurs et la confiscation de leurs biens. Le régent est clément!

Hamilton de Bothwellhaugh avait sa grace et il était libre; on devine facilement l'usage qu'il allait faire de cette liberté à laquelle il croyait à peine. Perdu au milieu de la foule qui l'entoure, qui le presse, qui applaudit, il applaudit comme elle. Tout en roulant sur sa poitrine le plaid qui tout à l'heure allait lui servir de linceul, il descend aussitôt du High-Street au Grass-Market, et sort rapidement d'Édimbourg par la porte du Sud. Lui, qui peu d'instans auparavant s'attendait à mourir, et qui se voyait déjà couché dans la tombe et devenu la pâture des vers, il pouvait encore fouler la terre des vivans. Il était libre!

Une fois sorti de la ville, Hamilton tourna vers le sud. S'il était heu-

Digitized by Google

reux d'être libre et de vivre, c'est qu'il allait revoir et presser encore une fois sur son cœur sa chère femme et son nouveau-né. Dans son impatience, il hâtait le pas, courant plutôt qu'il ne marchait; ses pieds rasaient le sol glacé, que couvrait une épaisse couche de neige et ne paraissant pas y poser; aussi eut-il bientôt traversé les champs de bruyères qui revêtent la base des collines de Pentland et put-il apercevoir, à travers les branchages dépouillés des arbres qui entouraient Woodhouselee, la fumée qui s'échappait des cheminées de sa maison. Cette vue remplit son cœur d'une joyeuse émotion. Sa femme vivait encore, peut-être savait-elle qu'il était libre, peut-être l'attendait-elle et s'apprêtait-elle à fêter son arrivée. Ces pensées roulaient confusément dans son esprit, quand tout à coup un cri aigu retentit au milieu des bois; ce cri est suivi de plaintes déchirantes. Hamilton s'arrête glacé d'horreur, il a cru reconnaître cette voix. Tremblant, éperdu, il se remet hâtivement en route, quand au détour d'un petit taillis il rencontre un de ses vieux et fidèles serviteurs; le pauvre homme a cru voir le spectre de son maître, et recule tout effrayé. Il veut fuir, Bothwellhaugh l'arrête.

— Je suis libre, lui dit-il.

— Vous êtes libre, ô mon maître!.. Ce furent les seules paroles que le serviteur put articuler, et d'un ton de voix si triste, qu'Hamilton en fut effrayé.

— Oui, je suis libre... Mais ma femme, mon enfant, que sont-ils devenus?..

Le serviteur ne répondit pas et détourna la tête, comme s'il eût craint de rencontrer le regard interrogateur de son maître.

— Ma femme, mon enfant, où sont-ils? qu'en avez vous fait? La voix d'Hamilton était rude et menaçante. Le vieux serviteur regardait son maître d'un air suppliant et n'osait répondre.

— Réponds-moi, malheureux! Qu'est devenue ma femme? s'écria Bothwellhaugh en prenant le pauvre homme à la gorge: est-elle morte? Est-elle vivante?

— Elle est vivante.

— Et son enfant?

— Il est vivant.

Hamilton respira.

— Je comprends, ma femme me croit mort, elle se désespère: ma vue va lui rendre la vie. Et il s'élançait du côté de l'habitation.

— Arrêtez, lui cria vivement le vieillard, arrêtez... Votre femme et votre enfant ne sont plus là.

Digitized by Google

— Où sont-ils donc?

— Dans la forêt, de ce côté.

— Elle si faible, si délicate; elle qui doit à peine être relevée de son lit de douleur; que fait-elle dans la forêt avec son enfant?

— Écoutez, mais soyez calme, ayez de la force; hier dans la nuit sir James Ballenden est arrivé à Woodhouselee avec plusieurs hommes d'armes.

— Sir James Ballenden?..

— Il venait au nom du régent Murray, qui lui avait fait don des domaines de Woodhouselee; ces domaines avaient cessé d'appartenir à Hamilton, disait-il, et il venait en prendre possession.

— Dis-tu vrai?

— Hélas! oui; et pour montrer qu'il était le maître, sir James a fait arracher de la couche où ils reposaient la mère et l'enfant.

— O dieux!

— La pauvre dame! elle dormait, car nous lui avions caché la nouvelle de votre prochaine exécution, qui était venue jusqu'ici.

— Achève!

— Mon bon maître, calmez-vous, ayez du courage... La nuit était froide, la neige tombait à gros flocons, la mère et l'enfant étaient presque nus. La mère, tenant son enfant entre ses bras, s'est jetée en suppliante aux pieds de sir James; mais celui-ci, la repoussant avec un rire féroce : — Allez, allez rejoindre votre loyal époux, lui a-t-il dit, il vous attendra demain dans le cimetière des *Grey Friars.* » Et comme la malheureuse femme lui demandait l'explication de ces terribles paroles, sir James l'a fait brutalement jeter à la porte de sa maison par ses soldats.

— Et l'infame vit encore?

— Vous voulez donc la mort de ces innocentes créatures? lui ai-je dit. — Leur mort! m'a répondu sir James Ballenden; que m'importe leur mort? la loi qui tue le loup ne commande pas d'épargner la louve et le louveteau.

— Le loup.... le loup n'est pas mort! s'écria Bothwellhaugh, rugissant de colère et de désespoir.... Mais ma femme, mon enfant, qu'en as-tu fait?

— La pauvre femme sanglottait : — Il est mort, mon mari est mort, s'écriait-elle d'une voix déchirante; et elle serrait contre son sein et enveloppait de ses bras son petit enfant, qu'elle s'efforçait de réchauffer de son haleine et de ses baisers; — il est mort, mon Hamilton, et ce cher enfant que je lui gardais va mourir! L'enfant frissonnait

Digitized by Google

et pleurait, la mère poussait des cris déchirans, ses bras nus étaient froids, et au lieu de réchauffer l'enfant ils glaçaient son corps. Deux grands milles nous séparaient de tout endroit habité; la tourmente soufflait, la neige tourbillonnait, il fallait traverser une plaine nue et sans abri. — Ayez courage, madame, lui ai-je dit, et j'ai voulu prendre l'enfant pour le réchauffer en le cachant sous mes habits. Elle a poussé un cri terrible : sa raison commençait à s'égarer; elle a retenu convulsivement son enfant, et s'est enfuie. Je l'ai rejoint à l'entrée du bois, où elle errait à l'aventure; j'ai ôté mes habits, dont j'ai essayé de la couvrir et de couvrir son enfant. — Suivez-moi, lui disais-je, suivez-moi, nous trouverons un asile de ce côté. Mais elle ne m'écoutait plus; elle sanglottait, elle poussait des cris aigus, et courait de tous côtés comme une insensée. — Ils ont tué le père, ils veulent tuer l'enfant, répétait-elle en me voyant m'approcher, et elle s'enfuyait. — Ils veulent l'étouffer, ajoutait-elle avec terreur, et elle jetait au loin l'habit qui l'enveloppait. Toute la nuit elle a pleuré, toute la nuit elle a couru autour de la maison, dont les portes étaient fermées. Tout à l'heure, épuisée de fatigue, elle s'est laissée tomber au pied d'un arbre; j'allais chercher de la mousse et des branches sèches, pour allumer un peu de feu auprès d'elle, quand je vous ai rencontré. »

Le serviteur avait cessé de parler, qu'Hamilton, muet et comme stupide, l'écoutait encore. Le désespoir, la colère et la pitié se partageaient son ame. Il hésitait, il ne savait ce qu'il devait faire; il eût voulu, tout à la fois, tuer sir James Ballenden, et secourir sa femme mourante. Il entendit un sourd gémissement qui partait du milieu du bois, l'amour et la pitié l'emportèrent, il s'élança de ce côté et trouva l'infortunée étendue au pied d'un arbre. La neige qui tombait à épais flocons, enveloppait déjà ses membres, comme un linceul qui en dessinait les formes. Le froid avait rendu bleus et livides les membres de son enfant nu. Hamilton voulut le prendre dans ses bras pour le réchauffer, la mère poussa un cri douloureux, mais ses forces l'abandonnèrent, elle laissa aller l'enfant, qui ne respirait plus, sans doute le froid l'avait tué. Hamilton le remit à son serviteur, qui s'efforça de le ranimer de son souffle, et s'agenouillant auprès de sa malheureuse femme, il étendit son plaid sur ses membres glacés, prit ses mains de marbre dans ses mains, approcha son visage de son visage pâle et amaigri, et lui parlant d'une voix douce et caressante :

Digitized by Google

— C'est moi, c'est ton époux, lui dit-il; je viens pour te secourir, pour te sauver toi et ton enfant; prends courage....

La malade essaya de se soulever, fit entendre une plainte étouffée, et se rejeta en arrière avec épouvante : elle ne reconnaissait plus son mari.

Peindre le désespoir et l'horrible serrement de cœur d'Hamilton serait impossible. Partagé entre le désespoir et le désir de la vengeance, il se levait convulsivement et s'élançait comme un furieux du côté de la maison, pour se jeter sur sir James Ballenden et le tuer; mais, portant machinalement la main à sa ceinture, il s'apercevait qu'il était sans armes, et il s'arrêtait. Ou bien, un soupir ou un gémissement de sa femme expirante le rappelaient près d'elle. C'était à elle seule qu'il devait songer, pour elle seule qu'il fallait vivre : la vengeance aurait son heure. La mort seule pouvait punir le meurtrier : il tuerait sir James!.... Mais non, sir James Ballenden n'était qu'un instrument, que l'agent subalterne d'un coupable plus haut placé; sir James Ballenden n'était qu'un misérable valet agissant d'après les ordres et sous la protection de son maître. Un homme de cœur ne se venge pas sur le chien qui aboie et qui mord, il s'attaque au maître qui l'excite à mordre. Sir James n'était que le dogue brutal qu'un geste et qu'un mot de son maître précipitaient sur le passant : le régent Murray était son maître; il l'avait lancé sur une femme et un enfant sans défense, le régent seul devait mourir.

Quand Hamilton de Bothwellhaugh eut prononcé ce terrible arrêt au fond de son cœur, il fut plus tranquille; il se résigna à laisser vivre sir James Ballenden, à abandonner à ce fatal étranger sa maison et ses domaines. Aidé de son fidèle serviteur, il forma un brancard avec les branches d'un arbre qu'il brisa, il y déposa les corps inanimés de sa femme et de son enfant, et tous deux les portèrent au hameau voisin, où ils les déposèrent chez un laird allié des Hamilton. Grace à ses soins, la dame de Woodhouselee recouvra ses sens; mais elle ne recouvra pas la raison : la douleur l'avait rendue folle, et bientôt après elle mourut.

Quand l'archevêque de Saint-André, oncle de Botwhellhaugh (il était frère naturel du duc de Châtelherault, chef des Hamilton), vint lui apprendre la mort de sa femme, Hamilton garda le silence et parut attéré; dans son abattement il semblait avoir oublié le serment qu'il avait fait de se venger. L'archevêque, homme violent et passionné, qui haïssait Murray, comme l'oppresseur de sa famille et l'implacable ennemi des Hamilton, l'archevêque se chargea de le lui rappeler.

Digitized by Google

— Tu pleures, dit-il à Hamilton, essuyant en silence de grosses larmes qui coulaient le long de ses joues; une femme pleure, un homme se venge.

— Je me vengerai, reprit Hamilton d'une voix étouffée, en serrant convulsivement la main de l'archevêque. Oui! pour moi la vengeance est un devoir sacré. Mon bras, le bras d'un homme seul et faible, doit être l'instrument de la Providence. Le bourreau de ma famille, l'oppresseur de l'Écosse doit mourir de ma main. Il faut que le bruit de sa mort retentisse dans tout le royaume comme le cri de douleur de ma malheureuse femme a retenti dans les bois de Woodhouselee. Le ciel est juste, il le veut, il sera obéi!

De ce jour, Hamilton de Bothwellhaugh s'attacha aux pas du régent Murray comme le destin. Il le suivit d'abord dans les basses terres, sur les frontières que le régent parcourait à la tête de son armée, dissipant les faibles détachemens des partisans de la reine Marie qui, de ce côté, tenaient encore la campagne. Quand Murray, prévenant les ordres de la toute puissante Élisaheth, eut licencié son armée, comme un docile lieutenant, et revint à Édimbourg, Bothwellhaugh y rentrait avec lui. Toujours sur ses traces, comme le limier sur la piste d'une bête fauve, Hamilton le suivait à York et le guettait au sortir de ces conférences où, frère dénaturé et sujet ingrat, Murray se portait accusateur de sa bienfaitrice, de sa sœur et de sa reine. Le régent venait-il ensuite dans Londres même rendre hommage à la reine d'Angleterre, plier le genou devant elle et prendre ses ordres en sujet soumis, Hamilton arrivait à Londres le même jour que lui. Là il le suivait dans les rues étroites et tortueuses, il l'attendait au sortir du palais, cherchant l'occasion favorable de le frapper du poignard ou de l'épée. Cette occasion ne s'étant pas présentée, Hamilton retournait en Écosse en même temps que le régent. Il l'accompagnait dans chacune de ses courses d'Édimbourg à Perth, de Perth à Glasgow, de Glasgow à Stirling, épiant chacune de ses démarches, étudiant la place où il devait frapper, et, comme un fatal et mauvais esprit, décidé à ne pas quitter sa victime sans l'avoir perdue.

Hamilton cependant n'avait pu trouver encore l'occasion d'accomplir son projet. Dans ces temps de désordre et de trouble, il n'y avait, il est vrai, nulle police pour l'en empêcher; mais le régent ne sortait jamais sans être accompagné d'une suite nombreuse, et quand il s'arrêtait dans une ville, une troupe de soldats dévoués faisait la garde à la porte de la maison qu'il habitait. Hamilton fut donc bientôt assuré

Digitized by Google

que jamais il ne pourrait rencontrer son ennemi seul à portée de sa dague ou de son épée. Il renonça donc à son premier projet, et, comme il était adroit tireur, il se décida à tuer le régent d'un coup de mousquet.

L'occasion d'exécuter ce nouveau projet ne tarda pas à se présenter. Le régent était alors à Stirling, et Hamilton s'y était arrêté comme lui. En causant avec un des gardes, il apprend que Murray doit se rendre à Édimbourg ce même jour, en passant par Linlithgow. Voilà donc le moment venu, se dit-il, et il prend aussitôt toutes ses mesures avec un admirable sang-froid et une étonnante prévoyance.

La bourgade royale de Linlithgow, alors comme aujourd'hui, ne formait qu'une seule rue. Or, le hasard avait voulu que l'oncle de Bothwellhaugh, l'archevêque de Saint-André, eût une maison donnant sur cette rue. Hamilton choisit son meilleur cheval de course, se rend de Stirling à Linlithgow, et s'introduit par une porte de derrière dans la maison de l'archevêque. Il attache son cheval dans le jardin du côté de la campagne; il abat une petite porte du jardin par laquelle il n'aurait pu s'enfuir tout monté. Il barricade solidement la porte principale de la maison qui ouvrait sur la rue; il accumule des bottes de paille et des fagots de bruyère dans un *close*, ou petite cour en ruelle, qui donnait accès sur la campagne. Il pose des matelas sur le plancher de la galerie fermée, qui s'avançait sur la rue comme une sorte de balcon, pour assourdir le bruit de ses pas; il étend un drap noir sur la muraille de la chambre où il doit se mettre en embuscade, pour que son ombre ne puisse être aperçue du dehors. Quand il a tout préparé pour rester caché en attendant l'arrivée de Murray, et pour s'enfuir quand il l'aura tué, il charge à balle forcée sa carabine, dont il est sûr, il allume la mèche qu'il tient dans la main, et l'œil fixé sur le côté de la rue par lequel Murray va déboucher, il se tient prêt et il attend.

La petite ville de Linlithgow, comme la plupart des bourgades du temps, était fermée à chacune de ses extrémités par des portes fortifiées. Tout à coup une de ces portes, celle par laquelle Murray doit venir, s'ouvre avec fracas, et la foule qui accourt de la campagne se précipite dans la ville en poussant des cris de joie et des acclamations. C'est le régent, c'est le bourreau de sa femme et de son enfant qu'annoncent ces cris; il approche, et tout à l'heure il sera dans la ville. Bothwellhaugh voit briller, à l'entrée de la rue, les armures des soldats de sa suite. Sa résolution est toujours la même, son cœur bat

Digitized by Google

dans sa poitrine comme le marteau sur l'enclume; mais son œil ne se trouble pas et sa main est ferme.

Dans ce moment une foule immense remplissait la rue du côté de la porte de Stirling et le cortége était arrêté par l'encombrement. Ce retard tenait aussi à une autre cause. Murray venait de recevoir un messager de John Knox qui l'avertissait qu'un complot était tramé contre sa vie et que des assassins étaient postés sur son passage, dans Linlithgow. John Knox le suppliait surtout de se défier de la maison de l'archevêque de Saint-André. Cette maison, inhabitée depuis quelque temps, pouvait recéler les conjurés. John Knox, l'apôtre fanatique de la réforme, était-il doué réellement du don de seconde vue (*second sight*) et de prophétie? Nous n'en croyons rien; et dans cette circonstance, il mettait tout simplement en usage les règles de la prudence la plus vulgaire, quand ces règles étaient oubliées.

James Stewart, comte de Murray, sans être téméraire, avait ce courage et cette confiance que donnent un bonheur constant et une longue suite de succès. Lui qui avait échappé à l'épée de Darnley dirigée sur sa poitrine; aux embûches des comtes de Bothwell et de Huntly; lui qui peu de mois auparavant avait traversé sain et sauf la barrière de fer dont les lances et les épées du Northumberland et du Westmoreland réunis fermaient le chemin de l'Écosse, lui que l'Écosse regardait comme son maître et presque comme son roi, reculerait-il devant un ennemi invisible, devant un danger supposé peut-être? James Stewart, comte de Murray, écouta l'avertissement du messager de Knox d'un air distrait, sourit avec dédain et poussa son cheval en avant. Dans ce moment, Hamilton de Bothwellhaugh s'était glissé dans la galerie, le long du drap noir sur lequel son corps ne portait pas ombre, il s'était assuré que la mèche du fusil brûlait bien, que le bassinet était plein de poudre. Caché dans l'angle du balcon, il attendait; il était calme, maître de son émotion et de sa joie, et cependant son ennemi venait à lui.

Murray s'avançait lentement, au pas de son cheval. Comme il approchait de la maison de l'archevêque, ses amis l'entourèrent, le suppliant de retourner sur ses pas ou de presser son cheval pour passer rapidement le long de la maison où l'on supposait que des assassins étaient cachés. Il y avait folie, lui répétaient-ils, à exposer avec tant de témérité une vie aussi précieuse que la sienne, une vie à laquelle le salut de l'Écosse et du royaume était attaché. Murray, importuné de leurs instances, fit faire un mouvement à son cheval comme s'il eût voulu retourner en arrière, et sortir de la ville par la porte par la-

Google

quelle il venait d'entrer. Mais la foule s'était tellement amassée derrière lui, qu'elle fermait la rue de sa masse compacte, à travers laquelle il n'était plus possible de s'ouvrir un passage. Murray fit donc encore une fois tourner son cheval, et prit le chemin de la porte d'Édimbourg. Mais ce moment d'hésitation lui fut fatal; la rue maintenant était encombrée de ce côté autant qu'elle l'était derrière lui. Les campagnards qui n'avaient pu voir le régent, pensant qu'il s'éloignait, s'étaient tous précipités à sa suite. Lorsque Murray arriva en face du balcon où Hamilton se tenait caché, son cheval avait peine à se frayer un chemin à travers la cohue qui l'entourait. Ses amis, inquiets de ces retards, se précipitaient à ses côtés, voulant du moins lui faire un rempart de leurs corps. Leurs yeux étaient attachés sur le balcon et sur les fenêtres de la fatale maison, où nul être vivant n'apparaissait. Le régent allait dépasser l'endroit du danger, quand son cheval fut obligé de s'arrêter, la foule barrant complètement la rue. Dans ce moment, le bout d'un mousquet sort de la fenêtre de la galerie, et, avant qu'une seule voix ait pu s'élever du milieu de la foule, le coup part, et le régent pâlit et chancelle. L'explosion avait été couverte en partie par le tumulte et les cris du peuple; mais le jet de fumée qui s'était échappé du balcon avait été remarqué par chacun. Tous les yeux se tournèrent du côté du régent, qui fit un effort pour rester en selle; mais ses forces l'abandonnant, il laissa échapper les rênes de son cheval, et tomba privé de sentiment. Sa blessure était mortelle; la balle qui l'avait frappée traversa son corps et renversa le cheval d'un gentilhomme qui se tenait à sa droite. Le régent ne fut cependant pas tué sur le conp; il ne mourut que dans la nuit.

Jeter un rapide coup d'œil sur la rue pour être certain que la balle avait frappé juste, courir au jardin, sauter sur son bon cheval et le lancer dans la campagne de toute sa vitesse, fut pour Bothwellhaugh l'affaire de quelques instans. Pendant ce temps, les gens de la suite du régent s'étaient précipités en fureur sur la maison d'où le coup était parti, escaladant les fenêtres et les balcons, brisant les portes avec la hache et la crosse de leurs mousquets; mais, avant qu'ils eussent pu s'ouvrir un passage et débarrasser les avenues qui donnaient issue sur la campagne, Bothwellhaugh était déjà hors de la portée de leurs coups, fuyant à travers champs dans la direction de la petite ville de Hamilton, capitale de son clan. Aussitôt qu'ils l'ont aperçu, les mieux montés des amis du régent se mettent à sa poursuite. Hamilton était obligé de tourner la ville; il faillit être pris, en coupant la route de Stirling, par un groupe de cavaliers qui débouchaient de ce

Digitized by Google

côté pour lui barrer le passage. L'adresse avec laquelle il poussa son cheval, au milieu de ces hommes qui croyaient le tenir, le sauva de ce premier danger. Il eut bientôt gagné sur eux une portée de pistolet; mais, néanmoins, il n'était pas encore hors d'affaire. Une vingtaine d'excellens cavaliers s'étaient précipités sur ses traces comme une meute furieuse, et tous, poursuivans et poursuivi, ne formant qu'un seul groupe, d'où sortaient des imprécations, des cris confus, un bruit de fer choquant le fer, de pas répétés et retentissans, de respirations brusques et haletantes, tous, dévorant la plaine, avaient disparu en un instant dans la direction du clan des Hamilton.

Hamilton de Bothwellhaugh avait bien peu d'avance sur ceux qui le poursuivaient; mais son cheval, dont lord John Hamilton lui avait fait présent, était nerveux et plein d'ardeur. Lancé à fond dans cette terrible course, ses jarrets nerveux se tendaient et se détendaient comme des ressorts d'acier; son ventre rasait la terre, et dans ses bonds rapides et alongés, il franchissait les barrières, les haies, les fossés et les marécages tourbeux. Hamilton ne l'excita d'abord qu'avec la voix; mais comme la distance qui le séparait des cavaliers ennemis devenait moindre, il employa le fouet; puis, quand le pauvre animal, tout blanc d'écume, parut mollir, il se servit de l'éperon, l'appuyant d'abord avec ménagement, l'enfonçant ensuite tout entier dans ses flancs saignans. Bientôt l'éperon ne mordit plus la chair meurtrie; il se cachait dans les trous qu'il creusait dans le ventre du cheval sans que l'animal y parût sensible. L'écume et le sang coulaient de ses nazeaux, sa respiration était brusque et saccadée, sa course molle et inégale, et ses forces semblaient à bout. Les cavaliers gagnaient du terrain; bientôt ceux dont les chevaux étaient les plus vigoureux ne furent plus qu'à quelques pas du fugitif; déjà les fers de leurs chevaux battaient les fers du cheval d'Hamilton; les flocons d'écume qui s'échappaient de leurs nazeaux blanchissaient sa croupe fumante, et la respiration pantelante et la voix étouffée des hommes qui les poussaient en avant, et qui tout à l'heure n'auraient plus qu'à alonger la main pour le saisir, retentissaient à l'oreille du proscrit plus terribles que le bruit du tonnerre.

Dans ce moment, Hamilton et ceux qui le poursuivaient étaient arrivés sur le bord d'un ruisseau large et profond. Cette eau dormante faisait de nombreux détours à travers un marais, et le terrain des rives était à peine assez consistant pour porter un cheval et son cavalier. Hamilton, cependant, n'hésite pas; il pousse son cheval en avant, enfonce ses éperons jusqu'aux talons dans ses flancs pour l'en-

Digitized by Google

lever et le lancer de l'autre côté, et comme l'animal s'arrête et semble insensible aux morsures des pointes d'acier, Hamilton, qui sent bien qu'il faut passer ou être pris, Hamilton saisit son poignard et en frappe le cheval à la croupe. Le cheval se dresse en fureur, fait un mouvement terrible, et franchit d'un bond le ruisseau et ses rives mouvantes. Hamilton a laissé ses ennemis sur l'autre bord; il est sauvé!

Quand, le soir, le meurtrier du régent arriva chez ses amis, tout brisé de fatigue, et qu'il leur raconta comment il s'était vengé de leur ennemi commun, il fut accueilli avec des cris de joie et de vives acclamations. Cependant, comme après la mort de Murray, son parti dominait toujours, Hamilton, qui savait quels horribles supplices lui étaient réservés s'il se laissait prendre, et qui d'ailleurs, depuis la mort de sa femme et de son enfant, n'était retenu en Écosse par aucun lien de famille, Hamilton passa en France où les Guises l'accueillirent comme un homme de grand courage et le traitèrent avec une haute distinction. L'assassinat était dans les mœurs du temps comme le duel est dans nos mœurs actuelles, et n'entraînait pas l'infamie. Un assassin de la trempe de Bothwellhaugh était un homme important, un homme qui, dans l'occasion, pourrait rendre de grands services à la cause à laquelle il s'était dévoué; les Guises le pensaient du moins, et quand il fut question de se débarrasser de l'amiral Coligny, le chef du parti protestant, ils proposèrent tout naturellement à Hamilton, bon catholique, de tuer Coligny comme il avait tué le régent Murray. Hamilton, en entendant l'étrange proposition, se redressa de toute sa hauteur : — Moi, tuer l'amiral Coligny! s'écria-t-il avec indignation; que m'a-t-il fait? est-il mon ennemi? Quand j'ai tué le régent Murray, j'ai noblement agi, je me suis vengé. Il n'y a qu'un assassin qui tue pour le compte d'un autre! Des historiens assurent même qu'Hamilton défia sur place l'homme qui lui avait fait, de la part des Guises, cette insolente proposition.

Hamilton de Bothwellhaugh sut donc se venger et échapper à ses ennemis. Il n'en fut pas de même de son malheureux oncle l'archevêque de Saint-André, qui l'avait encouragé à mettre à mort le régent.

L'archevêque s'était réfugié dans le château de Dumbarton qui, ainsi que la citadelle d'Édimbourg, tenait toujours pour la reine Marie. Le château de Dumbarton est bâti sur la pointe d'un rocher pyramidal que la mer entoure de trois côtés. Ce rocher ne tient au continent que par une langue de terre étroite et basse du côté de

Digitized by Google

laquelle il ne présente qu'une muraille inaccessible. Le sentier perpendiculaire qui conduit de l'isthme au château est taillé dans ce rocher à pic, et comme il est fortifié de distance en distance, quand il est bien gardé, il est impossible de pénétrer par là dans la place : aussi Dumbarton passait-il pour imprenable. La petite garnison du château était abondamment pourvue d'armes et de vivres. L'archevêque de Saint-André y avait transporté ses trésors et s'y croyait en sûreté. Il attendait, pour en sortir, le moment où la face des choses changerait et où son parti reprendrait le dessus. Il fut trompé dans ses calculs et dans son attente.

Parmi ceux qui étaient chargés de bloquer le château, il y avait un aventurier d'un grand courage, qui avait réussi dans plusieurs coups de main audacieux, et qu'on appelait le capitaine Crawford de Jordanhill. Crawford savait que l'archevêque avait avec lui ses trésors : son adresse et sa cupidité étaient vivement excitées. Crawford tournait chaque jour autour de la place, cherchant à en deviner les côtés faibles; car il avait pour habitude de dire qu'il n'y avait pas de place imprenable; qu'il en était de cela comme d'une épaule de mouton ou de quelque autre morceau difficile à découper, qu'il s'agissait seulement de trouver le joint. Le capitaine Crawford n'avait pu encore trouver ce joint, quand un soir, comme il s'était retiré dans sa tente, toujours occupé de son idée fixe, on lui amena un homme qui venait de s'échapper du château. — Puisque ce drôle est sorti de Dumbarton sans qu'on ait pu l'en empêcher, on peut donc y entrer de même, se dit Crawford. Quand il fut seul avec le soldat : — Je te promets la vie et dix pièces d'or, lui dit-il, si tu veux me montrer le chemin par lequel tu viens de t'échapper du château; sinon, apprête-toi à mourir. Le soldat eut bientôt fait son choix. — Tenez-vous prêt, dit-il au capitaine, et demain, si vos hommes ont le pied sûr, le cœur ferme et la main vaillante, demain nous pourrons manger le souper de l'archevêque. — C'est bien dit, reprit Crawford. Le lendemain il choisit avec soin une petite troupe d'hommes d'élite, montagnards la plupart, et habitués à grimper à travers les rochers; il prépara aussi de longues échelles, et attendit que le soir fût venu. Vers le tiers de la nuit, quand l'obscurité fut profonde, le capitaine Crawford, guidé par le déserteur, se rendit avec sa troupe au pied du château, à l'endroit le plus escarpé de la muraille de rochers, et où, par conséquent, on avait négligé de poser des sentinelles. On dressa une échelle, les hommes montèrent; mais ils n'étaient pas encore arrivés à une petite plateforme du rocher où ils devaient se réunir, que l'échelle,

Digitized by Google

surchargée, se brisa, et tous roulèrent au bas du précipice. Le bruit de leur chute aurait dû les trahir, et cependant rien ne bougea dans le château. Crawford ne se décourage pas; il dresse une seconde échelle qu'il attache aux racines pendantes d'un arbre qui croissait dans le rocher, et il monte le premier sur la plateforme, où ses hommes le rejoignent un à un. Ils n'étaient encore qu'à moitié de la besogne, il fallait maintenant escalader le haut du roc. On assujettit de nouveau les échelles. Crawford monte le premier; mais le soldat qui le suivait, soit frayeur, soit état de maladie habituelle, fut saisi d'une violente attaque d'épilepsie, se cramponna à l'échelle, et ne voulut plus ni monter ni descendre. La position était critique. Fallait-il tuer ce malheureux, ou bien renoncer à l'entreprise? Si on le tuait, son corps, en roulant au bas du rocher, les ferait peut-être découvrir tous; mais, d'un autre côté, comment l'épargner sans tout perdre? On n'avait pas le temps de délibérer; aussi, quelque grande que fût la difficulté, Crawford eut-il bientôt trouvé un expédient. Il fait descendre ceux de ses soldats qui étaient montés après l'épileptique, et qui se tenaient immobiles derrière lui, et, à l'aide de courroies, il attache le malheureux soldat à l'échelle; puis il la retourne, et, grimpant le premier, il montre au reste de ses hommes comment il faut s'y prendre pour passer par dessus le corps de leur compagnon. Tout cela s'était fait dans le plus grand silence : aussi, en arrivant au sommet du roc et près d'une petite porte qui ouvrait de ce côté, Crawford et ses soldats surprirent-ils la sentinelle, qu'ils égorgèrent sans qu'elle eût pu donner l'alarme. Ces hommes déterminés ouvrirent ensuite la porte, se précipitèrent dans le château, prirent sans coup férir toute la garnison endormie, et se rendirent maîtres de la personne de l'archevêque de Saint-André, qui, une fois entre les mains des partisans du régent Murray, sentit bien qu'il fallait mourir, et fit bonne contenance. Crawford de Jordanhill conduisit son prisonnier à Stirling; là on fit le procès à l'archevêque. Convaincu de complicité au meurtre du régent, il fut condamné à mort. Mais, comme on craignait de répandre le sang d'un prêtre, l'archevêque de Saint-André, primat d'Écosse, fut pendu sans cérémonie.

FRÉDÉRIC MERCEY.

Digitized by Google

ADÉLAÏDE,

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

VI.

L'anniversaire de la naissance de Mme Laurenty, qui tombait le 15 août, était chaque année un grand jour de fête au château. Le bal que mon tuteur donnait en cette circonstance, et les magnificences qu'il y étalait, avaient, dans toute la province, une réputation presque égale à celle des anciennes ventes de la compagnie des Indes, naguère si brillantes, et qui, depuis quelques années, étaient tout-à-fait déchues. Les vassaux du domaine prenaient part à cette fête doublement agréable et solennelle pour eux; car outre le plaisir de la danse et d'un festin qu'elle leur procurait, la plupart de ceux que le besoin ou quelque dette tourmentait, recevaient dans leurs chaumières, par les soins de M. Laurenty, des secours en argent, en bétail ou en habits. Tandis que les salons du vieux manoir, remplis d'une foule d'hommes et de femmes richement parés, retentissaient du son des instrumens, que l'éclat des toilettes et des bijoux y luttait avec celui des lustres à mille bougies, que les rafraîchissemens les plus fins circulaient jusqu'à l'heure d'un souper splendide, servi en vaisselle plate et en porcelaine de la Chine, il y avait sous la feuillée du parc une réunion non moins animée quoique d'un autre genre. Là, à la lueur des lampions suspendus en guirlande d'un arbre à l'autre, le *bignou* et la vielle du ménétrier bas-breton faisaient sauter en cadence les anciens serfs des marquis de Kervarek, et d'abondantes distributions de mets substantiels accompagnés de galettes de blé noir, de crêpes, de cidre et de quelque peu de la liqueur favorite du paysan breton, l'eau-de-vie, entretenaient l'allégresse bruyante de ces braves gens jusqu'au matin.

Digitized by Google

Jamais grand seigneur, portant couronne sur ses armoiries, ne sut mieux que mon tuteur, être bienfaisant et magnifique avec simplicité. Mais, s'il obtenait à la fois, par sa générosité délicate et par ses belles manières dépourvues d'affectation, les respects de tous ses voisins, il lui était moins facile de conquérir le suffrage de celle envers qui il se montrait, plus qu'envers tout autre, inépuisable de bonté et de graces. Quoi qu'il pût imaginer et faire pour donner chaque année, à la fête qu'on célébrait le 15 août, en l'honneur de Mme Laurenty, l'éclat d'une fête presque royale, les demandes, les fantaisies bizarres et dispendieuses de la dame allaient toujours, en cette occasion, au-delà de tous les frais de galanterie et de magnificence de mon pauvre tuteur. Obligé de lutter contre de pareilles exigences, il avait à supporter des bouderies fatigantes et des emportemens dont la violence le consternait. Aussi la semaine qui précédait la commémoration de l'heureux jour où, selon l'expression que lui-même employait souvent, sa Lise était venue embellir le monde, était-elle ordinairement pour lui un temps de soucis cuisans et d'orages qu'il avait hâte de traverser.

Cette année tout semblait aller au gré des désirs et des caprices de Mme Laurenty, et mon tuteur, agréablement surpris, s'occupait à célébrer dans des vers galans destinés à être chantés le jour de la fête, la douceur, les graces et la beauté de sa femme; mais un matin tout changea d'aspect dans le ménage. Mme Laurenty se mit en tête de substituer à l'ameublement déjà fort beau des appartemens du rez-de-chaussée, un ameublement plus somptueux, qui paraîtrait dans toute sa nouveauté et dans tout son éclat, le 15 août, dont on n'était plus séparé que par vingt jours seulement. Clémentine, qui avait une véritable horreur pour le dérangement et pour tout ce qui contrariait ses habitudes presque mécaniques, à force de régularité, essaya de prouver à sa belle-mère que le temps manquerait pour une telle réparation, et que d'ailleurs il serait peu bienséant de fermer le salon pendant vingt jours aux hôtes du château. Mme Laurenty répondit à ces objections raisonnables avec le ton de despotisme mutin qui lui était ordinaire. « Ma belle-fille, dit-elle, mariez-vous si mes façons d'agir vous choquent. Je ne me pétrifierai pas pour vous plaire, et je vous avertis une fois pour toutes que je suis la maîtresse céans. » Les remontrances de mon tuteur eurent encore moins de succès; car elle ne les écouta pas, et comme elle s'était habituée avec lui à briser tout obstacle, elle le laissa dire ce qu'il voulut, et prit en secret des mesures pour l'exécution de sa propre volonté.

Un matin, à son retour d'une promenade en voiture, M. Laurenty, en mettant pied à terre, ne fut pas peu surpris d'apercevoir Clémentine qui venait au-devant de lui presque en courant. Aussitôt qu'elle l'eut abordé: « Venez, mon père, lui dit-elle, venez voir, » et sans rien ajouter, elle l'entraîna plutôt qu'elle ne le conduisit jusqu'au salon. Il cherchait à deviner la cause des signes insolites de vivacité et d'agitation que donnait sa fille aînée, lorsque ses yeux furent frappés du spectacle le plus offensant pour lui. Des

Digitized by Google

ouvriers tapissiers arrivés la veille au château étaient en train de démeubler toutes les pièces dont Mme Laurenty avait projeté la remise à neuf. Ces hommes, tout occupés de leur ouvrage, ne firent pas attention à l'arrivée du maître de la maison. Tandis que les uns détachaient de beaux rideaux de damas rouge, qu'ils laissaient tomber tringles et anneaux sur le plancher comme des objets de rebut, que les autres emportaient un large canapé de tapisserie de Flandre et se disposaient à le monter au grenier, quelques-uns déployaient des étoffes nouvelles, et prenaient leurs mesures pour les couper. Des consoles, des tables de jeux, des meubles de tout genre encombraient le vestibule; une pendule, des candélabres, des vases en porcelaine se trouvaient pêle-mêle sur la première marche du perron, et le beau métier d'ivoire de Clémentine gisait à peu de distance sans que personne s'inquiétât de le remettre sur pied.

Dans la première stupéfaction que lui causa cette preuve flagrante de l'indiscipline de sa femme, et de sa folle prodigalité, mon tuteur ne prononça pas une parole, mais il devint pâle et tremblant. Clémentine, que l'aspect du désordre, et surtout de son métier renversé et brisé, exaltait jusqu'à l'énergie, croyant voir dans le silence de son père un témoignage d'hésitation et de faiblesse, s'écria : « Au nom du ciel, soyez homme, mon père, fâchez-vous! ne voyez-vous pas que si vous laissez tout faire, ma belle-mère prenant exemple du tyran le plus détesté, mettra bientôt le feu au château pour avoir le plaisir de le rebâtir à neuf. » Pour toute réponse, M. Laurenty se précipita à travers l'encombrement, et se jetant sur une sonnette, il l'agita avec violence. Il était hors de lui pour la première fois de sa vie. Ses gens accoururent tout effarés. « Qu'on mette à la porte, dit-il, ces hommes qui sont ici occupés à culbuter ma maison. Que chaque objet soit replacé où il était d'abord. Je vous chasse tous comme des vauriens, si dans un quart d'heure mes ordres ne sont pas exécutés. » Ce ton d'autorité et presque de fureur de la part d'un homme habituellement si maître de lui-même, si patient et si doux, produisit sur les domestiques le même effet qu'un coup de tonnerre inattendu : ils eurent un moment de surprise muette, et s'empressèrent aussitôt d'obéir. Les ouvriers, malgré leurs plaintes et leurs réclamations, furent renvoyés, et Mme Laurenty, que le bruit avait attirée hors de sa chambre, resta immobile, sur le haut de l'escalier, n'osant descendre et faire, en cet instant de crise, la moindre tentative d'opposition. Mon tuteur, étourdi lui-même du grand coup qu'il venait de frapper, se renferma dans son cabinet, pour y prendre un peu de repos.

Deux heures après j'allai chercher un livre que j'avais oublié dans un petit salon contigu au cabinet. A travers la cloison qui séparait les deux pièces, j'entendis les éclats d'une voix de femme en colère; c'était celle de Mme Laurenty. La frayeur agit à tel point sur mes nerfs qu'il me fut impossible de faire un seul pas pour m'éloigner et n'être pas témoin de cette scène d'emportement. Après beaucoup de menaces et de propos ridicules, mêlés de san-

Digitized by Google

glots, de larmes et même de cris, Mme Laurenty se retira en déclarant à son mari, qui avait à peine prononcé quelques paroles, qu'elle allait bien certainement faire revenir les tapissiers. Aussitôt qu'elle fut partie, mon tuteur se mit à marcher à pas précipités dans son cabinet, poussant par intervalles des soupirs que j'entendais fort distinctement et qui me navraient le cœur. Dans ma sympathie pour le chagrin qu'il éprouvait, j'allais sans réflexion ouvrir une porte commune au cabinet de M. Laurenty et à la pièce où je me trouvais, et me jeter dans les bras de l'homme que je vénérais le plus, pour tâcher de le consoler, lorsque le bruit de la porte qui donnait sur le corridor m'apprit que quelqu'un entrait, de l'autre côté, dans le cabinet. « Ah! mon cher d'Artevalle, s'écria au même moment mon tuteur, je suis le plus malheureux des hommes; je n'y tiens plus; la vie est un supplice pour moi. Savez-vous ce qui vient de se passer? » Et dans l'amertume où venait de le plonger la violence de sa femme, il raconta avec feu les évènemens que j'ai décrits plus haut, et la triste scène qui avait succédé. « Eh bien! ajouta-t-il en terminant, que feriez-vous à ma place? Quel conseil me donnez-vous? »

Je me rapprochai le plus près possible de la porte pour ne rien perdre de la réponse qu'allait faire M. d'Artevalle; car, depuis son entrée, je ne songeais plus qu'à une seule chose, à me repaître du plaisir que mon cœur trouvait à me savoir si près de lui et à l'écouter. « Mon cher monsieur, mon cher monsieur, dit-il avec un mélange de sympathie et d'embarras qui se faisait sentir dans chacune de ses paroles, ce que vous m'apprenez m'afflige véritablement. La discorde dans un ménage entre deux époux qui s'estiment et qui s'aiment, ah! voilà bien la plus triste preuve de l'imperfection de notre pauvre nature humaine, et...

— Mais, interrompit vivement mon tuteur, je vous demande ce que je dois faire, et la chose est pressante. Elle m'a menacé de rappeler les ouvriers que j'ai chassés, et soyez sûr qu'elle n'y manquera pas... Il y eut un instant de silence. — Vous ne me dites rien, reprit M. Laurenty.

— J'avoue, répondit M. d'Artevalle, que je suis un peu embarrassé; je voudrais vous calmer, je voudrais tout concilier; il me semble que.....

— Que je devrais céder, n'est-ce pas? dit M. Laurenty. Allons! ce n'est peut-être pas le parti le plus sage; mais puisque c'est votre avis, je cèderai. C'est grace à vous, grace à vous seul, et je le lui dirai bien. Puis après une pause durant laquelle M. d'Artevalle toussa deux ou trois fois, mon tuteur reprit la parole avec un ton d'amertume quelque peu emphatique. — Mon cher monsieur d'Artevalle, dit-il, quoique je respecte les illusions de la jeunesse et que je me fasse un véritable scrupule de les détruire avant le temps, l'amitié que je vous porte me presse de vous donner un conseil dont vous profiterez si vous êtes aussi sage que je le crois; pour la paix et la dignité de votre vie, ne vous mariez pas.

— Comment! s'écria M. d'Artevalle d'un ton fort gai, et si j'avais le bonheur de rencontrer une femme raisonnable!

Digitized by Google

— Ce phénix-là ne s'est jamais vu nulle part, dit mon tuteur en prolongeant son ironie; si vous croyez le découvrir en vous fiant aux apparences, mon cher ami, rien de plus trompeur que le visage d'une femme; c'est la tête de Janus à deux faces : l'une, la douce, l'angélique, est pour le monde ou pour un amant; l'autre, que je ne qualifie pas, est pour le mari.

Il y eut un moment de silence. M. d'Artevalle laissa cette boutade sans réponse, et mon tuteur reprit d'un ton cette fois tout-à-fait grave, et de l'accent qui lui était familier lorsqu'il proférait, pour notre instruction, quelques maximes philosophiques : — N'est-ce pas d'ailleurs une chose insensée que des créatures qui savent qu'elles sont légères, changeantes, mobiles au moindre vent de leurs désirs et de leurs caprices, s'engagent effrontément, à la face du ciel, à aimer le même homme, à le rendre heureux, à lui rester fidèle sans variations et sans partage. Un bon mariage est un phénomène qu'on devrait noter comme l'apparition des météores. Si notre caractère viril, plus stable et plus solide, est presque toujours au-dessous des devoirs qu'impose un pareil contrat, est-il possible que la femme, cet être fragile, sans consistance morale, et à qui des philosophes ont refusé jusqu'à une ame, puisse jamais...

— Ah! monsieur, interrompit M. d'Artevalle, j'en connais, moi.....

— Qui sont sages et belles à la fois, reprit vivement mon tuteur; sans doute, je ne le nie pas, et, plus heureux ou plus juste que Boileau, j'en pourrais peut-être nommer quatre qui méritent cet éloge. Mais en fait de vertu, la régularité de conduite est, pour les femmes, le bout du monde, et, comme Hercule, elles disent : Pas plus loin. Ainsi je n'en conclus pas moins que le mariage est la plus sotte, la plus lourde, la plus triste des nécessités sociales. Tenez, ajouta M. Laurenty après une pause, je vais vous lire une phrase ou deux d'un petit opuscule que j'ai écrit sur cette matière, je l'ai intitulé : *de la Femme avant et pendant le mariage.* J'ai mis quelque soin dans le style, et je me flatte que vous n'en serez pas mécontent.

Là-dessus, mon tuteur se mit à lire le passage suivant avec une voix si accentuée et si ferme que je n'en perdis pas une seule parole : « L'étoile du matin qui précède l'aurore du plus beau jour est moins éclatante dans les cieux que la jeune accordée au milieu de sa famille. La candeur de l'innocence est sur son front; l'ivresse de la joie, tempérée par une aimable modestie, brille dans ses yeux. Mais celle qui, au pied des autels, semblait un ange couronné d'une auréole divine, devient bientôt le tyran... »

A ce mot, par un mouvement involontaire, j'ouvris la porte du cabinet, et j'interrompis brusquement la lecture. J'étais rouge, et une partie de l'angoisse que j'éprouvais devait se peindre sur mon visage. Dans ma naïveté, j'avais pris au sérieux toutes les belles phrases de M. Laurenty, et je craignais qu'elles ne produisissent sur son jeune auditeur une impression fatale à mes espérances. Dominée par ce sentiment, je m'écriai sans réflexion : — Grace! grace! mon cher tuteur. Ah! vous en avez dit assez sur ces pauvres femmes. Pardonnez-leur de valoir moins que vous. D'ailleurs si elles étaient aussi mé-

Digitized by Google

chantes que vous les peignez, Dieu aurait manqué son but dans l'une des œuvres de sa puissance; car vous savez aussi bien que moi qu'il a créé la femme pour qu'elle fût la compagne tendre et assidue de l'homme dans les bons et dans les mauvais jours, pour que son dévouement.....

J'ignore ce que l'enthousiasme mêlé de frayeur, qui m'animait, allait m'inspirer pour défendre mon sexe et balancer, dans l'esprit de M. d'Artevalle, l'effet des tirades moroses qu'il venait d'entendre, lorsque je m'aperçus que ses yeux et ceux de M. Laurenty étaient fixés sur moi, et que tous deux se renvoyaient des sourires qui exprimaient la surprise et une légère nuance d'ironie, du moins je le crus ainsi; je compris que je venais de faire une sortie ridicule, et, sans pouvoir achever ma phrase, je baissai les yeux avec une extrême confusion. Au même instant, un éclat de rire extrêmement bruyant retentit à la porte du cabinet qui s'ouvrait sur le corridor, et me sauva en détournant l'attention dont j'étais l'objet. Dans ce rire jeune et sonore nous avions reconnu la voix de Mme Laurenty. C'était elle en effet qui, grace à la mobilité de son esprit, changeant complètement d'humeur, venait essayer, par une autre voie que l'emportement et la violence, d'arracher à son mari la rétractation des ordres qu'il avait donnés une heure auparavant. — Eh! mon Dieu! ma chère enfant, dit-elle en s'adressant à moi dès qu'elle eut mis le pied dans l'appartement, si vous étiez moins neuve, vous auriez laissé monsieur achever sa période et se perdre à loisir dans le pays des lieux communs. Il n'est qu'une jeune fille comme vous qui puisse être sensible à de telles attaques. Quant à moi, j'étais curieuse d'entendre le développement de cette belle thèse et de voir un peu le revers de la médaille. J'espérais m'y reconnaître à quelques traits finement marqués, et que l'auteur, en peignant les défauts de sa femme, retrouverait tout son esprit.

— Ah! ma chère Lise, s'écria mon tuteur, ne croyez pas... Vraiment non... Je ne songeais.....

— Chut! chut! interrompit-elle; c'est doubler ses torts que de les nier. Cherchez plutôt à faire quelque chose qui me soit agréable; je suis disposée à la clémence, et je vous pardonnerai.

— Ah! dit M. Laurenty, comme s'il se fût parlé à lui-même, que la douceur lui va bien!

— Et vous, répliqua vivement la dame, que la tyrannie et la médisance vous vont mal! Mais finissons; je n'ai besoin pour être tout-à-fait contente, que de vous entendre répéter une fois trois mots que vous prononciez il y a quelques minutes avec un abandon qui me charmait. Allons, disiez-vous, je céderai.... Eh bien, dites-le encore!

— Non, non, pas en présence de ces jeunes gens, répondit mon tuteur avec un sourire plein de bonté; je ne veux pas leur laisser voir que ma tendresse pour vous est plus forte que ma raison.

— Eh! mon Dieu, s'écria Mme Laurenty, tout homme n'a-t-il pas son côté faible, par lequel il est vulnérable? Vous l'êtes par le cœur. Trouveriez-vous

Digitized by Google

plus noble et plus glorieux de l'être comme Achille par le talon droit? N'ayez aucune honte de vous montrer bon mari, et recevez un baiser de moi; si vous ne vous en souciez pas, je vous le donne pour punition.

Ainsi se termina la scène violente dont j'avais été le témoin involontaire. Mon tuteur, subjugué par la grace de sa femme, lui accorda tout ce qu'il avait d'abord refusé de la manière la plus positive, se croyant dédommagé du désordre mis dans le château et de la dépense inutile que ce remue-ménage entraînait, par quelques jours de bonne intelligence conjugale et par quelques caresses qui pour lui étaient toujours d'un effet irrésistible. Quant à moi, je gardai dans mon ame l'impression de tristesse que le spectacle des chagrins domestiques de mon cher tuteur m'avait causée. Mais, je l'avoue, la pensée qui m'affligeait par-dessus toute autre, c'était celle que la vue d'une femme aussi peu sérieuse, aussi peu tendre que Mme Laurenty, ne fût bien propre à donner quelque poids dans l'esprit de M. d'Artevalle aux argumens, si légers d'ailleurs, dont mon tuteur se servait dans ses heures moroses pour attaquer le lien du mariage. S'il allait, me disais-je, s'imaginer que je ressemblerai un jour à toutes ces images déplaisantes, si son imaginatioon prévenue allait se détourner de moi, s'il allait craindre de m'aimer!

Agitée incessamment par ces idées qui venaient me surprendre au milieu des conversations les plus frivoles, non-seulement presqu'à toutes les heurès j'en entretenais ma confidente, mais, chose incroyable, je ne pus m'empêcher d'en communiquer quelque chose à Clémentine elle-même dont les manières invitaient si peu à l'épanchement. Un jour que je travaillais près d'elle dans le salon, peu d'instans avant le dîner, je lui dis : « Savez-vous que votre père a dit beaucoup de mal des femmes à M. d'Artevalle, et qu'il ne perd jamais l'occasion de prêcher contre le mariage. » A ces paroles, que j'avais prononcées avec un sourire tant soit peu forcé, Clémentine se contenta de répondre un ah! ah! flegmatique et insignifiant. Mais, repris-je avec plus de vivacité, ne craignez-vous pas que, venant de la part d'un homme comme M. Laurenty, de pareils propos ne soient capables de faire une bien mauvaise impression? — Je crois, me répondit-elle en mettant entre chacun de ses mots des intervalles que remplissait pour elle le soin de chercher des ciseaux, d'enfiler son aiguille ou de choisir la nuanee d'un peloton de laine, je crois que ce sont de pures plaisanteries, et je suis sûre que M. d'Artevalle, s'il les écoute, est loin de les prendre au sérieux. — Vous avez, repris-je, une grande opinion de son caractère? — Je l'estime beaucoup, répondit-elle après une assez longue pause que j'attribuai à l'attention imperturbable qu'elle apportait à son travail.

En ce moment M. d'Artevalle entra, et prenant un siége, il s'assit près du métier de Clémentine, ce qui lui arrivait assez souvent. — Nous parlions de vous, lui dis-je en riant. — Ah! mademoiselle, veuillez m'apprendre ce que vous en disiez, s'écria-t-il avec vivacité. — Volontiers, répliquai-je sur le même ton. Clémentine assurait que vous étiez loin de partager les opinions sévères de M. Laurenty sur les femmes et son admiration pour la liberté du

Digitized by Google

célibat, est-ce vrai? — Mlle Clémentine me rendait justice, dit-il, et je l'en remercie. Comme il achevait ces mots d'un ton de sérieux et de sincérité qui me fit du bien, la cloche du dîner sonna. — Voici le premier coup, dit Clémentine avec empressement; je n'ai plus qu'un quart d'heure pour me préparer; et couvrant son précieux ouvrage d'un voile de gaze, elle se leva, nous fit une révérence dans toutes les règles, et sortit du salon.

— Et vous, mademoiselle, me dit M. d'Artevalle en reprenant la conversation interrompue par ce départ, partagez-vous le jugement favorable que votre amie veut bien porter sur moi? — Je n'ai point de motif pour avoir une autre opinion, repartis-je avec embarras. — Et c'est là tout, dit-il en souriant; je n'ai donc pas encore réussi à me faire bien connaître de vous, à vous inspirer une confiance intime et qui vous soit personnelle. Comme je cherchais dans ma tête ce qu'il fallait répondre pour dire quelque chose de ma pensée sans en trahir le fond, M. d'Artevalle ajouta avec plus de gravité : — Si vous saviez quel prix j'attache à votre bienveillance! — Ma gratitude et mon amitié vous sont acquises depuis long-temps, repartis-je toute émue. — Votre amitié, dit-il, ah! c'est un trésor pour moi! Mais si j'osais vous en demander une preuve, me trouveriez-vous trop hardi?

— Oh! non, répondis-je avec entraînement. Parlez, parlez sans crainte. — Que vous êtes bonne, dit-il en me regardant d'un air doux. Mais ce que j'ai à vous demander exige une explication, et le moment n'est pas propice pour cela; si vous le voulez, nous en choisirons un autre.

Je ne sais si je mesurai bien exactement, selon la règle des convenances de mon âge et de mon sexe, les signes d'acquiescement que je donnai; mais tout ce que j'avais conservé jusque là de doutes et d'incertitude venait de s'évanouir en un moment. Quelle pouvait être, pensai-je, cette explication mystérieuse, sinon celle dont l'attente occupait sans cesse mon imagination, et qui devait me faire triompher du prétendu bon sens de Marie-Rose. Il ne me vint pas dans l'esprit l'ombre d'une autre idée; et convaincue que M. d'Artevalle venait de contracter avec moi un engagement formel, je fus complètement calme et plus assurée de l'avenir que je ne l'avais jamais été.

Le lendemain matin mon tuteur me fit appeler dans son cabinet. Sous l'empire des illusions qui me dominaient, je crus voir dans cette invitation, qui ne m'avait pas encore été faite, l'annonce de quelque chose d'important et de décisif pour moi, et je m'élançai toute joyeuse chez M. Laurenty. Après m'avoir baisée sur les deux joues et m'avoir fait quelques complimens agréables sur l'éclat de mes yeux et la fraîcheur de mon teint, mon tuteur, qui paraissait d'une humeur tout-à-fait sereine, ouvrit avec une petite clé d'or une assez grande caisse de bois de sandal, qu'un domestique venait de déposer sur son bureau. Il en tira une pièce de mousseline des Indes, brodée en argent, d'un travail merveilleux, et me dit : « Ceci est pour que tu sois belle à la fête. » Ravie de ce magnifique présent, j'allais exprimer ma joie par de vives exclamations; mais mon tuteur, sans me donner le temps d'ouvrir la bouche, ajouta : « Ce n'est pas tout : voici un collier de perles fines que je te donne

Digitized by Google

aussi. Prends bien garde de le perdre; car il est précieux, et je veux qu'il te serve le jour de tes noces. » Il me sembla que ces paroles: *le jour de tes noces*, étaient accompagnées d'un sourire tout-à-fait significatif, d'un sourire qui voulait faire entendre que ce serait bientôt. J'en fus extrêmement troublée, et, oubliant de remercier mon tuteur, je le regardai fixement. Il crut que c'était la possession imprévue d'une si riche parure qui me tournait la tête et me rendait si émue, et il ne put s'empêcher de me dire en riant, que les femmes se ressemblaient toutes sur un point, celui de la vanité. Puis il m'apprit qu'il venait de composer, pour sa femme, une pastorale en dix couplets; et, louant la justesse et la douceur de ma voix, il finit par me dire qu'il avait compté sur moi pour chanter sa romance au dîner du grand jour. J'essayai de faire quelques objections; je parlai de ma timidité, de mon embarras devant le monde. « Tais-toi, me dit-il avec enjouement, et passe dans le petit salon d'à côté; tu y trouveras M. d'Artevalle. C'est lui qui a composé la musique de mes dix couplets; il se charge de te l'apprendre: ses leçons te donneront du courage. Va, il t'attend au clavecin. »

A ces mots mon cœur bondit de joie. Il n'y a pas de doute, me dis-je; M. d'Artevalle a tout déclaré, et mon tuteur a donné son consentement. C'est un tête-à-tête qu'ils ont concerté entre eux. Mon premier mouvement fut de m'élancer vers la chambre que M. Laurenty venait de m'ouvrir; mais je m'arrêtai court et je restai immobile, rougissant d'une précipitation si naïve. « Que se passe-t-il donc dans cette jeune tête? » dit mon tuteur en m'examinant avec un air de surprise. Alors, me prenant par la main, il entra avec moi dans le salon. « La voici, s'écria-t-il en s'adressant à M. d'Artevalle, qui s'avançait pour me saluer; la voici. Faites-la bien chanter; cela lui déliera la langue; car elle est muette en ce moment. » Et il rentra chez lui aussitôt.

Pour dissimuler un peu l'émotion qui m'agitait, je m'assis vite au clavecin, et je feignis de porter toute mon attention sur une feuille de musique écrite à la main, qui se trouvait sur le pupître: c'était la musique des couplets. J'essayai d'en déchiffrer l'accompagnement; mais rien de plus malheureux que ce premier essai. Dans le désordre d'idées toujours croissant où me jetaient la présence de M. d'Artevalle et l'attente de ce qu'il allait me dire, je ne voyais rien, et mes mains tremblantes brouillaient les notes et se posaient à l'aventure. Placé derrière moi, et s'appuyant sur ma chaise, il semblait écouter avec résignation l'étrange harmonie sous laquelle je défigurais sa musique, et s'apprêter à me donner des conseils qu'il ne hasardait pas encore, soit qu'il eût compassion de mon embarras, soit, comme je le croyais, qu'il fût ému aussi. Mon tuteur, qui s'occupait à perfectionner sa pastorale, fatigué sans doute de la dissonance de mes accords, se leva, et vint brusquement fermer la porte de communication qu'il avait laissée entr'ouverte.

Cette circonstance, qui aurait dû augmenter mon trouble, produisit sur moi, par je ne sais quelle mystérieuse bizarrerie, un effet tout opposé. En me voyant absolument seule avec celui que j'aimais, la présence d'esprit me revint comme par miracle, et je résolus de provoquer moi-même, s'il le fallait,

Digitized by Google

l'explication que j'avais si long-temps et si vainement espérée. Il me croit trop timide, pensai-je; que peut-il oser dire à une jeune fille qui tremble et rougit avant qu'on lui parle, et qui paraît prête à fondre en larmes au moindre mot? Là-dessus, cessant tout à coup de faire résonner les touches du clavecin, je me retournai du côté de M. d'Artevalle. « Monsieur, » lui dis-je avec résolution. Mais je ne pus achever ma phrase; car, ayant rencontré son regard calme et bienveillant, je fus saisie d'une émotion nouvelle, et toute l'assurance dont je m'étais armée s'évanouit à l'instant. Cependant, honteuse de rester court, et ne voulant pas trahir plus de trouble qu'il n'en montrait lui-même : « Monsieur, repris-je en balbutiant, je ne pourrai jamais chanter cet air-là. » Ce n'était pas là assurément ce que j'avais projeté de dire; mais, à mon grand regret, la timidité l'emportait encore une fois. « C'est un air simple, me répondit M. d'Artevalle, qui ne demande qu'un peu de méthode, et je crois que vous le chanterez à merveille lorsque vous l'aurez étudié. Permettez-moi de vous en donner une idée. »

Alors, s'asseyant devant le clavecin, dont je me retirai pour lui faire place, il se mit à préluder avec beaucoup de goût et d'aplomb. Désespérée d'avoir si mal réussi dans ma tentative d'explication et de voir se perdre des momens précieux, je cherchai, par une distraction affectée, à lui faire sentir que son officieuse leçon ne me causait aucun plaisir. Mon cœur était gonflé par un violent dépit, et, si j'avais dû en ce moment prononcer une seule parole, je suis sûre que ma bouche n'eût livré passage qu'à des sanglots. Mais, avant la fin du premier vers, je fus gagnée par le charme irrésistible de cette voix sonore et pleine d'expression. Mon irritation s'apaisa, et, par degrés, je ressentis un calme et un bien-être moral qui tenaient de la béatitude. C'était comme le repos de la nature après un orage, comme la brise et le frais du soir à la fin d'un jour brûlant. Tandis que mon ame se recueillait tout entière dans cette délicieuse impression, j'oubliais que le temps s'écoulait sans réaliser mon espoir, et que la voix que j'aimais aurait dû me ravir par d'autres paroles que celles d'une chanson. Le réveil de la conscience ne se fit en moi qu'au moment où finit le dernier couplet; et alors l'angoisse et le dépit me revinrent subitement. Eh quoi, dis-je en moi-même avec amertume, il a chanté tranquillement dix couplets à mes côtés, sans impatience et sans distraction. Je me suis donc trompée; il n'a rien à me dire.

A cette pensée, et malgré l'enfantillage d'une pareille action, je me levai brusquement et courus vers la porte, dans l'intention de m'éloigner et de punir M. d'Artevalle par mon absence. Je tournais déjà la clé d'une main que le dépit rendait ferme et décidée, lorsqu'il se leva, et, s'avançant pour m'arrêter, il me dit, d'une voix où la surprise se mêlait à l'accent d'une inquiétude sincère : « Pourquoi vous en aller si vite, mademoiselle? Ma leçon vous a-t-elle déplu? Souffrez-vous? — Je me rappelle que j'ai une lettre à écrire, répliquai-je avec l'hésitation d'une personne qui ment. — Cette lettre est donc bien pressée, dit M. d'Artevalle après une pause, durant laquelle j'eus bien peur qu'il ne crût pas convenable de m'engager à rester. — Pressée.... pas

Digitized by Google

précisément, repris-je d'une voix aussi encourageante que je pus. Cependant... si.... si ma présence.... — Votre présence, mademoiselle, interrompit-il avec vivacité, sera dans cet instant doublement précieuse pour moi; et, sans attendre de réponse, il saisit ma main et me conduisit au fond de la chambre, près d'un fauteuil. Là, d'un geste à la fois suppliant et respectueux, il m'invita à m'asseoir, et, approchant une chaise, il s'assit lui-même. Je ne pouvais me tromper sur le vrai sens de cette action. C'était assurément l'annonce d'un entretien dont ce début presque solennel faisait présager l'importance. Je me crus enfin arrivée à l'instant décisif; mes idées, tournées à la tristesse, reprirent une autre face, et l'espérance, plus vive que jamais, rayonna de nouveau dans mon cœur. — Vous rappelez-vous, dit M. d'Artevalle, notre conversation d'hier? — Je ne l'ai pas oubliée une seule minute, répondis-je en baissant les yeux. — Eh bien, dit-il, je veux profiter de ce court moment de liberté pour vous ouvrir mon cœur et vous faire connaître la situation délicate où je me trouve placé.... Je.... » Il s'arrêta comme pour chercher dans sa pensée un autre mot que celui qui allait venir sur ses lèvres. Malgré cette réticence, une larme de joie roula dans mes yeux; mais le silence de M. d'Artevalle se prolongea plus que je n'aurais voulu, et mon trouble ne m'empêcha pas de remarquer sur son visage des signes d'hésitation et d'embarras.

Quoique alarmée de tant d'indécision, je m'efforçais de prendre patience en me disant à moi-même qu'il s'était trop avancé pour pouvoir reculer. D'ailleurs, en le voyant seul et si près de moi, je me rappelais les jours de notre voyage; les plus doux instans de ces jours trop vite écoulés se retraçaient à moi dans tout leur charme, et ce souvenir calmait la sourde angoisse causée par une semblable attente. Mais un léger élan de sa respiration m'ayant annoncé qu'il se décidait enfin à rompre le silence, soudain un frisson parcourut tout mon corps, et je crus que ma vie allait s'éteindre dans le transport de joie qui fit bondir mon cœur, comme s'il eût voulu franchir les bornes de son étroite prison! Contenant avec effort les témoignages du sentiment que j'éprouvais, je baissais mes yeux pleins de larmes, et je prêtais une oreille avide et attentive, lorsque la porte du salon s'ouvrit. Un mot que je ne pus saisir expira sur les lèvres de M. d'Artevalle, et il se leva aussitôt. Nous n'étions plus seuls: mon tuteur venait d'entrer.

— Mon cher monsieur, dit-il en s'avançant, je vous apporte encore deux couplets; j'espère que vous n'en serez pas plus mécontent que des autres. Je viens de les composer tandis que vous chantiez: les voici. Écoute, Adélaïde, tu me diras aussi ton avis:

Ma Lise en tout est accomplie.
L'enfant qui règne sur les cieux,
L'Amour même en est amoureux.
C'est son désir, c'est sa folie.
Ah! dites-moi s'il fut jamais
Objet pourvu de plus d'attraits.

Digitized by Google

Que de graces, que de noblesse!
Que son air est tendre et touchant!
Chacun se dit en la voyant:
D'Amathonte c'est la déesse.
Non, l'œil du jour ne vit jamais
Objet pourvu de plus d'attraits.

— Charmant! s'écria M. d'Artevalle, du ton en apparence le plus libre. Vous avez une facilité admirable. Ces vers sont délicieusement tournés, et j'ajouterai, comme le plus bel éloge que j'en puisse faire, qu'ils me semblent tout-à-fait dignes de l'aimable personne qui les a inspirés.

— Double flatterie, s'écria mon tuteur en riant.

— Non, d'honneur; je dis ce que je pense.

— En ce cas, ne le répétez plus, interrompit mon tuteur; car vous finirez par me faire croire que:

..... Pégase à ma voix docile,
Toujours, par un chemin facile,
Me conduit marchant sur des fleurs.

Il faut ménager la tête d'un poète: les fumées de l'orgueil l'enivrent si aisément. Mais j'avoue que j'étais en verve aujourd'hui, et je trouve surtout le refrain bien amené cette fois:

Non, l'œil du jour ne vit jamais
Objet pourvu de plus d'attraits.

Qu'en pensez-vous? Qu'en penses-tu, ma belle? ajouta mon tuteur en se tournant vers moi et en frappant doucement ma joue du revers de sa main. Tu as l'air d'une des filles de Loth métamorphosée en statue. Pourquoi ne réponds-tu rien?

Hélas! comment répondre? La brusque entrée de mon tuteur, en arrêtant sur les lèvres de M. d'Artevalle l'aveu si attendu, si désiré de moi, qu'il semblait enfin au moment de me faire, m'avait causé une contrariété qui tenait du désespoir, et, malgré de violens efforts pour dissimuler ce que j'éprouvais, je sentais mes yeux tout prêts à en donner un témoignage manifeste. Si du moins j'avais pu rêver, comme une heure auparavant, que mon tuteur était instruit des sentimens de M. d'Artevalle, j'aurais retrouvé un peu de courage; mais il ne m'était plus possible de me bercer d'une telle espérance, de m'imaginer encore que, satisfait de me voir aimée par un homme qu'il distinguait, qu'il estimait à tant de titres, M. Laurenty s'était prêté d'une manière toute paternelle au tête-à-tête que je venais d'avoir. Non, pensais-je avec amertume, il ne l'aurait pas interrompu si mal à propos s'il en avait connu la délicatesse et l'importance; il eût laissé à ses deux protégés le temps de s'expliquer, et de frivoles couplets ne l'eussent pas occupé dans un tel

Digitized by Google

moment. Je voyais trop bien que, soit manque de hardiesse, soit crainte de prendre un engagement irrévocable, M. d'Artevalle n'avait avancé ses affaires d'aucun côté. Ainsi, me disais-je, il ne me reste plus d'autre chance pour nous revoir seuls que celles qui seront amenées par le hasard; et le formalisme excessif de ses manières, l'indécision qui me paraît être le fonds de son caractère, pourront bien, comme aujourd'hui, l'empêcher d'en profiter.

Je me répétai mille fois ces choses et d'autres semblables; j'essayai de m'irriter moi-même, de soulever dans mon cœur un sentiment de fierté blessée qui m'éloignât de M. d'Artevalle. Je ne cherchai plus sa présence, je l'évitai même avec une sorte d'affectation; mais, par une fatalité inexplicable, plus je voulais le fuir, et plus je le rencontrais. Si je me joignais à un groupe de promeneurs écarté du sien, il arrivait toujours, ou que tout à coup il abandonnât sa compagnie pour la nôtre, ou qu'il passât près de nous. J'étais forcée d'admirer alors son adresse à cheval ou sa bonne grace sous le costume de paysan bas-breton que la société du château avait adopté pour habit de chasse. A table ou au cercle du soir, je me trouvais souvent placée de manière à le voir en face, à l'entendre, à ne rien perdre de ses propos toujours pleins de sens et de mesure, de grace et de parfait bon ton. Fatiguée par cette expérience du rôle pénible que je m'imposais sans aucun succès, je repris, quoique plus tristement, mes anciennes allures de patience et de résignation, et j'épiai à chaque moment l'occasion de me retrouver en tête-à-tête avec M. d'Artevalle. Il ne s'était pas aperçu de ma bouderie, il ne parut pas remarquer mon retour.

VII.

Cependant le château de Lampestras se peuplait chaque jour de nouveaux hôtes. C'était, du matin jusqu'au soir, un délire de joie et d'amusemens dont mon esprit sérieux ne s'était fait d'avance aucune idée, et qui, dans sa disposition actuelle, me choquait comme une chose de mauvais ton. Au milieu de cette foule bruyante que Mme Laurenty avait l'art de gouverner aussi despotiquement qu'elle gouvernait son mari, une seule personne restait grave et tranquille. C'était Clémentine; elle ne se joignait que rarement aux parties de plaisir de chaque jour; mais aux approches du 15 août, elle parut prendre tout à coup une sorte d'animation, et je la vis plusieurs fois sourire en parlant des apprêts et de l'éclat probable de cette grande solennité. Je pensai que, comme il s'agissait d'une fête annuelle, son instinct de régularité lui faisait trouver du charme aux divertissemens de ce jour, parce qu'ils étaient périodiques. Hors cette exception, il me sembla remarquer en elle encore plus d'éloignement que d'habitude pour les parties journalières et tous les passe-temps imprévus dont s'amusait la compagnie du château. Elle trouvait très mauvais les dérangemens d'heures, le retard du dîner, et surtout les promenades du soir qui, en se prolongeant, rendaient le salon désert et faisaient allumer, disait-elle, en pure perte, les lustres et les candélabres. Ainsi, tandis

Digitized by Google

que la société, profitant de la fraîcheur, errait à l'aventure dans le parc, Clémentine allait seule prendre sa place accoutumée sur le canapé du salon; ou bien elle s'occupait à ranger les cartes et les fiches, et parfois commençait le whist avec deux ou trois joueurs intrépides. Par un hasard que je vis se renouveler plusieurs fois avec surprise, mais sans m'en inquiéter, M. d'Artevalle se trouvait là à point, comme pour être de la partie. Souvent même sa ponctualité était si grande qu'il devançait Clémentine. L'idée de profiter de cette circonstance ne me vint pas. J'étais découragée et plus timide que jamais. L'espoir ne me manquait pas encore, mais je me défiais de moi-même et de toutes ces tentatives inutiles qui m'avaient agitée en pure perte. Tranquille par momens, plus souvent triste, j'atteignis la soirée qui devait avoir, pour lendemain, le jour attendu si vivement autour de moi, le 15 août.

Ce soir-là je me sentis d'une humeur si sombre que, ne pouvant résister au besoin de donner carrière à ma tristesse, je saisis un prétexte pour quitter la société qui se promenait dans le parc, et, sans trop savoir pourquoi, je me rendis au salon. Ce n'était point dans l'espérance d'y rencontrer M. d'Artevalle, car je le croyais à Lorient où son service, depuis deux jours, exigeait sa présence. Lorsque j'entrai, je fus surprise d'entendre sa voix et de le voir seul avec Clémentine. Ils causaient tous deux dans l'embrasure d'une croisée à demi ouverte. Les flambeaux n'avaient point encore été allumés, quoiqu'une partie de l'appartement fût déjà en pleine obscurité; et cet oubli de la règle annonçait, de la part de Clémentine, une certaine préoccupation. Ils cessèrent de parler, mais ils ne donnèrent à ma vue aucun signe de contrariété. Quant à moi, saisie tout à coup d'un vif dépit, et jalouse de cette intimité que j'apercevais pour la première fois, je dis avec une précipitation mêlée d'aigreur : « Ah! pardon ! pardon , je vous dérange. » M. d'Artevalle s'avança vers moi, et m'offrit poliment sa place à la fenêtre; et Clémentine, sans l'apparence du moindre embarras, se mit à m'entretenir des préparatifs de toilette qu'elle faisait pour le bal du lendemain. Sa conversation, quoique insignifiante, me parut avoir un caractère tout nouveau de satisfaction expansive bien différente de sa raideur habituelle et de sa tranquillité, pour ainsi dire, machinale. J'en fis la remarque avec un serrement de cœur, et des larmes me vinrent aux yeux. J'allais me trouver fort embarrassée de ma contenance, lorsque dans ce moment mon tuteur entra. Après nous avoir salués, il prit à l'écart M. d'Artevalle et lui parla bas quelque temps. Bien qu'il n'y eût en cela rien que de fort simple, j'y vis une apparence de mystère, et, mon imagination travaillant sur cette donnée, je conçus de vagues soupçons et j'éprouvai une inquiétude poignante.

Dès qu'on eut allumé les flambeaux, je me mis à regarder tour à tour M. d'Artevalle et Clémentine avec attention, cherchant à découvrir dans leurs physionomies des indices qui m'éclairassent sur les motifs de leur tête-à-tête. Mais l'empire qu'ils avaient tous deux sur eux-mêmes les rendait impénétrables, et les manières seules de mon tuteur semblaient témoigner une sorte d'émotion. Lorsqu'il eut terminé l'entretien secret qu'il avait entamé avec

Digitized by Google

M. d'Artevalle, il s'approcha de sa fille, et la baisant au front, il lui ôta avec une douce violence l'ouvrage qu'elle tenait entre ses deux mains, qu'il serra dans les siennes, tandis qu'il portait sur elle des regards attendris. Quelques paroles sans intérêt, et d'abord assez rares, furent échangées entre eux. J'écoutai un instant, puis je tombai dans une profonde rêverie. J'ignore quel chemin suivit la conversation; mais les mots de sympathie, d'amour et de bonheur que j'entendis prononcer par M. Laurenty réveillèrent toute mon attention. Il peignait avec éloquence, et sans charger son discours de cette foule de citations qui lui étaient familières, les charmes d'un mariage où l'âge, les caractères et les ames se trouvent assortis, cet amour tendre et sérieux, disait-il, qui est à la fois, pour les époux qui l'éprouvent, un devoir, une vertu et le bonheur de toute la vie. Mieux disposée, j'aurais recueilli avec délices ces paroles; mais, loin de me plaire cette fois, elles ne firent qu'augmenter le trouble que j'éprouvais et donner à mes inquiétudes une direction plus précise. « D'où vient, me dis-je avec effroi, que mon tuteur prêche aujourd'hui le contraire de ses opinions intimes? Dans quel but? et à qui s'adresse sa leçon? Hélas! c'est à Clémentine qu'il parle, c'est elle qu'il a toujours regardée. » Ne pouvant plus endurer l'état de souffrance inexplicable que me causaient dans cet instant les maximes morales que jusque-là j'avais le plus aimé à entendre professer, je sortis du salon, afin d'aller pleurer en secret.

Je gagnai une des allées du jardin, et je m'assis sur un banc de pierre. Les dernières lueurs du soleil doraient encore l'horizon, tandis que la lune, déjà haute, versait de mobiles et pâles rayons sur la terre. L'air était calme et embaumé, la solitude profonde. J'étais venue là pour rêver à ma peine et approfondir la cause indistincte de mes alarmes. Mais la douceur de cette belle soirée descendit dans mon ame, et bientôt je ne trouvai plus en moi que les souvenirs encore vivans de mon ancienne sécurité, et le besoin de croire, en dépit de tout, à l'amour de celui que j'aimais. Depuis que je vivais dans le monde, tout entière à la passion qui me possédait et aux devoirs de la société, j'avais trop rarement prié. Dans ce moment où je sentais le besoin de me fortifier par la pensée que Dieu ne m'abandonnerait pas, il me vint un remords de cette négligence; et, me voyant seule, je m'agenouillai, la tête inclinée sur le banc. Quelques élans de cœur vers Dieu composèrent toute l'oraison que je lui adressai; mais elle était fervente. Je restai ainsi plusieurs minutes dans une demi-extase, dont je fus tirée tout à coup par un bruit de pas et par une voix qui prononçait mon nom.

C'était M. d'Artevalle. Je me levai aussi vite que je pus, et ne sachant qu'augurer de sa présence inattendue, j'allai à sa rencontre dans un trouble d'esprit inexprimable. « Ah! vous voilà donc enfin, me dit-il; comme je vous ai cherchée! » Ce peu de mots, qu'il prononça d'un air de reproche tendre, ramenèrent la joie dans mon ame, car je pensai que, si j'avais cessé de lui être chère, mon absence n'aurait pas été pour lui une cause d'ennui ou d'inquiétude. « M. Laurenty vous cherche de son côté, ajouta-t-il après une pe-

Digitized by Google

tite pause; allons ensemble le rejoindre. « J'acceptai son bras, et nous fîmes quelques pas sans qu'il reprît la parole et sans que je songeasse moi-même à rompre le silence. Il paraissait préoccupé d'une idée qui devait lui être agréable, à en juger d'après l'expression animée de sa physionomie; et moi, émue comme je l'étais toujours dans mes rares tête-à-tête avec lui, je soupirais. Ces soupirs, dont je ne m'apercevais nullement, réveillèrent son attention, et il me demanda avec sa voix douce et accentuée si j'étais triste ou si j'étais souffrante. Au lieu de lui répondre, cédant à je ne sais quelle inspiration soudaine, je m'arrêtai, et lui montrant du doigt le ciel chargé d'étoiles et le sombre feuillage des arbres qui nous cachait alors les rayons de la lune, je lui dis : « Vous rappelez-vous notre voyage? » Un frémissement intérieur fit tressaillir son bras droit, sur lequel je m'appuyais. Un tel signe d'émotion me fit croire que je venais d'évoquer dans son cœur un souvenir qui lui était aussi cher qu'à moi, et sa réponse me confirma cette charmante pensée. — Si je me le rappelle! dit-il avec vivacité. Ce voyage a fait ma destinée; il ne dépend plus de moi de l'oublier. — Je voudrais bien savoir, répliquai-je sur le même ton, ce que vous entendez par là? — Vous le saurez tout-à-l'heure, mademoiselle, dit-il avec une légère nuance d'hésitation et d'embarras, et comme s'il se fût déjà repenti d'avoir dérogé à ses habitudes de réserve; M. Laurenty va vous l'apprendre; c'est de lui que, selon toutes les convenances, doit venir cette information. Puis, me pressant la main, il ajouta d'un ton plus circonspect et plus tendre: — Vous n'y serez point insensible; du moins je l'espère, Je vous ai toujours vue si bonne pour moi. »

Je ne poussai pas plus loin mes questions. J'avais interprété selon mes vœux les plus ardens le sens un peu voilé des paroles de M. d'Artevalle, et je craignais de ne pouvoir, dans mon ravissement, m'exprimer avec toute la mesure dont je venais de recevoir un si parfait exemple. Nous arrivâmes à la maison sans qu'il fût ajouté un seul mot. Le salon était rempli de monde, et M. Laurenty, retenu toute la soirée par des fâcheux, n'eut pas le temps de s'approcher de moi. Je me retirai dans ma chambre sans avoir rien appris de sa bouche, mais pleine de confiance et d'espoir, et avec une attente positive pour la journée du lendemain.

Marie-Rose, tourmentée d'une violente migraine, ne vint pas remplir son service ordinaire auprès de moi, et j'eus le regret de me coucher sans lui dire tout ce que je prévoyais d'heureux. Lorsqu'elle se présenta le lendemain matin, elle fut surprise de l'air de contentement qui animait mon visage. Je ne lui laissai pas le temps de me faire une seule question, et je lui racontai vivement tout ce qui s'était passé la veille. Elle m'écouta sans paraître émue ni ravie comme je l'espérais; et quand je la pressai de répondre, elle se contenta de secouer la tête d'une manière qui lui était particulière et qui semblait dire : J'ai une autre idée que vous là-dessus. Irritée de lui voir encore de l'ombrage et des doutes là où tout m'apparaissait clair et positif, j'allais lui reprocher son esprit d'obstination et de méfiance, quand la porte s'ouvrit.

Digitized by Google

C'était la petite Laurette que je n'attendais nullement et qui entra sans façon. « Ah! ah! dit-elle en fixant sur moi des yeux pleins d'esprit et de malice, je sais un grand secret.

— Quel secret? Un secret d'enfant, demanda ma bonne avec une ironie sous laquelle on pouvait remarquer des signes de malaise ou d'inquiétude.

— Cela regarde d'autres que vous, madame la moricaude, répondit Laurette; car il s'agit d'un mari; et ce n'est pas dans le royaume des blancs que votre visage en trouvera un.

— Un mari! m'écriai-je; pour qui? Et par un mouvement involontaire, j'attirai vivement la petite fille sur mes genoux.

— Devinez, dit-elle.

— Deviner? Ah! je ne pourrai jamais, répondis-je en jouant la simplicité, tandis que mes lèvres tremblaient. — Tu sais, Laurette, que je ne suis pas fine comme toi.

— C'est vrai, en général, répliqua-t-elle; mais par exception, cette fois, vous pourriez bien me surpasser. Essayez, je vous donne une heure.

— Parle tout de suite, ou je cesse de t'écouter, dis-je avec une impatience qu'il me fut impossible de contenir.

— Eh bien! répondit Laurette, en mettant de longs intervalles entre chaque mot pour agacer ma curiosité et se donner de l'importance; eh bien!.... il s'agit.... d'un mariage.... qui va se faire dans la maison; d'un mariage entre M. d'Artevalle et.... et.... Oh! pour le coup, dit-elle en s'interrompant et me regardant avec gentillesse, c'est vous qui finirez et qui direz le nom de la mariée.

— C'est le tien, peut-être, répondis-je sans trop savoir ce que je disais; car le cœur me battait fort et le feu de la rougeur me montait au visage.

— Nenni, nenni, je suis trop petite; il faut, pour que je sois bonne à marier, que je grandisse encore de deux pieds.

— Eh bien! repartis-je, c'est donc Clémentine.

Le visage de Marie-Rose qui depuis le commencement de ce dialogue exprimait la contrainte et la gêne, devint d'une tristesse sombre qui ne me parut que maussade, et dont je ne m'inquiétai nullement.

— Vraiment, dit Laurette, ceci est différent. Rien n'empêche que ce soit Clémentine. Elle est bonne à marier, elle! la taille et la raison ne lui manquent pas. Mais il n'y a pas qu'elle au château qui ne joue plus à la poupée. Il y a ma cousine Suzanne de Ploërmel; il y a mes cousines de Saint-Paul; il y a encore.... devinez, devinez donc.

— Si c'est Clémentine, repris-je en affectant de sourire, pourquoi ne le dis-tu pas clairement? Je conclus de ta répouse évasive que tu n'es pas si bien informée que tu voudrais le faire croire.

— Vous allez voir plutôt, si je ne sais pas tout, reprit Laurette avec le ton de l'amour-propre mis au défi; écoutez seulement mon histoire : Vous saurez d'abord qu'hier papa et maman ont eu dans la matinée une grande conversation et que ce n'était pas pour se quereller. Ceci, me direz-vous, ne

Digitized by Google

fait rien à l'affaire; mais plus tard vous verrez la liaison; si bien que sur les huit heures et demie du soir, un petit quart d'heure avant votre promenade avec M. d'Artevalle, maman eut la fantaisie de se faire recoiffer pour le souper, et me fit venir dans sa chambre. A peine y étais-je arrivée, qu'on frappa à la porte et que papa et M. d'Artevalle entrèrent tous deux. Maman partit d'un éclat de rire; et s'adressant au dernier, dont la figure rayonnait de joie : Approchez, approchez, lui dit-elle, vous arrivez à propos; je suis de la meilleure humeur, et je trouve délicieux de traiter avec vous une affaire grave et une question frivole; car je veux à la fois vous parler de votre mariage et vous consulter sur le bal de demain. — Allons, ma chère Lise, a dit papa; soyez un peu moins badine en pareille matière. La gravité est plus convenable, et vous ira tout aussi bien; mais, avant tout, il faut renvoyer cette enfant. — Volontiers, a répondu maman; car ses distractions, lorsque sa curiosité est excitée, font mon supplice; et voilà, pour commencer, qu'elle me tire les cheveux et me pique jusqu'au sang. Congédiée de cette manière, vous croyez peut-être que j'allai me coucher; pas du tout (et ici Laurette prit un air satisfait); pas du tout; je fis d'abord grand bruit avec le talon de mes mules sur la première marche de l'escalier pour faire croire que je descendais en courant. Puis je m'approchai doucement de la porte; et par le trou de la serrure, j'ai tout entendu.

— C'est une vilaine action, dis-je tout émue, une bien vilaine action; et craignant de l'avoir intimidée par ce reproche qui m'échappait, j'ajoutai aussitôt: — Et qu'as-tu entendu, ma petite Laurette?

— Eh bien! j'ai entendu ceci et cela; au demeurant, pas grand'chose; tout ce que je puis dire, c'est qu'on parlait mariage, et que votre nom a été prononcé une fois.

— En es-tu bien sûre, dis-je, respirant à peine?

— Oh! sûre, sûre, comme de mon existence.

— Ma chère petite Laurette, m'écriai-je transportée de joie, si tu savais comme je t'aime; mais, repris-je en tâchant de ressaisir mon sang-froid, je te le répète, tu as fais là une vilaine action.

— Laissez-moi finir, me dit-elle d'un petit ton délibéré; car si vous prolongiez votre belle morale, j'oublierais ce qui me reste encore à vous dire, et je crois m'apercevoir que vous en seriez fâchée. A peine étais-je rentrée dans ma chambre pour me coucher, que Mme Rousselet, la femme de charge, s'en vint me dire bonsoir. Elle est assez curieuse, Mme Rousselet, et elle se vante de tout voir. Dans le courant de la journée, elle s'était aperçue, à l'air affairé de papa et de maman, aux allées et venues de M. d'Artevalle, qu'il y avait un mystère entre eux, et elle espérait que je pourrais l'aider à le deviner. Elle avait ses poches pleines de pâtes confites et de pralines. Nous fîmes commerce ensemble, elle me donna toutes ses friandises, et je lui racontai ce que je savais. Lorsque j'eus fini et recommencé au moins dix fois, elle me dit que l'épouse future de M. d'Artevalle, c'était vous, que ce ne pouvait être que vous, que depuis long-temps on jasait dans la maison de votre

Digitized by Google

mariage, et qu'enfin elle avait des raisons positives pour être certaine de cela. — A présent, ajouta Laurette tout essoufflée de son discours, je n'ai plus rien à vous dire, et je vous quitte pour aller coiffer maman.

— Eh bien! dis-je à Marie-Rose aussitôt que nous fûmes seules, avais-je tort d'espérer? Doutes-tu maintenant de mon bonheur?

— Hélas! me répondit-elle d'une voix triste, que peuvent signifier les propos d'un enfant bavard et les caquetages en l'air d'une femme de service? Vous êtes trop prompte à croire et à vous flatter. Peut-être y a-t-il, en effet, quelque chose au fond de tout cela! mais Dieu veuille que ce ne soit pas du malheur pour vous.

— Et quel malheur? demandai-je d'un ton si irrité que Marie-Rose n'osa répondre un seul mot. — Vraiment, continuai-je, on te croirait sans affection pour moi; car tu ne t'attaches qu'aux idées qui peuvent me déplaire et changer en chagrin toutes les joies de ma vie.

— Ah! mademoiselle, me dit-elle, je m'attache à voir la vérité, et mon seul tort est de n'avoir pas toujours le courage de vous la dire.

— Eh! répondis-je avec un redoublement d'humeur, à défaut de paroles, n'as-tu pas le langage de ta pantomime langoureuse? Voir du mal au fond de tout, ne jamais sentir l'espérance, craindre toujours quelque trahison, soit de la destinée, soit des hommes dont notre sort dépend; ah! vraiment, c'est une existence aussi triste que celle des réprouvés, et je te plains de l'avoir en partage.

Marie-Rose soupira profondément, et je repris d'un ton plus doux : — Tiens, Marie-Rose, je t'ajourne à l'heure de mes noces.

— Les croyez-vous donc si prochaines? répliqua-t-elle vivement. Ah! je vous en prie, mademoiselle, ne prenez pas ainsi des illusions, des rêves pour.....

— Illusions, si tu veux, interrompis-je; mais, prie le ciel que j'y croie toujours; car le jour où je m'apercevrais que j'ai été la dupe de mon imagination et de mon cœur serait le dernier de ma vie.

Marie-Rose voulut répondre; mais je lui imposai silence fort vivement. Le cœur navré de ma dureté, elle fit quelques pas vers la porte, en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier. Sa douceur et la vue de ses larmes calmèrent l'irritation de mes nerfs, et lui tendant la main, je la rappelai d'une voix attendrie. Aux accens de cette voix si puissante sur elle, la pauvre fille se retourna, et s'élançant avec impétuosité, vint tomber à deux genoux devant les miens qu'elle entoura de ses bras, et qu'elle pressa contre sa poitrine d'une manière à la fois si douloureuse et si passionnée, que j'en éprouvai un saisissement mêlé d'effroi. Quelques momens se passèrent avant que mes instances la décidassent à se relever et qu'elle pût achever ma toilette. Quoique je visse bien à son air de distraction et de souffrance, surtout aux demi-mots qui lui échappaient, qu'elle brûlait de reprendre le sujet de conversation que cette petite scène avait interrompue, j'eus soin de parler d'autre chose. Forcée, par la crainte de me déplaire, de renfermer en elle les conseils

Digitized by Google

que son amour pour moi et son bon sens lui inspiraient, elle se borna à me prier de demander une explication à mon tuteur. Je promis de n'y pas manquer, et je sortis de ma chambre avec le projet de tenir fidèlement cette promesse et de tâcher de me rencontrer seule avec M. Laurenty, lorsqu'il reviendrait de sa promenade du matin.

Comme je traversais le vestibule pour passer dans le jardin où je voulais attendre en liberté le retour de mon tuteur, je me trouvai, à mon grand déplaisir, en face de Clémentine qui sortait de l'appartement de sa belle-mère. Parmi d'autres nouvelles de la maison, peu intéressantes pour moi, elle me conta, de son ton sentencieux, que M. d'Artevalle, commandé par des affaires de service, était parti à cinq heures du matin pour Lorient, et qu'il ne reviendrait que le soir à l'heure du bal. Je fus vivement contrariée de cette information; mais je le fus encore davantage, quand j'appris que M. Laurenty était retenu dans sa chambre par une légère indisposition, et qu'ainsi tous mes efforts pour le rencontrer sans témoins seraient inutiles. Dévorée par un dépit que je n'osais confier à personne, craignant de subir de nouveau, sans pouvoir y répondre, les interrogations et les doutes de Marie-Rose, je pris le chemin du parc avec la résolution de m'y promener jusqu'à l'heure du dîner.

Dans l'espèce de fièvre qui m'agitait, je marchais fort vite et avec une telle absence d'attention pour les choses extérieures, que je ne voyais ni le ciel sur ma tête, ni le sol que je foulais. La racine d'un assez gros arbre s'étant rencontrée sous mes pieds, je me heurtai violemment contre elle, et la douleur que je ressentis fut assez vive pour me forcer de m'asseoir sur l'herbe. Le hasard m'avait conduite vers l'un des endroits les plus solitaires du parc. C'était une espèce de labyrinthe, formé d'allées tournantes qui se croisaient dans tous les sens pour aboutir à une seule issue. J'étais là assise depuis quelques minutes, attendant avec impatience le moment où je pourrais continuer ma promenade, car la préoccupation de mon esprit me rendait l'immobilité du corps un véritable supplice, quand tout à coup mon attention fut attirée par la conversation de deux personnes qui passèrent plusieurs fois derrière moi, en suivant les détours du labyrinthe. Je ne pouvais apercevoir leurs figures, et elles ne me virent pas non plus, parce que des ifs et d'autres arbres verts, taillés en guise de muraille, s'élevaient à plusieurs pieds au-dessus de ma tête; mais à travers ce mince rempart, toutes les paroles pénétraient jusqu'à mon oreille. Du reste, les promeneurs, se croyant seuls, ne songeaient nullement à baisser la voix.

Je reconnus facilement l'un des habitués de la maison, le chevalier de Trégolan, personnage plein de suffisance, qui parlait très haut et faisait ordinairement de longues séances à la table de jeu. L'autre personne était une femme que je ne connaissais pas, mais qu'à son accent et au ton élégant de sa voix, je jugeai n'être pas de la province. « Oui, disait-elle, je le vois avec peine, mon cher Isidore, vous ne savez suivre que les chances du pharaon, qui vous manquent toujours. Pourquoi n'avez-vous pas été plus assidu auprès de Mlle Laurenty? C'était là un mariage à faire.

Digitized by Google

— Et pourquoi ne se ferait-il pas, repartit M. de Trégolan; la personne est peu attrayante, je dirai même qu'elle est glaciale; mais puisque vous me le conseillez, ma belle cousine, j'échaufferai mon cœur aux rayons de sa dot, et parbleu....

— Il est trop tard, dit la dame, pour vous mettre à cette affaire, car, pendant que vous caressiez vos manchettes, on vous a coupé l'herbe sous le pied.

— Ah! ah! je sais de qui vous voulez parler, répliqua le chevalier en riant aux éclats, mais je n'en crois rien. D'Artevalle ne vise pas au solide et ne soupire que pour la grace et la beauté.

— Je ne vous comprends pas, chevalier, reprit la dame, que voulez-vous dire?

— Je veux dire que le pauvre d'Artevalle est, selon le bruit public, amoureux comme un Céladon, et que s'il se marie ainsi que vous le prétendez, ce n'est pas à l'héritière, mais à la pupille, cette jolie créole qui a vraiment une taille et des yeux à rendre un homme fou. » — Ces derniers mots ne me parvinrent qu'affaiblis par la distance, car les deux interlocuteurs s'éloignaient, et je perdis le reste de leur conversation.

Dominée par l'intérêt le plus puissant, j'avais tout écouté sans oser respirer, de peur de trahir ma présence; mais dès que le silence le plus complet se fut rétabli autour de moi, je me soulageai de ma contrainte, en me livrant à tout le délire que peut inspirer la joie d'une félicité sans bornes à un cœur de dix-huit ans. Je voyais dans la publicité des sentimens de M. d'Artevalle une confirmation du récit de la petite Laurette, et dans le hasard qui m'avait fait entendre un entretien si précieux pour mon repos, je croyais reconnaître le doigt de la Providence et comme un avertissement mystérieux d'avoir confiance en ma destinée. Sous l'influence de ces pensées, ma pauvre tête s'exalta, mon enthousiasme de bonheur devint une véritable ivresse, et j'en donnai des preuves que j'ose à peine raconter. Le trop plein de mon cœur débordant malgré moi, je m'adressai tour à tour à Dieu pour le remercier, à mon amant pour lui dire mille tendresses dont je me faisais les réponses, et à tous les objets qui m'environnaient pour les prendre à témoin de ma félicité. J'embrassais les arbres, je serrais mes bras autour d'eux, et les traitant comme des êtres animés, je leur demandais de n'être pas insensibles à mes caresses, et je croyais sentir qu'ils me les rendaient; puis courant de toutes mes forces à travers les détours du labyrinthe, je jetais au vent, dans cette folle promenade, des mots d'amour qui, renvoyés par les échos, me semblaient redits par une voix qui répondait à la mienne. Enfin, obligée de m'arrêter pour reprendre haleine, je me mis à écrire sur l'écorce d'un bouleau avec une grande aiguille d'or qui retenait mes cheveux, et qui était un bijou de ma mère, le nom que dans ma bonne foi, je croyais déjà le mien : ADÉLAÏDE D'ARTEVALLE. Après cette dernière preuve de délire, la rougeur me monta au front; je fus tentée de détruire mon ouvrage; une pensée superstitieuse me retint : je me dis qu'en effaçant ces lettres, j'efface-

Digitized by Google

rais peut-être mon bonheur, et je repris ma course à travers le parc pour résister aux conseils de la modestie et de la prudence.

Je ne vis mon tuteur qu'au dîner; et ainsi il me fut impossible de causer avec lui un seul moment. Il fit les honneurs de ce festin solennel avec une politesse et une dignité vraiment seigneuriales. Grace à l'excellente disposition des convives, ses douze couplets que je chantai au dessert, d'une voix passablement tremblante, furent couverts d'applaudissemens et le refrain :

Ah ! dites-moi s'il fut jamais
Objet pourvu de plus d'attraits,

répété en chœur dans un élan d'enthousiasme, fit briller la joie et l'orgueil sur le visage de Mme Laurenty. Jeune, jolie, objet de tous les hommages, elle avait le droit de se croire la plus heureuse des femmes assises à cette table où elle était reine, et cependant je me disais tout bas que son bonheur ne valait pas le mien. Malgré toutes les distractions et les mille incidens de la fête, je n'avais qu'une idée à l'esprit, et je me répétais au-dedans de moi-même : Il m'aime, il m'aime ! L'absence de M. d'Artevalle n'eut pas même le pouvoir de mélanger d'un peu de tristesse ces ravissemens d'imagination. Mon seul ennui était de ne pouvoir en faire la confidence à personne, et j'avais bien de la peine à ne pas laisser voir quelque chose de mes pensées; mais je me contins, sûre que l'heure n'était pas éloignée où je pourrais parler de mon bonheur et m'en glorifier tout haut.

VIII.

A sept heures du soir, les femmes se retirèrent chez elles pour faire leur toilette de bal. En entrant dans ma chambre, je trouvai Marie-Rose assise d'un air pensif à côté de mon lit, où elle avait étalé, avec des précautions minutieuses, toutes les parties de l'élégant costume que je devais porter. Ma robe de mousseline brodée d'argent, la jupe de dessous en satin blanc de la Chine, mes nœuds de ruban, les fleurs de ma coiffure, mon collier et mes bracelets de perles, tout cela rangé symétriquement, semblait me sourire et me dire : Nous t'attendons. La vue de ces brillans apprêts me surprit comme celle d'une chose inattendue; car le sentiment qui me remplissait le cœur, le fermait à tout autre désir, et depuis quinze jours j'avais à peine accordé quelques souvenirs vagues et sans intérêt à la belle toilette dont mon tuteur m'avait fait présent. Grace aux soins de Marie-Rose, elle était là dans toute sa fraîcheur, et je la trouvai si splendide que j'en fus émerveillée. Dans la vivacité de cette impression féminine, je battis des mains en signe de joie, et je poussai un cri qui arracha ma bonne à ses rêveries. Sur son invitation je m'assis devant ma table de toilette et elle commença à me coiffer. Pendant qu'elle s'empressait autour de moi, je ne cessais de la prier de se hâter, car j'éprouvais la plus vive impatience de me contempler dans tous mes atours,

Digitized by Google

et de juger si ma beauté répondrait à mes espérances d'amour-propre. Les yeux fixés sur le miroir où se réfléchissait ma figure, je voyais avec un mélange de dépit et de reconnaissance Marie-Rose qui, sans écouter mes recommandations d'aller plus vite, tournait et retournait dix fois la même boucle de cheveux avant de passer à une autre. Au milieu de mes impatiences, je me prenais à la combler d'éloges et à m'écrier par intervalles : Ah! ma chère bonne, que je serai bien! Attentive à son ouvrage, elle répondait fort peu, et j'aurais pu la croire indifférente à mes émotions de jeune fille, si parfois le tremblement de ses mains et sa respiration précipitée ne m'eussent prouvé qu'elle était émue comme moi. Dès que ma toilette fut achevée, sa langue se délia subitement par un cri de joie. « A présent, dit-elle, je ne crains plus rien. Je le défie de vous résister. — Que tu es bonne pour moi! répondis-je, que tu me fais de bien! » et je partis enivrée d'espérance. Ah! que le cœur me battait en descendant l'escalier! Avec quel ravissement je pensais à la surprise de M. d'Artevalle et me disais : *Il va me trouver belle!* Quel charme délicieux il y avait pour moi dans le parfum de mon bouquet de bal, dans le léger bruit que faisait à chaque pas mon vêtement de soie! et pourtant, au moment d'entrer dans la pièce qui précédait le salon, j'éprouvai une frayeur subite, je m'arrêtai toute tremblante, et j'eus besoin de me faire violence pour ne pas retourner en arrière.

Il n'y avait encore au salon avec les maîtres du logis qu'une seule personne étrangère, c'était M. d'Artevalle. Je n'osai jeter un seul regard de son côté, et j'allai m'asseoir près de Clémentine qui, avec un air de parfait contentement, s'étalait, sur un fauteuil, dans ses magnifiques habits de bal. « Comme te voilà belle, me dit mon tuteur, en venant à moi pour me baiser au front. Avec cette parure toute blanche, on te prendrait pour une jeune mariée.

— A propos, monsieur, dit Mme Laurenty, qui, occupée à rajuster devant la glace quelque chose de sa coiffure, ne m'avait pas encore regardée; à propos, n'avez-vous pas un secret à confier à votre chère Adélaïde; vous avez bien tardé pour cela; et votre grand secret n'en sera bientôt plus un. »

Mon tuteur hésita un moment comme si ces mots eussent été un reproche, et qu'il se sentît en effet coupable de négligence à mon égard, et me souriant d'un air affectueux, il dit : « Ma chère Adélaïde, il est question d'un mariage. »

J'aurais voulu que cette phrase commençât par quelque chose de plus direct et de plus explicite; mais quelque vague qu'elle fût, j'en attendais la fin avec un gonflement de cœur qui me permettait à peine de respirer, lorsque Mme Laurenty, par un de ces traits de brusquerie et d'inconséquence qui lui étaient familiers, se mit à interrompre son mari, en disant : « Voilà neuf heures qui sonnent; tout le monde va nous venir à la fois, et nous perdons le temps à causer d'affaires; allez vite dans la grande salle voir si tout y est bien, et recevoir les arrivans; moi je reste ici, et j'y établis mon quartier-général. »

Ces paroles furent accompagnées d'un regard de commandement auquel

Digitized by Google

M. Laurenty ne pût résister. Il se leva en me disant : « Pardon, ma chère Adélaïde, tout à l'heure....

— Allez, allez, reprit sa femme, qui l'interrompit pour la seconde fois; j'achèverai ce que vous avez à dire; et se tournant vers moi de l'air le plus gracieux: Ma chère petite, s'écria-t-elle, que vous êtes jolie ce soir! J'avais envie de mettre une robe pareille à la vôtre; mais j'ai eu peur que le blanc ne m'épaissît la taille. Mon Dieu! que vous êtes mince! on vous prendrait dans les dix doigts, n'est-ce pas Clémentine? Regardez-la donc, monsieur d'Artevalle.»

Clémentine fit un signe de tête; M. d'Artevalle sourit d'une manière qui me parut un peu froide, et Mme Laurenty continua : « A présent, dites-le sans flatterie, comment me trouvez-vous? N'ai-je pas trop de diamans pour une soirée chez moi? C'est cette insupportable petite Laurette qui est cause de cela. Elle a pleuré jusqu'à ce que j'eusse mis tout mon écrin; je ferais peut-être bien d'ôter cette aigrette. Clémentine, qu'en dites-vous? »

A l'air important que prit la physionomie de Clémentine, il sembla qu'elle se disposait à porter un jugement sévère; mais elle n'eut pas le temps de proférer une syllabe, car Mme Laurenty ajouta précipitamment : « Je suis décidée, cette aigrette me sied à ravir. N'est-ce pas la vérité, Adélaïde?

— Ce que je puis dire, c'est que vous êtes charmante ce soir, répondis-je en éludant le point délicat de la question.

— C'est vous, ma petite, qui êtes charmante, » reprit Mme Laurenty en passant un de ses bras autour de ma taille et me baisant sur le cou.

Cette caresse, après laquelle, me tenant toujours, elle fit quelques pas avec moi vers l'autre bout du salon, me parut le prélude d'une confidence intime. Je croyais toucher au moment suprême, et je détournais déjà les yeux pour ne pas rencontrer un regard de M. d'Artevalle, lorsqueplusieurs personnes entrèrent ensemble. Mme Laurenty s'avança pour les recevoir. Je la suivis machinalement. « Je suis à vous, me dit-elle sans s'arrêter; dans l'instant je reviens à vous. » Elle revint en effet, mais accompagnée de trois femmes, dont deux s'assirent entre elle et moi. J'attendis en vain que quelque incident me rapprochât d'elle, j'essayai même de lui faire des signes, et dans mon tourment d'impatience et d'anxiété, je fus plus d'une fois tentée de me lever et de l'attirer à part dans une embrasure de fenêtre ou dans un coin du salon; mais le courage me manqua d'abord, et bientôt les présentations se multiplièrent si rapidement, la foule grossit à tel point, que je dus renoncer à ce projet et à mon dernier espoir d'éclaircissement.

Peu s'en fallut que les larmes ne me vinssent aux yeux. Ma contrariété se tourna en abattement. Je crus que cette soirée de fête allait me devenir odieuse; mais peu à peu, par je ne sais quel instinct de jeunesse, je me laissai gagner au prestige du bal. L'aspect nouveau pour moi que présentait une si grande réunion de personnes magnifiquement parées, l'éclat des lumières, le murmure des voix mêlé aux préludes de la musique, les regards furtifs, les complimens flatteurs dont j'étais l'objet, tout cela produisit sur mon esprit l'effet d'une boisson enivrante. Les idées dont j'étais préoccupée cessaient

Digitized by Google

d'être distinctes et se perdaient dans un vague délicieux qui tenait de l'extase. Je rêvais, les yeux ouverts, que j'assistais à la fête de mes noces, que tout ce luxe, ces lumières étincelantes, ces hommes et ces femmes si parés se trouvaient là pour moi; et dans cette étrange illusion, j'éprouvais tour à tour les émotions diverses que doit ressentir une jeune mariée en présence de son époux qui l'admire, de ses parens et de ses amis rassemblés pour célébrer son union.

Je fus arrachée à ce rêve charmant par la voix d'une jeune dame assise près de moi. « Mon Dieu! me dit-elle en dirigeant ses yeux vers l'une des extrémités du salon, regardez donc la laide figure. » Réveillée comme en sursaut, je regardai machinalement, et suivant la direction qui m'était donnée, j'aperçus aussitôt, derrière une porte vitrée à grandes glaces qui s'ouvrait sur l'antichambre, le visage de Marie-Rose, dont les yeux étaient fixés vers moi avec une expression d'égarement. Je ne crois pas qu'elle eût jeté sur ma personne un regard plus effaré si elle m'avait vue morte et couverte d'un linceul au lieu de ma robe de bal. J'en ressentis moins de frayeur que d'impatience, et je me contentai de détourner la tête pour échapper à cette importunité. Quelques momens après, supposant que Marie-Rose avait dû s'éloigner, je portai de nouveau les yeux de ce côté. Elle était toujours là; elle n'avait changé ni de place ni d'attitude, et sa figure noire semblait collée à la vitre, sur laquelle elle se dessinait comme une silhouette. Que me voulait-elle? Que lui était-il arrivé? D'où venait l'obstination de ce regard sinistre qu'elle continuait à lancer sur moi? Je me faisais ces questions sans pouvoir y trouver de réponse, lorsque mon attention fut attirée par un autre incident.

Le chef d'orchestre, pour annoncer définitivement l'ouverture du bal, se mit à jouer sur son violon la ritournelle du menuet. Je crus entendre aussitôt un chuchottement dont je ne pouvais deviner la cause, et je vis toutes les personnes qui faisaient cercle auprès de Mme Laurenty se tourner à la fois du côté de M. d'Artevalle, qui se leva aussitôt et alla de l'air le plus noble prendre la main de Clémentine. Il se fit un silence général, que j'attribuai uniquement à l'impression produite sur l'assemblée par la bonne grace et les façons distinguées du cavalier. Clémentine, à qui j'enviais dans ce moment son privilége de fille de la maison et l'honneur d'ouvrir le bal, me parut mieux qu'à l'ordinaire. Elle avait moins d'assurance dans la démarche, semblait intimidée et rougissait beaucoup, ce qui donnait un peu d'expression à sa physionomie. Le choix de M. d'Artevalle, commandé par la convenance et l'étiquette, ne m'inspirait en lui-même aucune jalousie, et cependant j'aurais voulu qu'il fût moins pressé de prendre part à la fête, et qu'il attendît le moment de pouvoir danser avec moi. Le léger dépit que j'en ressentis était près de céder à la raison, qui me disait que j'étais peut-être injuste, et au charme qu'avait pour mes yeux l'attention universelle qui se portait sur M. d'Artevalle, quand, par un accident presque inoui dans la vie de Clémentine, une fleur se détacha de sa coiffure et tomba sur le parquet. A l'instant même M. d'Artevalle se baissa pour la ramasser, et ce qui me surprit étran-

Digitized by Google

gement, au lieu de la présenter à la personne qui pouvait y attacher quelque prix, il la mit à sa boutonnière avec un sourire dont l'expression renversa toutes mes idées. Je passai la main sur mes yeux pour éprouver si ce que je voyais n'était pas une illusion; et quand je fus bien assurée que je ne rêvais pas, qu'il n'y avait là rien que de réel, il me sembla que cet homme, que j'admirais tant, venait de faire un acte de démence. A cette pensée accablante succéda un moment de doute, suivi aussitôt d'une angoisse de jalousie inexprimable. Le feu me monta au visage et les tempes me battirent violemment. Pour me dérober au spectacle d'une galanterie si cruelle pour moi, je me levai et je sortis du salon, pleine de douleur et de ressentiment.

J'étais si hors de moi que je traversai plusieurs salles remplies de monde sans reconnaître personne et sans m'inquiéter des regards qui me suivaient. Je ne savais nullement où je voulais aller; j'ouvris au hasard plusieurs portes l'une après l'autre, et je ne m'arrêtai qu'à la dernière des pièces qui formaient l'enfilade du rez-de-chaussée. C'était un cabinet isolé, dont les fenêtres ouvertes donnaient sur le jardin, et qui n'était éclairé que par les lampions suspendus aux arbres. Je m'y assis sur un canapé, et la solitude de ce lieu, aidant en moi la réflexion, calma bientôt le mouvement de dépit jaloux auquel j'avais cédé d'une manière si précipitée. Je regrettai d'avoir fait une faute irréparable et de m'être privée pour toute la soirée de la présence de M. d'Artevalle; car, après une sortie si brusque et si intempestive, j'avais honte de rentrer au salon. Cette pensée m'attrista jusqu'aux larmes; il me fut impossible de m'en détacher, et un autre genre de souffrance prit la place du ressentiment que j'avais eu d'abord de l'hommage public rendu à Clémentine.

En face du canapé, où j'étais assise, se trouvait une grande glace et au-dessus un vieux portrait de l'école espagnole, encadré comme la glace dans la boiserie sur laquelle il se détachait en noir, dans le demi-jour qu'apportait l'illumination du dehors. Pendant que je restais immobile, pleurant sur le coup de tête que je venais de faire, mes yeux se fixèrent dans une sorte de rêverie vers le tableau, qui, plus coloré que tous les objets qui l'entouraient, semblait sortir de son cadre. A force de le contempler machinalement, je me sentis gagner par je ne sais quelle impression de frayeur qui s'augmenta au point de me donner le frisson. Je crus voir les yeux de l'homme représenté devant moi en costume du XVIe siècle s'animer et me poursuivre obstinément d'un regard tantôt farouche, tantôt moqueur. Je baissai la tête pour échapper à cette vision qui m'obsédait, et j'aperçus dans la glace ma propre figure éclairée par les lueurs rougâtres et mobiles qui venaient du jardin, plus ou moins vives, selon que le vent écartait ou rapprochait les branches des arbustes plantés devant la fenêtre. Il y avait dans ces effets de lumière quelque chose de fantastique; je voyais ma tête comme entourée d'une espèce d'auréole, puis tout à coup la glace devenait sombre, les traits de mon visage semblaient pâlir, et s'effacer par degré comme une ombre qui s'évanouit. Troublée par ces impressions successives, mon esprit se remplit bientôt d'idées superstitieuses. Je tressaillais au moindre bruit du feuillage et le silence m'épouvan-

Digitized by Google

taît; je voulais me lever et sortir, et la crainte de quelque danger inconnu m'enchaînait à ma place. Enfin, je souffrais au-delà de toute expression, et j'avais je ne sais quel pressentiment d'une souffrance encore plus grande. Il y avait une demi-heure que j'étais dans ce pénible état, ne sachant quel parti prendre pour m'en délivrer, losrqu'un grand papillon de nuit vint en volant se heurter contre mon front. Dans le désordre de mes nerfs, ce choc inattendu fut pour moi comme un coup électrique: avant d'avoir pu me rendre compte de la cause qui l'avait produit, je poussai un cri, et je me précipitai vers la porte, qui parut s'ouvrir d'elle-même au moment où je la touchai.

C'était Clémentine qui arrivait suivie de deux domestiques qui portaient des flambeaux qu'ils posèrent sur une console. « En vérité, ma chère Adélaïde, me dit-elle en s'asseyant sur le canapé et en me faisant asseoir près d'elle, je suis tentée de vous croire folle quelquefois. Dites-moi d'où vient l'air effaré que vous avez en cet instant et pourquoi je vous trouve seule ici?

— Je me suis sentie très incommodée, répondis-je avec embarras, c'est ce qui m'a forcée de sortir.

— Il fallait remonter dans votre chambre, avec Marie-Rose ou toute autre des femmes de la maison, cela eût été plus convenable pour vous et moins inquiétant pour vos amis. J'ai quitté en hâte le bal après le menuet pour savoir ce qui vous était arrivé; et sans un domestique qui par hasard vous a vue courir de ce côté, je vous aurais cherchée long-temps. »

Je balbutiai une réponse, je ne sais laquelle, et Clémentine continua: « Au reste, je suis charmée de trouver l'occasion de causer avec vous en toute liberté. La pétulance de ma belle-mère l'ayant empêchée ce soir de se taire sur un secret qu'elle avait promis de garder au moins jusqu'à demain, je me voyais dans l'alternative, ou de paraître manquer d'amitié pour vous, ou de vous faire en plein salon la confidence la plus délicate. Je vous aime comme si vous étiez ma sœur; et j'aurais été désolée, autant par affection que par bienséance, qu'un autre que moi vous eût fait part de l'évènement qui va changer ma destinée. »

Clémentine fit une pause. Les premiers mots de son discours m'avaient donné une palpitation d'espérance; la fin arrêta jusqu'au battement de mon cœur. Un froid glacial me parcourut les veines, et je fus près de m'évanouir; mais la fierté blessée me prêta des forces, et rien dans ma contenance ne trahit en ce moment l'affreuse angoisse que j'éprouvais.

« Depuis long-temps, reprit Clémentine, vous avez dû soupçonner le motif des assiduités de M. d'Artevalle auprès de mon père? »

Cette phrase, qui m'était adressée en manière d'interrogation, étant restée sans réponse, mon interlocutrice fut forcée de continuer et de s'expliquer pleinement, sans que personne vînt en aide à sa modestie. « Eh bien, ma chère, dit-elle, comme je sais que vous estimez beaucoup votre ancien compagnon de voyage, je me flatte que vous n'apprendrez pas sans intérêt, pour lui et pour moi, que ses vœux et les soins qu'il m'adressait ont eu un plein succès.

Digitized by Google

— Je ne vous comprends pas! m'écriai-je avec un emportement que je n'eus pas le pouvoir de réprimer, je ne vous comprends pas!

— Il vous faut donc des explications bien catégoriques, dit Clémentine piquée et déconcertée; mais son sang-froid naturel reprenant le dessus, elle ajouta aussitôt : Ah! je vois ce que c'est! c'est une petite vengeance que vous exercez contre moi.

— Je ne vous comprends pas, répétai-je avec un accent plus calme, mais où il y avait tant d'égarement que toute personne moins dure d'esprit ou moins occupée d'elle-même, aurait senti le mal qu'elle me faisait. »

Clémentine, sans s'émouvoir, reprit : « Vous êtes fâchée, je le vois bien; mais écoutez ma justification. Si je ne vous ai pas confié plus tôt ce secret, c'est qu'en vérité, il n'a d'existence que depuis hier. Hier seulement, M. d'Artevalle m'a déclaré ses sentimens pour moi, et jusque-là rien de ma part ne pouvait lui donner la moindre espérance; il était même si complètement dans le doute là-dessus qu'il eut un jour, à ce qu'il dit, la pensée de vous faire part de ses craintes et de réclamer vos bons offices.

— Il voulait me prendre pour confidente! m'écriai-je, frappée d'un trait de lumière plus cruel encore que les autres. Ah! mon Dieu! »

L'amertume avec laquelle je proférai cette exclamation fut à peu près perdue pour Clémentine, absorbée qu'elle était par une seule idée. Elle renouvela ses explications, ses excuses et ses assurances d'amitié, dit sottement qu'elle serait un peu étonnée de s'entendre appeler madame, et me demanda avec un sourire qu'elle crut très obligeant, si j'avais enfin compris?

— Oh! oui. Ces mots furent tout ce que je pus répondre d'une voix éteinte.

— Vous n'êtes pas bien, vous êtes souffrante, dit Clémentine, en me regardant avec un air de surprise et d'intérêt; comme vous êtes pâle! il faut que vous montiez dans votre chambre; je vais vous envoyer Marie-Rose. Là-dessus elle se leva, et me laissant son flacon de sel que j'acceptai machinalement, elle disparut après m'avoir donné quelques conseils sur la manière de m'en servir.

A peine eut elle passé la porte, que les larmes que j'avais eu tant de peine à retenir durant cet horrible tête-à-tête, coulèrent de mes yeux avec impétuosité. Oh! comment exprimer la douloureuse surprise de mon ame si soudainement désabusée! comment exprimer ce qu'il y avait d'odieux et de déchirant dans cette humiliante pensée, que je m'étais trompé sur l'affection de M. d'Artevalle, qu'une autre était aimée à ma place et allait sous mes yeux jouir de tout le bonheur que j'avais rêvé pour moi. Hélas! dans quel abîme de regrets et de honte m'avait précipitée l'aveugle confiance de mon caractère et mon obstination à repousser les avis de Marie-Rose. Et à présent qu'allais-je faire? où fallait-il fuir pour ne pas voir la félicité de ma rivale, et cacher à tous les yeux ma misère et les tourmens d'une impuissante jalousie? Je voulais retourner dans mon pays, passer la mer; je voulais m'enfermer dans un couvent, y prendre le voile et consacrer à Dieu le reste de ma vie, ou plutôt je voulais mourir. Ce mot, que je prononçai plusieurs fois tout haut dans la frénésie de mon désespoir, servit comme de signal à une affreuse résolution.

Digitized by Google

Il y avait au fond du jardin une pièce d'eau dont la profondeur était au moins de six pieds; je conçus le projet de m'y noyer, et je m'avançai vers la fenêtre, qui était très basse, pour gagner d'un saut le jardin. Dieu, qui eut pitié de moi, permit que Marie-Rose arrivât dans cet instant même. J'avais déjà le pied sur l'appui de la croisée; elle me saisit avec force et m'empêcha de m'élancer dehors. Je ne sais ce que je lui dis, s'il m'échappa quelques paroles qui lui firent connaître mon funeste dessein, ou si elle le devina aux signes d'égarement que je donnais. Quoi qu'il en soit, elle me ramena en arrière; je me débattis contre elle pendant quelques secondes; puis, revenant à moi par la fatigue et par l'attendrissement, je me jetai dans ses bras en versant un torrent de larmes. Notre embrassement fut long et silencieux; et tout ce qu'il exprimait de douleur d'une part et de sympathie de l'autre, ne saurait se décrire. Elle me conduisit ou plutôt me porta sur le canapé, où, assise près d'elle, je pleurai et sanglottai, la tête appuyée sur son sein. Elle pleurait aussi et ses soupirs se mêlaient aux miens. « Tu sais donc tout, lui dis-je d'une voix étouffée?

— Hélas! me répondit-elle, je le savais, cet odieux secret, quand vous l'ignoriez encore. C'est M. Laurenty, lui-même, qui peu d'instans avant l'ouverture du bal me l'a dit, pour que je vous en fisse part, me priant, je ne sais pourquoi, d'aller vous porter ses excuses. L'on ne comprendra jamais ce que j'ai souffert quand je vous ai vue dans ce salon, si belle et si contente, si loin de vous douter du malheur qui allait vous accabler. Ah! ma chère maîtresse, oubliez-le, oubliez-le; cet homme ne vous a jamais aimée.

— Jamais! interrompis-je; oh! ne dis pas cela. Il m'a aimée, oui, il m'a aimée d'abord; ses soins, ses regards, son silence même, tout cela était de l'amour.

— Non, non, répliqua Marie-Rose, et quand vous le croyiez occupé de vous durant ce fatal voyage, j'en suis sûre, il convoitait déjà la main de Mlle Laurenty.

— Ce n'est pas vrai, m'écriai-je en me levant toute droite; non, ce n'est pas vrai; puis, me laissant retomber sur le canapé, j'ajoutai en pleurant et en sanglottant : Pourquoi veux-tu m'enlever ma seule consolation? oh! laisse-moi croire qu'il m'a aimée comme je l'aime, comme je l'aimerai toute ma vie; c'est depuis notre arrivée, c'est à la vue des richesses de cette maison que l'ambition lui a gagné le cœur et qu'il m'a dédaignée pour un monceau d'or. »

A ces mots, comme frappée d'anéantissement, je me renversai sur le canapé, et je restai immobile, la tête cachée dans les deux mains. Ma pauvre bonne essayait en vain de me ramener à moi-même par des paroles empreintes de la plus douce sympathie; je ne répondais rien, je n'écoutais plus, lorsque tout à coup au milieu de mille pensées amères qui roulaient en désordre dans mon esprit, j'entrevis une lueur, une étrange lueur d'espérance. Je relevai vivement la tête, et je m'essuyai les yeux.

« Écoute, dis-je à Marie-Rose, plus j'interroge le passé, plus je me persuade que M. d'Artevalle a eu de la tendresse pour moi. Si Clémentine l'a

Digitized by Google

emporté dans son cœur, c'est que l'ambition d'être riche est une cause de chute pour les plus nobles ames. M. d'Artevalle a cru sans doute que l'orpheline était pauvre, que je n'avais au monde d'autre héritage que la bienfaisance de mon tuteur. Mais j'ai du bien aussi, mon père était riche, je le sais, et.... Marie-Rose voulut m'interrompre... Laisse-moi tout dire, m'écriai-je; et quand il apprendra que j'ai de la fortune, j'en suis sûre, il se croira libre de suivre le penchant de son cœur. Il cherchera quelque moyen de rompre cet engagement d'intérêt que la crainte de la pauvreté et de lâches conseils lui ont fait prendre. Va donc, ma chère bonne, va lui porter cette nouvelle. C'est une épreuve à tenter, Marie-Rose, ne sois pas plus fière que moi.

— Ah! mademoiselle, s'écria ma bonne d'une voix qui exprimait la consternation, mademoiselle! que me demandez-vous?

— Un service que tout autre me rendrait à ta place, répondis-je avec un peu d'aigreur. Pourquoi hésites-tu? le dévouement a-t-il sur toi moins de pouvoir que l'orgueil?

— L'orgueil! répliqua-t-elle; hélas! ce sentiment n'est pas à mon usage. Dieu m'est témoin que, quoique la démarche que vous me commandez me paraisse bien humiliante pour vous, je n'hésiterais pas à vous obéir si. .

Marie-Rose s'arrêta, et ses larmes coulèrent avec une telle abondance qu'on eût dit que c'était elle que le malheur venait de frapper.

— Que veulent dire ces réticences? repris-je encore plus aigrie. Y a-t-il une raison au monde qui puisse l'emporter sur toutes celles que je t'ai données? ah! que je voudrais de ta part, au lieu de ces larmes et de cette sympathie oisive, plus d'entraînement et de décision. Voyons, pourquoi refuses-tu de m'obéir? pourquoi refuses-tu de me sauver?

— Hélas! hélas! dit ma bonne, dont les larmes ne cessaient de couler, je ne puis, mademoiselle, aller lui dire que vous avez de la fortune.

— Qui t'en empêche? m'écriai-je pleine d'impatience.

— La vérité, répondit-elle d'une voix si faible que sa réponse faillit m'échapper.

— La vérité! répétai-je consternée; mais tu m'as toujours laissé croire que je possédais le bien de mes parens. »

Ma bonne parut embarrassée, s'excusa d'avoir été fausse, pour m'épargner du chagrin, et finit par dire qu'elle avait suivi en cela les instructions de M. Laurenty, qui par délicatesse voulait me cacher ses bienfaits.

« Marie-Rose, dis-je de plus en plus impatiente, ce sont des phrases vagues; parle nettement; quelle existence ai-je dans le monde?

— Celle d'une jeune fille entièrement privée de fortune, répondit Marie-Rose d'une voix plus ferme, et qui ne possède rien, absolument rien, que sa beauté et l'appui d'un homme riche et généreux. Hélas! ajouta-t-elle en me baisant les mains, tandis que je restais immobile; votre malheureux père, loin de vous laisser un bel héritage, est mort totalement ruiné; et quand je vous amenai en France, j'avais à peine de quoi payer notre passage sur le vaisseau, dépouillée que vous aviez été par les créanciers et les gens de loi.

Digitized by Google

Que fussiez-vous devenue si le ciel n'avait pas inspiré à votre père mourant de léguer sa fille à son plus ancien ami? Vous savez comment M. Laurnty accepta et remplit cette mission de générosité. Quoiqu'il n'eût aucun bien à gérer pour vous, il prit le titre de votre tuteur et cacha à tout le monde la détresse de votre position. Mais ces sortes de secrets transpirent toujours. Vous seule peut-être l'ignoriez complètement. Oh! mademoiselle, ma chère maîtresse, ma fille, ajouta Marie-Rose en se jetant à mes genoux, si je viens de briser dans votre cœur la dernière espérance, ce n'est pas pour me justifier moi-même, c'est pour que vous ne vous attachiez pas à une illusion encore plus vaine que les autres, et pour qu'une autre bouche que la mienne ne vous en donne pas le cruel démenti. »

Au lieu de répondre et de m'attendrir, je repoussai rudement Marie-Rose, qui, toujours à genoux, mouillait mes mains de ses larmes. La découverte inattendue de ma pauvreté venait de combler la mesure de mes tristes déceptions, et pour la seconde fois mon désespoir devenait sombre et farouche. Ma bonne, alarmée de mon silence, de ma froideur et de la sécheresse de mes yeux, s'accusait de m'avoir donné le coup de la mort et me suppliait de pleurer avec elle. Je continuais à rester muette, lorsque tout à coup l'illumination du dehors, perçant à travers les intervalles des branches déplacées par le vent, pénétra plus vive dans le cabinet et fit resplendir à mes yeux ma brillante toilette. A la vue de cette parure qui s'accordait si peu avec ma situation, une sorte de frénésie sauvage s'empara de moi, et je m'écriai: « Marie-Rose, arrache-moi ces fleurs et ces perles; déchire ma robe, déchire-la. Il n'appartient pas à une fille pauvre et méprisée de porter ce vêtement de luxe et de fête. Tout cela est mensonge et dérision. »

En disant ces mots, je détachai mon collier et mes bracelets; je me dépouillai de tout ce qui ne résistait pas à ma main tremblante, et je jetai loin de moi ces bijoux qui peu d'heures auparavant me causaient tant de ravissement, que je portais avec tant d'orgueil, comme un signe de mon triomphe, comme la parure de mes fiançailles.

Éperdue de ma douleur, la pauvre Marie-Rose ne trouvait plus d'autre langage que celui de ses larmes, et peut-être fussions-nous restées dans ce déplorable état toute la nuit, sans bouger de place, si des voix parmi lesquelles je reconnus celle de mon tuteur, n'eussent retenti derrière la porte. La crainte d'être vue dans un pareil désordre et pressée de questions me rendit la présence d'esprit. Je m'enveloppai à la hâte de la mante de ma bonne, et m'appuyant sur elle, je sautai dans le jardin et gagnai ma chambre par un escalier dérobé. Grace à Clémentine, qui s'était apitoyée dans le bal sur mon état de sérieuse indisposition, personne n'eut le moindre soupçon des vrais motifs de mon absence, et l'on me plaignit beaucoup d'avoir perdu les plaisirs de la soirée.

Digitized by Google

IX.

Le lendemain, quand je m'éveillai après quelques heures d'un sommeil d'accablement, oh! que je trouvai tout changé autour de moi et que je me trouvai changée moi-même! En voyant tant de fiel dans mon ame, un vide si grand dans mes pensées, une tristesse si lourde et si morne, étendue sur moi comme un linceul, je fus tentée de me prendre pour une autre et de chercher celle qui la veille s'appelait de mon nom, cette jeune fille simple et crédule, si heureuse de peu de chose, si contente de rêver et d'aimer, et qui croyait que la sincérité, la constance, l'amour désintéressé, étaient des vertus inséparables du caractère d'un homme d'honneur. Je ne pus me lever; une fièvre brûlante me retint au lit. Heureusement l'état où je me trouvais offrait en apparence quelque rapport avec les symptômes d'une petite épidémie qui régnait alors dans les villages environnans; cette similitude détourna l'attention et les conjectures. Elle me délivra de deux visites qui m'eussent été insupportables; car Mme Laurenty et Clémentine craignirent de s'exposer près de mon lit à l'influence épidémique. Toutes deux se contentèrent d'envoyer quérir de mes nouvelles. Il n'en fut pas ainsi de mon excellent tuteur: sa vive et sincère affection pour moi l'empêcha de faire ce calcul de prudence. Il vint me voir et resta long-temps à mon chevet. Jamais d'ailleurs il ne s'était montré plus tendre et plus caressant. Il me parla de la joie que lui causait le prochain mariage de sa fille, et j'eus la force d'être calme en l'écoutant. « Quand Dieu, disait-il, voudra me rappeler à lui, je fermerai les yeux en paix, car j'ai la conviction que ma femme et ma fille Laurette trouveront dans le gendre que j'ai choisi un protecteur, un guide, un appui qui ne leur manquera jamais; je suis sans inquiétude pour l'avenir de tous les miens. Je voyais bien parmi les aspirans à la dot de ma fille aînée quelques hommes capables d'être de bons maris; mais une personne à la fois distinguée par son esprit, ses manières et son cœur, je ne l'apercevais pas. C'est toi, mon Adélaïde, qui m'as amené ce phénix rare en tous lieux et plus encore dans notre province. J'espère que Dieu me fera la grace de m'acquitter bientôt en te présentant de ma main un époux digne de te posséder. »

Ce discours, qui sortant d'une autre bouche aurait révolté toutes les puissances de mon ame, m'inspira au contraire des sentimens de résignation. L'idée que mon propre malheur servait à l'accomplissement des vœux les plus chers de l'homme bienfaisant à qui je devais tout, me soutint, et je m'imposai le devoir du sacrifice et du dévouement. Je tournai toutes mes idées de ce côté; je résolus fermement de ne troubler en rien la joie de la maison, en remportant au moins sur ma contenance la victoire qu'il ne dépendait pas de moi de remporter sur mon cœur. Dieu le sait, cette résolution fut sincère; mais combien il me fallut d'efforts pour l'exécuter! que de fois des larmes brûlantes roulèrent dans mes yeux quand j'essayais de sourire; que de fois, au lieu d'être affermie par l'aspect du bonheur de celui que j'appelais mon père, je

Digitized by Google

me sentis soudainement irritée contre le sort qui donnait à une autre le bien que j'avais tant espéré! Que d'angoisses, quel redoublement de douleur naissaient pour moi des moindres circonstances, et à quelle tentation violente il me fallut résister dans nos heures de réunion pour ne pas leur dire à tous: Vous m'avez tuée; vous m'avez tuée; laissez-moi aller mourir loin de vous.

Mon épreuve fut cependant rendue moins pénible par l'absence de Mme Laurenty et de Clémentine, qui partirent pour Paris afin d'y aller faire les emplettes de noces, et par celle de M. d'Artevalle que son service rappela à Lorient. Mon tuteur lui-même ne tarda pas à s'y rendre pour faire préparer et décorer dans sa maison de ville l'appartement destiné aux futurs époux. Ces départs successifs me laissèrent seule au château avec la petite Laurette et ma fidèle Marie-Rose, les deux seules personnes dont la vue ne me fît pas de mal. Pourtant j'évitais leur présence; car toute société, toute conversation, m'étaient importunes; et, dans la souffrance de mon cœur, je n'avais de goût que pour la solitude des bois. De grand matin je quittais ma chambre, et, m'enfonçant sous les ombrages du parc, je restais assise au pied de quelque arbre sans avoir conscience du temps qui s'écoulait. Il fallait que Marie-Rose courût à ma recherche pour m'annoncer l'heure des repas; je la suivais sans dire un mot jusqu'à la maison, et quelles que fussent ses instances pour m'y retenir, je m'échappais bientôt et j'allais reprendre ma promenade sans but et mes tristes rêveries.

Nous étions au commencement de septembre. L'impression de mélancolie involontaire que produit la chute des premières feuilles et le soleil pur mais tempéré de l'automne convenait à la langueur de mon ame, et parfois elle me calmait. Mais à ce calme sans véritable douceur, parce qu'au fond il n'y avait pas de repos, succéda en moi un besoin extrême d'agitation. C'était comme un instinct de la nature qui me portait à chercher dans la fatigue des membres une diversion au mal intérieur qui me dévorait. Je me mis à faire de longues excursions aux alentours du château, allant au hasard d'un village à un autre, courant pour courir, et quelquefois jusqu'à l'épuisement de mes forces. Tantôt je risquais de m'égarer en prenant dans les bois des sentiers inconnus; tantôt, malgré la chaleur et la poussière, je marchais droit devant moi sur la route de Lorient. Quelquefois, côtoyant la petite rivière qui serpente dans les prairies de Lampestras, j'en suivais le cours jusqu'à l'endroit où elle va se perdre dans la mer par trois embouchures. Tout lieu m'était indifférent; je n'avais d'autre désir que celui de me fuir moi-même, et, comme si l'oubli devait être le prix d'une longue course, j'allais aussi loin que je le pouvais.

Un jour que j'étais arrivée au bord de la mer, je m'assis fatiguée sur un quartier de roche. D'épais nuages remplissaient le ciel, et un vent qui annonçait l'orage bruissait autour de moi. Je voyais les flots du large s'avancer majestueusement vers la grève et se briser en écume blanche à mes pieds. La contemplation de ce grand spectacle réveilla dans mon cœur l'idée de mon pays natal et mes souvenirs d'enfance; je comparai non sans tristesse la mer

Digitized by Google

grise et sombre qui s'étendait sous mes yeux, et cette côte aride de la Basse-Bretagne, à la mer azurée et aux forêts vierges de l'île Bourbon; puis, en pensant aux malheurs qui m'avaient fait traverser l'Océan pour venir chercher sur une terre étrangère un asile et de la pitié, je me dis que j'étais une exilée, une pauvre orpheline, et je me mis à pleurer en suivant de l'œil les vagues qui s'élevaient et grossissaient de plus en plus.

En ce moment, un homme de haute taille et portant un filet sur ses épaules, passa près de moi; sa marche lourde, qui faisait résonner les galets du rivage, attira mes regards de son côté. La rencontre insolite d'une femme de la ville sur cette côte sauvage parut le frapper; il me regarda fixément, et à ma grande surprise je m'aperçus qu'il pleurait. Des larmes sillonnaient sa figure jeune encore, mais marquée de ces rides précoces que creusent la souffrance et le travail. Après m'avoir considérée avec attention, il détourna la tête d'un air indifférent, s'éloigna, et disparut à mes yeux derrière les rochers. Si l'apparition imprévue de cet homme et son extérieur inculte m'avaient d'abord causé un peu d'effroi, je m'étais promptement rassurée en voyant l'expression de profond chagrin répandue sur son visage; toutefois je me levai aussitôt, dans la crainte de devenir pour d'autres que lui un objet de curiosité. Je suivis le bord de la mer pour gagner le sentier par lequel j'étais venue, et au bout d'une vingtaine de pas j'aperçus le même homme debout près d'une barque à sec sur le sable. Il semblait se préparer à mettre cette barque à flot et l'examinait de tous côtés avec une grande attention. Je vis en approchant qu'il ne cessait pas de pleurer. Je pensai alors que je n'étais pas seule malheureuse, et qu'un homme de mœurs si rudes, qui versait des larmes, devait être bien à plaindre.

Émue d'un sentiment de sympathie qui l'emporta sur ma timidité, je lui demandai s'il voulait se hasarder en mer par un si gros temps. Sa réponse courte et sèche m'annonça qu'il n'avait pas envie d'entrer en conversation. Je repris la parole, en insistant sur ma remarque, et l'accent de ma voix, adouci par la pitié que je ressentais, parut lui inspirer de la confiance et le besoin de l'épanchement. Il me raconta qu'il était père de trois petits enfans, et que sa jeune femme, qu'il aimait beaucoup, souffrait d'une maladie de poitrine dont les médecins n'espéraient plus la guérison. Ce jour même elle venait de subir une crise violente; il l'avait vue plusieurs fois tomber en défaillance, et dès qu'un peu de vie et de calme avait paru revenir, il s'était arraché d'auprès d'elle pour courir au travail et donner du pain à ses enfans. « La mer est mauvaise, dit-il; la pêche ne s'annonce pas bien; mais les enfans auront faim ce soir; et il ajouta en montrant le ciel : Dieu est là pour les malheureux. » Ces derniers mots me touchèrent jusqu'au fond de l'ame, et je répétai en moi-même : *Dieu est là pour les malheureux.* « Mon ami, dis-je au pêcheur, en lui montrant le paquet de filets qu'il avait déposé au fond de sa barque, remettez ce filet sur vos épaules et conduisez-moi chez vous. Je veux voir votre femme; je donnerai tout ce que je pourrai pour la soulager; je la soi-

Digitized by Google

guérai, et je suis sûre que nous la guérirons. » Le pêcheur me regarda d'un air qui exprimait à la fois la surprise et le ravissement; puis, comme s'il eût craint de perdre le temps en paroles, il se mit à marcher devant moi sans dire un seul mot.

Nous nous arrêtâmes devant une cabane de la plus chétive apparence, et le premier objet qui frappa mes yeux fut la pauvre femme malade que je venais visiter. Elle était assise à la porte, sur un fauteuil de bois grossier, se soutenant à peine et faisant manger trois petits enfans de deux à cinq ans, qui se pressaient pour recevoir l'un après l'autre une cuillerée de bouillie de blé noir que la mère puisait dans une terrine posée sur ses genoux. Le tremblement de sa main et son air d'abattement, témoignaient que tout ce qui lui restait de forces était employé à ce soin maternel. Il y avait dans un pareil tableau, dans ce dévouement au milieu de la souffrance, quelque chose qui m'émut si fort qu'avant de pouvoir dire un mot, je fus obligée de m'essuyer les yeux. Les paroles simples qui répondirent aux miennes prouvaient, de la part de cette jeune femme, une si grande douceur de caractère, et tant de résignation, que mon attendrissement et l'intérêt profond qu'elle m'avait inspiré s'accrurent encore. Je lui dis d'avoir bonne espérance, je caressai les trois enfans l'un après l'autre, je leur appris mon nom, et je remis au père tout l'argent que j'avais sur moi. Ce faible don fut reçu par lui avec l'expression de la plus franche reconnaissance, et en quittant la cabane, où je promis dix fois de revenir le lendemain, j'entendis qu'on me bénissait comme si s'eusse été un ange de Dieu.

Pendant cette visite, le ciel était redevenu serein, tous les signes d'orage avaient disparu, et quelque chose de pareil s'était passé dans mon ame. Je me sentis au retour plus légère d'esprit et moins occupée de mon propre sort, que de l'espoir de soulager les misères dont je venais d'être témoin. La nuit, je rêvai de la malheureuse famille que je voulais nourrir et consoler. Je me levai de bonne heure pour remplir ma tâche et je continuai ainsi chaque jour durant plus d'une semaine, allant le matin et revenant le soir, quel que fût le temps, par le soleil ou par la pluie. La pauvre femme que j'avais adoptée pour sœur allait mieux; elle me disait: Vous m'avez sauvée; et ces paroles me causaient une émotion qui était presque de la joie; mais un jour, le douzième environ de notre connaissance, j'arrivai à la cabane, sans que le pêcheur fût venu comme d'ordinaire à ma rencontre, et sans avoir entendu de loin les enfans annoncer ma présence par leurs cris. La porte était à demi ouverte, et, lorsque je la poussai pour entrer, un douloureux spectacle frappa mes yeux.

Celle qui m'avait souri la veille avec l'expression de l'espérance, maintenant sur son lit de mort, les yeux éteints, le visage contracté, semblait près de rendre le dernier soupir. Le mari était au fond de la cabane, debout, la main posée sur son front, dans un désespoir morne et silencieux. Près du lit, deux femmes agenouillées récitaient des prières, tandis qu'au chevet,

TIMBRE ROYAL 6 c.

Digitized by Google

prêtre en costume et tenant un crucifix à la main exhortait la mourante. Saisie d'effroi à cette vue, je m'arrêtai sur le seuil de la porte, et je fus tentée de reculer; mais un sentiment pieux me raffermit aussitôt. Je marchai vers le lit, je me mis à genoux en silence, et j'écoutai les paroles du prêtre. C'était le recteur de la paroisse de Lampestras nouvellement nommé à cette cure. Quoiqu'il parût très jeune, il avait des manières graves et un maintien conforme à la dignité de son ministère. Ses discours étaient simples et pleins d'onction. Il parlait de la vie, comme d'un temps d'épreuves qu'on doit traverser sans se plaindre et que Dieu abrége pour ceux qu'il aime. « Mon enfant, disait-il, quittez cette vallée de larmes où vous avez porté le poids du jour, où vous avez travaillé et pleuré. Le ciel est la patrie du pauvre. Là il n'y a ni faim, ni soif, ni fatigue, ni souffrance. Là est le dernier refuge, la dernière espérance, ou plutôt il n'y en a pas d'autres; toutes celles de la terre ne sont rien. « Ces mots, qui ne m'étaient pas adressés, me frappèrent comme s'ils eussent été pour moi un avertissement d'en haut. Je me répétai au dedans de moi-même: Là est la dernière espérance, il n'y en a pas d'autre; et en priant de toute la ferveur de mon ame pour celle dont les souffrances allaient finir, je sentis comme un surcroît de force intérieure, comme si j'avais trouvé la main sur laquelle je devais m'appuyer.

J'assistai à la dernière et faible lutte qui termina l'existence de la femme du pêcheur. Le lendemain, je suivis ses funérailles, je pleurai avec ceux qui l'avaient aimée, j'accomplis tous les devoirs que je m'étais faits, et je me retrouvai de nouveau inoccupée en présence de mes propres douleurs. Des pensées de résignation chrétienne, d'obéissance à la volonté de Dieu, me s auvèrent cette fois de l'espèce d'ennui fébrile qui m'avait agitée précédemment. Mais dans cette carrière toute nouvelle pour moi, je me sentais souvent chanceler, j'éprouvais le besoin d'exhortations et de conseils, le besoin de confier mes angoisses à quelqu'un dont la voix pût me raffermir. Je résolus d'aller trouver le curé de Lampestras et de lui dire, sous le sceau de la confession, tout ce que j'avais espéré, tout ce que je souffrais, comment je m'étais perdue par une fatale illusion. Je m'entretins de ce projet pendant plusieurs jours, et au moment de l'exécuter, le cœur me faillit. Un sentiment de pudeur pour moi-même et pour ceux que j'aurais dû nommer, la crainte de faire soupçonner du plus léger tort envers moi, la famille de mon bienfaiteur et mon bienfaiteur lui-même, tout cela me retint, et je renonçai au soulagement infaillible que me promettaient les épanchemens de la confession. Ma vie n'est pas à moi tout entière, me disais-je avec amertume, je ne puis la raconter maintenant à personne, pas même à un prêtre.

Je serais peut-être retombée dans le désespoir, si une autre idée n'était venue remplir le vide que laissait en moi l'abandon de celle-là. Je pensai à écrire mon histoire pour un confident à venir, pour une amie inconnue que je ne trouverai que dans bien des années et peut-être jamais. Cette tâche que je viens d'achever m'a été salutaire: le soin de rassembler tous mes souve-

Digitized by Google

nirs d'enfance a d'abord fait diversion à mes peines d'aujourd'hui, et quand j'en suis venue au triste récit de mes déceptions, j'ai trouvé une source de calme dans l'examen de moi-même, dans la recherche scrupuleuse de tous mes sentimens, et jusque dans la peinture des scènes où mon cœur s'est brisé sans retour. Résignée à mon sort, je sens pourtant que mes épreuves ne sont pas terminées. La plus cruelle de toutes est encore au-devant de moi, mais Dieu, j'espère, me soutiendra; il me donnera la force de voir d'un œil serein la joie qui va remplir cette maison, de n'accuser personne, de ne haïr personne, de plier sans murmure en me disant que je plie sous sa main. Et quand tout sera accompli, quand j'aurai passé par la dernière souffrance, peut-être me relèverai-je pour reprendre goût à la vie et me reposer, sinon dans le bonheur impossible pour moi, au moins dans la paix qui est le partage des ames sans fiel et sans remords.

Adélaïde Sainville mourut de chagrin six mois après la célébration du mariage de M. d'Artevalle. Sa résignation fut moins forte que son amour.

Mme AUGUSTIN THIERRY.

Digitized by Google

UNE RENCONTRE

PRÈS D'ASNIÈRES.

Notre siècle marche, il court, il vole. Ce n'était rien d'avoir muselé, ferré le cheval pour confisquer à notre profit les jambes du rapide quadrupède; conquête précieuse et brillante que Buffon a célébrée en prose sonnante et cadencée. Trotter, galoper, quelle misère! C'est à périr d'ennui, c'est vouloir perdre sur les grands chemins un temps irréparable qui fuit avec la vélocité de l'éclair. C'est rester en traînards à la queue de la population active, turbulente; c'est se comporter en vrais barbares; c'est imiter l'apathie, le flegme des Orientaux, de ces pauvres Arabes arriérés au point d'user encore de la fatigante lenteur des chevaux et des dromadaires, dont les jambes ne sauraient franchir que cinq lieues à l'heure. Prenons ses ailes à la mouette, au gabian; que la baleine, le requin nous cèdent enfin leurs nageoires; rentrez à l'étable, bœufs, ânons, mules et jumens; vous avez pu voiturer la chaste épouse d'Ulysse, enlever la galante Europe, prêter votre dos à Sancho Pança, aux pères du concile de Trente ou de Bâle; conservez cet honneur, je n'en suis point jaloux; je vous laisse remplir cet office majestueux et paisible. J'aime encore la haquenée, elle portait de belles paladines chevauchant par monts et par vaux, l'oiseau sur le poing; elle portait aussi des pélerines égrillardes allant en dévotion à Cantorbéry; voilà pourquoi j'aime encore la haquenée, mais en peinture seulement. Une jolie femme sur un joli cheval, cet ensemble est charmant, précieux; la peinture reproduira toujours cet harmonieux duo.

J'assistais samedi, le 9 de ce mois, à la représentation des *Deux Pigeons;* Emmanuel, tourmenté par le désir de voir du pays, s'aventure à quitter la rue du Colombier pour aller courir le monde. Il revient au gîte après bien des tribulations, il rentre au pigeonnier avec l'aile cassée. Vous devinez sans peine la morale cachée sous cet ingénieux emblème, trois fois offert à vos yeux, par le fabuliste, le graveur en taille douce et le faiseur de vaudevilles. Em-

Digitized by Google

manuel, fils de M. Pigeon, revient avec l'aile cassée. Donc il aurait mieux fait de rester dans son nid taillé en mansarde, nid où les pigeons vivent heureux en béquetant une tête de mouton bien salée. L'affabulation conclue victorieusement, il n'y a rien à répondre; la morale parle aux yeux comme à l'oreille. Tu voyages, tu oses sortir de ton trou; donc tu seras meurtri, navré, torticolisé. O puissance de la morale mise en action! O magique influence des préceptes de la sagesse tournés en couplets, et chantés avec accompagnement de pistons, de flageolets! Toute l'assistance était pénétrée des vérités sublimes exposées dans ce drame en quatre tableaux; chacun méditait sur les traverses éprouvées par le nouveau Télémaque lancé vers Saint-Malo, sous les auspices d'un mentor assez bouffon. Le souvenir des dangers courus sur cette plage, où le plus bénin des corsaires fait enlever Emmanuel, afin de le camper sur les vergues et les huniers, poste bien agréable pour un pigeon voyageur; ce souvenir inspirait encore de tendres sollicitudes aux spectateurs après la chute du rideau.

Le sermon qui venait d'édifier tant de fidèles ne m'avait point converti. Rebelle aux argumens, à la conséquence de l'affabulation, il me prit fantaisie de prendre à rebours la morale de la pièce; je suis toujours du parti de l'opposition, *et ego autem contra* Je me dis donc : il est bien heureux qu'Emmanuel soit allé voyager; il en est quitte pour une aile cassée, et rien n'est plus aisé que de la rajuster. S'il était resté à Paris, croyez qu'il n'en eût pas été quitte à si bon marché : quelque sinistre plus redoutable l'eût saisi au passage, une jolie femme se serait jetée à sa tête, et rien n'est dangereux comme une jolie femme que le désespoir fait sauter par la croisée d'un cinquième étage. Étourdi par le coup, Emmanuel se fût trouvé sous la roue d'une diligence qui n'eût respecté ses ailes ni ses pattes : c'est une chose très mal saine que les roues d'une diligence, d'un omnibus même, qui ne porte que vingt personnes. Emmanuel a bien fait de voyager; d'ailleurs il a contenté son désir, son caprice, sa fantaisie, et, certes, cette satisfaction a bien son prix. La verve brillante de Mlle Déjazet, son humeur aventureuse, m'ont séduit : je voyagerai comme le pigeon Emmanuel, dont elle prend les ailes et chausse le pantalon. Je voyagerai de par Robinson et Gulliver! j'irai visiter ce monde sur lequel je n'ai parcouru qu'une ligne droite, allant toujours du midi vers le septentrion, explorant la Méditerranée et l'Océan sur un rayon de six lieues, prenant Dieppe et Marseille pour mes colonnes d'Hercule, faisant la navette entre ces deux points, tout juste comme l'omnibus qui revient à la Madeleine après avoir séjourné pendant dix minutes sur la place de la Bastille. Mais non, l'omnibus change quelquefois sa route; il fait une pointe à dextre, à senestre, quand les paveurs ou le verglas le lui commandent, et j'ai toujours fidèlement suivi mon itinéraire direct sans m'égarer vers les parages d'Orléans, de Besançon ou de Limoges. Parcourir onze fois le même ruban, faire deux mille deux cents lieues dans la même ornière est assez monotone; il est vrai que l'on acquiert une parfaite connaissance des villes, villages, bourgs, fermes, hameaux, cabarets, qui défilent sur les deux côtés de la route; on

Digitized by Google

devient un parfait cicerone, un démonstrateur expert; mais il faut un peu varier son répertoire et n'avoir pas toujours à signaler Auxerre et Châlons, Lapaillasse et Donzère, Lambesc et Septeme, l'Ile-Barbe et la Barthalasse, le palais des papes et le château d'If.

Voyons d'autres pays, changeons de véhicule; la diligence trotte un peu durement, filons sur un chemin de fer. L'occasion est belle; j'ai dans ma poche une gracieuse invitation du gouverneur du château de Saint-Germain-en-Laye : allons à Saint-Germain.

Ce dessein pris est exécuté bravement le lendemain. Partir seul eût été sans doute imprudent; je préférai m'adjoindre trois compagnons aguerris, qui avaient affronté déjà les plaisirs du chemin de fer, et s'étaient conduits comme de vrais césars.

J'abandonnai mes pas à ces aimables guides.

Nous partons. L'omnibus posté derrière l'hôtel de Nantes, omnibus leste et galant, fin voilier, et qui traite ses passagers avec une louable modération, nous voiture, en un quart d'heure, vers le hangard où l'on parque les voyageurs destinés pour les caravanes du chemin de fer. Encadrés comme les amateurs qui prétendent assister à une représentation solennelle, nous formons une *queue* assez fashionable; à l'abri de la pluie, et commodément assis, nous attendons une demi-heure, pas davantage. La cloche a sonné, l'écluse est ouverte, notre assemblée s'écoule sur une longue rampe et descend dans le puits d'embarquement. On nous dirige, on nous pousse; nous voilà casés dans les vagons, dont les portières se referment. Quarante personnes dans une seule voiture, et dix vagons liés à la file, voilà une population agglomérée assez nombreuse pour qu'elle puisse tuer le temps sans ennui et se créer des distractions dans un lieu souterrain où le soleil ne darde que de faibles rayons. On peut donc laisser en repos cette société si bien distribuée, si bien assise. Nouveau point d'orgue; il ne fut pour nous que de sept minutes. Je n'en parlerais point si je ne voulais être d'une exactitude minutieuse, et faire une addition dont les chiffres soient éloquens bien plus que mon discours.

Je dis 15 et 30 font 45, et 7 font 52 minutes.

Nous voilà finalement lancés; comme le pieux Énée, le conducteur a lâché la bride à sa flotte volante, *classique immittit habenas*. Nous traversons les catacombes de Batignolles, nous filons sur les ponts, sous les ponts, à travers les champs semés d'asperges et de pois, à travers les forêts; par un *crescendo a poco a poco*, nous sortons de l'abîme pour atteindre une chaussée de cinquante pieds de haut; nous reprenons le niveau du sol pour le perdre et le trouver encore. Tout fuit à droite et à gauche; les champs de blé prennent le mors aux dents; les chênes semblent avoir l'agilité des lévriers et des gazelles; les maisons se dérobent à l'œil comme une décoration d'opéra, plus vite encore. La baguette d'Armide et d'Arlequin n'escamotent pas un palais avec autant de prestesse.

Les vagons, amarrés en chapelet, couraient, volaient. Nous croisons en

Digitized by Google

route un autre convoi; la vitesse relative est alors doublée, on ne peut distinguer s'il est peuplé d'hommes et de femmes comme le nôtre. Les couleurs tranchantes des robes, des chapeaux, des châles, des habits, se mêlent et présentent l'effet d'une étoffe aux mille couleurs que l'on agiterait vivement. Nous voilà rendus, en un clin d'œil, à notre destination. Je veux collationner la durée de notre voyage rapide, aérien; ce clin d'œil était pourtant de 46 minutes : le temps qu'il faudrait pour entendre le finale de *Semiramide*, suivi du finale de *la Gazza ladra*.

Nous disons donc, si j'ai bonne mémoire : 45 et 7, font 52; — ajoutez 46, total, 98 minutes.

Vous croyez être à Saint-Germain, pas du tout: vous êtes dans les eaux de Saint-Germain, dans le territoire de Saint-Germain, près du faubourg de Saint-Germain, ayant nom le Pecq. Il vous faut encore arriver au pont, traverser la Seine, gravir la côte. A pied comme à cheval, vous n'irez pas plus vite, puisqu'il faut monter; ajoutons 15 minutes pour ce complément obligé.

15 et 98 font 113 minutes. La diligence nous eût conduit en deux heures, 120 minutes; partant du même point, elle nous eût menés à Saint-Germain, au milieu de la ville, sans nous transvaser, nous parquer, nous déposer sur un rivage, hospitalier sans doute, mais où le voyageur est dans la nécessité de chercher de nouveau fortune, de solliciter une place dans un omnibus, place qu'il trouvera difficilement s'il pleut et qu'il en ait réellement besoin. Nous avons donc gagné 7 minutes sur la diligence, en nous embarquant sur les vagons; belle conquête, épargne sublime! Je veux bien accorder que d'autres puissent trouver une chance plus favorable; qu'ils n'attendent que dix minutes le signal du départ, que le véhicule ait un feu plus actif sous le ventre. Ces heureux pélerins arriveront une demi-heure plus tôt que la diligence. Un tel avantage peut-il indemniser le promeneur qui se voit poussé loin

De ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine?

loin de ces côteaux ravissans de Marly, de Louveciennes, arrondis en faucille autour de ce fleuve qui coule lentement,

Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Cette route si belle, si animée, peuplée d'équipages, semée de palais, d'obélisques, d'arcs de triomphe, de châteaux, d'aquéducs, de villages élégans, bordée de prairies, d'arbres séculaires, de manoirs pleins de souvenirs; vous la quittez pour vous lancer à travers un désert qui n'a d'autres constructions que les guérites des cantoniers, jalons vivans qui tendent la main afin de vous montrer une route sûre, ou bien agitent des drapeaux noirs pour signaler un malheur, une catastrophe, un naufrage épouvantable qu'il est trop souvent impossible d'éviter ou de prévenir. Et vous vous exposez à vous faire briser, pulvériser la tête, que dis-je, les jambes et les bras, promeneurs imbéciles! S'il vous arrive mal, gardez-vous bien de vous plaindre. Je puis

Digitized by Google

blâmer votre sottise, rire de vos infortunes : quand on est parmi les blessés, on a droit de railler ses confrères.

> Non ignara mali miseris succurrere disco.
> J'ai connu le malheur et je puis m'en moquer.

Je parlerai peu du château de Saint-Germain, demeure royale devenue maison de pénitence, où les militaires expient leurs fredaines. Le travail, l'étude, leur font employer de la manière la plus utile ce temps qu'ils doivent passer sous les verroux; tenus avec une propreté merveilleuse, bien logés, bien nourris, ces prisonniers ont d'habiles professeurs de grammaire, d'écriture, de métiers divers; des montagnes de planches d'acajou, de palissandre, sont façonnées en meubles élégans, et sortent du château de Saint-Germain pour venir décorer les salons, les boudoirs de Paris. Après un an de captivité le soldat rentre dans le monde avec un pécule de cinq cents francs, remise qui lui est accordée sur le prix de son travail. Il est bon ouvrier, sait lire, écrire, compter. Bien des gens voudraient se faire incarcérer pour acquérir de tels avantages; mais au château de Saint-Germain comme à l'hôtel des Carottes on ne peut entrer qu'après avoir montré son passe-port appuyé d'un jugement en bonne forme. Il faut justifier de ses droits à la prison afin d'être mis sous clé; sans cette précaution pleine de sagesse, le premier venu pourrait venir prendre un lit au pénitencier de la garde nationale. Cet autre Tartufe ne craindrait d'en imposer en disant qu'il est un méchant, un coupable; il s'accuserait d'avoir manqué à l'appel, à la consigne, au respect dû au sergent comme au caporal, faute qu'il doit expier dans les fers. Mais il ne s'agit pas de s'accuser, il faut prouver que l'on est coupable, montrer comme à l'Opéra son billet d'entrée pour obtenir la faveur que l'on sollicite; et comme il n'y a pas toujours de places vacantes, il faut bien attendre son tour, et revenir une autre fois avec l'espoir d'être plus heureux.

Les grandes salles, chambres, antichambres du château de Saint-Germain sont divisées en petites cellules dont les cloisons ne s'élèvent qu'à huit pieds du plancher; ce *tissu* cellulaire n'arrive point jusqu'au plafond. Le même olympe, le même firmament plane sur tous les captifs couchés à la belle étoile des zodiaques moulés sur l'empyrée des appartemens royaux. Chaque cellule renferme un lit, une planche pour s'asseoir, deux vases. M. le gouverneur a voulu me faire essayer un de ces lits, je l'ai trouvé fort élastique bien qu'il n'y eût point de matelas, c'est une pièce d'étoffe tendue, une sorte de hamac encadré; sur la porte de chaque réduit est une carte portant les noms, le numéro d'ordre du prisonnier, la date du jugement, la désignation de la peine infligée, de sa durée; mention est faite sur cette même carte des qualités et professions de l'habitant. Après avoir lu vingt fois le mot *imprimeur* sur ces étiquettes, j'ai dit au commandant: « Il paraît que l'on punit ici les délits de la presse ou que les imprimeurs, quand ils deviennent soldats, sont d'un caractère rétif à la subordination. Voilà déjà la vingtième édition de la même qualité dans un seul corridor. »

Digitized by Google

« C'est que nous avons une imprimerie, me répondit-il; ces soldats dont le plus grand nombre ne savaient pas lire, sont devenus par nos soins des compositeurs, des protes, des correcteurs, des pressiers. Nous imprimons, nos presses roulent en même temps que la lime et la varlope sont mises en jeu par nos serruriers et nos ébénistes. On travaille pour le compte du gouvernement, de la maison et des ouvriers; le pénitencier, toute dépense payée, est en bénéfice depuis son établissement. »

Tout en voyageant dans les chambres de Louis XIV, le cabinet de Richelieu, les appartemens d'Anne d'Autriche, de Mazarin, le boudoir de Lavallière, la mansarde où Louis XIV se glissait nuitamment, nous arrivâmes à la salle des études. L'académie était en fonctions; trois cents grammairiens manœuvraient, guidés par leurs sergens-moniteurs, et, certes, les *a*, les *b*, les syllabes, les mots, les phrases, étaient gouvernés avec autant de précision, d'aisance et de vivacité que si nos gaillards avaient tenu dans leurs mains une baïonnette, un fusil.

Un temps et deux mouvemens; tous les académiciens ont été debout, le bonnet à la main, dès que nous sommes entrés. Cette évolution n'était pas commandée par la crainte; on voyait dans tous les yeux l'affection, le respect, la reconnaissance; ces captifs chérissent leur commandant comme un père. Si M. Brès était attaqué, certes il serait bien défendu, il n'y a pas un de ses pensionnaires qui ne donnât pour lui son sang et sa vie. Je m'attendais à trouver ces messieurs en négligé de prison, en veste ou sarrot de toile. « Le réglement le prescrit, me dit M. Brès, mais c'est aujourd'hui dimanche, et, les jours de fête, on revêt, par mon ordre, les divers uniformes, afin que ces prisonniers se souviennent de ce qu'ils ont été. Cet habit réveille dans leur ame des sentimens d'honneur et doit les engager à se rendre dignes de le porter encore. »

Nous pouvions déjeuner dans la chambre de Lavallière, dans la salle d'armes de Louis XIV ou dans tout autre lieu mémorable. Nous préférâmes la salle à manger du roi Jacques; elle était plus commode. Le piano se trouvait dans l'alcôve de ce monarque détrôné. Plusieurs morceaux de Rossini furent chantés dans cette ruelle dorée; je voulus que ses murs fissent retentir encore des chants de leur époque, et j'exécutai quelques airs de Lulli. Je chantai ce *God save the king*, air français, que ce maître composa pour Mme de Maintenon, et que Handel prit aux choristes de Saint-Cyr pour l'offrir aux rois d'Angleterre.

A trois heures nous étions parqués dans les superbes hangards du Pecq. Après une demi-heure d'attente, on nous a livré les bancs des vagons où chacun s'est placé sans savoir s'il était en tête ou bien en queue. Locomotive à la gauche, locomotive à la droite, poussant ou tirant, selon la volonté du conducteur, le chapelet de vagons est comme un ver de terre ayant deux têtes ou deux queues à volonté. Les chevaux ne sont point là pour marquer la direction que l'on va suivre. On s'embarque à la hâte sans pouvoir s'orienter,

Digitized by Google

ceux qui croient être les derniers sont fort étonnés ensuite de conduire la bande. Celui qui pensait procéder en avant et diriger son œil vers le but, ne l'atteint pas moins, il est vrai, mais il y arrive à reculons. On dit que les extrêmes se touchent, l'expérience de cette vérité peut être cruelle sur un chemin de fer. Si les extrêmes se touchent quelquefois, tenons le juste-milieu, c'est le parti le plus sage, et je pris place au centre. Que l'on parte droite ou gauche en tête, je serai toujours au milieu. Je crois que je me tins à peu près ce langage. Ma prédilection pour le milieu fut telle que je m'assis au point central du banc, divisant sa longueur en deux parts, j'avais donc deux acolytes à ma droite, deux à ma gauche, et, vis-à-vis, un jeune homme gros, gras, rond, joufflu, rebondi, frais, un Lablache en abrégé. Précieux vis-à-vis! reçois d'avance les actions de graces d'un cœur sensible, affectueux et reconnaissant.

Nous roulons. Arrivés à la hauteur de Nanterre, notre chapelet quitte la droite pour prendre la gauche. Cette manœuvre m'étonne, mais je vois un instant après la cause de ce changement de voie. Un chapelet de vagons gisait sur les rails de droite. Ces vagons étaient vides et je pensais qu'ils venaient de déposer une escouade de pélerins qui allaient à la fête de Nanterre, fête somptueuse et brillante dont j'avais commenté les détails en lisant l'affiche estampée sous les hangards. Affichez sous les hangards et vous serez lu.

Que faire dans un parc à moins que l'on n'y lise?

J'ai su plus tard que ce convoi gisait à Nanterre par suite d'un accident. un essieu brisé. Nous voilà donc filant sur la gauche, encadrés dans les rails destinés aux convois dirigés de Paris sur Saint-Germain; nous marchons à l'encontre, il est vrai; mais le conducteur va nous remettre à droite dès qu'il trouvera des rails d'embranchement. Tout doit être prévu, ce serait se comporter en vrai débutant que de s'inquiéter d'une pareille vétille. Ces rails d'embranchement ne se rencontrèrent point, la transition si désirée, cette transition qui seule pouvait ramener l'accord parfait, et mettre en harmonie le duo concertant des locomotives procédant par mouvement contraire ne s'opéra point. Nous voilà donc lancés but à but comme deux chevaliers au triple galop, la lance au poing, prêts à s'embrocher par un coup fourré, plus rude, plus fracassant que les estocades portées par Roland, Ferragus, Sacripant et Rodomont.

Le choc était imminent, inévitable, il devait être horrible. Les cantonniers agitaient leurs drapeaux noirs de sinistre augure, les cornacs assis sur leurs éléphans de bronze sifflaient comme des reptiles courroucés; il semblait qu'une légion de boas, de couleuvres, de vipères, d'aspics, filaient des sons pour exercer leurs voix. C'était un concert diabolique; j'ai été sifflé cruellement quand il me prit la fantaisie de donner aux Parisiens le *Freyschütz* sans avoir préalablement tripoté ce chef-d'œuvre pour l'accommoder à leur goût; j'ai été sifflé de main de maître avec solos et *tutti*, mais les sif-

Digitized by Google

flets de l'Odéon n'étaient que lis et roses, flûtes douces, *con sordini*, si je les compare aux sifflets d'alarme de nos cornacs: on devait les entendre des Tuileries; que dis-je? de Montrouge!

Figurez-vous alors huit cents personnes divisées en deux escadrons, qui sans aucun motif d'inimitié; de haine, sont condamnées à s'écraser mutuellement. Voyez d'ici les têtes des colonnes s'alarmer à la vue d'un péril qui s'approche en dévorant l'espace. Une terreur panique, et certes bien justifiée, s'empare des mieux avertis, on saute de l'impériale et d'un élan qui porte les sauteurs au delà de la chaussée dont la hauteur est de cinquante pieds sur ce point, ils roulent sur un talus rapide et ne s'arrêtent qu'à la barrière, garde-fous dont ils reçoivent trop tard l'assistance. On saute par les portières ouvertes ou non, c'est un sauve-qui-peut général, les femmes tombent par les pieds ou par la tête; à voir ce déluge de robes, de chapeaux, d'habits, on croirait assister au branle-bas causé par un incendie, quand on jette hardes et nippes par les fenêtres sans regarder où tout cela tombera. On a vu des choses bien singulières, sans doute, et pourtant personne n'a rougi, personne n'a ri, ne s'est permis la moindre joyeuseté. La scène était dramatique, rapide, elle intéressait vivement, je puis vous le jurer. Et nous roulions toujours.

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur nos têtes?

disais-je à mon cousin Victor. Nous avons du bonheur si la pièce ne tombe pas, elle est furieusement *égayée*. Ma position centrique me dérobait toutes les apparences du danger. Victor était à la portière, il me semblait pâle, inquiet; j'allais m'informer de l'état de sa digestion, quand, avec un sang-froid, un flegme admirables, il me dit : « Je crois que nous allons toucher. »

Le coup ne se fit point attendre: il fut épouvantable. Lancé au plafond, je retombai sur mon vis-à-vis, et trouvai fort heureusement sous mon front une poitrine large, rembourrée, élastique, qui me sauva de toute atteinte fâcheuse. Je sautai sur l'arène à mon tour, et je m'aperçus avec satisfaction que rien n'est plus mou qu'un chemin de fer. Ayez soin d'éviter les rails, et vous y ferez toutes sortes de cabrioles sans vous blesser en aucune manière : c'est du sable mouvant.

Le convoi de Paris avait pu s'arrêter, à peu près du moins; il reçut notre choc, et sa tête fut brisée du coup. Les deux chapelets étaient séparés par un grand espace, ils avaient reculé comme des canons après avoir lâché leur bordée. Si le convoi de Paris n'avait pas montré tant de civilité, s'il était venu sur nous avec une vitesse pareille à la nôtre, tout volait en éclats. On s'empressa de secourir les blessés, ils étaient nombreux; on parlait d'une jambe cassée; je vis deux demoiselles dont la figure était couverte de sang, elles avaient une balafre, comme un coup de sabre qui partait du menton et se prolongeait jusqu'aux cheveux. Des secours arrivèrent de Colombes et d'Asnières; on pansa les blessés, et chacun opéra sa retraite comme il put. Je vins à pied, ainsi que quatre ou cinq cents de mes compagnons d'infortune.

Digitized by Google

Cette caravane était burlesque. Figurez-vous un régiment de boiteux, procédant par temps inégaux, marquant la mesure à six-huit avec note pointée, battant une sicilienne de deux lieues.

Tous n'étaient pas estropiés, mais tous marchaient sur un chemin traversé de trois pieds en trois pieds par les madriers qui servent de base solide aux rails. Tous ces voyageurs pédestres posaient alternativement un pied sur le madrier, un pied dans le vide; la claudication était dure, mais elle se dessinait régulièrement. Fatigué par cette marche inégale, après avoir changé de pied plusieurs fois pour n'être pas toujours boiteux du même côté, je m'avisai d'exécuter des blanches tandis que mes compagnons s'amusaient à marquer des noires, je pris le parti d'enjamber et de voltiger d'un madrier à un autre. Mes blanches valaient deux noires et pourtant elles doublaient ma vitesse; je ne m'arrêtai point à la résolution de ce problème. Je fus bientôt à la tête de la colonne et j'arrivai le premier à Batignolles, où je contai notre mésaventure au public impatient qui m'avait signalé de cette position élevée. Quand un vagon vous laisse en plan, il faut se sauver à pied, la route n'est fréquentée par aucun autre véhicule. Vous donneriez cent francs d'une place de lapin sur le banc d'un coucou, d'une charrette, que vous ne l'obtiendriez pas. Il faut voler, ramper, ou boiter; point de juste-milieu sous ce rapport. Il faut même renverser les barrières qui longent le chemin de fer si vous voulez sortir de la prison dans laquelle vous êtes engagé.

La pluie commençait à tomber; je pensai tendrement aux chapeaux de mes compagnes de voyage. Je faisais pour elles des vœux; ils furent exaucés : les cataractes du ciel ne versèrent qu'une douce rosée. J'avais fait deux lieues en cinquante-cinq minutes, grace aux madriers qui m'avaient fait élargir le compas. J'arrive à la barrière de Monceaux; point de voitures! pas un seul petit cabriolet! Il me fallait pourtant joindre les hauteurs de Passy, pour aller dîner dans un autre manoir à peu près royal, l'hôtel que Louis XV fit bâtir pour Mlle de Romans. Deux omnibus m'y conduisirent. Avec le secours des vagons, de mes jambes et de deux omnibus, j'arrivai à six heures dans la salle du banquet. Deux heures et demie, c'est assez bien pour un malade.

Vous croyez que j'ai fini, que je vais signer et mettre un terme à mon récit, déjà trop long? Je suis loquace de ma nature, et ne veux pas vous quitter sans vous faire part des réflexions que je fis dans mes omnibus, lorsque assis *in loco tuto*, je pus à mon aise, et sans passion aucune, jeter un regard philosophique sur les maudits vagons qui venaient de me fracasser avec tant d'audace et d'impunité. Je n'avais plus de pistons à mes trousses, et les pistons des locomotives sont bien d'autres gaillards que les seringues de Pourceaugnac. Vous voyez pourtant que ce gentilhomme limousin s'en effrayait. J'étais traîné par des chevaux hennissans, des êtres vivans qui entendent raison et veulent bien s'arrêter quand on retient les rênes. Arrêter une locomotive, c'est lâcher je ne sais quelle soupape, dont l'effet ne se fera sentir qu'une demi-lieue plus loin. Cela s'appelle arrêter en langue de vagons. Vous êtes à la Bastille, un cantonnier crie : *Madeleine, casse-cou!* Vous arrêtez

Digitized by Google

et vous pouvez espérer que le conducteur dira : *Fixe!* quand vous serez devant la rue de Caumartin. Si l'obstacle est à la porte Saint-Denis, à la porte Montmartre, tant pis pour lui; nous le brisons, nous le mettons en poussière; à charge de revanche. Un cheval s'est rencontré naguère sur la route de Saint-Germain, il en a été quitte pour les quatre jambes et le bout du museau. Il est vrai que le quadrupède susdit pouvait, avec ses os brisés, pousser le convoi dans l'abîme en le faisant sortir des rails. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il était bon enfant; c'est que la locomotive intelligente a su prendre l'animal par les jambes, au lieu de le saisir au garrot.

L'abbé Villiers, chanoine languedocien très riche et très avare, venait de chausser une belle culotte de velours de Lyon, toute neuve. L'abbé se laisse emporter, il exécute un mouvement trop brusque dans le voisinage d'un clou, qui accroche le vêtement précieux et lui fait une horrible balafre. « Ah! mon Dieu! mon Dieu! pourquoi n'ai-je pas déchiré ma cuisse, au lieu de ma culotte? Avec un sou d'onguent, j'en étais quitte, ma plaie se serait guérie; en huit jours, il n'y paraissait plus, tandis que ma culotte! ma belle culotte!...»

Les vagonniers raisonnent précisément comme l'abbé languedocien. Les bras cassés se raccommodent, les promeneurs arrivent au gîte avec une jambe de moins, il est vrai, mais ils se sont bien amusés. Si les médecins, les grands médecins de Paris surtout, sont ignorans, d'une ignorance atroce, fabuleuse, *experto crede*, les chirurgiens sont habiles. Une belle cicatrice ne dépare point une belle figure; une jolie borgne n'en est pas moins jolie si vous la regardez, la peignez de profil. Un choc épouvantable lui déchire, lacère les bras et le visage, sa peau se recoudra. Ce choc lui brise les dents, n'avons-nous pas de fameux dentistes pour lui présenter des perles d'hippopotame ou d'émail, des rateliers complets? Allons toujours, allons! si l'on s'arrêtait à ces misérables détails, on n'arriverait jamais.

D'accord. J'apprécie toute la justesse de votre logique: votre éloquence est près de me séduire. Des hommes, des femmes, des jeunes filles, des enfans, tout cela peut être estropié, moulu, brisé, pulvérisé; se rapiécera qui pourra. Mais songez, malheureux, songez à ce qui serait arrivé si, au lieu d'un chargement de paisibles, de vertueux citoyens, car il y avait des gens vertueux en notre compagnie, au lieu de ce chargement vulgaire et de peu de valeur, vous aviez porté des vases de porcelaine ou de cristal, des glaces, des cantares d'agathe, des coupes d'améthyste, des urnes étrusques ou grecques, des plats de Bernard Palissy, des chefs-d'œuvre de Sèvres, des statues antiques, des magots de la Chine, quel aurait été le malheur! Comment rajuster ces bijoux précieux fêlés de la sorte? Ah! j'en frémis! les cheveux m'en dressent à la tête! Je me hâte de finir; je sens que je me trouverais mal, si je m'arrêtais plus long-temps à cette affreuse idée.

CASTIL-BLAZE.

Digitized by Google

BULLETIN.

Les chambres s'animent au moment de se séparer. A la chambre des pairs, la loi de l'état-major-général de l'armée; à la chambre des députés, la loi des réfugiés, ont donné lieu à de vives discussions. Le chemin de fer du Hâvre, celui d'Orléans, le rapport de M. Roy sur le projet de loi de conversion des rentes, occuperont encore l'attention et donneront un puissant intérêt à cette session, qui avait commencé d'une façon si stérile.

La chambre des députés, après avoir voté les crédits d'Alger, a accordé au ministère la prorogation jusqu'en 1839, des lois de 1832 et 1834, sur les étrangers réfugiés. Par ces lois, le gouvernement, outre la faculté d'expulser les étrangers que lui donne une loi de l'an VI, a le droit de fixer la résidence des réfugiés qui reçoivent des secours. Un amendement de MM. Saint-Marc Girardin, de Tracy et Dufaure, avait pour but de dispenser de l'autorisation du gouvernement, les étrangers réfugiés qui auraient servi cinq ans sous les drapeaux français, ou qui, ayant demeuré cinq ans en France, n'auraient subi aucune condamnation criminelle ou correctionnelle. Cet amendement comprenait ainsi la presque totalité des réfugiés. C'était l'abolition de la loi; et le ministère demandait son maintien.

M. Saint-Marc Girardin développait son amendement avec autant de cœur que d'esprit, deux brillantes qualités entre lesquelles le sens froid qui doit servir à faire les lois, et surtout les lois politiques, trouvait peu de place. L'honorable député a parfaitement représenté la situation du réfugié en général, d'abord dangereux et aigri par ses malheurs récens, par sa détresse, et qui, peu à peu, s'attache à la nation qui l'a reçu, épouse ses intérêts, et participe aux bienfaits de la tranquillité publique. Selon M. Saint-Marc Girardin, ces passions sont calmées; nous-mêmes nous ne sommes plus agités comme nous l'étions aux premiers temps de l'émigration polonaise. Le moment était donc

Digitized by Google

venu de désarmer le gouvernement de la loi rigoureuse qu'on lui avait donnée à cette époque. M. de Tracy se bornait à demander l'adoption de l'amendement comme une marque de sympathie en faveur de la Pologne. M. Arago demandait, de son côté, l'adoption de cet amendement au nom de la science, afin que les savans allemands réfugiés ne fussent pas envoyés loin de Paris, où sont les plus vastes dépôts de livres et les plus riches collections. M. Arago citait, à ce sujet, deux anecdotes, l'une relative à un jeune Allemand forcé de résider à Pontoise; l'autre, à un Italien qu'on a laissé résider à Paris, et que M. de Metternich a rappelé dans sa patrie. La chambre a écouté avec intérêt le récit de ces deux faits; mais elle n'a point accepté la garantie politique donnée par M. Arago à ces deux jeunes savans, avec autant de confiance que la garantie scientifique de l'illustre académicien.

En fait de bienveillance et de protection à l'égard des réfugiés, il serait difficile de reprocher quelque chose au gouvernement. Jamais, chez aucune nation, les principes de l'humanité n'ont été poussés plus loin. Les documens fournis par le ministère ont prouvé d'abord que chaque soldat polonais reçoit une solde supérieure à celle d'un soldat français. Il est juste d'ajouter que les Polonais ne jouissent pas des avantages du soldat sous le drapeau; mais ils sont maîtres de leur temps, et libres de se livrer à tous les travaux qui leur conviennent. Les jeunes réfugiés sont admis à l'école d'artillerie, à l'école des arts et manufactures, à l'école des arts et métiers, à l'école des beaux-arts, à l'école forestière, à l'école des mines, à l'école des mineurs de Saint-Étienne, à l'école polytechnique, à l'école des ponts-et-chaussées, aux écoles vétérinaires. On leur fait remise du droit de l'Université. Ils sont employés dans les travaux publics. Ils sont si bien traités, enfin, que leur nombre augmente tous les jours, et que, depuis un an, huit cents nouveaux réfugiés sont venus en France.

Si l'on veut se faire une idée des progrès que la France a faits depuis huit années dans l'esprit d'ordre et de paix, il n'y a qu'à comparer le discours prononcé, il y a deux jours, par M. de Montalivet, dans cette discussion, au discours tenu autrefois en pareille circonstance, par M. Guizot, alors ministre de l'intérieur. En réponse aux reproches de persécution adressés au gouvernement le moins persécuteur du monde, le ministre a invoqué le témoignage des réfugiés eux-mêmes, et les correspondances de ceux qui ont quitté, pour y revenir bientôt, la France. « En France, a-t-il dit, où quelques mesures de prudence n'ont jamais altéré ces vives sympathies dont le gouvernement français a, le premier, donné l'exemple. » Ce mot, dans la bouche d'un ministre, nous semble répondre suffisamment à ceux qui accusent le gouvernement de juillet de se plier aux exigences des puissances du nord. Le gouvernement qui déclarait aussi, il y a peu de jours, qu'il garderait l'Algérie, et qu'il y maintiendrait ses droits de conquête, a-t-il fait beaucoup de pas en arrière depuis 1830? Nous en appelons à tous les esprits impartiaux.

Digitized by Google

Ayant fait ressortir la conduite généreuse et paternelle du gouvernement français envers les réfugiés, M. de Montalivet a fait connaître à la chambre le genre d'esprit qui domine dans les émigrés qui se trouvent en France. Le ministre a exposé que les réfugiés polonais et autres, ont établi cette distinction, qu'il suffit de respecter à l'intérieur les lois de la France, et qu'à l'extérieur il leur est permis de faire des tentatives pour troubler l'ordre établi. A ce sujet, M. de Montalivet a rappelé les troubles de la Savoie et du Piémont, où figuraient un grand nombre de Polonais.

L'opposition devait se récrier, surtout cette partie de l'opposition qui n'admet pas de considérations internationales, et qui voudrait que la France allât, flamberge au vent, porter aux deux bouts de l'Europe, non pas sa forme actuelle de gouvernement, mais le genre de gouvernement que cette opposition voudrait commencer par donner à la France. Mais le ministre ne s'attendait pas à trouver de l'approbation de ce côté; son discours était trop sensé et trop sage. Il a demandé à la chambre si elle entendait donner aux réfugiés la liberté de se réunir où bon leur semble. A Paris, il y a six mille réfugiés. A Strasbourg, sans la loi de 1832, on aurait pu en rassembler dix mille. Que serait-il résulté de ce rassemblement? Aujourd'hui les réfugiés sont paisibles, le seraient-ils demain, si on leur donnait ainsi les moyens de s'agiter? Ce discours a produit l'impression qu'il devait faire; la loi a été prorogée. On a cependant compté au scrutin, 122 boules noires dont nous faisons honneur au généreux discours de M. Saint-Marc Girardin, qui est cependant un de ces fonctionnaires salariés que M. Gauguier voudrait faire jeter par les fenêtres de la chambre.

C'est tout au plus si nous exagérons, et cette pensée cruelle, il n'y a pas moins de huit ans que M. Gauguier la nourrit, non pas secrètement, car, chaque année, il vient l'exposer à la chambre, en termes dont la dureté et la violence vont toujours augmentant. M. d'Argout a fait une énumération satirique de la pairie, en additionnant le nombre des années qui figurent sur les bancs de la chambre des pairs, dont les discussions actuelles prouvent de reste que ce n'est pas pour se reposer que siégent là ces glorieuses vieillesses. M. Gauguier a procédé autrement à l'égard de la chambre des députés. Il énumère le nombre des fonctionnaires députés : tant de ministres, tant de conseillers d'état, tant de magistrats, tant de généraux, tant d'ingénieurs, ensemble 172 fonctionnaires; plus, 55 anciens fonctionnaires. Voilà une chambre bien humiliée!

En d'autres termes, M. Gauguier se plaint de ce que la chambre, qui est appelée à examiner, à amender, à voter, ou à rejeter des projets de loi de travaux publics, d'organisation militaire, d'administration civile, de législation, ait, dans son sein, des hommes capables de comprendre toutes ces matières, et qui ont passé leur vie à les étudier. La chambre que voudrait M. Gauguier, se composerait uniquement de négocians, de banquiers, de manufacturiers, de maîtres de forges, de médecins, de notaires, et de propriétaires comme

Digitized by Google

M. Gauguier. Les membres de l'Institut, que M. Gauguier ne place pas parmi les fonctionnaires, et qui sont cependant salariés par le gouvernement, pour nous servir de l'honnête expression de l'honorable député, ne pourraient pas figurer dans cette chambre. Les généraux, les administrateurs en retraite, qui touchent aussi un *salaire*, s'en trouveraient également exclus. C'est pour le coup que se réaliserait l'énergique prédiction de M. Dupin, qui n'a reçu encore que des applications partielles, et qu'il serait peu séant à nous de rappeler si nous ne parlions ici d'une chambre future, de la chambre que rêve M. Gauguier : « Avec votre système d'élections, on vous enverra du vin du crû, et on vous l'enverra dans des cruches ! »

M. Gauguier est cependant si absolu dans son système, que tous les membres de la chambre, qui ont essayé de lui adresser quelques remontrances, ont été foudroyés par des épithètes flétrissantes telles que : M. le membre de la cour de cassation ! M. l'avocat-général ! — Pour M. Gauguier, il ne craignait pas qu'on lui ripostât par quelque dénomination pareille. — « J'ai pour paratonnerre l'opinion publique, elle me sert de boussole ! » s'est écrié l'honorable député. M. Gauguier, l'inventeur du paratonnerre politique, méritera un jour le vers latin que M. de Turgot avait fait pour Franeklin. On dira aussi de lui : *eripuit sceptrum tyrannis*, quand il aura fait main basse sur les fonctionnaires, ces tyrans de la chambre !

On a déjà parfaitement répondu à M. Gauguier, il est donc inutile de lui dire que sa motion de huit ans était déjà arriérée il y a huit ans, et qu'elle n'eût été bonne qu'au temps où un député, devenu fonctionnaire, restait député malgré les électeurs. En le soumettant à la réélection, on a donné aux électeurs le droit de nommer un autre député. S'ils renvoient le même député à la chambre, c'est ou qu'ils ont confiance en lui et ne suspectent pas son indépendance, ou qu'ils veulent envoyer à la chambre un député qui soutienne le gouvernement. De quel droit M. Gauguier voudrait-il limiter les volontés des électeurs ? Quant à l'indépendance des fonctionnaires, n'avons-nous pas vu la veille même de la huitième motion chronique de M. Gauguier, M. Saint-Marc Girardin s'opposer vivement à la prorogation d'une loi politique d'une véritable importance ? Dans la question des crédits d'Afrique, M. Bresson, intendant d'Alger, n'a-t-il pas combattu les vues du ministère ? Ceci prouve qu'il n'y a pas tant de danger que le croit M. Gauguier, pour l'indépendance de la chambre, dans la nomination des députés fonctionnaires.

La chambre des pairs discute le projet de loi de l'état-major. Peu d'assemblées seraient plus spéciales que celle-ci. Des observations pleines de justesse ont été faites sur ce projet, amendé par la chambre des députés, qui restera jusqu'à la session prochaine dans les cartons ministériels, marqué de l'esprit des deux chambres. Un article portait que le grade de maréchal ne serait conféré qu'aux lieutenans-généraux ayant commandé une armée ou un corps d'armée composé de plusieurs divisions. M. Ch. Dupin et M. le duc de Praslin ont fait remarquer qu'avec une pareille disposition, Vauban n'eût pas été

Digitized by Google

nommé maréchal de France. Le maréchal Valée serait également resté lieutenant-général; car il ne prit le commandement de l'armée de Constantine que pour remplacer le général en chef. L'âge fixé pour l'époque de la retraite a donné lieu au maréchal Soult de déclarer qu'il n'avait signé, autrefois, la disposition qui met les officiers-généraux à la retraite, que pour obéir à une nécessité, et M. de Salvandy a ajouté que Villars avait passé l'âge de soixante-cinq ans, indiqué par la chambre pour l'époque de la retraite des officiers-généraux, quand cet illustre maréchal sauva la France. La chambre des pairs a cependant maintenu cette disposition; elle a fixé la retraite à soixante-cinq ans pour les maréchaux-de-camp, et à soixante-huit ans pour les lieutenans-généraux.

La loi du chemin de fer de Paris à Rouen a également donné lieu à de vifs débats dans la chambre des députés. Ces grands travaux, ainsi que d'autres, seront toutefois mis en voie d'exécution cette année. Cette session se sera trouvée ainsi l'une des plus importantes pour le pays, depuis 1830. Nous l'examinerons dans son ensemble dès qu'elle sera finie.

Théatres. — L'Opéra traverse les temps difficiles. Les spectacles se succèdent avec une variété désespérante, car le public n'aime pas les spectacles variés, et ne se passionne pour un théâtre que lorsqu'il voit tous les jours le même nom sur l'affiche. N'importe, la salle de la rue Lepelletier s'est changée en un véritable oasis. On y respire un calme sans mélange, une inaltérable fraîcheur; une brise douce et tempérée circule dans les loges. Si le printemps était chassé de la terre, c'est dans la salle de l'Opéra qu'il faudrait l'aller chercher. On cause sans déranger personne, on écoute à son aise les trilles de M. Massol, et les roulades de M. Dérivis vous enchantent. Duprez est absent, voilà tout le secret de l'affaire. Duprez chante à Lyon, où des triomphes de toute espèce l'attendaient. On l'applaudit comme un ténor sublime, on le harangue comme un orateur de l'opposition sous Charles X, on le fête comme un prince; la ville entière se réunit pour chanter des sérénades sous ses fenêtres; on ne se contente pas de l'écouter, on lui répond, et toutes sortes d'académies et de jeux floraux ripostent par des alexandrins magnifiques aux cavatines de *Guillaume*. Duprez voyage comme O'Connell, agitant les populations sur son passage. Il est vrai que l'an passé, à la même époque, c'était le même enthousiasme sacré, la même ardeur, le même fanatisme dans la seconde ville du royaume pour ce pauvre Nourrit, qu'on oublie tant aujourd'hui, et dont Naples et Donizetti se souviennent seuls à l'heure qu'il est. Les provinciaux traitent un peu leur enthousiasme comme leurs écus; ils épargnent durant onze mois de l'année pour être fastueux le douzième. Paris, au contraire, ne compte pas avec cette monnaie, et la dépense au jour le jour. Aussi quelle différence dans l'appréciation des talens qui se produisent; comme il donne à chacun la part qui lui revient, et rien de plus : à celui-ci son or et ses applaudissemens effrénés; à celui-là une renommée

Digitized by Google

solide et non bruyante. Les provinciaux ne savent pas écouter les chanteurs sans les héberger en même temps; il faut à tout prix qu'ils les accablent de banquets, de poésies, d'épîtres, de folles camaraderies; Paris, au contraire, les traite avec d'autant plus de grandeur et de magnificence qu'il garde toujours vis-à-vis d'eux toute mesure et toute dignité.

En attendant, l'Opéra chôme et le répertoire privé de la musique, son plus vaillant soutien, se traîne péniblement sur des fragmens d'opéras et de ballets, pour la plupart livrés aux doublures. Il faut avouer cependant que ces spectacles ne sont pas dénués d'un certain charme, je ne dirai pas pour le public, mais pour le monde qui hante l'opéra quand même, et vient s'asseoir là tous les jours après dîner sans arrière-pensée de musique ou d'art. Puisqu'il est bien entendu qu'on ne peut toujours être monté sur le ton de l'enthousiasme, ces relâches d'un mois, qui se reproduisent une fois tous les ans, sont un temps de repos dont on prend son parti facilement et dont le directeur seul a droit de se plaindre. On a repris, lundi, *la Somnambule;* Mlle Maria jouait le rôle de la villageoise, créé jadis par Mme Montessu. Mlle Maria ne manque ni de grace, ni de vivacité; malheureusement sa pétulance dégénère à tout propos en frénésie; à force de vouloir atteindre la situation, elle la dépasse, elle court, elle bondit, elle s'essouffle: c'est une gymnastique des pieds et des mains qui fait peine à voir. Quant au personnage qui représentait le caractère du *jeune seigneur,* il est impossible d'avoir le sourire plus niais, les mains plus grosses, la démarche plus embarrassée et plus commune. Jamais on n'avait tant regretté M. Montjoie, si vermeil, si épanoui, si parfaitement gentilhomme; Montjoie l'idéal d'Homère et de Milton, à la fois Mars et Lucifer, Montjoie l'éternel sultan de ce sérail, l'uscoque de cette galère. L'art de la pantomime s'est envolé vers l'olympe sur les ailes de M. Montjoie. Grace à Dieu on ne trouve plus personne désormais chez nous pour vouer son existence aux poses ridicules, à l'imperturbable sourire, à la niaiserie étudiée des héros de M. Coraly. L'opéra, ce beau théâtre qui a tant de supériorités de toute espèce, ne soutiendrait pas sur ce point la comparaison avec les Funambules. Ce soir-là on se rappelait M. Lubert et sa direction pacifique déjà si loin de nous; tout vous reportait vers cette époque bienheureuse, les souvenirs de Mme Montessu et de M. Montjoie, à jamais regrettables, et surtout le vide absolu qui régnait dans la salle. Il y a une chose qui a tué le ballet de *la Somnambule* bien autrement que les dix années qui se sont amoncelées dessus, c'est la musique de Bellini. Le moyen, en effet, de voir gesticuler Mlle Maria ou M. Mazillier se pâmer de douleur, là où jaillissent les éclats merveilleux de la Persiani, où plane la grande voix de Rubini? Depuis que le maître Sicilien a trouvé dans ce sujet tant de grace, d'amour et de mélodieuses larmes, il n'est plus permis de voir *la Somnambule* sans l'entendre. Si l'absence de Duprez dérange les combinaisons de M. Duponchel, le *Courrier Français,* lui, s'en accommode à merveille et profite de l'occasion pour mettre en avant les sujets qu'il affectionne. Mercredi, Mlle Louise Fitzjames a paru dans *la Révolte.* Nous ne par-

Digitized by Google

lerons pas du talent de Mlle Fitzjames, attendu qu'elle a le droit de s'en passer et qu'elle use de son droit largement. Ce soir-là le *Courrier Français* a pu s'en donner à cœur joie, et si quelque chose lui manquait, à coup sûr ce n'étaient pas les places. La dernière représentation de *la Juive* a servi aux débuts d'une jeune fille sans expérience et sans goût, qui n'a guère pour elle qu'un aplomb intrépide et son organe bien timbré dans les cordes basses, mais parfaitement dépourvu des notes élevées et vibrantes du soprano. Il est à présumer que Mlle Lebrun s'en tiendra là et retournera faire les délices des habitans de Lyon, car elle aurait le plus grand tort de se risquer de nouveau dans un rôle créé avec tant d'intelligence par Mlle Falcon et qui a valu depuis à Mme Stoltz le rang si distingué qu'elle occupe déjà. On parle depuis quelques jours des prochains débuts de miss Rose Stuart, belle et jeune cantatrice qui nous vient d'Écosse par l'Italie et l'Allemagne, où les succès ne lui ont pas manqué. La voix de miss Stuart est un soprano étendu, dramatique, fait pour sonner dans l'enceinte de l'Opéra, qui n'a plus besoin, pour se développer complètement, que de cet exercice de toutes les heures qu'imposent la scène et le succès.

Meyerbeer est de retour de Dresde, où *les Huguenots* ont triomphé, comme partout. La Schrœder, que nous avons jadis tour à tour adoptée avec transport au théâtre allemand, puis répudiée aux Italiens, chante le rôle de Valentine, dans cette partition, avec une ardeur, un enthousiasme, une intelligence de la situation et de la musique, dont le grand maître est encore tout ému. Meyerbeer, qui voyage volontiers, comme on sait, et ne recule pas devant cinq cents lieues à faire lorsqu'il s'agit d'aller assister à la répétition de quelqu'un de ses opéras, est venu, cette fois, pour s'informer des progrès d'un jeune ténor dont on a parlé beaucoup trop, comme de coutume, et dont les débuts sont comme l'horizon, qui recule à mesure qu'on avance. Meyerbeer a trouvé au printemps M. de Candia, tout juste comme il l'avait laissé à l'automne, c'est-à-dire que c'est toujours une voix fraîche, juvénile, charmante, mais qui, jusqu'à présent, ignore parfaitement le secret de se faire valoir. Voilà donc les débuts de M. de Candia ajournés indéfiniment, et remis sans doute au prochain voyage de Meyerbeer. En attendant, Nourrit fait la joie et l'admiration des salons de Naples, et travaille, avec la sainte ferveur qu'on lui connaît, au grand œuvre de sa transformation. Donizetti l'encourage de son mieux; le maître et le chanteur s'entendent à merveille pour ce qui regarde ces importans débuts. Nourrit, dont les goûts littéraires ne se démentent pas, même en Italie, écrit le poème, et l'auteur d'*Anna Bolena* et de *Lucia* compose la musique. Quant à nous, nous ne serions pas étonné de voir la retraite du ténor français tourner à sa gloire. En fait d'humeur capricieuse et d'inconstance dans le caractère, les Italiens nous en rendraient encore. Pour eux l'idole du moment est tout, c'est elle seule qu'ils encensent et qu'ils proclament; il n'y a d'enthousiasme et d'honneur en Italie, il n'y a d'existence que pour celui dont l'activité se produit chaque soir

Digitized by Google

à la discussion. Ils oublieront Duprez pour Nourrit, tout comme ils ont oublié Rossini pour Donizetti. D'ailleurs il y a dans le talent passionné de Nourrit, dans son geste impétueux jusqu'à l'extravagance, dans son expression dont le sublime touche parfois au délire; il y a dans tout cela des étincelles électriques qui ne manqueront de mettre le feu à ces imaginations qui se ressentent du voisinage du Vésuve. De toute façon, Nourrit, en quittant l'Opéra, s'est conduit en homme d'esprit et de goût. En effet, s'il eût dès le premier jour engagé la lutte avec Duprez, il succombait sans nul doute, et tôt ou tard il aurait fallu finir par rendre de force à son rival la position qu'il a cédée avec tant de grace et de convenance. Maintenant il n'en est plus de même, rien ne grandit un homme comme la distance; et puis, pour un chanteur la postérité commence du jour où il cesse d'avoir le pied sur le théâtre de ses succès, car sa vie c'est la scène. Nourrit est mort pour nous, et déjà plusieurs seraient bien aise de le voir ressusciter. Qu'il se relève donc à Naples, et désormais il n'y aura plus de pacte impossible entre lui et l'Opéra. Après tout, l'honneur est sauvé, et il pourra venir prendre sa part de la royauté de Duprez après avoir prouvé qu'il pouvait, lui aussi au besoin, s'en conquérir une sans partage. Qu'on y songe bien, c'est dans la réunion de ces deux grands talens qu'est tout l'avenir de l'Opéra. Pour peu que l'administration comprenne ses intérêts, elle sentira qu'il faut maintenant à toute force qu'elle cherche à s'attacher Nourrit sitôt que le bruit de ses premiers triomphes en Italie sera venu jusqu'à nous. De la sorte seulement, il y aura des applaudissemens et de l'enthousiasme pour tous les jours de la semaine. Les petites rivalités du moment une fois tombées, il ne restera plus qu'une émulation loyale et féconde; chacun des deux marchera dans sa force et son indépendance originale, et le public ne se lassera pas de les comparer et de les applaudir. C'est là, il nous semble, bien plus que dans les chances toujours incertaines des débuts, que l'Opéra doit chercher sa fortune, puisqu'il est bien entendu maintenant que Duprez ne pourrait, sans compromettre l'avenir de son magnifique talent, continuer long-temps à supporter seul tout le fardeau du répertoire, et qu'il n'y a plus désormais à compter sur la danse.

La représentation de *Don Juan*, annoncée pour vendredi, n'a pas eu lieu par suite d'une indisposition subite de M. Dérivis. On a fait relâche. Pour nous, qui savons avec quelle hâte inconsidérée on avait dirigé cette mise en scène, nous nous abstiendrons de plaindre l'administration de ce petit accident, qui ne peut que tourner au profit du chef-d'œuvre de Mozart. Les Italiens, qui sont de plus grands chanteurs que nous, ceci soit dit sans offenser les susceptibilités de l'Académie royale, les Italiens passent au moins huit jours à répéter des opéras qu'ils savent pour la plupart depuis quinze ans, lorsqu'il s'agit de les mettre à la scène après une interruption de quelques mois. Or, cette fois, il fallait tout simplement reprendre la partition de Mozart en deux jours, et cela malgré les transpositions de toute espèce survenues dans la musique et dans les rôles, presque tous remplis par des sujets

Digitized by Google

nouveaux, malgré les difficultés énormes de cette imposante musique, on avait averti Mme Stoltz l'avant-veille qu'elle eût à se tenir prête pour le surlendemain. S'il s'agissait du *Philtre* ou du *Serment*, ces façons d'agir se concevraient à peine. Or, les récitatifs de dona Anna n'ont rien de commun, on le sait, avec les gentils motifs de M. Auber, que l'on fredonne toute la journée entre ses dents pour les chanter le soir. C'était là vouloir compromettre de gaieté de cœur l'avenir d'une jeune cantatrice dont le talent et les services qu'elle ne cesse de rendre à l'Opéra, toutes les fois qu'il y a lieu, méritent à coup sûr plus d'égards. Il est à souhaiter que cet ajournement se prolonge jusqu'aux débuts de M. de Candia, s'il est écrit là-haut que M. de Candia doive débuter un jour. De la sorte, le jeune comte chanterait la partie d'Ottavio, la seule du grand répertoire que Duprez n'ait pas voulu aborder encore, et la belle voix sonore de Mme Stoltz aurait le temps de se former aux inspirations sublimes du rôle d'Anna. Il y a des chefs-d'œuvre tellement consacrés, que c'est un devoir pour tous de les traiter avec respect. Il est bon de ne jouer *Don Juan* de Mozart que deux fois dans l'année, mais encore faut-il que ce soit dignement.

—Le nouveau roman de M. Charles de Bernard, *Gerfaut* (1), n'est pas destiné à un moindre succès que les spirituels récits contenus dans le *Nœud gordien*. A l'aide d'incidens variés, de détails pleins de finesse, M. de Bernard a tiré d'une donnée très simple une œuvre à la fois attachante et vraisemblable, où la fantaisie se concilie très heureusement avec l'expérience. Depuis Gerfaut jusqu'aux personnages secondaires du roman, il n'est pas un caractère dont l'analyse fine et soigneuse ne mérite des éloges. Nous reviendrons sur ce nouvel ouvrage de M. Charles de Bernard, et nous insisterons sur les qualités de conscience et d'observation qui le distinguent.

(1) Librairie de Ch. Gosselin.

F. Bonnaire.

ERRATUM.

Page 166, ligne 3, au lieu de : ses belles manières *dépourvues* d'affectation, lisez : ses belles manières *exemptes* d'affectation.

Digitized by Google

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Michel Lambert.

Pendant la première moitié du beau siècle où la poésie était si fort à la mode, on n'avait aucune estime pour les musiciens, quoique la musique fût assez recherchée. On considérait comme du plus mauvais ton de poser ses doigts sur un instrument ou de chanter autre chose que les vaudevilles et chansons à rire; quelques dames seulement cultivaient la musique sans qu'on leur en fît reproche; mais un gentilhomme ne s'en serait pas avisé sous peine d'être baffoué par tout le monde. M. de Lenclos est le seul qu'on puisse citer comme exception, aussi l'appelait-on maniaque et ne voulait-il pas avouer son goût pour le luth, dont il jouait à ravir. Assez de gens ont parlé de lui avec mépris, parce qu'ils le savaient fort habile sur plusieurs instrumens. Il n'était pas rare cependant qu'on voulût ouïr de la musique en société ou à la promenade; ceux qui n'étaient pas assez riches pour avoir des valets à violons, envoyaient à leurs maîtresses des musiciens gagés à la journée. Il en arriva que cet art, si long-temps abandonné aux laquais, demeura fort en arrière des autres qui étaient plus estimés. Le fameux Lambert, quoiqu'il fût de basse condition, a travaillé plus que personne à relever la musique, et on peut dire qu'elle lui est particulièrement obligée, car il a préparé les voies à M. Lulli qui acheva de la remettre en bons lieux.

Michel Lambert naquit en 1610, à Vivonne en Poitou. Sa mère, qui était une pauvre femme du peuple, avait, étant enceinte, une fu-

Digitized by Google

rieuse passion de musiqne et ne bougeait d'une église où chantaient des religieuses aux sons de l'orgue. Nous ne savons si l'on doit attribuer à cela les grandes dispositions de son fils; quoi qu'il en soit le petit Michel voulut aller au lutrin dès l'âge de dix ans et fit bien parler de lui dans le pays, à cause de sa voix et de sa manière de chanter. Les bonnes gens le venaient écouter de fort loin. Moulinier, maître de chapelle de Monsieur, frère du roi, le voulut avoir parmi les pages de la musique et l'emmena au château de Champigny où était le prince. Lambert apprit les règles de son art et il eut bientôt fait de surpasser ses camarades.

Il y avait alors près du roi un homme dont il ne faut pas omettre ici le nom; c'est maître De Niert. Cet homme était un ancien valet de M. de Créqui, l'ambassadeur; il avait suivi ce seigneur à Rome et avait pris en Italie une façon de chanter nouvelle qui plut merveilleusement à la cour lorsqu'il y revint. De Niert avait l'humeur bizarre et se faisait un peu valoir. M. de Créqui ne lui commandait jamais de chanter; mais lorsqu'il l'emmenait quelque part, De Niert demandait s'il devait prendre avec lui son luth : « Comme tu voudras, » répondait le duc; et il était convenu que ces mots voulaient dire qu'il le devait emporter.

C'était environ dans le temps que le roi avait sa mélancolie et qu'en se mettant aux fenêtres avec monsieur le grand, il lui disait : « Ennuyons-nous, ennuyons-nous de toutes nos forces. » Or, sa majesté eut toujours assez de goût en musique et jouait du téorbe. M. de Créqui, pour faire sa cour, lui amena De Niert et le roi en fut si charmé qu'il le voulut mettre de sa maison. Au bout de six mois, notre homme avait la charge de premier valet de chambre. C'eût été une espèce de favori, s'il n'eût commis la faute de s'amouracher d'une suivante de la reine. Louis XIII n'aimait point que ses gens eussent des femmes, et De Niert ne parlait pas de se marier; mais le roi lui disait souvent avec humeur :

— Vous n'attendez que ma mort pour épouser cette fille.

Et la fortune du chanteur souffrit un peu de cette idée.

Loin de montrer de la jalousie contre le petit Michel, maître De Niert offrit de lui donner des leçons. Il s'en acquitta si bien, que Lambert en sut aussi long que lui en moins de deux ans. Les gens qui avaient quelque jugement se prirent bientôt de mépris pour ces misérables valets à violons qui écorchaient les oreilles. On railla fort ceux qui donnaient de ces musiques d'enfer et la mode vint de n'écouter plus que de bons instrumens. M. de Benserade qui, n'ayant

Digitized by Google

alors qu'un laquais, l'avait choisi joueur de flûte, amusa les rieurs à ses dépens. De Niert et Lambert furent si recherchés, qu'on s'étouffait dans les salons où ils allaient chanter; mais ils y étaient toujours sur le pied d'une infériorité qui sentait de loin le domestique. Ils se faisaient payer fort cher; mais on ne les eût point acceptés pour rien. A la ville même on ne pouvait se défendre de les traiter un peu comme des baladins; le moyen après cela de songer à mener le train de messieurs les poètes à la mode et de viser à se faire grands seigneurs! Les pauvres chanteurs n'y auraient gagné que du ridicule et des affronts.

Ceux qui s'y connaissaient le moins comprirent bientôt que Michel avait laissé son maître derrière lui. D'ailleurs De Niert mourut jeune, et Lambert demeura seul en possession de toute la vogue. Sa voix, sans être des plus fortes ni même très belle, avait beaucoup de charme par le grand art qu'il savait mettre dans son chant. Il tirait le son de la poitrine le plus qu'il pouvait, rarement du gosier, et montait ainsi à des notes fort élevées; mais c'était par l'expression qu'il brillait surtout, et l'on disait qu'il n'était pas possible de savoir tout l'agrément d'une musique tant qu'elle n'avait point passé dans la bouche de Lambert.

Michel n'était pas beau. Il avait la taille petite, la tête grosse, et la bouche très fendue; mais, lorsqu'il chantait, on le regardait volontiers à cause d'un certain air assuré qui tenait à l'aisance avec laquelle il se jouait des difficultés. Beaucoup de savans ont dit que les musiciens avaient toujours un grain de folie. Nous ne sommes pas fixés sur ce point; mais on verra par cette histoire que Lambert n'était pas pour donner un démenti aux gens de cette opinion.

Le cardinal de Richelieu, qui ne se montra pas trop magnifique pour les poètes, le fut encore moins pour les musiciens. Lambert, il est vrai, ne lui demanda rien; mais tout le monde pensait que le ministre le devait favoriser d'une pension. Notre chanteur n'était point intéressé; il se trouvait assez riche par les leçons qu'il donnait aux dames et ce qu'on lui payait pour aller dans les salons; s'il eût voulu y chanter plus souvent, il eût bientôt gagné de quoi rouler carrosse; mais on ne vit jamais de cervelle plus éventée que la sienne ni d'homme plus inexact. Il donnait parole à tout le monde chaque matin pour le soir, et de la meilleure foi possible; puis il n'allait chez personne. Celui qui le voulait avoir, ne le devait point quitter d'une minute, autrement on ne le voyait plus. Ce n'est point trop dire que d'assurer qu'il y avait bien tous les jours dix maisons dans Paris où

Digitized by Google

l'on se flattait d'entendre Lambert; c'était miracle quand il allait dans une de celles-là. Ordinairement quelque passant assez heureux pour le trouver par hasard dans la rue, l'emmenait et profitait de la rencontre. Michel s'accoutuma ainsi à faire une vie rompue et vagabonde, qui l'amusait fort; mais où il dépensait tous ses profits. Une foule de vauriens s'accrochaient à lui dans les cabarets; le plus souvent il payait leur dépense, et leur faisait entendre gratis ce qu'on lui eût acheté ailleurs à beaux louis d'or. Ces gens du commun l'écoutaient, à vrai dire, avec une joie frénétique, et Lambert disait quelquefois :

— Il n'y a que le populaire pour vous applaudir comme il faut, sans crainte de chiffonner ses hardes ou de perdre son quant-à-soi.

Un autre chapitre de dépense considérable pour maître Michel était celui des femmes; il fut un peu libertin, comme tous ceux qui n'ont point d'ordre. Aujourd'hui les dames de la belle société se laissent prendre par la musique, bien plus volontiers que par la poésie. Le moindre chanteur trouvera plus vite le chemin de leur cœur que le plus bel esprit ou le premier poète. C'était justement le contraire dans le siècle dix-septième. Lambert n'eut donc point de bonnes fortunes parmi les femmes de haute volée; mais il n'en manqua pas dans la petite bourgeoisie; car il était assez d'amoureuses manières. Il donnait beaucoup à ses maîtresses, et, par-dessus tout cela, il entretenait encore des filles. L'argent ne lui durait pas longtemps en poche; mais il s'estimait heureux, et ne souhaitait rien. Pour ce qui est de la bonne chère, il ne la méprisait pas, et se mettait la tête en compote une fois ou deux par semaine.

Un jour que bien des gens avaient parlé du petit Michel au déjeuner de M. le cardinal, son éminence promit à plusieurs dames, qui ne le connaissaient que par renommée, de leur faire entendre ce grand chanteur le soir même à Ruel, après la comédie. Le ministre envoya sur-le-champ le sieur de Bautru à Paris avec un carrosse pour ramener Lambert. M. de Bautru battit long-temps la ville avant de trouver son homme qui courait alors pour donner ses leçons. Il le joignit enfin chez le président Lepailleur :

— Maître Michel, lui dit-il, nous irons ensemble à Ruel ce soir, s'il vous plaît. M. le cardinal vous a promis à des dames de qualité.

— Je n'ai fait que chanter toute la matinée, monsieur, et je ne serai guère en voix ce soir; mais on ne peut manquer à M. le cardinal. Disposez de moi.

— Je vous viendrai prendre en carrosse chez vous à six heures précises. Tenez-vous habillé d'avance, et n'allez pas nous faire faux-

Digitized by Google

bond. Le roi sera peut-être à Ruel, et la princesse Marie a fort envie de vous entendre.

— Il suffit, monsieur, vous pouvez compter sur moi. A quelle heure me voulez-vous avoir?

— Je vous ai dit à six heures précises, et chez vous.

— C'est convenu; j'y serai.

Il pouvait être alors environ midi. M. de Bautru n'eut pas plus tôt tourné les talons que Lambert ne songea plus à son engagement, et s'en fut chez ses bonnes amies. Il y serait demeuré jusqu'à minuit, si un marchand de vin ne l'eût envoyé avertir qu'il venait de recevoir un tonneau de muscat délicieux. Vers quatre heures, Michel alla dîner chez ce marchand, qui avait sa cave à la Croix du Trahoir; c'était un endroit fameux par plusieurs cabarets où venaient des buveurs illustres (1).

Les dîneurs firent grande fête au petit maître Michel, et lui proposèrent une partie de boire. On se mit quinze ou vingt en même tablée. Le dîner dura trois belles heures, et pendant la dernière on vida un si fier chapelet de bouteilles que deux convives disparurent sous leurs chaises; mais Lambert, avec son air délicat et ses vingt-trois ans, tint ferme jusqu'à la fin. La plupart de ces bons vivans étaient des clercs ou des écoliers, qui n'avaient pas la tête plus forte que lui. Au dessert, on cria tout d'une voix que maître Michel devait chanter pour payer son écot, et il ne fallut pas le lui dire deux fois. Lambert entonna une chanson joyeuse, de sa composition, où il avait imaginé, pour ces occasions, un accompagnement de gobelets d'étain qui produisit un effet merveilleux. Le vacarme alla si grand train qu'on n'eût pas entendu le ciel tonner. L'auditoire n'était que cervelles naturellement chaudes; on applaudit avec une telle fureur que les passans s'attroupèrent devant la maison.

— Qu'y a-t-il donc ici? demanda un monsieur par la glace de son carrosse.

— C'est, lui dit-on, le petit maître Michel qui chante dans ce cabaret.

— Dieu soit loué! s'écria le monsieur.

Ce n'était autre que Bautru, courant la ville pour trouver son musicien. Il s'élança au milieu de la compagnie :

(1) La Croix du Trahoir était placée au coin de la rue de l'Arbre Sec et de la rue Saint-Honoré. C'est sans doute pour purifier ce lieu souillé par l'intempérance qu'on y a mis depuis une fontaine.

Digitized by Google

— Êtes-vous fou, Lambert? dit-il tout essoufflé. Je vous cherche depuis une heure. M. le cardinal vous attend ce soir.

— Foin de moi! Je l'ai oublié. S'il en est encore temps, marchons; je suis à vous.

— Venez au plus vite; allons! Malheureux! Vous êtes ivre comme un Suisse.

— Ce n'est rien. Je dormirai pendant la route.

Michel monta en carrosse et ronfla en effet du meilleur cœur jusqu'à Ruel. La comédie venait de commencer lorsqu'ils arrivèrent. On coucha Lambert sur un lit, dans un étage supérieur du château. Bautru, qui aurait empoché les gourmades du cardinal si la musique avait manqué, veillait sur son homme et tremblait qu'il ne fût malade. Heureusement on soupa en sortant du spectacle, ce qui traîna les choses en longueur. Dix heures étaient sonnées lorsqu'on vint avertir le musicien que la compagnie l'attendait.

— Comment vous sentez-vous? demanda M. de Bautru avec inquiétude.

— Eh! répondit notre homme en chavirant, les jambes seraient fort d'avis du repos, et la tête pèse cent livres; voyons un peu ce que dit la voix.

Lambert respira une grosse bouffée d'air et lança un son à pleine poitrine, qui fit vibrer les fenêtres.

— La voix est à son poste, ajouta-t-il, nous pouvons descendre sans crainte.

Les écrivains du temps ont parlé dans leurs lettres et mémoires de cette soirée chez M. le cardinal, et tous se sont accordés sur ce point que Michel n'avait jamais chanté avec plus d'agrément. Le premier morceau qu'il fit entendre était un air militaire de sa façon, sur le mode phrygien. Moulinier l'accompagnait avec un téorbe et préluda divinement par une manière de marche guerrière. Messieurs les officiers en furent si transportés d'aise qu'ils eurent toutes les peines imaginables à ne pas interrompre la musique par leurs cris. Le fameux colonel Gassion était présent et s'écria au dernier accord :

— Mordieu! je n'ai jamais ouï de bruit plus charmant; ce morceau m'allait mettre hors de moi s'il eût continué sur ce ton. Voilà un petit homme qui doit avoir du cœur.

— Chantez-nous quelque chose de plus galant, demanda M. le cardinal, pour voir si vous saurez attendrir l'ame sauvage de Gassion.

Lambert prit lui-même le téorbe et chanta une sérénade dont les paroles étaient fort amoureuses et dues à la plume de Benserade.

Digitized by Google

C'étaient des plaintes d'un amant sur les rigueurs de sa maîtresse, où les antithèses, qu'on préférait alors à toutes choses, n'étaient point ménagées. Il y eut un frémissement de plaisir parmi les dames lorsque le chanteur fit entendre ces mots avec l'expression d'une extrême douleur :

Non, je ne prétends pas, dédaigneuse Sylvie,
Que vous favorisiez mon amoureux transport;
Seulement, en m'ôtant la vie,
Confessez que c'est vous qui me donnez la mort.

M. l'évêque de Lyon dit tout bas au cardinal son frère :

— Cette musique est dangereuse; elle pousse les femmes à mal faire en amollissant les cœurs. Je gage que demain il y aura des maris dont l'honneur sera endommagé à cause de cet air. Voyez les filles de la reine, elles en ont les yeux tout à l'envers.

M. de Bussy a raconté quelque part, dans ses lettres, que plusieurs dames, qui tenaient rigueur à leurs soupirans, s'étaient rendues après avoir écouté des chansons amoureuses du petit Michel. Il ne serait pas étonnant que ce fût à cette réunion chez M. le cardinal; mais nous ne pouvons nous empêcher de plaindre Lambert de ce qu'avec un si beau talent il travaillait pour faire profit aux autres, et de ce qu'il ne trouva pas, au milieu de toutes ces belles, une seule personne qui eût seulement l'idée de rêver au musicien. Il n'eût pas rencontré les mêmes préjugés parmi les dames de notre temps.

A cause de l'avis donné par monsieur de Lyon, le concert fut terminé par une chanson populaire que De Niert avait rapportée d'Italie et qu'on appelait *la Romanesca*. Elle ne causa qu'un médiocre plaisir et ne put détruire l'impression laissée par la sérénade. M. l'archevêque de Reims, qui portait sa robe diablement courte et qui devint par la suite ce fameux duc de Guise, le dernier, tomba en une passion extrême pour la princesse Anne de Gonzague, pendant ce morceau de Lambert, et commença, dès ce jour, toutes ses folies dont nous parlerons ailleurs. M. le chevalier de Bois-Dauphin, à qui on refusait la main d'une grande dame, s'en fut droit à M. le cardinal et lui dit d'un ton fort animé :

— Cet air ne vous prouve-t-il pas que le ciel ne veut point qu'on rende les amans malheureux?

Et le ministre se tira d'affaire en riant de l'apostrophe; mais, en réalité, il n'avait su que dire, car il aimait Bois-Dauphin et le morceau l'avait attendri. Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'il trouva une

Digitized by Google

bonne réponse; il prétendit même l'avoir faite sur le moment, bien qu'on sût que cela n'était pas vrai :

— Les raisons de Bois-Dauphin, disait-il, ne sont que chansons.

De tout son beau triomphe, Lambert ne tira qu'un rouleau de pièces d'or et des complimens, comme de maîtres à valet; pas une caresse ni une poignée de main. Si c'eût été un poète aussi grand qu'il était bon musicien, des princes l'eussent baisé aux deux joues et le roi l'eût fait gentilhomme sur la place.

Il y avait alors une dame de la ville fort courtisée par la jeunesse galante. C'était la femme de M. Turcan, le conseiller au Châtelet. On n'avait pas encore fait, en ce temps-là, les malices qu'on débita sur elle depuis, et parmi ses adorateurs, deux seulement pouvaient se flatter d'avoir quelques chances de réussir. L'un était Canillac, chevalier d'Auvergne, qui venait de perdre beaucoup au jeu, et l'autre, M. d'Avaugour, qui se disait parent de M. l'archevêque. Or, Mme Turcan était tourmentée par deux désirs qui ne lui donnaient aucune trêve et dont elle parlait sans cesse. Elle souhaitait passionnément d'entendre Lambert et de posséder un morceau de la vraie croix. C'étaient assurément là deux envies d'honnête femme; mais le démon tourne bien des choses à son profit, et Mme Turcan avait de ces imaginations vives qui désirent ardemment et sur lesquelles la raison perd aisément son empire. Un jour que Canillac se consumait à lui conter son amour, elle commit l'imprudence de lui déclarer qu'elle ne saurait rien refuser à celui qui amènerait chez elle le petit Michel, et le lendemain, étant dans un accès de dévotion, elle avoua tout bas à D'Avaugour qu'elle aimerait quiconque lui apporterait un morceau de la vraie croix. Voilà nos deux jeunes gens en campagne, l'un importunant M. l'archevêque, et l'autre courant après maître Lambert.

M. de Canillac exposa franchement au musicien sa position cruelle; il avoua que le reste de son argent comptant ne faisait pas le prix que Lambert demandait; mais il le supplia de ne point regarder à quelques pièces de plus pour rendre heureux un galant homme qui se mourait d'amour. Lambert était bon et point intéressé; il eut pitié du martyre de Canillac et promit de chanter pour rien chez Mme Turcan; seulement, comme il manquait de parole à un cardinal, premier ministre, il oublia trois fois de suite celle qu'il avait donnée au gentilhomme besogneux : cela n'est pas surprenant. Canillac, tout en fureur, pensa que le chanteur se jouait de lui et il l'attendit un matin dans le jardin du Luxembourg pour l'assommer. Fort heureusement Michel n'y passa point ce jour-là. L'amoureux employa un dernier

Digitized by Google

moyen qui était meilleur. Il chiffonna ses rubans, ramena ses cheveux sur sa figure et se frotta les joues avec du blanc, de façon à représenter un homme qui se va noyer de désespoir. Il se montra en cet état chez Lambert.

— Puisque vous ne voulez pas me tirer de peine, lui dit-il, avec une chanson qui vous coûterait bien peu, je viens vous faire mes adieux, maître Michel; vous voyez en moi un homme mort.

— Ah! monsieur le chevalier, s'écria Lambert, ne croyez pas que ce soit par cupidité que je vous ai manqué. J'ai une tête si légère que je ne puis répondre de moi. Si vous le voulez, nous allons partir sur-le-champ et je chanterai pour votre maîtresse toute seule autant qu'elle le désirera.

— Vous me sauvez la vie, mon bon Michel. Prenez votre luth et venez avec moi.

— Faut-il, pensait Canillac, que j'en sois réduit à supplier ainsi un misérable baladin! En quelles extrémités l'amour ne peut-il pas jeter un gentilhomme!

Chemin faisant, le chevalier pria bien fort maître Michel de choisir pour Mme Turcan sa musique la plus amoureuse et la plus propre à toucher le cœur.

— Votre maîtresse a-t-elle la voix juste? demanda Lambert; sait-elle mettre un vaudeville sur l'air sans détonner?

— Elle chante admirablement *la Feuillantine* (1).

— En ce cas, soyez assuré que je vous la rendrai plus douce qu'une tourterelle.

Ils trouvèrent Mme Turcan assise sur le gazon dans son jardin, et le seul nom de Lambert, que le chevalier prononça d'un air de triomphe, fit un effet prodigieux sur l'esprit de la belle, en la mettant aussitôt en humeur aimable. Notre Orphée savait à fond le chemin des cœurs les plus durs; il prépara la cruelle à l'attendrissement par des airs mélancoliques, et lui chanta ensuite les délices de deux personnes unies par la passion. La bonne musique ne courait point les rues alors; elle était rare et d'ailleurs elle avait sans doute sur les ames un empire qu'elle a perdu, car, dès le second morceau, la dame regarda le chevalier moins sévèrement. Au bout d'une heure, Lambert vit bien qu'il avait opéré un miracle et que les amans auraient plus de plaisir à demeurer en tête-à-tête qu'à l'écouter plus long-temps.

— Il faut avouer, pensait Michel en sortant, que j'ai fait là un

(1) Satire contre la présidente Lescalopier, et qui a fait du bruit.

Digitized by Google

plaisant métier, et je conçois que les magistrats de Sparte aient condamné Timothée à l'amende pour avoir chanté des airs trop voluptueux devant la jeunesse.

Le lendemain, Canillac, au comble de ses vœux, rencontra Michel et l'eût embrassé s'il n'eût été en pleine rue. Il voulait du moins le faire dîner avec lui et le bien régaler; mais Lambert s'excusa ayant promis de se rendre chez le président d'Émery où on l'attendait. Il serait allé en effet chez le président, s'il n'eût trouvé, à deux pas de là, une troupe de bons vivans qui lui offrirent sa part d'un godiveau de gibier, ce qui l'entraîna fort loin.

La musique de maître Michel pensa être funeste à Mme Turcan. Le mari entra en suspicion des visites de Canillac. Un jour qu'il vit passer dans la rue un carrosse de louage, M. le conseiller s'imagina, on ne sait pourquoi, que sa femme était dedans, bien que les stores en fussent baissés. Il monta subtilement derrière le carrosse et aurait surpris les amans s'ils ne se fussent arrêtés par bonheur devant l'église de Saint-Séverin. Canillac assura qu'il avait mené Mme Turcan faire ses dévotions; mais le mari trouva l'explication mauvaise, et comme il s'emporta, le chevalier l'allait battre à grands coups de canne si on ne les eût séparés. Cette affaire a remué quelque peu la ville en ce temps-là; mais elle n'a qu'un faible rapport avec l'histoire de Lambert, et pour cette raison nous ne pouvons nous y arrêter.

Nous dirons cependant un mot de d'Avaugour et de son bois de la vraie croix. M. l'archevêque, ravi du désir que ce gentilhomme lui disait avoir de posséder une si belle relique, et croyant à la conversion de ce jeune débauché, remua ciel et terre pour le contenter. Depuis environ huit jours Canillac n'avait pas vu d'Avaugour chez Mme Turcan, lorsqu'il le rencontra sur les escaliers. Il le salua d'un air fort ironique et lui laissa volontiers le plancher libre, ayant sur lui de grandes avances; mais il se fourvoyait en cela lourdement, car d'Avaugour tenait en poche son morceau de la vraie croix, avec une lettre de M. l'archevêque qui en garantissait l'origine. Mme Turcan tomba aussitôt dans les bras de d'Avaugour et ne se souvint plus ni de Canillac, ni des chansons de Lambert.

Si maître Michel savait inspirer par sa musique les sentimens qu'il lui plaisait d'exprimer, il lui arriva aussi de se prendre dans ses propres filets. Il donnait des leçons à une certaine Mlle Leputs, qui était sa meilleure écolière et de plus assez jolie. Lambert en devint amoureux. Le père n'était pas à préjugés ni d'une condition à faire trop le difficile. On accorda les jeunes gens ensemble; mais Michel, tout

Digitized by Google

épris qu'il se montrait, usait de sa négligence habituelle et demeurait fort long-temps sans parler de la célébration. M. Lepuis crut qu'on se jouait de sa fille; il courut à la duchesse d'Aiguillon, qui le protégeait, et fit ses plaintes. Lambert reçut un matin des vers à mettre en musique de la part de M. le cardinal. C'était un duo pour Michel et son écolière. Tircis et Philis se promettaient au refrain de *s'aimer pour jamais*, et le berger chantait :

Philis, j'arrête enfin mon humeur vagabonde.

—Il est temps en effet qu'elle finisse, maître Michel, dit le cardinal en faisant ses gros yeux. Vous avez annoncé partout votre mariage avec Mlle Lepuis; il faut que ce qui a été beaucoup dit soit une fois fait.

Lambert s'inclina respectueusement et le lendemain il se maria sans regrets, car il aimait son accordée. M. le cardinal avait une belle occasion d'être généreux; mais il ne savait pas toujours profiter de ces rencontres et il ne donna sou ni maille aux jeunes époux. On l'en a blâmé généralement.

Mme Lambert essaya par mille moyens de ranger un peu son mari et de lui ôter ses goûts de vagabondage. Elle n'y put jamais réussir. Souvent il rentrait au logis fort avant dans la nuit, ayant dépensé tout ce qu'on lui avait donné pendant le jour, et c'étaient quelquefois de grosses sommes. La pauvre femme aimait naturellement l'argent, le bon ordre et l'économie. Lambert lui apprêta tant de soucis par ses négligences, qu'elle en mourut de chagrin après trois ans de mariage.

Cette bonne dame avait une jeune sœur, chez qui notre musicien découvrit un beau jour une voix admirable et des dispositions extraordinaires. Il l'instruisit, toute enfant, aux secrets de son art et en fit une chanteuse si habile qu'elle eut bientôt une célébrité égale à la sienne. Ce n'était plus rien que d'entendre Lambert si on n'avait pas avec lui Mlle Hilaire. Cette petite fille était jolie; Michel en devint amoureux, mais elle avait de la raison pour deux personnes et ce fut elle qui opéra le miracle que Mme Lambert avait demandé au ciel. Michel ne quitta presque plus le logis pour demeurer près de son élève, et cependant on n'a jamais mal parlé de leur intimité. Ce n'était pas pour un pauvre diable de chanteur qu'on faisait des dispenses. Si Michel eût demandé la permission d'épouser sa belle-sœur, on l'eût excommunié pour toute réponse.

Un jour qu'on l'avait appelé à la cour avec Hilaire, M. le duc de

Digitized by Google

Guise se mit à railler Michel sur son amour. Lambert perdit la patience et le respect :

— Par ma foi! monsieur le duc, répondit-il, je ne sais si les engagemens des grands seigneurs sont moins que les nôtres par-devant le ciel; mais le pape pourrait bien, sans se faire tort, donner une dispense à un homme qui ne s'est point démarié deux fois sans permission.

M. de Guise avait rompu ses deux mariages de sa propre autorité sans attendre les bulles, et cette allusion de Lambert ne lui fit pas plaisir. Heureusement ses occupations ne lui laissèrent pas le loisir de songer à procurer des coups de bâton à Michel.

Le cardinal Mazarin ne se montra guère plus généreux que Richelieu pour notre musicien. La protection du président d'Émery ne lui valut, à grande peine, qu'une pension de quatre cents livres et autant pour la petite Hilaire. Michel prit de l'âge et se guérit insensiblement de son fol amour; mais il garda rancune à la cour des railleries que daignaient lui adresser ces grands à qui Rome n'avait rien à refuser et qui usaient largement de leur crédit. Les divorces étaient fort communs depuis un demi-siècle, et on vit bien des scandales. Le jeune roi Louis XIV put seul y mettre un terme par sa fermeté.

Lambert se fit long-temps un malin plaisir de se jouer des gens de haut lieu. Il ne regardait pas à laisser échapper de belles recettes, ni aux risques de perdre pensions et protecteurs quand il s'agissait de mettre un grand seigneur dans l'embarras. Tantôt il faisait le malade, ou bien il feignait une extinction de voix; tantôt c'était Hilaire qu'il obligeait à prétexter un catarrhe ou une fièvre. Il se vengea ainsi selon ses petits moyens, et finit par ne chanter presque plus que pour la ville. Cependant, comme sa bourse en souffrait notablement, il imagina un moyen ingénieux de gagner de l'argent sans avoir affaire à la cour, ce qui était chose réputée impossible. Plusieurs fois déjà le traiteur Renard l'avait voulu engager, par un marché, à faire de la musique dans son jardin où venait dîner la noblesse; mais ce n'était pas le compte de Michel. Il donna la préférence au maître d'un mince cabaret situé dans le faubourg Saint-Germain. On n'y voyait guère que des écoliers, des avocats et des clercs; c'était justement cet auditoire jeune et passionné que notre homme aimait de prédilection. Lambert et sa belle-sœur prirent domicile dans cet endroit et chantèrent tous les soirs devant les dîneurs, dont le nombre augmenta prodigieusement en peu de jours. Le gargotier en fit du coup une fortune, et Michel y trouva aussi un beau profit.

La cour comprit enfin que ce petit musicien lui voulait faire pièce,

Digitized by Google

et des gentilshommes parlèrent de le corriger sévèrement. Par bonheur c'était pendant les troubles de la régence, et beaucoup de nobles, qui flattaient le populaire pour se servir de lui, prirent fait et cause pour le chanteur et déclarèrent que si on le battait il faudrait leur en donner satisfaction. La grande Mademoiselle demeurait alors au Luxembourg, qui n'était pas éloigné du domicile de Lambert; elle envoya un matin son secrétaire, M. de Ségrais, au cabaret, pour assurer le musicien de sa protection. La princesse était alors dans son bel accès de *fronderie;* elle avoue en ses gros mémoires le plaisir que lui causaient les cris d'amour du menu peuple, tout en s'accusant de cela comme d'une faiblesse, car c'était la plus altière personne de la famille royale, après S. M. Michel fut sensible à tant de déférence, et, malgré les rhumatismes dont il s'était dit affligé pour n'être point forcé de sortir, il se remit à parcourir la ville avec assurance et chanta au Luxembourg autant que la princesse le désira. Il y gagna beaucoup, parce que Mademoiselle tenait de son aïeul, M. de Montpensier, une générosité incroyable.

Quand les troubles furent apaisés, il se fit une réconciliation générale, et Lambert y prit part comme tout le monde en reparaissant à la cour; mais le roi ne lui accorda jamais la considération dont il favorisa les peintres et les écrivains.

Un jour une personne de qualité, à qui Lambert avait plus d'une fois manqué de parole, lui demandait avec impatience s'il voulait ou non venir chanter chez elle; il lui répondit comme Ninon de Lenclos faisait aux amoureux dont elle n'avait pas les soins pour agréables : « Attendez mon caprice. » C'est, je crois, à un duc que Michel osa parler ainsi, et cette fois il fut en grand danger de recevoir une correction. M. de la Sablière, qui l'aimait, s'employa pour obtenir son pardon et y eut bien de la peine. Le duc lui voulait casser les épaules. Ninon s'amusa fort de cette réponse de Lambert et témoigna le désir de voir le musicien. Michel, la sachant mal en cour, l'alla visiter avec plaisir et devint familier dans la maison. Il y chantait souvent et y fit amitié avec beaucoup de gens de mérite, comme M. Molière dont le nom devenait fameux; M. Despréaux qui lisait de beaux vers à ses intimes; Jean La Fontaine, un chimérique d'humeur fantasque, et plusieurs gentilshommes que les galanteries de la demoiselle attiraient au logis. Cette coterie n'avait point le renom de l'hôtel de Rambouillet, ni des samedis de *Sapho* (1); mais Lambert s'y plaisait bien da-

(1) Mlle de Scudéry.

Digitized by Google

vantage, et l'estime que la postérité a faite plus tard des amis de Ninon prouve assez que le goût de Michel n'était pas mauvais.

Lambert demeurait encore près du Luxembourg, lorsqu'un jeune homme, portant la livrée d'Orléans, se présenta devant lui un matin.

— Maître Michel, dit ce jeune homme avec modestie, je ne suis qu'un marmiton de cuisine de Mademoiselle, et je n'ai pas de quoi vous payer des leçons; mais j'ai si grande envie d'apprendre, que je vous supplie de me donner seulement quelques avis et de m'indiquer les études que je dois faire. Je chante peu, n'ayant point de voix; mais je joue assez joliment du violon et j'ai une idée du contrepoint et de la composition.

— J'entends, mon garçon, tu es un vrai valet à musique. Tu sais de tout, juste ce qui est nécessaire pour ne rien faire de bien; mais voyons comme tu joues du violon; je te vais juger sur-le-champ.

Le marmiton prit son instrument et exécuta un morceau de sa façon. Dès les premières mesures, Lambert marqua les temps avec sa tête d'un air satisfait; il s'anima ensuite peu à peu, et finit par s'écrier :

— Mais ceci est admirablement joué! Je n'ai jamais ouï tirer si bon parti d'un violon. Holà! mon ami, tu es un excellent musicien. Il faut quitter le château. Viens demeurer avec moi, je me charge de te pousser, je t'enseignerai les règles, et te donnerai le tour qui te manque encore (1). Comment t'appelles-tu?

— Baptiste Lulli.

— Eh bien! Baptiste, je te prédis que tu feras ton chemin.

Lambert s'en fut demander audience à Mademoiselle, et déclara devant son altesse qu'un garçon de ce talent ne devait point rester enfoui dans les cuisines. Malgré son amitié pour Lambert, la princesse, charmée d'avoir un bon musicien parmi ses valets, ne voulut point donner congé au petit Baptiste; mais elle lui permit de quitter aussitôt le tablier pour les chausses retroussées. Elle autorisa Lulli à voir Michel autant qu'il le voudrait et donna sa parole que, s'il profitait bien des leçons, elle prendrait une troupe de musiciens dont il ferait partie.

Au bout de six mois Baptiste portait le pourpoint noir comme les secrétaires et avait sous ses ordres douze violons qu'il conduisait et qui jouaient si joliment ses compositions, que sa majesté elle-même en fut étonnée. Lambert n'était pas jaloux : il disait partout que ce

(1) Michel voulait dire sans doute ce que nous appelons aujourd'hui le *style*.

Digitized by Google

petit Baptiste, qu'on traitait encore comme un baladin, ferait un jour de si belles choses que les princes lui porteraient respect. En effet, après avoir composé des sérénades et des airs de danse pour les ballets du Luxembourg, Baptiste fut enlevé à Mademoiselle par le roi. Il dirigea les fameux vingt-quatre petits violons; puis il fonda l'Opéra, et la musique devint entre ses mains un art du premier ordre, à cause des chefs-d'œuvre qu'il composa sur les poémes de M. Quinault. On peut juger de tout ce qu'il eut à faire, puisqu'on lui doit non-seulement d'avoir écrit ces beaux ouvrages, mais aussi d'avoir formé les chanteurs, les chœurs et les orchestres.

Lambert avait eu de sa femme une fille dont Baptiste était devenu amoureux comme elle n'avait que quatorze ans. Il l'épousa dès qu'elle fut nubile et prit chez lui son beau-père. Maître Michel, à soixante ans, ne chantait plus guère; mais il aida merveilleusement Lulli à créer un théâtre lyrique, et sa vieillesse fut fort adoucie par cette pensée que la musique dont il avait fait sa vie, allait enfin marcher de pair avec l'art de Raphaël et celui de Corneille. Il disait en écoutant les premières pièces de son gendre :

— Ah! si j'avais encore mes trente ans, comme je chanterais ces belles mélodies!

Le célèbre médecin Fagon employa plusieurs fois avec succès la musique dans la guérison de certaines maladies des nerfs, comme la catalepsie, le mal caduc et l'hystérie. Il eut à ce sujet des conférences avec Lulli et Lambert, qui le secondèrent puissamment dans ses expériences. Hilaire, dont la voix avait une douceur et un charme particuliers, fut d'un grand secours à messieurs de la faculté dans leurs essais.

Il se forma bientôt à Paris des écoles de chant et de composition pour fournir des sujets au théâtre lyrique. La musique prit en quelques années un essor prodigieux. Lambert mourut dans l'instant où cette révolution achevait de s'opérer. Il n'en jouit pas long-temps; mais il eut du moins la consolation de voir son gendre recevoir du roi les complimens les plus flatteurs après la représentation de l'opéra d'*Armide*.

— Monsieur Lulli, dit sa majesté, voilà un ouvrage qui s'en ira devant la postérité; je tiens mon règne pour honoré par votre beau génie.

— Je le crois bien! s'écria involontairement Lambert, c'est un chef-d'œuvre à mettre auprès du *Cid*.

Digitized by Google

— Vous allez loin, maître Michel, reprit le roi en souriant; mais nous vous accordons que la musique doit beaucoup à Baptiste.

Peu de temps après cette soirée de triomphe, Michel n'existait plus.

Tout le monde sait à peu près quel grand relief avait alors le nom de Lambert, par ces vers de M. Despréaux :

> Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle,
> Et Lambert, *qui plus est*, m'a donné sa parole.
> Quoi! Lambert? — Oui, Lambert. — A demain, c'est assez.

S'il ne se fallait pas défier des vers en matière de renseignemens, et si on avait l'assurance que le *qui plus est* de M. Boileau n'est point là pour la mesure à cause de ses trois syllabes, on en pourrait conclure que Michel avait plus de célébrité que Molière lui-même; cependant la chose n'est pas suffisamment établie par ce passage de la satire du dîner pour que nous l'osions garantir. Aujourd'hui on ne connaît Lambert que de nom, et chacun a répété cent fois ces vers de M. Despréaux sans penser seulement à demander qui donc était cet homme plus recherché que Molière. Si quelqu'un m'adressait cette question, je n'hésiterais pas à dire :

— Michel Lambert fut le père du chant en France, aussi bien que Corneille le fut de la tragédie.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

IL BAMBINO.[1]

Esquisses de l'Avent et de la Noël à Rome.

Rome, 4 décembre 1837.

§ I.

..... N'étant à Rome que depuis huit à dix jours environ, j'aime encore à errer au hasard, à travers les rues et les places publiques. Sans guide, sans indication, quelquefois avec un ami, plus souvent seul, mais surtout évitant ces perroquets ennuyeux, les cicérones, je m'arrête partout où quelque chose de nouveau et d'imprévu captive ma curiosité, tantôt cherchant à deviner et à classer un édifice d'après mes lectures, tantôt m'abandonnant à cette sensation plus vague que nous cause tout ce qui nous est complètement inconnu. Il y a cette différence entre les sites de la nature (je veux parler d'un paysage proprement dit) et les chefs-d'œuvre des arts, que le site nous fait plutôt rêver et le monument plutôt réfléchir; mais tel est le privilége de la ville aux sept collines, sous toutes ses formes et sous

(1) Cet article, qui nous fut envoyé à sa date, aurait été inséré plus tôt dans la *Revue de Paris*, si quelques feuillets n'avaient été égarés de Rome à Paris. — M. Amédée Pichot, qui a passé tout l'hiver en Italie, y est occupé d'un ouvrage historique sur le XIIIe siècle, pour lequel il a trouvé de précieux documens dans les riches bibliothèques de Rome. Le succès de l'histoire de *Charles Edouard* est d'un heureux augure pour ce nouveau travail où figureront comme principaux personnages Charles d'Anjou et Conradin, le malheureux prétendant de la maison de Souabe. M. Amédée Pichot se propose de compléter ses recherches dans les bibliothèques de Naples et de Palerme.

Digitized by Google

tous ses aspects, qu'elle vous inspire tour à tour la réflexion et la rêverie. C'est que, grace à sa situation unique, il n'est guère de quartier d'où vous ne puissiez apercevoir la campagne; c'est qu'après avoir franchi ses vieilles murailles dégradées, vous trouvez encore un tombeau ou une pierre historique dans les sentiers les plus agrestes. Et puis, partout, dans les murs ou hors les murs, quelle tristesse, et quel charme indéfinissable dans cette tristesse même! Poètes, artistes, philosophes, historiens, on ne vous a pas trompés, Rome est votre patrie, la ville de votre cœur, *the city of the heart*, comme l'a bien nommée le poète anglais.

Hier, pour la troisième fois, une promenade solitaire m'a conduit au pied du Capitole par la rue aboutissant aux deux lions de granit noir qui regardent vers le nord. J'ai gravi la rampe qui monte jusqu'à la place. Le CAPITOLE!... Quelle puissance d'évocation dans ce nom seul! combien d'images il fait apparaître! Quelle succession rapide des tableaux de cette vieille histoire de Rome, que notre éducation du collége, à tort ou à raison, nous a rendue plus familière que celle de notre propre patrie!... Combien de pages de Tite-Live et de Tacite qui viennent là se traduire à nos yeux en scènes vivantes! — Me voilà donc sur le Capitole! — Il est impossible de se dire cela, et de ne pas rétrograder vers le passé, pour mettre le lieu et la décoration en harmonie avec les souvenirs qui dominent et effacent en quelque sorte le présent et sa réalité prosaïque. Sans tenir compte des siècles et de leurs révolutions, vous cherchez bientôt autour de vous les monumens de la Rome des rois, de la Rome républicaine et de la Rome impériale, qui s'étaient groupés d'âge en âge sur ce premier point d'appui de la ville éternelle, *Capitoli immobile saxum*. Mais où est la chaumière du roi Romulus, si long-temps conservée comme une relique de l'antique simplicité? Où est le temple de Junon que remplaça la demeure rasée de Manlius Capitolinus, lorsque ce fier Romain fut précipité de cette même roche Tarpéïenne d'où il avait précipité les Gaulois? Où est le temple des dépouilles opimes, dédié à Jupiter Férétrien? Où est cet autre temple de Jupiter Optimus, construit par les Tarquins, rebâti par Sylla, renouvelé par Vespasien, trois fois la proie de l'incendie et sortant toujours plus riche de ses cendres? De ces monumens et de tous les autres où se lisaient les diverses dates de la grandeur romaine, le Capitole conserve à peine quelques vestiges. Tout y est moderne, ou tout ce qu'on y voit de Rome ancienne y a été transporté par les modernes, et décorait primitivement des places plus maltraitées encore par les injures

Digitized by Google

du temps ou les ravages de la barbarie. Sur les substructions du Tabularium, cet auguste réceptacle des tables d'airain de la loi, avec son portique d'ordre dorique, s'élève aujourd'hui ce qu'on nomme le palais sénatorial, qui n'a rien de commun avec le palais du sénat, quoiqu'il soit la résidence officielle du sénateur de Rome, car Rome n'a plus qu'un sénateur. Le magistrat chargé de ce titre imposant a deux singuliers priviléges : le premier, d'assister à la messe du pape, à côté de la chaise pontificale, sans avoir le droit de s'asseoir même sur un tabouret; le second, d'ouvrir les mascarades du carnaval et de présider à cette tradition des saturnales! — On attribue la façade du palais sénatorial à Michel-Ange, qui semble avoir malheureusement oublié que son génie était digne de faire la restauration architecturale d'une pareille place. Cependant, sous une espèce de perron à double escalier, une vaste coquille se remplit sans cesse de l'eau abondante d'une de ces fontaines si nombreuses à Rome, et cette eau a passé par un des admirables aqueducs que les papes n'ont que la peine d'entretenir depuis deux mille ans. Une Pallas, assise là, son casque en tête, sa lance redoutable dans une main, et le globe terrestre dans l'autre, figurerait assez bien la ville conquérante : à sa droite, le Nil s'appuie sur un sphinx; à sa gauche, le Tibre abrite sous son marbre colossal la louve nourrice et les deux jumeaux, dont l'un devait un jour égorger son frère au milieu de la ville naissante.

Un second et un troisième palais, à façades uniformes, encore attribués à Michel-Ange, complètent au couchant et au levant l'encadrement de la place; celui du couchant, où l'on voit une collection de tableaux, nous cache l'emplacement de la citadelle Tarpéienne; l'autre est un musée de statues, derrière lequel une église et un couvent occupent le terrain où fut le temple de Jupiter Optimus. Fermée au midi par le palais sénatorial, la place du Capitole s'ouvre au nord sur la place inférieure d'Ara-Cœli, et se termine de ce côté en terrasse avec une balustrade ornée des deux groupes de Castor et Pollux tenant leurs chevaux par les rênes, de deux trophées d'armes, dits trophées de Marius, de deux statues d'empereurs anonymes, et de la borne milliaire qui marquait le premier mille de la voie Appienne, comme l'indique encore l'inscription du temps de Vespasien, bien mieux que ce distique en latin moderne gravé sur la base :

Quæ peregrina diu steteram mensura viarum,
Nunc Capitolini culminis incola sum.

Digitized by Google

Toutes ces sculptures ornementales sont déjà respectables; mais c'est au centre de la place que, depuis Paul III, a été transportée sa plus belle décoration, la statue équestre en bronze doré de Marc-Aurèle : l'empereur philosophe salue son peuple avec un geste de bonté bien plus que de protection! Rien de simple et de noble, cependant, comme cette attitude que les sculpteurs de Louis XIV se sont bien gardés de prêter au bronze du grand monarque, lorsqu'il se fit, lui aussi, couler en empereur romain sur nos places publiques. Le cheval de Marc-Aurèle n'est pas lourd comme le prétendait Falconet qui ne l'avait probablemeut vu qu'en gravure; c'est un cheval de bataille, et non un coureur anglais; il relève noblement la tête, et un poète pourrait dire qu'il semble fier de porter depuis dix-huit siècles, sans le moindre outrage du temps, le meilleur, sinon le plus grand des Césars.

Après avoir cherché en vain les monumens du vieux Capitole, il faut bien vous résigner. Mais avancez quelques pas vers la façade du palais sénatorial, en vous dirigeant de préférence à gauche vers la statue du Nil, là où vous lirez sur le mur : *Piazza di Campidoglio*, car le Capitole a perdu jusqu'à son nom dans cet harmonieux patois du latin dont le Dante et Pétrarque ont fait cependant une langue littéraire remarquable par son énergie comme par sa douceur; avancez, dis-je, et vous oublierez là tout ce qu'il y a de moderne sur ce mont sacré, où, pendant tant de siècles, la première chaumière et le premier temple du peuple-roi furent respectés comme ses deux palladiums. Le sentier en pente, qui s'ouvre à vos pieds, était le *clivus sacer* qui conduisait à l'asile ouvert par Romulus dans l'*intermontium*, et que foulait aussi le triomphateur pour se rendre au temple de Jupiter Capitolin. C'est là que se dresse à nos yeux le cadavre mutilé de la reine du monde, de cette Rome des rois, des consuls et des empereurs que nous cherchions tout à l'heure. Nous voilà au-dessus du *Forum;* cet arc de triomphe est celui de Septime Sévère, et vous reconnaissez les larges pavés de la Voie Sacrée reparus au jour depuis les dernières fouilles. Au-delà, sur la gauche, la basilique de Constantin vous montre le triple arceau de ses voûtes immenses qui, ouvertes à tous les vents, rappellent un peu les arches du pont du Gard. Vous reconnaîtrez, en vous penchant à droite, les colonnes des temples et des autres édifices qui faisaient du Forum une place consacrée en même temps par la religion et par la gloire. Plus loin, c'est le Colysée qui se dessine en partie avec sa grande brèche; et, enfin, ce tableau, dont je néglige forcément les nombreux détails, a pour

Digitized by Google

arrière-plan ces belles montagnes du Latium qui, seules dans ce paysage, ont conservé leurs formes primitives, ces montagnes, dont les teintes bleues et violettes sont si doucés à l'œil sur le fond brun du poétique désert, appelé toujours la Campagne de Rome.

J'étais demeuré presque un quart d'heure en admiration devant ce diorama des ruines de Rome. En me retournant du côté de la place du Capitole, j'aperçus, sur les degrés de pierre, qui auraient pu conduire jadis au temple de Jupiter, non pas deux Flamines ou deux Aruspices, mais deux moines de Saint-François. Ces vénérables capucins descendaient de leur couvent, et l'un d'eux portait, entre ses bras, quelque chose qui me parut être un coffre recouvert d'un velours ou d'une étoffe de soie rouge. Ils se dirigeaient ensemble vers une voiture qui les attendait au bas de l'escalier. Le cocher, qui avait abandonné son siége, et se tenait à la tête de ses chevaux, se précipita à genoux, pendant que le laquais ouvrait la portière, abaissait le marchepied, et se prosternait comme le cocher. Deux ou trois hommes du peuple, oisifs près du carrosse, s'inclinèrent aussi très dévotement. Seul je restais debout, ne voyant ce qui se passait qu'avec un air d'indifférence, lorsque j'entendis qu'on me criait avec une certaine véhémence : « Chapeau bas! chapeau bas! » J'obéis machinalement, sans trop savoir si je me découvrais ainsi en présence de quelque saint personnage ou devant une relique dans sa châsse. Toutes les personnes qui étaient plus loin, sur la place, se découvrirent d'elles-mêmes quand le carrosse se mit à rouler; celles qui ne s'agenouillèrent pas firent au moins le signe de croix; les militaires occupant le poste du musée des tableaux s'alignèrent pour porter les armes.

Cependant ma curiosité se trouvait brusquement déplacée. Me voilà ramené de Rome païenne à Rome chrétienne, et tout entier au désir de savoir devant qui on m'a fait ôter mon chapeau. Le soir, en rentrant, je racontai ce que j'appelai, un peu pompeusement, mon aventure, et, ayant désigné le lieu où elle m'était arrivée : « Vos deux capucins, me dit-on, étaient deux frères mineurs de l'Ara-Cœli; la boîte qu'ils portaient ne pouvait contenir que le BAMBINO, demandé probablement en ville par quelque malade abandonné de son médecin. »

Maintenant qu'est-ce que le Bambino? Ce fut ma question en entendant pour la première fois ce nom, qu'il ne faudrait pas traduire par *bambin*, terme moqueur et méprisant, en français, mais qui signifie l'ENFANT, dans le sens le plus noble du mot. En effet, le

Digitized by Google

BAMBINO des capucins d'Ara-Cœli est l'Enfant-Jésus, c'est-à-dire une figure en bois qui le représente dans ses langes. Cette figure est vénérée entre toutes celles des églises de Rome, et voici la légende qui explique en partie cette vénération.

On ne dit pas en quelle année de l'incarnation de Notre-Seigneur un pieux frère de l'observance de Saint-François, étant allé en pèlerinage aux lieux saints, voulut y occuper les intervalles de ses dévotions par quelque travail manuel. Ayant coupé une branche d'olivier dans le bois de Jérusalem, le même où le Sauveur s'était préparé à sa passion par la prière, il imagina de la ciseler pour en faire une représentation de Jésus enfant, qu'il destinait à une chapelle de l'église du Capitole. La figure une fois sculptée, il eut l'ambition de la rendre plus parfaite en la coloriant, comme en agissaient quelquefois les anciens statuaires. Mais comment se procurer des couleurs chez un peuple qui ignore et méprise les arts? Le moine invoqua le secours de Dieu avec cette foi vive qui est une source d'inspiration; il pleura, veilla, jeûna, et se mortifia, pendant trois jours : le quatrième il succomba enfin au sommeil, et eut un songe où il vit le patron des artistes, saint Luc en personne, descendre vers lui avec sa palette, sourire à son ouvrage, et y ajouter, de sa main, un céleste vernis. Il s'éveille.... et quelle est sa surprise de trouver le bois de sa petite statue devenu vermeil comme la chair d'un nouveau-né! Le bon religieux, ému de reconnaissance, se prosterna et versa des larmes de pieuse tendresse devant le divin enfant. « Bienheureux saint Luc, s'écria-t-il, accorde-moi maintenant la grace de porter mon Sauveur jusqu'à la ville où il lui a plu de faire des instrumens de son sacrifice, des insignes plus glorieux que la couronne et le sceptre des rois. »

Le moine ne tarda pas à éprouver de nouvelles marques de la protection céleste. Il s'embarqua sur le premier bâtiment qui mettait à la voile pour l'Italie. Une navigation si longue était alors bien plus féconde en périls que de nos jours; mais, si les bons marins sont devenus plus nombreux depuis que nous avons inventé la boussole, les saints, hélas, sont plus rares! Le navire qui ramenait l'artiste favorisé de saint Luc, assailli par maintes tempêtes, finit par se briser sur des écueils, et il se perdit avec tout son équipage, corps et biens. On était en vue des côtes. Le moine serra contre son cœur la précieuse image du fils de Marie, et les vagues complaisantes, au lieu de l'engloutir, le soulevèrent doucement pour aller le déposer, à peine mouillé de leur écume, non loin de la belle rade de Livourne. Ayant remercié

Digitized by Google

Dieu et prié pour le salut des passagers moins heureux que lui, il se rendit aussitôt à Rome, auprès de ses frères.

La première fois que l'image, ainsi transportée à travers la tempête, fut exposée publiquement dans l'église d'Ara-Cœli, ce fut une grande et solennelle fête, où les fidèles accoururent en foule. Tous ceux qui demandèrent dévotement quelque grace l'obtinrent : les infirmes s'en retournèrent soulagés; les malheureux consolés; et de siècle en siècle, jusqu'à nous, la renommée de l'image n'a fait que s'accroître.

On raconte qu'une femme pieuse, mais d'une dévotion un peu égoïste et jalouse, avait voulu s'approprier injustement le miraculeux Bambino. Cette femme le fit apporter dans sa chambre, et, ayant été guérie par sa vertu miraculeuse, lui substitua adroitement une image semblable, que les moines remportèrent, dupes de leur bonne foi. Mais quand la nuit fut venue, au moment où, après avoir terminé leurs offices, les capucins dormaient d'un profond sommeil, voilà toutes leurs cloches qui sonnent à grand carillon, ébranlées par une invisible main. Ils se lèvent en sursaut, et, saisis d'une indéfinissable inquiétude, courent tous à l'église, où ils entendent qu'on heurte à coups redoublés contre le grand portail. Le prieur se décide à ouvrir lui-même, entouré de ses religieux. Qu'aperçoivent-ils?... le Bambino, avec le pied droit à demi relevé, comme pour frapper encore. Le prieur se baissa, et, le prenant avec respect, alla le poser sur le maître-autel, où tout le couvent l'adora jusqu'au point du jour. Avertis par cette tentative de pieux larcin, les capucins d'Ara-Cœli ne perdent plus de vue leur précieuse image, lorsqu'un dévot malade la réclame pour obtenir par elle sa guérison (1).

J'ai voulu, ce matin, aller voir au Capitole cet enfant emmailloté, qui a détrôné, il y a dix-huit siècles, le vieux Jupiter, cette image de bois qui a remplacé la statue d'or du roi des dieux, sur le sommet de la plus vénérée des collines de Rome; mais, ayant eu la sincérité maladroite d'avouer au frère gardien de l'Ara-Cœli que je ne cherchais à contenter que la curiosité mondaine d'un voyageur, il m'a opposé je ne sais combien de difficultés, en m'invitant à attendre l'époque prochaine de NOEL, où le Bambino restera exposé publiquement pendant quinze jours, dans une des chapelles de son église, convertie en *presepio* (crèche), selon un antique usage.

(1) Je ne traduis pas littéralement la légende du Bambino; mais cette légende existe imprimée, avec le *nihil obstat* du censeur théologique et l'*imprimatur* de monseigneur della Porta, *nella tipographia Perago Salvione*. Rome, 1824.

Digitized by Google

9 décembre.

§ II.

Il n'est guère de rue, de carrefour ou de place, à Rome, qui n'ait, à l'angle d'un palais, ou sur la porte d'une maison, au moins une image de la sainte Vierge, peinte à fresque ou sur toile, sculptée en bois ou en marbre. Ce n'est pas une simple niche qui la recèle, avec un pauvre lampion solitaire plus souvent éteint qu'allumé; la mère de Jésus est là, sur une espèce d'autel orné de fleurs, comme un reposoir de la fête-Dieu, entouré d'anges qui couronnent leur reine ou soutiennent la dorure et la mosaïque des encadremens. La lumière est prodiguée dans des lampes ou des candélabres à plusieurs branches. Toutes ces peintures, toutes ces sculptures, sont en général médiocres: l'Italie a, comme nous, ses peintres d'enseigne, et il faut que tout le monde vive. Cependant les murailles de Rome chrétienne ont aussi leurs petits chefs-d'œuvre, qui méritent que l'artiste les salue en passant, avec le même respect que le dévot.

Le soin qu'on a ici des autels dédiés à la Vierge-mère est un soin de tous les jours de l'année (1); mais ce culte a quelque chose de plus attentif pendant le mois de décembre, où l'on célèbre l'Avent et la Noël, fête du premier mystère du christianisme. Dans la dévotion populaire des Romains, à partir du premier dimanche de l'Avent, la Vierge est considérée comme se préparant à ses couches: on la plaint, en l'adorant, comme si elle allait encore éprouver les douleurs de sa glorieuse délivrance; les neuvaines se multiplient dans ses chapelles. La prière, qui est ici une véritable conversation plus ou moins familière avec les saints, a non seulement pour but d'implorer l'intercession de Marie auprès du divin fils incarné de nouveau dans ses chastes entrailles, mais aussi de distraire la protectrice des pécheurs pendant ses couches. Les *pifferari* (joueurs de cornemuse) descendent de leurs montagnes pour faire retentir Rome de leur musique sauvage. C'est une continuelle sérénade donnée à tous les autels de la rue, sérénade qui commence au point du jour et se prolonge fort avant dans la nuit. Les musiciens sont payés par les fidèles du quartier, et quelques-uns reprennent le chemin de leur chaumière, l'escarcelle bien garnie.

(1) La plupart de ces autels ont été restaurés, ou, pour le moins, badigeonnés depuis l'invasion du choléra.

Digitized by Google

Hier, 8 décembre, on célébrait la Conception. C'est une des plus grandes fêtes de Rome : toutes les boutiques étaient closes comme le dimanche. J'avais entendu la messe à la Trinité-du-Mont; je ressortis sur les deux heures de l'après-midi, me dirigeant vers le Forum, croyant la fête terminée par la messe, car il est rare ici qu'on dise vêpres après midi. Aux approches de l'église du collége des jésuites, Saint-Ignace, je remarquai des tentures suspendues aux balcons des palais, aux fenêtres des maisons. Plus j'avançais, plus les rues s'animaient : il y avait déjà foule sur la *Piazza d'Ara-Cœli*; les cent vingt-cinq marches de marbre de l'église des Capucins et la rampe du Capitole disparaissaient presque sous les flots du peuple qui les gravissait. « Que nous annonce ce concours? demandai-je au premier Romain dont la physionomie me parut promettre une réponse complaisante. — *È per la processione*, me répondit-il. » Ravi de pouvoir assister à une procession dans Rome, je montai sur la place du Capitole et je cherchai du regard quel était le meilleur poste où je pusse bien voir cette solennité. Mon air d'étranger curieux me valut, avant une nouvelle question, d'être abordé par un homme en redingote pas trop usée, espèce de cicérone qui, me faisant la politesse de me parler français, me demanda si mon excellence avait déjà visité le musée des statues, le musée des tableaux, puis les ruines du Forum, puis le Colysée, puis les thermes de Titus, etc., etc., me déclinant ainsi tous les monumens de Rome. Je me débarrassai de lui en lui donnant un *paul*, après m'être informé toutefois de la marche de la procession dont il parut fort étonné de me voir si curieux; car, selon lui, il n'y aurait à Rome qu'une procession digne de ce nom, celle du *Corpus Christi*, défilant sous la colonnade de Saint-Pierre.

Par bonheur, son air de dédain ne me découragea pas. J'allai me poster sur le perron du palais sénatorial; je ne tardai pas à apercevoir la croix avec les premières bannières dont une à la forme longue et légère, une autre large comme la voile d'un navire; mais les yeux de la foule se portaient bien plus volontiers vers la statue de la reine de la fête, qui avait pour piédestal un autel tout entier. On aura une idée de l'énorme masse et du poids de ce *caroccio* monacal (1) lorsque l'on saura que dix-huit portefaix le soulevaient, non sans peine, avec des poutres transversales. Le clergé n'était pas nombreux, il ne se composait que de huit moines revêtus de chapes par-dessus leur

(1) Les républiques italiennes du moyen-âge faisaient traîner par quatre paires de bœufs une espèce d'arche sainte appelée le *caroccio*. La bannière de la commune flottait sur un Christ ou une madone.

Digitized by Google

robe de bure; mais ils étaient suivis d'une longue file de capucins, au nombre de deux cents au moins, qui, armés de cierges et parfaitement alignés deux à deux, traçaient un long sillon à travers la foule des fidèles, depuis la statue de Marc-Aurèle jusqu'au-delà de la seconde fontaine qui décore la *Piazza d'Ara-Cœli*. Du haut du perron du palais, je suivis long-temps des yeux ce sillon lumineux qui s'éloignait lentement aux sons alternatifs de la musique et du chant des moines.

J'avais au moins une heure devant moi pour attendre le retour de cette procession; j'en profitai pour descendre au Forum et au Colysée. J'eus le temps de visiter toutes les églises qui bordent l'ancienne *Voie Sacrée* jusqu'à Sainte-Françoise-Romaine, près de l'arc de Titus, et j'étais déjà revenu au parapet qui borde la fouille de l'arc de Septime-Sévère, lorsque le cortége, qui avait fait le tour des quartiers adjacens, reparut à l'entrée de la rue Bonella. Cette fois je vis défiler à trois pas de moi la sainte milice de la madone. Je doute vraiment que Rome chrétienne puisse offrir un spectacle plus imposant. Je ne saurais rien comparer à cette procession de deux cents moines passant sous les arches triomphales de l'antique gloire romaine, foulant aux pieds, pour remonter au Capitole, les pavés foulés jadis par le char des généraux vainqueurs, et déployant les bannières de la mère du Christ entre les colonnes de ces temples païens si beaux encore dans leurs ruines. Je n'oublierai jamais quelle émotion j'ai ressentie au chant des psaumes entendu près des rostres du Forum, et à la vue de ce peuple courbant la tête devant la croix, sur les marbres de ces portiques renversés. Que de contrastes dans cette cérémonie chrétienne donnant une espèce de seconde vie religieuse à ces augustes débris et en recevant elle-même sa principale pompe!

Ce n'est pas, certes, après avoir assisté à une procession semblable, que Gibbon, qui avait deux fois apostasié avant de tomber dans son scepticisme intolérant, conçut ici, sur les restes du Forum, l'idée de son histoire si hostile au christianisme (1). Je ne sais, en vérité, quel culte pourrait mieux que le catholicisme remplir de ses graves solennités le vaste mausolée de l'empire romain, et associer ses harmonies à la majesté de ses ruines.

(1) « Ce fut à Rome, dit Gibbon, le 15 octobre 1764, qu'étant assis et rêvant au milieu des ruines du Capitole, tandis que des moines déchaussés chantaient vêpres dans le temple de Jupiter, je me sentis frappé pour la première fois de l'idée d'écrire l'histoire de la décadence et de la chute de cette ville. » M. Guizot, en rapportant ce passage des Mémoires de Gibbon, ajoute: « Peut-être aussi ne sera-t-il pas difficile de trouver, dans l'impression d'où sortit la conception de l'ouvrage, une des causes de cette guerre que Gibbon semble y avoir déclarée au christianisme, et dont le projet ne paraît conforme ni à son caractère peu disposé à l'es-

Digitized by Google

Je sais tout ce qu'on peut reprocher aux saintes fureurs de ces premiers néophytes qui, comme le Polyeucte de Corneille, croyaient conquérir le ciel en mutilant les statues des dieux; je ne saurais accuser ceux qui, après la victoire du nouveau culte, s'armèrent du manteau démolisseur, comme le prêtre Cyrille d'Arles, et appelèrent le peuple à renverser les temples et les théâtres. Quelques chrétiens de Rome où l'idolâtrie défendit plus obstinément ses autels, durent traiter de même les édifices païens et devancer les dévastations des barbares; trop long-temps les pontifes d'une époque plus éclairée permirent encore à leurs architectes de dépouiller les ruines pour bâtir une église ou même un palais mondain. Mais rendons justice au catholicisme, qui, enfin réconcilié avec les arts, prit les débris de l'architecture et de la sculpture antiques sous sa protection spéciale. Les armoiries pontificales en ont assurément conservé un grand nombre, quoique ceux qui les ont gravées n'aient pas toujours été dirigés par un goût très pur dans la nouvelle destination qu'ils ont donnée à certains monumens, par exemple, au Panthéon d'Agrippa, que j'aimerais mieux voir converti en musée qu'en église; la même remarque s'adresse aux temples d'Antonin et Faustine, de Romulus et Rémus dans le Forum, etc., etc. Mais, au Colysée, l'éperon gigantesque de Pie VII, qui est venu si à-propos soutenir un triple arceau près de crouler, peut bien obtenir grace pour ces autels de station, posés autour de l'arène comme pour en faire un calvaire. Au même titre, les apôtres saint Pierre et saint Paul ont utilement remplacé les statues perdues de la colonne Trajane et de la colonne Antonine; enfin, il faut convenir que les croix simples mais élégantes placées maintenant au sommet de la plupart des obélisques relevés par les pontifes, ajoutent je ne sais quelle grace sérieuse à ces monumens qu'avec ce nouveau pyramidion on peut comparer à des doigts de pierre qui montrent silencieusement le ciel, comme un auteur du moyen-âge le disait des flèches mystiques de nos clochers (1).

prit de parti, ni à cette modération d'idées et de sentimens qui le portait à voir toujours dans les choses, tant particulières que générales, les avantages à côté des inconvéniens. Mais frappé d'une première impression, Gibbon, en écrivant l'*Histoire de la décadence de l'Empire*, n'a vu dans le christianisme que l'institution qui avait mis *vêpres*, des *moines déchaussés* et *des processions* à la place des magnifiques cérémonies du culte de Jupiter et des triomphateurs du Capitole. »

(1) Je n'ai pas sous la main le texte latin que le poète Wordsworth a traduit par ce vers de *l'Excursion* :

Spires whose silent finger points to heaven.

Digitized by Google

26 décembre.

§ III.

..... Pendant tout ce mois, il n'y a d'autres spectacles à Rome que les églises. Depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'au 31 décembre, tous les théâtres restent fermés. L'étranger n'a donc qu'à prendre son parti, et, dévot ou non, il lui faut se contenter des seules distractions qui lui soient offertes. Le voyageur qui écrit son journal ne peut conduire ses lecteurs qu'à des cérémonies religieuses ou aux ruines cent fois décrites. Je n'ai pas suivi exclusivement les belles cérémonies de Saint-Pierre, les seules où le beau monde court, mais j'ai voulu connaître aussi toutes celles que préfère le peuple; aussi ai-je enfin vu le Bambino. Cependant, comme ce n'est que d'hier, j'ai d'abord à parler de la messe de minuit.

La messe de minuit de la chapelle Sixtine, se dit à neuf heures; celle de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, la plus fréquentée autrefois, est supprimée par suite de quelques abus. Celle de Sainte-Marie du Capitole ou de l'Ara-Cœli, m'avait été indiquée comme la plus conforme au rituel primitif. J'y pouvais aller en compagnie des personnes avec qui j'aime le plus à me trouver ici : je l'ai donc choisie de préférence à celles de deux ou trois autres églises qui ont seules conservé le privilége de cette solennité, autrefois universelle.

L'église d'Ara-Cœli a remplacé, on le sait, le plus regretté des anciens monumens de Rome, ce temple de Jupiter Capitolin, rival du temple de Diane à Éphèse, qui existait encore du temps de Théodoric. L'église actuelle ne saurait soutenir la comparaison avec le magnifique édifice, enrichi de la dépouille des nations, qui dominait tout le Capitole avec son triple rang de colonnes extérieures, et son portique ouvert au-dessus du Forum, d'où l'on y montait par cent degrés de marbre. La façade actuelle est tournée vers le côté opposé; on y arrive aussi par plus de cent marches; mais soit qu'elle ait été dépouillée de ses incrustations en marbre et en mosaïques, soit qu'elle n'ait jamais été finie, cette façade est d'une nudité qui attriste. Il est vrai qu'à peu d'exceptions près, toutes les basiliques de Rome sont des temples retournés où les colonnes ont passé de la décoration extérieure à la décoration intérieure. Les colonnes d'Ara-Cœli, assez belles pour avoir fait primitivement partie du temple antique, divisent le vaisseau en trois nefs. Leurs chapiteaux servent de point d'appui à des arcades, ce qui est déjà une dérivation de la ligne

Digitized by Google

droite classique; les nefs latérales ou bas-côtés sont en voûtes à ogive, sans nervures saillantes toutefois, et l'église, différente en cela de la plupart des églises de Rome, est fort peu éclairée. Ce jour pâle nuit à l'éclat des caissons d'or du plafond, mais il est plus favorable au recueillement que celui qui vous illumine à travers les blancs vitraux de Sainte-Marie-Majeure. Les chapelles sont décorées de tableaux, de sculptures et de tombeaux. Presque toutes les dalles que vous foulez aux pieds sont également sculptées et portent une inscription tumulaire; la première chapelle à droite est la plus digne de l'attention des artistes à cause des fresques du Pinturichio, qui y a représenté quelques scènes de la vie de saint Bernardin.

Arrivés avant minuit, nous trouvâmes déjà un grand concours de fidèles. Au premier coup d'œil il y avait même une apparence de confusion qui nous fit craindre de n'être pas des mieux placés. Mais nous fûmes plus heureux que nous ne l'espérions, et nous nous assîmes au milieu de la nef principale d'où nous avions la facilité de pouvoir nous écarter de temps en temps pour parcourir les bas-côtés. Les moines n'avaient point prodigué les lumières dans l'église : le maître-autel seul était éclairé avec luxe; la flamme des cierges s'y reflétait d'une manière éblouissante sur des ostensoirs à rayons d'argent, qui étincelaient comme des soleils. Du reste, nous n'avons rien observé de particulier dans la célébration de la messe. Avant que l'officiant parût, les religieux assemblés dans le chœur avaient chanté au son de l'orgue des psaumes et des litanies : on les entendait sans les voir; le chœur est ici totalement fermé par un jubé à deux portes. Pendant la messe, chaque fois que les jeunes moines, remplissant les fonctions de diacres ou d'acolytes, venaient entourer et servir le prêtre, ils passaient et repassaient par ces portes, portant de longs cierges. Cette procession était d'un grand effet. Après l'*Ite missa est*, nous allâmes les voir, dans la sacristie, dépouiller leurs chapes et les vêtemens sacerdotaux, pour admirer de plus près ces riches ornemens.

Je croyais que la messe se terminerait par l'exposition du Bambino; mais comme me le fit remarquer une bonne femme, l'enfant ne faisant que de naître, il fallait au moins toute la nuit à la mère pour préparer sa toilette d'accouchée. Un grand rideau, qui cachait la chapelle destinée à cette exposition, étant donc resté tendu, nous avons été obligés de retourner hier à l'église du Capitole, après avoir entendu la messe du pape à Saint-Pierre. Ce n'est pas sans peine que nous pûmes fendre les flots de la foule; mais enfin nous abordâmes.

Digitized by Google

La chapelle représente l'étable où naquit Jésus; dans le fond, une nuée transparente supporte Dieu le père au milieu d'un chœur d'anges; on voit sur le devant l'âne et le bœuf traditionnels, les bergers en adoration, saint Joseph, Marie inclinée sur le berceau. Toutes ces figures sont en cire, de grandeur naturelle, et le berceau contient l'image miraculeuse. Je ne saurais dire que ce *presepio* soit fait pour plaire beaucoup aux artistes. Les fameuses figures de Curtius, à Paris, sont peut-être plus satisfaisantes. La critique pourrait s'exercer aussi sur les bijoux qui couvrent le maillot du petit Jésus : un pareil luxe suffirait pour dénoncer le nouveau-né aux espions du jaloux Hérode, comme un fils de roi venu au monde pour lui dérober son sceptre et sa couronne; mais cette parure, hommage de la reconnaissance des fidèles, ne quitte jamais, il paraît, le Bambino du Capitole.

Au moment où je faisais à part moi ces réflexions, une petite voix criarde me fit tourner la tête : je vis, sur un tréteau en planches, appuyé contre une colonne antique, un enfant de dix à douze ans, qui, singeant tous les airs graves d'un prédicateur, commença très sérieusement un sermon sur la fête du jour. Tantôt ses regards se fixaient sur les auditeurs et tantôt sur la crèche; il nous invitait à admirer ce grand mystère de la naissance d'un dieu dans une étable, et puis apostrophant tous les personnages de cire les uns après les autres, il n'oublia pas l'âne : « Heureux âne qui auras bientôt l'honneur de porter le Messie et sa mère, lorsque la sainte famille se réfugiera en Égypte. » Ce sermon a été terminé par une prière prononcée à genoux, et un second prédicateur du même âge a succédé au premier. On m'a dit alors que, pendant toute la quinzaine, les enfans ont le privilége de s'exercer ainsi au ministère de la parole. Le jour baissant, nous nous sommes contentés d'un sermon, et nous avons voulu aller visiter à Sainte-Marie-Majeure le véritable berceau de l'enfant Jésus, apporté de Bethléem, je ne sais par quel saint. Cette riche basilique était splendidement décorée et éclairée avec des lustres, ce qui lui donnait peut-être l'apparence d'une galerie de palais, plutôt que d'une église; mais cette magnificence allait bien à un temple où les marbres précieux, les mosaïques, l'or et les peintures brillent de toutes parts. Un cardinal en prières, auprès de l'autel de la fameuse chapelle Borghèse, attirait tous les yeux par sa bonne mine et son éclatant costumé. Je ne sais rien de plus pittoresque, parmi les costumes ecclésiastiques de Rome, que celui d'un cardinal. Celui-ci, en une pareille fête, aurait bien pu représenter un des rois

Digitized by Google

mages auprès du divin berceau. Quant à ce berceau, je ne puis dire l'avoir réellement vu sous l'espèce d'autel souterrain où l'on me l'a montré. Aussi les regards se portaient-ils surtout, non sur la relique, mais sur un berceau de parade, un berceau de vermeil avec un Jésus d'or. Cette belle pièce d'orfèvrerie, due à un artiste moderne, est digne de Benvenuto-Cellini. . . . . .

. . . . . .

Toute cette journée de Noël, la ville avait un air de fête. Ce n'est pas seulement la solennité religieuse qu'on célèbre le 25 décembre. En mémoire de l'époque où l'année commençait, les Romains se souhaitent encore ce jour-là une heureuse année. Noël est à Rome comme à Londres le jour des cadeaux, et plus particulièrement la fête des enfans et des laquais. Ceux-ci s'en vont de palais en palais, se recommander aux connaissances de leurs maîtres. L'espérance des profits de cette espèce de quête entre pour quelque chose dans le calcul de leurs gages.

28 décembre.

§ IV.

L'église d'Ara-Cœli n'est pas la seule qui, pendant cette quinzaine, convertisse une chapelle en *presepio*. Il y a même des *presepios* composés et décorés plus artistement que celui de l'Ara-Cœli; je préfère, par exemple, celui des capucins de *San Francisco a Ripa*. Les personnages de celui-ci sont plus nombreux, mieux proportionnés; leurs attitudes sont plus naturelles, leur costume est plus fidèle et blesse moins le goût.

De Saint-François *a Ripa* nous sommes allés à l'église de Sainte-Cécile, qui est attenante à un monastère de religieuses. Ici point de crèche; il n'y a qu'un petit Jésus exposé sur le maître-autel. Les nonnes montrent généralement une adresse particulière pour les travaux à l'aiguille. Mais les chastes filles de sainte Cécile se sont surpassées, on le devine, pour faire la layette de leur Bambino. Rien de plus joli, de plus délicat, de plus gracieux, que ces langes, ce maillot brodé, cette cornette ornée de nœuds de rubans. La coquetterie maternelle d'une petite-maîtresse ne saurait préparer une plus mignonne toilette à son premier-né. Malheureusement il y a concurrence à cette œuvre charmante. Je ne parle pas d'un tableau de Jules Romain, qu'on ne voit pas si l'on n'a été prévenu, parce qu'un rideau le cache; mais au pied de l'autel, là où repose sans doute le corps de la patrone

Digitized by Google

de l'église, une statue s'empare exclusivement de l'attention. C'est la statue de sainte Cécile elle-même en beau marbre blanc. L'artiste l'a représentée telle qu'on la retrouva dans son tombeau, étendue sur le côté droit, sa tête, qui avait été séparée par la hache de l'exécuteur, rapprochée du corps, et ce corps, chastement voilé par une robe légère, comme si, à l'exemple de Virginie mourante, le soin de sa pudeur virginale avait été sa dernière pensée. On prétend que ce corps saint, exhumé intact, avec toute sa fraîcheur, guérit miraculeusement de la goutte le pape Clément VIII (1). Il est impossible de ne pas croire pour le moins au miracle de la parfaite conservation de la sainte martyre. Car on n'invente pas une attitude si naturelle et si poétique. Les poètes et les sculpteurs de l'antiquité, accoutumés par les jeux sanglans de l'amphithéâtre, à étudier la mort violente, l'ont toujours et partout rendue admirablement. Je relisais encore ce matin la mort de Pallas, celle de Camille, celle de Nisus et d'Euryale, dans l'*Énéide*. La statue de sainte Cécile est antique sous ce rapport. Je la préfère au chef-d'œuvre si vanté du Bernin, dans l'église de la Victoire. Elle est d'un nommé Étienne Maderne. Qu'a-t-il fait encore? les biographes vous diront qu'un cardinal ou tout autre personnage en crédit, enchanté de la statue si parfaite de sainte Cécile, crut rendre hommage à l'art en donnant à l'artiste une place dans les gabelles. Étienne Maderne trouva si agréable le travail ou le loisir d'un maltotier, qu'il négligea son ciseau pour faire en conscience son métier de commis.

Tous les contrastes se rencontrent, dit-on, à Rome. Je l'ai bien éprouvé lorsque, rêvant encore à cette douce vierge si pudiquement endormie après son martyre, et n'inspirant que des idées gracieuses de fleurs séparées de leur tige comme les morts décrites par Virgile, je suis venu dans un autre quartier visiter l'église dite des *Capucini*. J'ai contracté là des relations de bonne amitié avec le frère gardien, ancien dragon qui a servi sous le *grand Napoléon* avant de s'enrôler dans la milice de saint François. Je ne l'écoute pas sans intérêt lorsqu'il me raconte tour à tour ses campagnes comme soldat et comme moine; il a conservé un souvenir de notre peintre Granet qui venait souvent dans ce couvent chercher des sujets de tableaux. Je lui ai demandé s'il n'avait pas cette semaine un *presepio* dans son église comme ses frères d'*Ara-Cœli* et de *Ripa*. « Non, m'a-t-il répondu, ce n'est pas l'usage chez nous; mais la dernière fois que vous êtes

(1) La date de cette statue est de 1599.

Digitized by Google

venu voir notre Ange du Guide et notre Saint Antoine, je vous ai promis de vous montrer notre cimetière; voulez-vous y venir? Je puis vous tenir parole. — Très volontiers, lui ai-je répondu, et je l'ai suivi à travers quelques sombres corridors. C'est un cimetière couvert, divisé en quatre *stances* ou salles, qui contiennent chacune sous leurs voûtes cinq ou six fois la mesure de terre qu'il faut à l'homme. Cinq ou six croix de bois désignent dans chaque caveau un pareil nombre de fosses occupées par des moines. La terre a, ici, la propriété de dessécher rapidement les corps, et cette propriété est un bienfait dans les années où la mortalité redouble. Pour donner une place au dernier venu, il faut déloger un cadavre. Chaque fois qu'un capucin meurt, on ouvre une fosse; si le cadavre est encore entier, sec comme une momie des Guanches ou même décharné, mais conservant un squelette bien articulé, on le revêt de la robe de l'ordre, et il passe de sa fosse à une des niches pratiquées autour des cavaux; si les os sont dessoudés et disjoints, on les dispose artistement sous toutes sortes de figures capricieuses dont on décore les murailles. Ici c'est un bouclier, là une lyre, ailleurs un autre instrument. . . .

. . . . . .

. . . . . .

7 janvier.

§ V.

Hier, jour de l'Épiphanie, a eu lieu la clôture des crèches, et le Bambino d'Ara-Cœli a aussi quitté la sienne; mais je dois reprendre de plus haut le récit de ces dernières fêtes. — Le 29 décembre, j'étais allé au Capitole pour entendre encore un de ces jeunes prédicateurs auxquels les moines abandonnent la parole de l'Évangile pendant l'octave de Noël, sans doute en mémoire de Jésus enfant au milieu des docteurs. Je trouvai que ce n'est pas seulement sur les garçons que descend ici le don des langues; les petites filles ont le même privilége, et le tréteau qui sert de chaire en cette circonstance était occupé par une jolie fillette de sept ans tout au plus; elle eut un très grand succès, et fut, en descendant, bien embrassée par sa mère qui lui donna un gâteau. A peine était-elle par terre, que déjà le tréteau fut envahi par deux autres qui se disputèrent assez chaudement la parole. Celle qui fut obligée de céder ne le fit qu'avec dépit, et pour être bien sûre de ne pas perdre son tour une seconde fois, elle ne quitta pas la planche.

Digitized by Google

Le lendemain, le rideau fut tiré sur la crèche. C'était le jour consacré par le rituel à la commémoration du massacre des innocens. On cache le Bambino qu'on suppose poursuivi par Hérode. On me conduisit le soir au palais du cardinal *** pour y voir son presepio, car beaucoup de palais et de maisons particulières ont, comme les églises, leurs chapelles de Noël. Le cardinal *** y met de l'amour-propre. On prétend qu'il travaille de ses propres mains à l'arrangement des petites figures de cire, hautes d'un pied, qui peuplent cette crèche domestique. C'était le cinquième jour d'une neuvaine musicale. Cette neuvaine consiste en une suite d'airs montagnards que viennent jouer deux vieux pifferari ambulans. Ces pauvres musiciens déguenillés me semblaient regarder de temps en temps d'un œil d'envie les belles vestes rouges dont sont parés les petits pasteurs de cire du presepio. Je demandai à l'un d'eux s'il espérait une bonne recette. Il n'eût pas été un bon Italien s'il ne s'était pas plaint de la misère du temps. Il ajouta, pour flatter peut-être ma vanité française, qu'il espérait faire meilleure recette en France qu'en Italie. — Eh! qu'allez-vous chercher en France? lui dis-je; on n'y fait pas fortune, je vous en préviens, en donnant des sérénades aux madones. — Oh! non, monsieur, me répondit-il, je le sais bien; aussi, nous n'y allons pas seulement avec nos cornemuses : nous y menons un ours, que nous faisons danser.

Il paraît que mon pifferaro a déjà voyagé de cette manière jusqu'à Paris; et qu'en retournant dans ses montagnes, il se propose d'y prendre un second ours à qui il fera faire comme au premier le tour de la *belle France*.

Le dimanche, 31 décembre, j'avais lu dans le *Diario* que le sénat en corps (c'est-à-dire le Sénateur et les Conservateurs), se transportait à l'Ara-Cœli pour y entendre chanter le *Te Deum*, et rendre à Dieu de solennelles actions de graces en retour des faveurs qu'il a accordées à la ville de Rome pendant le cours de l'année 1837. J'étais curieux de voir le patriciat du peuple romain dans son église du Capitole. Après le *Te Deum*, le sénateur et les autres officiers municipaux se dirigèrent vers la chapelle de Noël, s'y agenouillèrent; un moine prit le Bambino dans son berceau, et l'éleva au-dessus de toutes les têtes, bénissant ainsi le *sénat de Rome* dévotement prosterné.

Enfin hier, 6 janvier, nous avons assisté, dans le même temple, aux vêpres des capucins : les chaises étaient bien plus pressées encore que le jour de Noël, et malgré un ciel sombre et la menace d'un orage, la place d'Ara-Cœli, les escaliers et la rampe du Capitole étaient encombrés d'une foule sans cesse croissante. Après le *Te Deum*,

Digitized by Google

les capucins sont allés processionnellement au presepio : l'officiant a pris dans ses bras le Bambino miraculeux, et, la grande porte de l'église ayant été ouverte, il s'est avancé sur le parvis extérieur, pour bénir le *peuple* comme il avait, quelques jours auparavant, béni le *sénat*. La pluie, une pluie d'averse, n'avait pu triompher de la dévotion des fidèles. Cette cérémonie eût été assez imposante, sans une détestable musique qui est venue tout à coup mêler à l'orgue ses notes profanes. Quand les moines sont rentrés dans l'église, nous nous sommes prosternés à notre tour, nous qui étions restés sous les nefs; mais avant de baisser la tête, j'ai pu voir de très près cette image si renommée. Pourquoi hésiterais-je à le dire? la musique avec tambour et cimballes m'avait peut-être ôté toutes mes illusions; mais comme objet d'art, malgré la légende, cette image est une grossière poupée! Heureusement la foi du peuple romain n'a pas besoin du ciseau de Phidias, et les miracles du Bambino lui ont valu un écrin d'un prix qui s'élève peut-être à des millions. Tout son maillot est brodé de perles et de pierres précieuses; des diamans de la plus belle eau brillent à son bandeau, à ses bracelets, à son collier et sur ses autres ornemens. J'ai surtout remarqué, à l'une et l'autre épaule, deux énormes émeraudes qu'on estime 60,000 francs (1).

A la même heure, toutes les autres crèches ont dû être fermées dans Rome. Il ne reste plus pour les curieux et les fidèles qu'une adoration des mages en neuf personnages dans l'église de Saint-Charles-Borromée, où l'on pourra la voir pendant toute cette semaine. Chaque mage est un roi d'Orient avec son manteau royal, dont un petit page noir porte la longue queue traînante.

Je serais fâché de terminer mon récit sans ajouter une observation. Le Bambino est bien le personnage principal des fêtes de l'Avent et de la Noël à Rome. Cependant ce serait calomnier le catholicisme que de le voir tout entier dans les traditions et les pratiques quelquefois puériles de la dévotion populaire. Je n'ai donné qu'une des faces du tableau. La religion du peuple, à Rome comme partout, et si l'on veut, plus que partout, pousse jusqu'à la superstition le culte des images. Chaque église a donc la sienne, et les plus vénérées sont celles dont les moines ont su le mieux consacrer la re-

(1) En sortant, j'ai acheté pour 10 bajochi le portrait du Bambino, qui se vend sur les escaliers de l'Ara-Cœli, et dont la ressemblance est parfaite. Ce portrait, dans toutes ses dimensions, laisse voir les deux pieds du Bambino, dont l'un est plus court que l'autre. C'est celui qui resta relevé lorsque les moines lui ouvrirent avant qu'il eût frappé une dernière fois à la porte de l'église.

Digitized by Google

nommée miraculeuse. Quelques personnes, bonnes chrétiennes, du reste, voudraient supprimer les images et les moines. Je crois que ce serait imprudent avant d'avoir mis quelque chose à la place qui parlât aussi vivement aux sens et à l'imagination de ce peuple impressionnable. Les moines sont pour les dévots romains comme ce lévite domestique de Michas qui lui tenait lieu de toute la tribu de Lévi. Otez-leur le Bambino et les capucins, vous exciteriez peut-être une émeute : et si vous en paraissiez surpris, ils vous diraient avec colère comme Michas : « Vous m'emportez mes dieux que je me suis faits, et vous m'emmenez mon prêtre et tout ce que j'avais, et vous me dites après cela : Qu'avez-vous à crier? (1). » Il est trop certain que les belles cérémonies de Saint-Pierre et de la chapelle Sixtine n'existent guère pour le peuple de Rome. Elles ne sont fréquentées que par des Anglais ou des curieux étrangers de toutes les religions, et cependant le vrai culte catholique n'est que là! C'est là que sous la pompe pontificale on reconnaît encore la tradition apostolique; c'est là que le pape officiant est une grande et imposante figure; c'est là qu'est conservé le chant grégorien et sa mélopée souvent sublime, au lieu de cette musique de la foire que les capucins introduisent devant le presepio de l'Ara-Cœli. J'ai vu le service de la chapelle Sixtine devant le *Jugement Dernier* de Michel-Ange; j'ai vu la messe de Noël célébrée par le pape sous le dôme que le même artiste a suspendu dans les airs; j'ai vu au moment de l'offrande un rayon de soleil illuminer tout à coup l'autel, comme si Dieu répondait à ces paroles du pontife : « Seigneur, nous vous supplions d'ordonner que ces dons soient portés à votre trône par les mains de votre ange en présence de votre divine majesté! » Tout enfin avait là de la grandeur et de la poésie, sans aucune altération de la tradition primitive; et cependant ce tableau ne donne qu'une idée imparfaite de la majesté des fêtes de l'église, à Rome, et pour décrire dans toute sa beauté cette partie du culte catholique, il faut avoir vu, me dit-on, les cérémonies de la semaine sainte et du jour de Pâques; j'attendrai.

(1) *Juges*, chap. XVII et XVIII.

AMÉDÉE PICHOT.

Digitized by Google

PUBLICISTES CONTEMPORAINS.

M. L. DE CARNÉ.

Des Intérêts nouveaux en Europe depuis 1830.

Le reproche de désertion, dont les partis se montrent beaucoup trop prodigues et qu'ils énervent par l'abus, est quelquefois, de la part de l'un d'eux, le résultat d'un chevaleresque anachronisme et l'erreur d'un sentiment honorable. Dans l'ancienne France, les gentilshommes tenaient au roi, le premier d'entre eux, par des devoirs spéciaux comme leurs priviléges : un lien personnel, formé primitivement par les rapports féodaux et perpétué par la solidarité de l'honneur nobiliaire et des intérêts aristocratiques, les obligeait de mettre leur épée à la disposition du prince *envers et contre tous*. Le parti dont nous parlons, laissant égarer son jugement par sa prédilection pour les souvenirs anciens et les appliquant à une société où les droits et les devoirs civiques reposent sur une toute autre base et se subordonnent à l'intérêt général, prétend s'inféoder et revendique comme son homme-lige quiconque semblait destiné par des précédens de famille à servir sous sa bannière. A ses yeux donc, l'inertie d'un esprit incapable de modifier l'empreinte reçue du hasard de l'origine, sera loyauté et vertu ; et si, au contraire, des opinions de réflexion, réagissant contre des opinions de préjugé, conduisent un écrivain à se faire le défenseur déclaré d'idées nouvelles, il crie *haro* sur le transfuge qui a osé prêter l'oreille à la voix du siècle et aux enseignemens de l'histoire contemporaine !

Dieu nous garde d'une seule parole de dérision contre les pieux scrupules des cœurs demeurés fidèles au culte des ruines ! Assez peu d'espérances, sans doute, consolent et fortifient leur foi pour qu'on puisse la croire désintéressée ; mais peut-être devraient-ils s'abstenir d'imposer la dignité de leur isolement à ceux qui, s'ils ne furent pas étrangers à leurs affections et à leurs

Digitized by Google

respects, ne partagèrent jamais ni leurs erreurs ni leurs passions. Peut-être devraient-ils, de peur que la retraite sous la tente ne ressemble à une impuissance rancunière, tolérer l'activité des intelligences qui s'associent à l'inévitable progrès des sociétés, savent distinguer les conquêtes légitimes des révolutions d'avec les excès coupables ou les mauvais instincts dont rarement elles sont pures, et qui, sans prendre servilement le mot d'ordre de chaque homme et de chaque fait qui passe, ne dédaignent pas de lire les leçons contenues dans les grands faits, produit des idées, et dans la destinée des hommes éminens, appelés à être leurs adversaires ou leurs ministres.

Nous avons à rendre compte des écrits d'un publiciste auquel n'ont manqué ni les épreuves constantes d'indépendance de caractère, ni les attaques contradictoires qu'une opinion modérée essuie de la part des opinions extrêmes, quand elle n'a pas pour sauvegarde cette inoffensive faiblesse à laquelle on octroie l'injurieuse paix du silence. Son dernier et son plus important ouvrage qui vient de paraître sous le titre : *Des Intérêts nouveaux en Europe depuis la révolution de* 1830 (1) avait été désigné d'avance à l'attention des esprits méditatifs par les fragmens insérés dans la *Revue des Deux-Mondes*. En le rapprochant des précédentes publications du même auteur, il est facile d'apercevoir l'unité et de suivre le développement de ses principes. Nous essaierons d'apprécier les vues de l'homme politique et les formes de l'écrivain; nous le ferons avec la franchise à laquelle nous a accoutumé la lecture de ses œuvres.

En 1829, à l'apogée de ce mouvement intellectuel qui signala les dernières années de la restauration, alors que le *Globe* luttait, au sein de l'opposition, contre l'esprit étroit du vieux libéralisme, une tentative analogue eut lieu dans l'autre camp pour vivifier les doctrines monarchiques et religieuses au souffle des idées nouvelles. Sous le nom de *Correspondant* fut fondé un recueil que sa philosophique impartialité réduisit à un rôle peu éclatant dans l'ardente mêlée des passions politiques, mais dont l'influence n'a pas été néanmoins sans utilité et sans portée. Ses rédacteurs, sincèrement convaincus que tout progrès véritable émane du christianisme ou y aboutit, étaient d'ailleurs, par leur âge non moins que par leurs études, familiarisés avec toutes les tendances de leur siècle; et au nom même de l'intérêt religieux qui s'identifiait dans leurs croyances avec celui de l'humanité, ils répudiaient hautement les moyens officiels de prosélytisme et la périlleuse solidarité qu'un zèle imprudent voulait établir entre le trône et l'autel. Attachés à la dynastie régnante par des traditions héréditaires et par la crainte des changemens violens, mais purs de toutes les arrière-pensées que nourrissaient contre nos institutions des hommes auxquels les réminiscences du passé dérobaient la connaissance du présent, ils essayèrent de faire accepter la liberté par le parti royaliste et de le sauver avec elle. Toutefois, on pressentit aisément, dès leur

(1) 2 vol. in-8°. Paris, chez Bonnaire, éditeur, rue des Beaux-Arts, 10, et chez Débécourt, libraire, rue des Saints-Pères, 69.

Digitized by Google

début, que, la question politique étant à leurs yeux d'un ordre secondaire, la ruine de l'antique édifice monarchique n'ébranlerait ni ne déconcerterait leur confiance dans les principes qu'ils regardaient comme l'impérissable espoir de l'avenir. Aussi, les journaux de la droite accueillirent avec une froideur marquée le nouveau venu qui osait entrevoir des moyens de salut pour la société en dehors des expédiens du royalisme, tandis que le *Globe* auquel il faisait une guerre directe lui témoigna souvent bienveillance et sympathie.

C'est dans ce recueil, trop peu connu, que nous trouvons les premiers essais de M. de Carné; il fut un de ses plus zélés rédacteurs. Tout en observant les convenances et la mesure que lui prescrivaient les affections au sein desquelles son enfance avait été bercée, il sut affranchir son jugement de ces influences de position personnelle auxquelles échappent, seules, les individualités énergiques; et la vive sève, puisée dans une famille et une province où les vieux souvenirs avaient jeté de profondes racines, développa les nobles instincts du cœur sans exclure le travail réfléchi de l'intelligence. M. de Carné émit dans le *Correspondant* des idées qui sont devenues depuis *lieux communs*, mais qui tirent leur mérite de la date et du lieu. Comprendre et dire que ce qu'il y avait de vital dans la charte de 1814 consistait moins dans certaines formes politiques déterminées que dans les principes d'égalité civile et de tolérance religieuse; montrer que l'incompétence de l'état en matière de doctrines ne devait nullement être flétrie de la qualification d'athéïsme légal; réclamer franchement pour les autres comme pour soi-même la liberté de la presse, de l'enseignement, de l'association, et cela, sous une dynastie connue par son attachement au catholicisme, sous un gouvernement favorable et ami; c'était assurément faire preuve de quelque indépendance dans les vues et de quelque désintéressement de caractère. Convertir à ces idées des lecteurs aussi peu novateurs que possible, ce n'était pas non plus un médiocre signe d'habileté, ni, qu'on nous pardonne le mot, un mince tour de force.

M. de Carné ne ménagea pas les avertissemens au pouvoir qui se précipitait, les yeux fermés, dans une lutte inégale contre la liberté; puis, durant l'année d'inquiétudes que le pays eut à traverser avant que les flots émus par la tourmente des trois jours se fussent entièrement calmés, sans s'armer contre d'augustes infortunes du triste avantage de les avoir prédites, il conjura les hommes religieux auxquels s'adressait le *Correspondant* de déposer tout intérêt de classe ou de parti pour prendre en main les intérêts généraux, ceux de l'ordre contre l'anarchie, ceux de la loi contre l'arbitraire, ceux de la France contre l'étranger. Ainsi travaillait-il à la formation de ce *parti social* qui, peut-être, ne sera jamais, chez une nation flottant à tout vent de doctrines, que l'utopie et le rêve de quelques gens de bien. Le *Correspondant* avait le privilége de pouvoir agir sur son public à l'aide du puissant levier de croyances supérieures aux mobiles humains, et avec toute l'autorité des devoirs que, bien comprises, elles imposent à l'homme et au citoyen. Il avait fait subir aux idées de ses lecteurs une très remarquable évolution; son rôle

Digitized by Google

s'agrandissait; il fût devenu, pensons-nous, l'un des organes de la presse les plus éminemment utiles, s'il n'avait été paralysé par l'intervention du journal *l'Avenir* qui s'appropria la plupart de ses doctrines en les exagérant. La voix calme et conciliatrice des rédacteurs du *Correspondant* fut réduite au silence par le retentissement d'une polémique passionnée et les éloquentes hardiesses du prêtre transformé en tribun.

Dans son *Essai sur l'Histoire de la Restauration*, publié en 1833, M. de Carné s'exprima avec l'entière indépendance d'une pensée dont aucun collaborateur n'était plus solidaire. Cet ouvrage fut le précurseur logique des *Intérêts nouveaux en Europe*. Devant professer dans ce dernier que la prépondérance des classes moyennes n'est pas un accident fortuit et passager, mais un fait ressortant du travail antérieur de la civilisation et destiné à de longs siècles d'avenir, l'auteur s'efforça d'abord d'établir que la restauration devait fatalement se briser contre ces idées et ces intérêts nouveaux qu'il ne lui était possible ni de faire reculer, ni d'adopter sincèrement sans renier son propre principe. D'une indulgence extrême pour les personnes, son jugement, comme on l'a très bien dit (1), est d'une désespérante rigueur pour les choses. Avec la sagacité, le calme, la patience de l'anatomiste, l'auteur signale les germes de mort qui minaient sourdement la royauté historique, et contre lesquels, suivant lui, tous les palliatifs étaient impuissans. Consolation offerte à l'amour-propre des médecins qui traitèrent le malade; enseignement douloureux, mais utile, pour les amis dont l'espoir obstiné croyait encore sentir un reste de chaleur dans le cadavre que venait de toucher la foudre populaire, cet ouvrage nous semble faire une part trop restreinte aux ressources de la prudence et au jeu de l'activité humaine.

Si la restauration s'est aliéné irrévocablement les classes moyennes, leur antipathie résultait-elle de la nature même des choses? Elles avaient salué avec une joie non équivoque, dans le retour des Bourbons, le rétablissement de la paix, l'abolition de la conscription, le commerce de nouveau florissant. Ce bon vouloir, si démonstratif en 1814, des mains constamment habiles et prévoyantes n'eussent-elles donc pu le cultiver? La bourgeoisie, depuis la victoire de 1830 dont elle a moissonné les fruits, ne s'est pas montrée insatiable de libertés et d'institutions démocratiques. Est-il besoin de recourir à une sorte de fatalisme providentiel pour s'expliquer la chute d'un gouvernement qui commit d'aussi graves erreurs que la loi sur le droit d'aînesse et la loi sur le sacrilége? anachronismes dont le résultat, facile à prévoir, fut de signaler à la défiance publique les intérêts que l'on prétendait servir, de fournir une base à tous les soupçons, un prétexte à toutes les hostilités.

Ce que vaut un homme de tête et de cœur, dans des circonstances critiques, nous l'avons appris depuis 1830. La restauration qui avait à combattre des obstacles réels et nombreux, au lieu de convier aux honorables périls du pouvoir des talens populaires qui n'eussent pas refusé l'alliance de la monar-

(1) M. le duc de Cadore, *Revue européenne*.

Digitized by Google

chie avec la liberté, réussit à liguer contre elle les caractères les plus divers, les doctrines les plus disparates, jusqu'à cet esprit éminent qui lui appartenait par tant de secrètes affinités, par les souvenirs de Gand, par ses instincts conservateurs et ses idées de hiérarchie sociale. La veille de sa dernière bataille, alors qu'il était temps encore d'affermir ses pas sur le terrain de la légalité, songea-t-elle seulement à utiliser l'admirable fermeté de Casimir Périer?

En 1823, la guerre d'Espagne avait offert une chance magnifique à la fortune de la maison de Bourbon. Nos succès militaires avaient caressé la fibre la plus chatouilleuse du génie national, et ils commençaient à faire oublier à notre jeune armée les outrages qu'osa styler, contre ses aînés, la rancune de certains journaux royalistes, en 1814, et les violences sinistres de 1815. Si la royauté, profitant de l'heureuse issue d'une campagne commandée par le soin de sa conservation et par des devoirs de famille, l'eût fait pleinement ratifier par l'opinion de la France, en exigeant de Ferdinand VII le bienfait d'une constitution pour l'Espagne; si, avec une modération hardie, elle se fût mise à la tête du mouvement politique de l'Europe méridionale, ce rôle dont M. de Carné développe si bien les avantages eût vraisemblablement modifié ses destins en l'entourant de plus de respect et de faveur. Mais elle recula devant cette glorieuse tentation; et, plus tard, un autre triomphe dont elle pouvait, à juste titre, couvrir son honneur contre les insultes des partis, mais non se faire une arme contre les lois, ne servit qu'à précipiter sa ruine en épaississant le bandeau sur les yeux de ses conseillers. La puissante logique de M. de Carné ne nous a pas convaincu que la restauration ait péri sous l'inéluctable empire de nécessités d'un ordre supérieur. En examinant les moyens de salut qu'elle a dédaignés, son empressement à prêter le flanc aux traits ennemis, la témérité de sa dernière provocation rendue plus étrange encore par sa mollesse dans la lutte, ne dirait-on pas plutôt que sa chute fut un suicide par imprudence?

L'*Essai sur l'Histoire de la Restauration* survivra aux circonstances qui l'ont fait éclore. Non-seulement il offre l'analyse complète, vive, impartiale, du drame politique compris entre 1814 et 1830; mais, au récit d'évènemens déjà endormis dans les silencieuses régions du passé, l'auteur a mêlé l'examen de tous les grands problèmes qui poursuivent la société contemporaine. Cet ouvrage se rattache au livre: *des Intérêts nouveaux*, comme introduction philosophique plutôt encore que comme préface historique.

Préoccupé, avec tous les esprits de quelque portée, du besoin de rattacher les faits mobiles de l'histoire à un système qui les coordonne et les explique, M. de Carné s'est placé au point de vue que lui indiquaient ses croyances religieuses, et qui a inspiré également un écrivain tour à tour chantre mélancolique des anciens jours et prophète harmonieux de l'avenir, l'auteur de la *Palingénésie sociale*. L'histoire lui apparaît comme le développement ou, pour mieux dire, l'application de jour en jour plus large à la vie des peuples, du dogme sur lequel repose le christianisme lui-même, celui de la rédemp-

Digitized by Google

tion. Dans le contraste des deux mondes que sépare le Calvaire, l'un en-deçà, l'autre au-delà, il voit la double conséquence d'une chute première de l'humanité et de sa réhabilitation sous la loi de grace. Avant que le Christ fût venu rappeler à la race humaine la tradition altérée de sa commune origine et la relier par de communes espérances, l'homme n'était rien pour l'homme s'il n'était pas de la même famille, de la même caste, de la même patrie, suivant les phases diverses de la civilisation. Les religions païennes emprisonnaient, comme autant de remparts, des nationalités hostiles les unes aux autres; chez un même peuple, les rites sacrés furent long-temps le premier des priviléges politiques du patriciat et la consécration de l'inégalité civile. L'éternel honneur du christianisme est d'avoir substitué à ces instincts étroits et haineux les notions générales d'humanité. Il réalise l'association des esprits et des cœurs, indépendamment des différences de race, de patrie, de puissance; il invite l'homme, par la voix même et l'exemple de Dieu, à aimer, dans les autres hommes, autant de frères et à ne point dédaigner le plus petit d'entre eux. Ces notions, « qu'au sein du paganisme, Épictète pressentit le premier parce qu'il était esclave et que le jour de la liberté commençait à se lever sur le monde, » nous nous les sommes si intimement assimilées, elles ont pris possession si complète de notre être, que souvent nous sommes tentés de méconnaître la source supérieure d'où elles émanent.

Mais ce n'est ni en un jour, ni en un siècle, que l'esprit chrétien a pu s'infiltrer dans la vie civile des peuples. Sur le tombeau de la vieille société romaine dont la corruption et la décrépitude s'étaient refusées à ses chastes et féconds embrassemens, il fit alliance avec les races nouvelles auxquelles Dieu livrait le monde, et il adoucit graduellement leur barbarie. Toutefois, les inégalités hiérarchiques résultant du grand fait de la conquête, qui était devenu la loi commune des nations, neutralisèrent en partie son action civilisatrice. Sous les dures étreintes de la féodalité, puis sous l'ancien régime, sorti du moyen-âge féodal comme le Bas-Empire était sorti de Rome, le christianisme produisit de brillans fruits de vertu et de charité individuelle, plutôt qu'il ne pénétra dans les institutions politiques. Faire passer les sentimens chrétiens de fraternité et d'égalité, du domaine de la morale privée dans celui de la vie civile; telle a été, selon M. de Carné, la mission providentielle de la révolution française. Elle s'est opérée, comme toutes les grandes crises sociales, par des instrumens dont la plupart n'avaient pas conscience de leur œuvre; des passions et des crimes ont prêté main-forte au triomphe des idées; qui l'ignore? Mais, pour rejeter la solidarité de violences impies, faut-il désavouer tant d'améliorations définitives et manifestes? Les inégalités naturelles substituées aux inégalités de caste; le pouvoir n'étant plus regardé comme le patrimoine et pour ainsi dire *la chose* d'une famille, mais comme une haute fonction sociale qui puise sa légitimité dans l'utilité commune et l'assentiment national; une plus large diffusion de la propriété et, avec elle, des habitudes d'ordre et de moralité auxquelles elle prédispose; le clergé lui-même, retrempé par le glorieux baptême du sang, soustrait aux piéges où

Digitized by Google

d'énervantes prospérités avaient fait trop souvent trébucher sa vertu, et renfermé dans l'honorable modestie et les sublimes devoirs d'un ministère purement religieux.

« La mission actuelle de la France, celle qu'elle reçoit chaque jour des évènemens, c'est d'épurer les principes de 89, d'en écarter tout ce qui, loin de tenir au progrès de l'humanité, serait en contradiction manifeste avec lui. Alors on saisira dans sa vérité le caractère de la révolution que la France achève et qui commence pour l'Europe, et l'on comprendra qu'en écartant du symbole de 91 tout ce qu'empruntèrent les passions contemporaines, soit à la corruption du siècle, soit à de méchans souvenirs classiques, il ne reste que des principes sociaux, chrétiens par essence, fruits naturels d'une civilisation progressive et du travail intérieur de l'esprit divin dans l'humanité. » (*Essai sur l'Histoire de la Restauration*.)

Cette philosophie chrétienne de l'histoire, formulée avec vigueur et éclat par M. de Carné, n'est pas une conception solitaire de son intelligence. On la voit se produire, avec des variantes, chez quelques autres écrivains de l'époque, comme si la liberté moderne, alarmée des excès ou des réactions qui ont paru quelquefois compromettre ses destins et menacer son avenir, aimait à chercher une consécration et une garantie dans un ordre d'idées supérieur à la région où s'agitent les passions humaines. Sans discuter ici sa vérité intrinsèque, nous ne saurions méconnaître une frappante analogie entre certaines données morales, fournies ou développées par le christianisme, et certains principes de notre droit moderne. L'organisation même de l'église, où prévaut le système électif, et où le génie et la vertu ont fait monter plus d'un fils de serf sur le trône devant lequel s'inclinait la majesté impériale, qu'est-elle autre chose que l'application, large et anticipée, à la société ecclésiastique, du principe décrété par l'assemblée constituante? « *Les hommes naissent égaux en droits.... Ils sont également admissibles à toutes les dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talens.* » Plus consolante que les dures théories sociales auxquelles Joseph de Maistre et M. de Bonald ont également donné pour appui les dogmes catholiques, celle de M. de Carné nous paraît en outre mieux accommodée aux faits; car voir dans les transformations qui s'opèrent en Europe depuis une quarantaine d'années, une de ces maladies transitoires dont la vie des peuples n'est pas exempte et que pourrait guérir la sagesse des gouvernans, n'est-ce pas rétrécir outre mesure le caractère d'évènemens qui se produisent à la fois partout, dont la filiation historique remonte si avant dans les siècles, et qui ne sont que la manifestation officielle de changemens depuis long-temps consommés sous le voile usé des anciennes fictions légales?

Si donc, M. de Carné s'était borné à présenter une appréciation rationnelle et philosophique de la révolution française, nous adopterions sans réserve le jugement par lequel il absout et glorifie ses résultats définitifs. Mais, en nous

Digitized by Google

plaçant à son point de vue religieux, nous dirons que les strictes convenances d'une orthodoxie avec laquelle il paraît désireux de vivre en bons termes, semblaient lui conseiller de s'exprimer d'une manière moins absolue, et de distinguer plus nettement qu'il n'a fait le but essentiel et supérieur du christianisme, d'avec ses effets temporaires et accessoires. Sans nul doute, l'esprit de charité universelle introduit dans le monde par l'Évangile a favorisé l'élévation graduelle des classes inférieures depuis dix-huit siècles. Gardiennes des mœurs, foyer des généreux dévouemens, prêchant la modération des désirs, les croyances religieuses peuvent contribuer puissamment à la consolidation de nos libertés : nous le reconnaissons avec l'auteur, et il ne nous répugne nullement de nous prêter à cette poétique exaltation de l'industrie moderne, tendant, selon lui, à réintégrer l'homme, par les conquêtes laborieuses de l'observation et de la science, dans une partie de l'empire qui lui fut dévolu primitivement sur le monde de la matière. Mais serait-il exact de présenter ces résultats comme étant contenus essentiellement dans la mission providentielle du christianisme? Aux yeux d'une religion qui subordonne tout à la destinée céleste de l'individu, une ère calamiteuse et rétrograde, humainement parlant, serait, en réalité, plus conforme au but de son fondateur, si les coups redoublés du fléau détachaient de la vile paille une plus grande quantité de pur froment. Chez M. de Carné, le philosophe concédera au croyant que, si cette civilisation, proclamée par lui fille du Christ, s'égarait dans une direction contraire au spiritualisme chrétien; si l'égoïsme des préoccupations matérielles et l'orgueil de la personnalité humaine enivrée de son indépendance et de sa force, écartaient les ames des sentiers de la *cité de Dieu;* la providence pourrait fort bien alors intervenir pour refouler en son cours un progrès social nuisible au perfectionnement *spirituel* de l'individu. L'exemple des deux penseurs que nous citions tout à l'heure prouve avec quelle réserve les écrivains qui professent une foi entière à la vérité *divine* des dogmes du christianisme, doivent les invoquer en faveur de leurs théories politiques. La parole, objet de leur respect, se trouve exposée, par leurs interprétations, aux démentis qui peuvent surgir des éventualités d'un avenir inconnu. M. de Carné n'a pas assez soigneusement énoncé, dans l'exposition de son système, une distinction qui, sans doute, existait dans sa pensée.

Du triomphe définitif des classes moyennes sur la noblesse héréditaire, faut-il conclure le prochain avénement de la démocratie, l'admission, et non plus seulement l'admissibilité de tous, au gouvernement de la chose publique? Question immense; car la révolution française n'a changé que le personnel de la classe gouvernante; l'application complète du principe de la souveraineté populaire intervertirait les bases de la société elle-même; elle ferait prévaloir l'autorité du nombre sur la notion de supériorité intellectuelle. Encore bien que l'effervescence des idées démocratiques, exaltées en juillet 1830 par l'ardeur du combat et l'ivresse de la victoire, ait notablement baissé, de graves esprits persistent à croire qu'elles reprendront leur cours à

Digitized by Google

mesure que les intérêts alarmés se rassureront; dans leur estime, l'état actuel est le court temps d'arrêt d'une ère de transition, une halte destinée à rallier les traînards et à laisser l'avant-garde reprendre haleine.

Espoir des uns, crainte des autres, cet avenir démocratique paraît plus que douteux à l'auteur des *Intérêts nouveaux*. On le comprend d'après ce qui précède: il reconnaît à l'opinion intermédiaire aujourd'hui dominante, une vitalité propre qui assure et légitime son règne. D'un parallèle approfondi entre les États-Unis et l'Europe, il tire des conclusions directement opposées à celles que l'on a souvent déduites de l'existence de la république américaine; il signale les circonstances qui font des États-Unis un phénomène exceptionnel au milieu des sociétés politiques: le nivellement favorisé, dès l'origine, par l'austérité puritaine des premiers colons, par l'uniformité d'une vie laborieuse, par la participation de tous à la propriété du sol où chacun put se faire sa place; un territoire immense, offrant au *mechanic* qui a amassé un pécule toute facilité pour devenir à son tour *farmer* et acquérir, en sortant du prolétariat, un intérêt direct à la gestion des affaires publiques; les mœurs accommodées à l'égalité démocratique; le luxe de l'intelligence et les délicates jouissances des arts, médiocrement prisés; la richesse elle-même voilant sa supériorité sous des dehors modestes et renfermant ses splendeurs dans le secret de l'asile domestique.

Dans la description des établissemens des premiers colons, ces hommes austères, qui passèrent l'Océan, « allant, sous la main de Dieu, pratiquer au sein d'une nature vierge et féconde des vertus que leur patrie ne pouvait ni comprendre ni supporter », l'auteur a quelques pages que ne désavouerait pas l'illustre écrivain dont il s'honore d'être le compatriote. Et, pour le dire en passant, ce n'est pas l'unique accident littéraire par où il a montré que la gravité des préoccupations politiques n'exclut pas l'aptitude à saisir le côté poétique des choses. Dans une nouvelle anonyme, destinée à charmer les veillées de la famille, il a mis en action, avec un rare bonheur, sous le titre de *Guiscriff, Scène de la Terreur dans une paroisse bretonne*, des souvenirs cueillis sur les landes de cette Bretagne si chère à tous ses enfans!

Revenant aux peuples du vieux continent, séparés de la jeune Amérique par tant de différences dans la situation matérielle, et aussi par tant d'incompatibilités de mœurs et de génie, l'auteur des *Intérêts nouveaux* insiste principalement sur ce point que le gouvernement par l'intelligence semble être l'idée fixe de l'Europe. En 1789, le tiers-état arguait moins encore de son nombre que de ses lumières; et la ruine de la hiérarchie fondée sur la conquête laisse subsister, aussi profonde, aussi comprise que jamais, la division des diverses couches sociales selon le degré plus ou moins élevé de leur culture intellectuelle. Le principe de la souveraineté du peuple et la déclaration des droits de l'homme inscrits par l'*Assemblée constituante* en tête de son œuvre législative, furent un double défi jeté par elle à l'aristocratie, une double protestation contre la suprématie royale telle que l'entendait l'ancien régime, et contre la fatalité historique qui avait si long-temps et si doulou-

Digitized by Google

reusement pesé sur l'individu des classes inférieures. Il faut dépouiller, aujourd'hui, ces deux principes d'une forme beaucoup trop tranchante, beaucoup trop absolue : belliqueuse armure sous laquelle ils se produisirent au combat. Interprétés par le bon sens pratique d'une société qui n'a plus d'édifice nobiliaire à battre en brèche, ils signifient simplement que le gouvernement de tels ou tels intérêts privés doit céder au gouvernement des intérêts généraux, et que les facultés de l'homme ne doivent plus être étouffées sous le régime des castes. La restauration périt pour avoir méconnu l'impossibilité d'immobiliser de nouveau les avantages sociaux. Ce n'est pas à dire que les inégalités naturelles se doivent effacer devant l'aveugle puissance du nombre. L'intelligence et le travail sont le *droit divin* du nouvel ordre politique que l'on désigne par la dénomination de gouvernement des classes moyennes, faute d'un terme plus précis et plus exact. Le cens y est exigé comme condition d'une participation active à la souveraineté nationale, parce que, d'une part, la fortune est un moyen de se procurer les lumières, qu'elle est d'un autre côté un résultat presque certain de ces lumières elles-mêmes, et qu'elle offre enfin la moins imparfaite des garanties légalement appréciables d'indépendance et de moralité. Réalisée par la France actuelle, cette idée y subit le sort de toutes les idées dans leur mise en action; elle révèle dans la pratique, des côtés mesquins et chétifs : mais elle n'en exerce pas moins autour d'elle la contagieuse autorité d'un principe.

« La Grande-Bretagne s'y rallie plus manifestement chaque jour en maintenant son gouvernement à une égale distance du vieux torysme politique et du radicalisme populaire. La Belgique a conquis cette situation à laquelle la préparait tout son passé. L'Allemagne entière y incline, ici par l'esprit constitutionnel, là par la prédominance de l'élément industriel sur le génie militaire. La Russie elle-même voit s'augmenter chaque jour le chiffre de ses gildes de marchands, pendant que celui des serfs diminue, et que les vieux boyards quittent l'armée et les antichambres impériales pour raffiner du sucre et filer du coton dans les provinces méridionales. C'est vers ce point que se dirige la Péninsule espagnole; c'est lui qu'elle entrevoit comme une étoile de paix au milieu de ses ténèbres sanglantes. » (*Des Intérêts nouveaux en Europe.*)

On n'a pas oublié deux remarquables discours prononcés par M. Guizot à la tribune de la chambre des députés (séances des 3 et 5 mai 1837) et dans lesquels il expliqua ce qu'il entendait par gouvernement des classes moyennes. Les mêmes vues avaient été exposées antérieurement par M. de Carné dans un fragment de son livre communiqué à la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 15 mars 1837). Seulement il paraît restreindre dans de plus étroites limites le développement probable de la démocratie. Chose remarquable! l'orateur dont les affinités avec le whiggisme anglais avaient paru si clairement dans la discussion du projet de loi sur l'hérédité de la pairie, s'est montré, relativement à l'extension future des droits politiques, moins sobre de promesses que l'écrivain, adversaire déclaré de toute classification héréditaire. Était-ce tac-

Digitized by Google

tique parlementaire de la part du premier? Est-ce, chez le second, besoin de se prononcer nettement sur une question fondamentale, et de prévenir le reproche qu'on adresse souvent à la politique large et philosophique, d'osciller en de vagues généralités et de trop se complaire en des rêves de progrès. Si tel a été le but de M. de Carné, il l'a parfaitement atteint. Nul partisan de la suprématie bourgeoise n'aura à lui reprocher d'avoir donné des armes à l'opinion démocratique.

A vrai dire, la solution certaine du problème laborieusement agité par lui échappe à notre prévoyance. Mais, en admettant même une idée contre laquelle il prend trop de réserves; en se représentant le gouvernement des classes moyennes comme une pyramide qui doit élargir incessamment sa base à mesure que se propage la diffusion des lumières et de la propriété, la pyramide est assez haut étagée et les assises paraissent assez épaisses pour que nous laissions à nos arrière-neveux le soin d'aviser aux conditions d'un nivellement complet. Avant d'arriver à l'application absolue du dogme de la souveraineté populaire, la France peut élargir long-temps, sans le briser, le cercle de ses institutions politiques; et M. de Carné, lorsqu'il consacre ses veilles à étudier l'organisation des intérêts nouveaux en Europe, n'a guère à craindre de la trouver, le matin venu, lancée en pleine démocratie.

Recherchant quelles formes ces intérêts affectent dans leur constitution administrative, il prête à la bourgeoisie le génie centralisateur, et il proteste contre tout projet d'affaiblir, en France, un système d'administration que les monarchies étrangères nous envient et nous empruntent, alors même qu'elles consignent à la frontière nos principes de liberté politique. Sur ce point accessoire, ses doctrines ont subi une complète transformation. Après avoir mis la main à la gestion des affaires départementales, mûri par l'expérience, influencé trop vivement peut-être par le spectacle de l'impéritie ou de la tiédeur d'un zèle quelquefois inégal au fardeau des fonctions électives, l'auteur des *Intérêts nouveaux* répudie les théories de décentralisation jadis épousées avec ferveur par le jeune écrivain du *Correspondant*. Il les traite avec un dédain qui paraîtra exclusif à leurs partisans actuels, si mieux ils n'aiment y voir l'humilité du pénitent faisant amende honorable de ses erreurs. Nous croyons, pour notre part, que des réformes modestes et praticables, destinées à simplifier la procédure administrative et à concéder, dans un plus grand nombre de cas, la faculté de l'initiative aux conseils des départemens et des communes, seront tôt ou tard réclamées par l'opinion publique. Elles n'ont été compromises, dans ces derniers temps, que par les déclamations de la presse légitimiste exhumant, dans un intérêt suspect, je ne sais quel gigantesque système de libertés provinciales. Sans remuer ici une controverse cent fois agitée et dont M. de Carné a eu le bon goût de ne toucher que les sommités, un mot seulement sur une de ses assertions qui nous paraît dangereuse. — « Le génie d'association manque à la France, et rien n'annonce encore son réveil. Ce principe est pour elle une abstraction qu'on a fait disparaître de ses lois sans que le sentiment public s'en soit ému. Sur cette terre

Digitized by Google

où les idées se joignent si étroitement, il semble que les capitaux s'évitent. » Dans un moment où des entraves législatives menacent d'étouffer l'esprit d'association appliqué à l'industrie, il y aurait péril à subir silencieusement une sentence qui dénie au pays une aptitude sans laquelle toutes les forces individuelles languissent. Sans doute elle n'a pas produit en France les merveilles qu'elle opère journellement en Angleterre, aux États-Unis, dans les Pays-Bas. Mais comment la déclarer complètement étrangère au génie national, en présence du mouvement industriel auquel a donné naissance, dans notre patrie, le rapide essor de l'association? Des calculs modérés portent à près d'un milliard les valeurs engagées, durant le cours des dernières années, dans les sociétés par actions. Si ce genre d'entreprises a résisté au discrédit que devaient jeter sur lui les nombreux scandales de la chevalerie industrielle exploitant l'actionnaire, n'est-ce pas la preuve la plus évidente de la vitalité de l'esprit d'association et de l'énergique tendance des capitaux à se rapprocher. Nos codes n'ont pu suffisamment organiser des faits économiques dont l'importance a prodigieusement grandi depuis leur promulgation; ils laissent par conséquent des lacunes à combler, des abus à prévenir. Mais, en garantissant les tiers contre les piéges qu'une déloyale cupidité tendrait à leur inexpérience, que le législateur prenne garde d'enlever aux petits capitaux un moyen commode de se fortifier par leur alliance sans enchaîner la mobilité de leurs allures et leur facile circulation. Une concurrence presque illimitée, les énormes déboursés qu'exige la formation des établissemens où fonctionnent des machines, l'encombrement accidentel des marchés par l'excès de la production sur la consommation, toutes ces conditions où se trouve placée l'industrie moderne assurent aux grands capitaux le monopole des vastes entreprises et des gros bénéfices. Ils exercent sur les petits une action absorbante qui tendrait, si l'on n'y prenait garde, à constituer une sorte de féodalité pécuniaire. C'est un danger dont se sont émus des économistes distingués et, entre autres, M. Rossi, qui l'a signalé dans un remarquable mémoire communiqué à l'Académie des sciences morales et politiques, sous le titre modeste : *Quelques observations sur les rapports de notre droit privé avec l'état actuel économique de la société*. La mise en action du principe de l'association, sur la plus vaste échelle, est le contre-poids à opposer à la prépondérance des grands capitaux accumulés entre quelques mains. Nous regrettons que M. de Carné n'ait pas dirigé les lumières de son esprit sur cette face de la question.

Il n'a pas omis de rappeler aux classes moyennes les devoirs corrélatifs à leurs droits, leur mission envers les classes inférieures dont le patronage leur est désormais dévolu : héritière des races nobles et militaires dans la direction de la chose publique, c'est à la bourgeoisie de prendre garde qu'on ne puisse infirmer par l'accusation d'égoïsme ses titres à une suprématie qui ne pourrait se retrancher derrière les images des aïeux et le prestige des antiques souvenirs. A défaut d'autres mobiles qui, certes, ne font pas défaut chez elle, la prudence lui conseillerait d'assurer et de consacrer sa supériorité par un dévouement actif aux misères physiques et morales du peuple, de même

Digitized by Google

que l'ancienne noblesse regarda long-temps comme son plus beau privilége l'honneur de prodiguer sa fortune et son sang au service du pays. Dans l'accomplissement du pacifique protectorat auquel la bourgeoisie est conviée par la dignité de sa situation présente et l'intérêt de son avenir, M. de Carné lui désigne pour auxiliaire une puissance sans laquelle, en effet, les inspirations de la philantropie courent risque, trop souvent, de s'évaporer en sonores périodes dans l'enceinte des académies, ou d'expirer dans les colonnes d'un journal. Le clergé est encore, en définitive, le plus efficace et le plus merveilleux instrument de civilisation populaire. Qu'en réponse à des défiances et à des préventions hostiles, il émigrât en masse, emportant la pierre des sacrifices, les écritures sacrées que sa parole vivifie et traduit en vertus, le contre-poids qu'il oppose incessamment par ses doctrines et son ministère aux tendances matérialistes, le baume que versent ses mains sur tant de cœurs ulcérés et d'irritantes misères, on ne tarderait pas à s'apercevoir combien serait impuissant à suppléer son action le vague instinct de religiosité, variété de la poésie, sensibilité rêveuse où se bercent doucement quelques ames, et combien stériles, aussi, toutes les prétentions de l'école *organique* et gouvernementale! Terme d'une dangereuse alliance entre l'église et l'état, la révolution de juillet a fait au clergé une situation toute nouvelle avec laquelle il commence à se réconcilier. Il comprendra mieux chaque jour tout ce que sa mission religieuse peut gagner à un changement qui a froissé quelques vanités cléricales. Bientôt les prétextes manqueront de lui infliger la plus sanglante des injures, en signalant les ambitieuses illusions d'*un parti prêtre*, et on ne lui connaîtra plus d'autre parti que celui du dévouement à tous les besoins et à toutes les douleurs de l'humanité.

La partie la plus importante et, sans contredit, la plus remarquable du livre de M. de Carné, celle qui traite de la politique extérieure, échappe aux limites d'une rapide analyse par la grandeur et, tout à la fois, la délicatesse des problèmes qui s'y trouvent soulevés. La Belgique, l'Espagne, le Portugal, les questions d'Orient et de Pologne, dont il a saisi la connexité, sont tour à tour l'objet de ses études. Il éclaire les situations présentes par les antécédens historiques, montre comment le jeu compliqué des intérêts et les oppositions de croyances et de mœurs déjouent les arbitraires combinaisons de la diplomatie. La prédilection avec laquelle il a traité et approfondi la question péninsulaire, s'explique par son intime solidarité avec nos intérêts politiques et notre ascendant en Europe, et aussi par l'abondante moisson d'observations et de documens qu'il a été donné à l'auteur de recueillir sur les lieux. Les fragmens de ses travaux sur l'Espagne, insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, furent cités pour leur exactitude à Madrid comme à Paris. La pensée nouvelle qui tend, selon M. de Carné, à se produire dans le droit public européen, comme base des relations internationales, et à remplacer les classifications artificielles d'un équilibre impuissant, c'est le respect des nationalités *naturelles*, si l'on peut ainsi parler, c'est-à-dire la reconnaissance « du droit inamissible des nationalités vraiment

Digitized by Google

vivantes à s'organiser en société, sans emprunter à des stipulations diplomatiques un titre supérieur à celui de leur propre volonté. » Ce principe est déjà plus qu'une espérance et un pressentiment. Le précédent établi par la conférence de Londres, dans les affaires hollando-belges, est un grand pas de fait dans cette voie; les évènemens pourraient bien en amener d'autres. Il y a deux ans, dans la *Revue des Deux Mondes*, M. de Carné signalait à la France l'imminence de ce qui se passe aujourd'hui dans les provinces rhénanes, et il ajoutait qu'avant vingt années, ou il n'y aurait plus de Belgique, ou elle s'étendrait de la Meuse au Rhin par la conformité des intérêts, des doctrines et des sympathies religieuses. L'accomplissement de la première de ces prévisions donne à la seconde une autorité toute nouvelle.

Approprié à la nature du sujet, le style de l'auteur des *Intérêts Nouveaux* garde habituellement, dans ses allures, une dignité parlementaire qui n'a rien de sec, toutefois, ni de guindé; loin de là : il se meut avec aisance, et ne dédaigne ni le luxe des images, ni la richesse des développemens; nous voulons dire seulement qu'on y trouve plutôt une force soutenue et tempérée et une ampleur sans mollesse dans les formes, que de nerveuses saillies ou une incisive causticité. La région élevée où ont coutume de se tenir les pensées et les sentimens de l'écrivain, sa puissance de ramener les accidens de la politique à des vues générales, lui interdisent les jets ardens de la passion et les hardiesses d'une hostilité railleuse. S'agit-il de caractériser les personnages influens de l'époque? Il n'isolera pas chacun d'eux, comme fait *Timon*, dans une minutieuse étude, où tous les traits de l'original sont observés à la loupe d'une critique raffinée, et reproduits par un burin qu'aiguise la malice. M. de Carné procède autrement. C'est par l'ensemble de leur rôle, par leur aptitude à représenter et à servir certaines opinions, qu'il les apprécie et les fait connaître. Dans ses tableaux, néanmoins, l'homme ne disparaît pas derrière l'acteur; et il sait, s'attachant de préférence à dessiner l'attitude politique, éclairer d'une discrète lumière les traits du caractère personnel. Par la pureté et l'élégante gravité du style qui, tout à la fois souple et ferme, soutient et orne la pensée sans la farder d'un ambitieux éclat, le livre *Des Intérêts nouveaux* se rattache aux traditions littéraires les plus pures. Il offre, comme œuvre d'art, un notable progrès sur la précédente publication de l'auteur. Les éminentes qualités de l'écrivain ne sauraient être contestées par ceux-là même dont l'opinion repousserait ses conclusions politiques.

PAUL LAMACHE.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Tableau du dix-huitième Siècle,

PAR M. VILLEMAIN.

On s'est souvent demandé avec raison si le règne de Louis XIV, dans son magnifique développement littéraire et monarchique, ne semblait pas être un point d'arrêt, un intervalle calme et, si l'on veut me passer le mot, un plateau sur le penchant, entre le XVIe siècle et le XVIIIe. L'époque d'incrédulité religieuse, de corruption dans les mœurs, de raffinement littéraire et de violence politique à laquelle l'auteur de l'*Émile* et l'auteur du *Dictionnaire philosophique* ont attaché leur nom, paraît en effet, surtout au premier abord, procéder et descendre plutôt de la réforme de Calvin et de Luther, de la cour d'Henri III ou même d'Anne d'Autriche, que des salons de Versailles et des conférences de Bossuet. Cependant, en ne se laissant pas trop prendre aux premières apparences de l'histoire, il est facile de voir que le mouvement des esprits ne s'est jamais arrêté alors, et que tout à l'heure la culture et le perfectionnement des lettres, favorisées par la royauté et l'église, prêteront des armes terribles aux ennemis de l'église et de la royauté. On a d'ailleurs observé légitimement que, hors de la France, la réforme religieuse et la réforme politique avaient remporté, au XVIIe siècle, deux éclatans triomphes; la première dans le traité de Westphalie, la seconde dans la révolution d'Angleterre. Voyez, d'ailleurs, comme les temps sont changés, comme les idées ont fait leur route à travers ce règne, en apparence si calme, du grand roi. Ce qui avait été un acte de haute politique et de vrai courage chez Richelieu, sera une lâcheté inepte dans la vieillesse abâtardie de Louis XIV. Je sais toute la différence qui sépare au fond la prise de La Rochelle de la révocation de l'édit de Nantes; je sais que les dragonnades, inspirées par Mme de Maintenon, étaient un souvenir déplacé et sans force de la Saint-Barthélemy; mais je trouverais justement dans l'anachronisme historique de ce fait la preuve de mon assertion. Sans doute le XVIe et le XVIIIe siècle sont tous les deux remplis par un singulier conflit dans les croyances, par le même mépris du passé, par l'avénement tumultueux des idées nouvelles, par une aspiration confuse vers un avenir différent; mais ce qui, avant tout, les rend

Digitized by Google

profondément distincts, c'est que cent longues années les séparent. D'un côté, la réforme religieuse de Calvin, qui attaque des points particuliers de dogme et ne fait qu'élaguer quelques sacremens et quelques rites, en conservant le fond même du christianisme, soulève l'énergique opposition de la Ligue; de l'autre côté, au contraire, la philosophie, dont les moins zélés partisans nient la divinité du Christ, tandis que les ardens arrivent à l'athéisme le plus formel, ne rencontre d'autre opposition que les mandemens impuissans de M. de Beaumont et les foudres affaiblies de la Sorbonne. On voit par ce seul rapprochement qu'à ne considérer exclusivement l'histoire des trois derniers siècles qu'au point de vue du progrès des idées philosophiques et subversives, le règne de Louis XIV a, toute mesure étant gardée en cette appréciation, sa part légitime dans la succession chronologique des évènemens.

Quand Louis XIV mourut, en 1715, la grande voix de Bossuet s'était éteinte et n'était remplacée que par l'éloquence brillante, mais déjà dégénérée et bien mondaine, de Massillon, qui bientôt allait tomber au rang de flatteur de l'ignoble abbé Dubois. L'hypocrisie des mœurs et la dévotion factice qui, après la destruction de Port-Royal et la persécution des protestans, avaient succédé au véritable mouvement religieux des premières années de Louis XIV, et qui recouvraient de leur vernis menteur le libertinage voilé de la cour et le scepticisme religieux, déjà en progrès, s'écroulèrent avec le vieux monarque, et furent remplacées par cette ardeur effrénée du plaisir, par ce doute et bientôt cette haine du catholicisme, par ces formules philosophiques de tolérance et de liberté, d'abord vagues dans l'expression, puis si terriblement positives dans les faits, que la Régence laissa déborder sur l'Europe. Comme l'a très bien dit M. Villemain, le génie littéraire du XVIIe siècle s'était formé sous trois influences : la religion, l'antiquité, la monarchie de Louis XIV; et cependant, pour résultat moral, à côté des grands noms littéraires et croyans dont on ne devait pas suivre la voie, ce siècle laissait, en religion, les traditions sceptiques de l'école de Gassendi, de Naudé et de Guy-Patin, qui s'étaient conservées, à l'état latent, dans le cercle de Ninon de l'Enclos, chez Molière, chez Saint-Évremond, et qui devaient envahir enfin tous les cercles du XVIIIe siècle, les réunions de Mme du Deffand, de Mlle de Lespinasse, de Mme Geoffrin, de Mme d'Épinay, ainsi que la plupart des salons de la cour. En politique, les hardiesses de Fénelon, pour le culte et l'imitation de l'antiquité, les attaques souvent injustes, mais néanmoins influentes de Perrault, de La Motte, de Terrasson, portèrent aussi leur fruit. La morale égoïste de la Fronde, dont La Rochefoucauld s'était fait l'interprète; en littérature légère, le théâtre de Dancourt, le cynisme des contes de La Fontaine, la maligne corruption d'Hamilton, l'indifférence moqueuse de Chapelle et de Bachaumont, que développaient Chaulieu et Lafare, furent surtout le côté par lequel le XVIIIe siècle continua, au point de vue littéraire, le règne de Louis XIV. Répudiant le reste de l'héritage, il ne garda que le scepticisme.

Après l'avénement du régent, tous les grands pouvoirs s'amoindrissent

Digitized by Google

dans l'opinion, au profit du pouvoir toujours croissant des lettres. La monarchie perd toute dignité et toute grandeur; la noblesse se ravale, au point que les bas emplois de finance, qui, naguère, n'avaient été, au dire de Duclos, que des récompenses de laquais, sont avidement recherchés par les gentilshommes; l'église ne présente non plus, dans son clergé, qu'ignorance et corruption; la chaire de Bourdaloue et de Bossuet, faiblement occupée par le père Neuville et l'abbé Poulle, trouve à peine un instant d'éclat dans Bridaine, et le catholicisme de France, autrefois défendu avec tant d'élévation et de suite par ses grands et saints docteurs, n'est abrité, contre les sarcasmes de Voltaire, que par les spirituelles mais insuffisantes répliques de l'abbé Guénée, et contre le déisme de Rousseau, que par les solides mais très lourdes et très sèches dissertations de Bergier. On voit dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, qui jouait, sous la régence de Philippe d'Orléans, le même rôle d'écrivain que Tallemant des Réaux sous la régence d'Anne d'Autriche, mais qui mettait du génie là où Tallemant n'avait mis que de l'esprit; on voit, disons-nous, par les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, la tendance irrésistible des idées. Saint-Simon conserve toutes les croyances, tous les préjugés du XVIIe siècle, il veut écarter de tous les emplois supérieurs *la robe, la plume et la roture;* et cependant la sévérité avec laquelle il juge la plupart des personnages du règne précédent, est une preuve du rapide mouvement du siècle, auquel ce libre et original esprit ne peut, malgré ses efforts, se soustraire entièrement.

Où étaient, à cette heure, la monarchie splendide de Louis XIV et cet immense cortége de génies et de talens qui avaient renouvelé près de lui, dans les lettres et dans les arts, les antiques merveilles des siècles de Périclès et d'Auguste? Toutes ces gloires s'en étaient allées l'une après l'autre pendant la dure vieillesse, durant le triste déclin du monarque. Les grands escaliers de marbre de Versailles, les vastes et calmes allées où Louis XIV promenait sa despotique et royale majesté, avec toutes les pompes du luxe et de la gloire, au milieu de la foule murmurante et respectueusement pressée des courtisans, ne devaient plus être foulés que par les héros du Parc-aux-Cerfs, jusqu'à ce que le peuple de la révolution y agitât des têtes sanglantes sous les croisées de Louis XVI.

C'est qu'en effet l'histoire politique du XVIIIe siècle et le dépérissement des croyances laissèrent s'accroître, jusqu'à un degré encore inoui, la puissance des lettres. Et qui donc, parmi les hommes d'état de ce temps, eût pu arrêter l'envahissement de la pensée philosophique marchant à la conquête des libertés, et y arrivant à travers les ruines? Eût-ce été le cardinal Dubois, ce cerveau brûlé, étroit, fougueux outre mesure; ce fripon livré à tout mensonge et à tout intérêt, à qui homme vivant ne s'était jamais fié, perdu de débauches, d'honneur, de réputation sur tous chapitres, comme le définit crûment Saint-Simon? Eût-ce été le régent avec ses roués, ou Law avec sa banque, ou Fleuri avec son absolutisme et ses lettres de cachet, ou M. de Beaumont avec l'affaire des billets de confession et la persécution des

Digitized by Google

jansénistes, ou le chancelier Maupeou avec son parlement, ou l'abbé Terray avec ses violences fiscales, ou tous ces faibles politiques enfin, qui ne pouvaient même plus cacher leur lâche inertie derrière les trophées de Fontenoy? Eût-ce été Louis XV lui-même au milieu des saturnales de sa cour, quittant Marie Leczinska, cet ange de pureté et de résignation, pour donner à la France le scandale de trois sœurs de la maison de Nesle, la comtesse de Mailly, la marquise de Vintimille et la duchesse de Châteauroux, tour à tour corrompues par ses débauches? Eût-ce été Louis XV, qui, tombant dans le dernier degré de l'abjection la plus dépravée, passait des bras de la fille d'un boucher, Mme de Pompadour, devenue depuis la courtière du Parc-aux-Cerfs, où elle dépensa plus de cent millions, dans les bras d'une prostituée, Mme du Barry? Par tous ces avilissemens, par toutes ces infamies, la monarchie perdait ses prestiges dans l'esprit du peuple, et préparait ainsi la tempête sur cette mer dont le flot montant grondait à ses pieds.

La puissance prodigieuse à laquelle arrivèrent les lettres au milieu de la décadence de toutes les institutions, qui, jusque-là, avaient gouverné la France, cette royauté étrange et insolite de l'esprit, amenée en même temps par l'affaiblissement des anciens pouvoirs, par ces traditions de liberté et de doute qui ne se perdent jamais entièrement, même dans les siècles de foi, et aussi par la spontanéité du mouvement philosophique, par l'irrésistible élan des intelligences vers l'affranchissement; cette royauté de l'esprit, disons-nous, donne au XVIIIe siècle un caractère nouveau dans le monde, un caractère qui ne s'effacera pas. De là, pour la littérature de ce temps, une double valeur, la valeur qu'elle puisait dans le développement propre de l'art, du style et des talens, et la valeur que lui donnait son influence sur les évènemens et les destinées de la grande époque qu'elle éclaira du reflet éblouissant de sa lumière. De là aussi, pour ceux qui voulaient tracer un tableau animé de la littérature du XVIIIe siècle, le double avantage, je devrais dire, si je n'avais à parler de M. Villemain, la double difficulté de mêler l'histoire des ouvrages littéraires proprement dits, et leur examen esthétique, à l'histoire du rôle que ces travaux ont joué dans la réforme politique et dans le progrès du scepticisme. Il fallait, pour cela, être à la fois critique et historien, réunir la finesse et le tact tout particuliers qu'exige le jugement des œuvres de l'esprit, et, de plus, cette science de l'homme social et individuel, cette vue précise et supérieure des évènemens dans leurs causes et dans leurs effets, qui constituent l'historien. C'est qu'en effet cette puissance de la littérature sur la société finit par devenir si profonde à la fin du XVIIIe siècle, que l'art et la politique semblent presque s'y confondre. Necker, Turgot, Condorcet, Mme Roland, ne présentent-ils pas ces deux, ou plutôt cet unique caractère? Beaumarchais et Mirabeau ne sont-ils pas la révolution elle-même, la révolution au théâtre et à la tribune?

Par la flexibilité de son talent, par la vivacité de son esprit, par la finesse de ses aperçus, M. Villemain était plus propre que personne à saisir et à démêler dans leur mélange les élémens si divers du XVIIIe siècle, à rendre à

Digitized by Google

chacun sa place et sa valeur, à suivre dans ses mille replis, dans ses mille sinuosités, le génie de Voltaire, le génie de son temps, et à apprécier enfin, dans son propre et immense développement, dans les influences qu'il a subies comme dans celles qu'il a exercées, dans sa situation par rapport au passé et par rapport à l'avenir, dans les profondeurs et à la surface, dans ses grandeurs et dans son néant, dans son progrès et dans sa décadence, dans ses vertus et dans ses vices, ce siècle sans exemple, qui a changé toutes les positions et tous les pouvoirs, modifié la langue et les idées, et porté enfin, dans toute l'Europe, ici le bien et là le mal de sa longue et profonde influence. Dans sa publication récente, M. Villemain, je me sers ici de ses propres expressions, retrace tout ce qui a précédé cette influence et la rendait irrésistible. Il fait voir combien l'esprit français, au commencement du XVIIIe siècle, emprunta lui-même à l'étranger, et que de choses il rendit puissantes en les répétant. Il décrit, ainsi qu'il le dit encore, « l'essor du génie dans la décadence sociale, le mélange d'erreurs hardies et de vérités fécondes qui se produisirent tout à coup sous un gouvernement trop faible pour résister aux unes et pour profiter des autres; enfin le caractère nouveau que prit notre littérature considérée, non plus comme le premier des arts, mais comme la première des puissances, dans un siècle où toutes les autres avaient faibli. »

Les deux volumes publiés aujourd'hui par M. Villemain complètent le *Tableau du dix-huitième siècle*, et embrassent précisément la première et la plus importante partie de cette grande époque. Une révolution et huit années séparent déjà M. Villemain de cette chaire, autour de laquelle se pressait un public si nombreux, et où sa vive et enchanteresse éloquence excitait tant d'enthousiasme, et de si unanimes applaudissemens. « En reproduisant, dit-il avec une charmante et fine modestie dans sa préface, en reproduisant ces leçons comme je les ai dites et en les mêlant aux questions de goût et de morale, à l'examen comparé des génies français et étrangers, à l'histoire de la civilisation étudiée dans l'histoire de l'art, je ne me flatte pas de retrouver l'intérêt vif et passager qui s'attachait à ces séances littéraires; la voix vivante n'y est plus. L'auditoire dispersé serait aujourd'hui plus sévère : l'âge et les évènemens l'ont mûri. Je serai content si parmi tant de jeunes gens d'alors, aujourd'hui citoyens utiles, quelques-uns hommes célèbres, il en est qui, jetant les yeux sur ce livre, ne rougissent pas trop de ce qu'ils applaudissaient autrefois, et qui, pardonnant aux fautes et peut-être aux corrections du style, pour le fond même du travail, veuillent bien reconnaître ici des sentimens qu'ils conservent encore et des conseils dont ils ont profité. » Nous ne savons si les auditeurs de M. Villemain ont oublié ses leçons de la Sorbonne; mais ce qui nous ferait volontiers soupçonner le contraire, c'est ce que racontant encore de cette merveilleuse parole ceux qui l'ont entendue, c'est l'autorité que notre génération plus jeune et qui n'a pu arriver à temps pour assister à ce libre et fécond enseignement, reconnaît au critique aimé et illustre, qu'elle regarde à juste titre comme son maître. D'ailleurs si quelques-unes des qualités de ces leçons étaient passagères, si le geste animé, si

Digitized by Google

la mélopée de l'accent, si l'incitation du regard ont disparu, si le mouvement oratoire qui imprimait à la parole le ton convenable, soit le développement calme, soit la saillie ou l'élan, n'a pu être fixé et reproduit, que de qualités nouvelles en revanche a gagnées la publication actuelle de M. Villemain! La lente révision de l'improvisation première, la perfection scrupuleuse de ce langage qui n'a gardé de la parole que l'allure nette et le tour vif, les mille ressources d'un ingénieux esprit, appliquées à la science si rare du bon style, tout cela fait de ce livre, sous le rapport de l'art, un chef-d'œuvre de goût et de diction.

Personne n'est, en effet, plus artiste que M. Villemain dans la forme, plus adroit que lui à traduire en termes relevés et purs ses idées d'ordinaire si ingénieuses et si délicates. Pour ceux qui ont l'habitude d'écrire, cette habileté se révèle même dans les moindres détails, dans les moindres phrases. Par d'heureuses combinaisons de mots justes et bien choisis, par un arrangement parfait des termes, il donne à son style toutes les attitudes de sa pensée, σχήματα, comme dit si bien la métaphore grecque. C'est que le célèbre écrivain a conservé (chose peut-être unique et inappréciable) la langue simple, pure, sans mélange, des grands prosateurs du XVIIe siècle. Sans être empreint d'archaïsmes, sans paraître vieilli, son style a su échapper aux funestes influences *linguistiques* de notre temps. De tout ce dévergondage, ou si le mot paraît exagéré, de cette ornementation factice qui a envahi notre langue française, et dont nous nous ressentons tous plus ou moins, il a su ne rien garder. C'est, au contraire, aux sources les plus pures de l'idiome qu'il puise, et La Bruyère, lisant ses phrases si correctes et si élégantes, serait surpris tout au plus çà et là et éveillé par une lueur un peu plus vive, par une recherche toujours pardonnable, par un raffinement nouveau, bien que naturel encore, de langage, dont l'esprit toujours si progressif de M. Villemain a trouvé l'attrayant exemple dans de plus récens modèles. Ce précieux privilége de conserver l'admirable instrument des écrivains du règne de Louis XIV, en sachant rester jeune de style, en ne perdant rien de la fraîcheur de la diction, donne un grand charme au livre de M. Villemain. Dans aucune de ses précédentes publications, toujours si pures de forme pourtant, l'auteur n'avait porté si loin la perfection du langage.

Au XVIIIe siècle même, qui est le sujet de son livre, M. Villemain n'a quelquefois emprunté, dans sa prose, que cette tournure prompte, courte, nette et claire, qui caractérise Voltaire. Malgré le mordant de son rare esprit, qui se rattache particulièrement à cette époque, M. Villemain eût obtenu mieux encore droit de cité sous Louis XIV que sous Louis XV. On sait l'anecdote de Théophraste, qu'une femme avait reconnu pour étranger, *quod nimium attice loqueretur*. C'est à ce seul titre que M. Villemain n'eût pas eu sa vraie place dans le XVIIIe siècle. Puisque j'en suis à citer des classiques, il eût été trop pur encore pour cela, il eût possédé à un trop haut degré le charme que Denys d'Halycarnasse reconnaissait à Lysias : τῶν ἀττικισμῶν εὔχαρις, et trop aussi cette douceur et cette délicatesse que Quintilien vantait dans Hypéride.

Digitized by Google

Le *Tableau du dix-huitième siècle* ne se distingue pas seulement par l'agrément poli et perfectionné du langage, par l'aménité de la diction, mais aussi par la structure savante de l'ensemble. Ce n'est pas, à proprement parler, une galerie de portraits, avec des transitions plus ou moins bien ménagées. Chaque physionomie personnelle y est sans doute saisie avec une grande finesse de détails, avec une singulière justesse de contours; mais chaque écrivain y est plutôt jugé dans ses rapports moraux et littéraires avec son siècle, et dans son développement intellectuel, que dans sa propre biographie. C'était le meilleur procédé, d'ailleurs, à employer dans l'appréciation d'une époque où les hommes (j'excepte les plus grands), ont été si peu, et où les doctrines, au contraire, ont été si influentes, où, dans l'entraînement rapide des idées, les particularités mesquines disparaissent et s'effacent. Chaque leçon de M. Villemain est donc un tableau animé, vivant et parfaitement distribué, où le point de vue moral a sa part, à côté du point de vue littéraire, où l'on reconnaît à chaque ligne un sentiment droit, vrai et détaché des choses, une proportion juste des idées, et où enfin l'on retrouve sans cesse cette abondance de pensées ingénieuses et élevées, ce choix exquis de traits, ces déductions piquantes et gracieuses, cette légèreté de touche, cette finesse dans le sourire railleur, cette éloquence brillante, ces nuances fugitives et pourtant retracées, et quelquefois aussi ces reflets étincelans, cette verve qui constituent la manière de M. Villemain. Quand viennent les citations, que cette nature d'abeille, comme on l'a spirituellement nommé, sait si bien amener et choisir, on croirait ne pas lire, mais entendre encore l'orateur, avec le timbre habilement sonore de sa voix, encadrant heureusement dans ses jugemens les souvenirs de sa facile et prodigieuse mémoire, et, au milieu de ce parfum antique, le mot de Cicéron revient alors : *Rem complectebatur memoriter, dividebat acute.* Et, à l'aide de ces mots classiques, on arrive même à retrouver le souvenir plus frais des merveilles de l'Académie, des promenades du Portique.

La critique de M. Villemain a souvent dans sa marche un autre caractère qui lui est particulier; elle ne rencontre pas de parterre émaillé où elle ne butine pour en rapporter les trésors à son Hybla. De là un certain tour d'imagination qui vient avec agrément et variété, et quelquefois à l'occasion d'un simple mot, donner cours à de délicates et vives allusions. J'en veux citer un exemple : en parlant de l'éloge de Halley, par Mairan, et du voyage de cet ami de Newton à Sainte-Hélène, M. Villemain ajoute : « J'ai nommé Sainte-Hélène, messieurs; ce nom qui vous a frappés, était alors noté pour la première fois par la science. Halley avait fait le voyage de Sainte-Hélène pour compléter la liste des étoiles fixes et observer celles qui ne sont visibles qu'auprès de l'équateur et de l'hémisphère austral. Il en reconnut plusieurs déjà signalées, il en découvrit d'autres qu'il nomma de nouveaux noms, empruntés à l'histoire de son pays et de son temps, et qu'a maintenus la science moderne. L'une d'elles entre autres fut appelée par lui le *Chêne de Charles*, en mémoire de l'arbre touffu qui avait caché dans son feuillage le jeune roi

Digitized by Google

poursuivi par Cromwell. Napoléon aura retrouvé ce souvenir de la science à Sainte-Hélène; et, pendant les nuits brillantes de l'équateur, ce remplaçant des rois, bien plus grand que Cromwell, aura pu reconnaître, dans le ciel même de son exil, une image de la royauté légitime rétablie par sa chute, et rêver à la durée éphémère des empires, sous la pâle lueur de la constellation de Charles II. »

Le talent de M. Villemain a été saisi ailleurs par un critique qui nous est cher, avec une charmante et expressive perspicacité, avec une finesse déliée, une ténuité, un procédé unique d'analyse, suivant la pensée dans ses plus minces linéamens, dans ses plus imperceptibles nervures (1); s'il est très dangereux pour nous de rappeler ce portrait, nous pouvons au moins éviter ainsi les difficultés insurmontables d'une lutte, où la défaite, selon nous, serait glorieuse encore.

Mieux qu'aucune autre époque, peut-être, le XVIIIe siècle s'appropriait admirablement à la façon critique et au talent de M. Villemain. La partie du cours de 1828, qui lui restait à publier, était la plus importante du sujet. C'était, selon les expressions de l'auteur, l'époque de création et de génie, dont plus tard il décrivit le déclin et la transformation puissante.

C'est vers la fin du règne de Louis XIV et dans les écrivains mixtes, qui tiennent à la fois au XVIIe siècle et au XVIIIe, qu'on retrouve des signes, non pas épars ou isolés, comme auparavant, mais déjà généraux, de ce scepticisme qui est le principal caractère de l'époque de Voltaire et de Rousseau. Les novateurs plus ou moins hardis y abondaient déjà. En apprenant l'élection de Fontenelle, Boileau vieilli écrivait d'un ton chagrin : « L'Académie va de mal en pis. » Jean-Baptiste Rousseau, dit M. Villemain, composait à la fois ses psaumes et ses épigrammes licencieuses, avouant ainsi que le sublime religieux n'était pour lui qu'une forme de style étrangère à l'ame. Les paradoxes et les contradictions littéraires, la corruption des mœurs, annonçaient donc cette vive modification des idées et des croyances, qui allait se produire avec tant d'éclat sur tous les points du monde intellectuel. Bayle, du fond de sa Hollande, avait créé un scepticisme tout nouveau. Son doute, en effet, n'est ni une boutade bizarre comme chez Corneille Agrippa, ni une indifférence facile comme chez Montaigne et Charron, ni un doute religieux comme celui d'Huet, ni enfin un doute exclusivement érudit comme celui de Lamothe-le-Vayer; Bayle, dans son universelle curiosité, a la passion de douter. C'est pour lui, non pas une maladie de l'ame dont il est triste, mais un plaisir qu'il cherche partout, un instrument intellectuel qu'il applique à tout, dans tous les sens. A côté de ce scepticisme si neuf et sous son influence indirecte peut-être, se formaient de libres penseurs. « Le génie enfin, la vogue, la puissance, étaient aux idées nouvelles, comme le dit très bien M. Villemain, à un besoin de licence dans les mœurs et de réforme dans le pouvoir, à la passion du théâtre, à l'apothéose des lettres et du plaisir.

(1) Voir les *Critiques et Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve, tom. III.

Digitized by Google

Échappée aux ennuis, aux malaises, à l'hypocrite décence des dernières années du grand siècle, la France, enivrée de la folle Régence, semblait se préparer pour une fête. Puis des idées sérieuses, de hardis essais, dans les sciences économiques, se mêlaient à cette pompe bruyante et frivole; on inventait la théorie du crédit tout en faisant banqueroute; on travaillait au progrès de la raison, au milieu de la ruine des mœurs. »

Ce mouvement fatal se retrouve dans bien des pages du livre dont nous parlons, et les anime. Au milieu du calme des appréciations littéraires et des déductions morales, une place y est toujours habilement réservée à cet entraînement, qui poussait le XVIIIe siècle dans ses voies, et qui avive à propos les leçons si nourries et si bien agencées de M. Villemain. La manière ingénieuse avec laquelle les figures sont groupées, se prête d'ailleurs parfaitement à cette heureuse animation. Quatre grands écrivains, Voltaire, Montesquieu, Buffon, Rousseau, dominent le spectacle et tiennent le premier plan, comme des statues derrière lesquelles un cercle de bustes serait disposé, avec toute la science de la perspective. A l'égard de Voltaire cependant, M. Villemain a employé un procédé bien spirituel et un peu différent. Il n'a pas saisi d'une fois cette mobile physionomie; il est revenu à plusieurs reprises sur ce prodigieux esprit qui surpassa Érasme et Lucien, sur cet incompréhensible Protée, toujours et partout présent dans le XVIIIe siècle qu'il *domina en l'amusant*.

Rien ne pouvait donner une plus juste idée du génie de Voltaire, que ce dessin ressemblant, dont les traits sont partout épars dans le livre de M. Villemain. Quant au jugement même que le spirituel écrivain porte au fond sur l'auteur de *Candide*, il n'est pas ménagé avec moins d'habileté et de grace. Car que penser du singulier rôle de Voltaire, de cette intelligence ici immense, là étroite, toujours vive? que penser de ce caractère tour à tour grand et mesquin, qui défie le jugement, qui trompe l'enthousiasme aussi bien que le mépris, et qui lasse au moins l'étonnement, quand il ne lasse pas l'admiration? Faut-il donc renouveler l'épître louangeuse de Joseph Chénier ou la malédiction de De Maistre? M. Villemain a admirablement mélangé, dans ses leçons, ces deux tons divers, que son bon sens exquis a adoucis, mitigés et rendus justes par leur opposition même. L'éloge est toujours corrigé à temps, quand il allait passer le vrai; le blâme se dérobe habilement, quand il allait devenir trop sévère. De là, et à chaque instant, une lutte éminemment habile entre ces deux élémens opposés, une lutte où M. Villemain revêt souvent les plus heureuses qualités de style, la vivacité, l'esprit et la malice du grand écrivain qu'il apprécie.

Voltaire est embrassé là sous toutes ses faces si diverses, depuis les salons du *Temple* et le boudoir de Mme Du Châtelet, jusqu'à ce dernier et éclatant triomphe de 1778, qui eut lieu à la sixième représentation d'*Irène* et qui précéda de deux mois sa mort. M. Villemain peint avec de brillantes couleurs cette frénétique apothéose, après vingt ans d'exil à Ferney. « La longévité de cette infatigable intelligence semblait, dit-il, le seul miracle approprié à la foi de ce temps; sa toute-puissante raillerie, l'apostolat de cette société

Digitized by Google

spirituelle et légère; et sa présence victorieuse, adorée, l'accomplissement des prophéties du scepticisme contre celles de l'église. Le génie seul n'aurait pas enlevé tant d'hommages; mais à l'enthousiasme qu'il inspire se mêlent ici l'esprit de réforme et la fureur de parti, le zèle de l'humanité et l'amour de la licence, le bien, le mal, la défense de Calas et la dérision de l'Évangile, les beaux vers et les vers obscènes. Tout venait pêle-mêle dans ce triomphe; et l'hymne de la gloire était chanté par le vice. »

Les pages où Voltaire est jugé comme historien se distinguent entre toutes par la netteté et la justesse. Je sache peu d'appréciations à la fois plus fines et plus élevées. En chaque chose, M. Villemain ne prend que la fleur. J'aime moins, toutefois, l'analyse de quelques-unes des tragédies. C'est la seule partie du livre qui conserve les traditions embellies de l'ancienne critique française, de la critique de Marmontel et de Chamfort. J'y trouve les citations un peu fréquentes, parce qu'elles tiennent la place de la prose de M. Villemain, et que c'est vraiment assez pour leur garder quelque rancune. Cependant si, dans ce jugement sur les tragédies de Voltaire, la critique du maître habile n'a pas à un aussi haut degré son tour habituel d'originalité, cette allure inconnue auparavant, impossible depuis, la finesse s'y retrouve toujours, avec les meilleures qualités du procédé familier aux dogmatistes littéraires antérieurs, à La Harpe par exemple.

Le voyage de Voltaire à Londres fournit à M. Villemain l'occasion d'une de ces excursions en Angleterre qu'on retrouve fréquemment dans les volumes précédemment publiés, et qui lui servent à montrer l'influence réciproque des deux littératures. A propos de ce séjour de Voltaire dans la Grande-Bretagne, il trace un excellent tableau de la littérature anglaise, sous Guillaume d'Orange et la reine Anne. Poètes, moralistes, philosophes, savants, tous sont analysés, saisis, jugés avec une sûreté de goût bien remarquable. Thompson, Shaftesbury, Wollaston, Collins, Bolingbroke, Addison, Pope, Swift, ces écrivains si différens, ces génies si variés, apparaissent tour à tour à leur vraie place et à leur vrai point de vue, dans cette galerie rapide et vivante.

Après Voltaire, les trois autres grands prosateurs du XVIIIe siècle, Montesquieu, Buffon, Rousseau, sont appréciés avec détail dans leur développement moral et littéraire. Il y a, même chez M. Villemain, peu de morceaux plus élevés, plus remarquables par une critique saine, une vraie science, un excellent style, une manière solide, que la leçon sur Buffon. Elle est certainement parmi les pages que je préfère. Que d'aperçus neufs aussi, que de sagacité critique dans le long jugement sur l'auteur de l'*Émile!* Voltaire donc et son incompréhensible et multiple esprit; Montesquieu, tenant à son siècle par les *Lettres Persanes*, au génie de tous les temps et de l'humanité même par l'*Esprit de Lois*; Buffon, nouveau Pline, recouvrant de la majestueuse et régulière draperie de son style la science qu'il élève ainsi à la hauteur de l'art; Rousseau enfin avec les profonds abîmes et les infinies hauteurs, avec les élans et les défaillances de son ame et de son génie, dominent ce *Tableau du dix-huitième siècle*.

Digitized by Google

Tous les talens littéraires moindres, dans leur variété infinie, sont groupés autour de ces quatre grands génies. M. Villemain suit la poésie en décadence dans les odes de Rousseau et de La Motte; dans les chants religieux de Louis Racine et de Lefranc de Pompignan; dans quelques spirituelles comédies comme *le Glorieux* de Destouches, *la Métromanie* de Piron, *le Méchant* de Gresset; dans les tragédies affaiblies de Crébillon, de Lagrange-Chancel, de La Fosse, de Saurin et de De Belloy; dans les descriptions de Le Mierre et de Saint-Lambert, surpassés par Delille; dans la naïve élégance de Malfilatre; dans le génie vigoureux et trop tôt éteint de Gilbert. Rien de plus gracieux que ce qu'il dit de l'abbé Prévost, de Le Sage, de Mme de Tencin, comme romanciers; rien de plus fin que son jugement sur les beaux-esprits, Mlle de Launay, Fontenelle, Mairan, Marivaux; rien de plus ingénieux que la leçon sur les moralistes, Vauvenargues et Duclos. L'école janséniste de Daguesseau, de Rollin, de Saint-Simon continuant le XVIIe siècle dans le XVIIIe a aussi sa place; puis viennent les historiens, le président de Brosses, que M. Villemain restitue avec une indulgente habileté, Hénault, Duclos, Crévier, Mably et Lebeau. Les philosophes, dont l'influence fut si profonde, si active, si manifeste, ont leur tour. Le génie à la fois vaste et étroit de Diderot, avec ses développemens çà et là immenses, ses limites restreintes et ses ombrages; d'Alembert avec les profondeurs de son esprit mathématique et la sécheresse de son talent littéraire; le sensualisme de Condillac; l'abaissement d'intelligence de La Mettrie, de d'Holbach et d'Helvétius ravalant la science à un prêche d'athéisme, à des pamphlets contre Dieu; l'école religieuse de philosophie française formée à l'étranger et se manifestant dans Euler, Abauzit et Charles Bonnet, trouvent aussi dans l'ouvrage de M. Villemain, à côté des écrivains purement littéraires, l'espace auquel ils avaient droit.

Quand on a ainsi étudié le XVIIIe siècle, soit dans les grands monumens de sa littérature, soit dans ses mœurs par la lecture des *Confessions* de Rousseau, des *Mémoires* de Mme d'Épinay, de l'*Essai sur les mœurs* de Duclos, de la *Correspondance* de Grimm et de tous les livres analogues, soit enfin dans son développement historique, on arrive à s'interroger nettement sur la légitimité de ses résultats, au point de vue littéraire, au point de vue politique et au point de vue religieux. Faut-il répudier en masse le XVIIIe siècle? Faut-il l'absoudre par ses conséquences et admettre l'adage du jurisconsulte: « Qui veut la fin veut les moyens? » Ou bien faut-il ici condamner et là admettre, se montrer du parti des modérés, renouveler enfin en cette circonstance le rôle des *politiques* de la Ligue, des *mitigés* de la Fronde, des *girondins* de la révolution? Faut-il être de la Constituante philosophique sans être de la Convention? En d'autres termes, au point de vue littéraire, la prose de Descartes vaut-elle mieux que la prose de Condillac, la prose du *Discours sur sur l'histoire universelle* que la prose de *l'Histoire de Charles XII?* Le style d'*Athalie* est-il préférable au style de *Zaïre?* Au point de vue politique, 1789 et le régime qui en est la conséquence, sont-ils un progrès sur la monarchie pure de Louis XIV? Au point de vue religieux, la charité chrétienne est-elle

Digitized by Google

supérieure à la philanthropie de l'abbé Raynal? le simple catéchisme de nos églises vaut-il mieux que le *Catéchisme philosophique* de Saint-Lambert? La solution d'un certain nombre de ces questions est facile sans doute; aux unes on peut sûrement répondre *oui*, aux autres *non*, à quelques-unes *peut-être*: mais plusieurs de ces problèmes ne sont pas résolus et agitent encore notre société.

Je me chargerai d'autant moins de trancher de pareilles difficultés, que je n'ai pas cette épée d'Alexandre, dont semblent avoir hérité plusieurs écrivains de notre temps. Mais je me réserve cependant d'examiner quelque jour, à loisir, dans son ensemble, le *Tableau du dix-huitieme siècle* de M. Villemain. Pour apprécier le point de vue religieux et philosophique où s'est placé l'auteur, il faut plus de suite dans la pensée, plus de rigueur dans les déductions, qu'il n'est possible d'en mettre en ces appréciations rapides et improvisées, auxquelles la critique a dû s'habituer, et qui ont au moins la fraîcheur d'une première impression, d'un premier jugement, si elles ne peuvent avoir la solidité que donnent seules la réflexion et l'étude.

CH. LABITTE.

La Comtesse de Serey,

PAR Mme A. ARNAUD.

Le but de ce livre nous paraît être le développement de cette idée bien connue, que la première femme que l'on rencontre, dispense dans la vie le bien-être ou le malheur. Si cette pensée n'a rien de neuf, les déductions choisies pour la mettre au jour, renouvellent encore, contre la société, des diatribes qui ne sauraient plus rien nous apprendre. Peut-être ces déclamations renferment-elles quelque intention d'en démontrer l'abus; mais la plume qui a écrit, ne s'est trouvée ni assez nette, ni assez forte, pour cette tâche d'ironie. Le ridicule est demeuré tout entier aux personnages de ce roman, que le choix des caractères rendait impossible.

Irène, l'héroïne de l'ouvrage, a été élevée au couvent : son esprit est médiocre, et sa sensibilité subordonnée à une infinité de pratiques minutieuses et de scrupules puérils. Par nature, elle n'est pas susceptible de passions. Elle est avide du bien-être de la terre, et, à certains jours, elle s'impose, pour gagner le ciel, des privations insignifiantes. Elle distribue des aumônes sans avoir, pour le pauvre, la pitié, l'amour, la sympathie, qui sont la charité. Indolente, elle tremble en toute occasion devant une résolution à prendre.

La mère de Clerfort a dérobé les souillures du monde à ses regards. Comme un jeune lévite des temps anciens, Clerfort a cru à l'ombre, apprenant à prier, à cultiver des fleurs, à lire les sages et les poètes, à composer des vers;

Digitized by Google

mais non à vivre en homme au sein de la société. Cette ignorance préserve la candeur du sublime enfant, mais elle cause sa faiblesse. Sa mère l'aperçoit trop tard. Pour le prémunir contre de pernicieuses influences, elle lui fait jurer qu'il ne jouera pas, qu'il ne se battra pas en duel, qu'il ne trompera jamais une femme. Celle qui l'a guidé jusque-là étant morte, il quitte la Touraine et vient à Paris. Le poids de l'existence *le faisait plier alors qu'il était écolier;* aujourd'hui, *second clerc d'avoué abandonné à lui-même, il sent la lassitude et le découragement peser sur son ame.* A vingt-trois ans, *inquiet et fatigué,* il a le désir de mettre fin à *ses ennuis* par le suicide.

On le voit, Irène tremblant devant une résolution à prendre, Clerfort, dépourvu d'énergie et rendu bouffon par le même soin qui tendait à en faire un homme supérieur, ne se préparent point à engager l'action. Il en est de même des autres personnages, deux fortes natures. Juliette, la demoiselle de compagnie, est née en Provence, *où les passions sont vives, où les sentimens ont un caractère de gravité.* Jetée hors d'une condition élevée par des revers de fortune, trahie par l'amour, elle a une grande expérience, sans être guérie des illusions du cœur. Aimer est encore sa première affaire. Elle aime *avec fanatisme;* pour ceux qui lui sont chers, les *actes les plus héroïques lui semblent faciles,* car *elle fait son triomphe du sacrifice, sa gloire de la souffrance.* Cela est admirable; mais des passions si résignées n'aideront guère plus à la marche de l'action que les passions absentes.

De même que Clerfort s'efforce de se donner quelque air de famille avec Faust et Stenio, Jérôme fait de son mieux pour imiter Méphistophélès et Trenmor. S'étant vu enlever une maîtresse et un enfant, par une famille irritée, il a juré de se venger de cette violence sur l'humanité entière. Dès-lors, il s'est renfermé dans une existence mystérieuse et a professé les mathématiques. A la vue de Clerfort écolier, une larme est venue rafraîchir la paupière desséchée du professeur, qui a excepté le bel enfant d'une vengeance à laquelle il ne faut pas moins que *la plus longue durée et le monde entier pour théâtre.* Jérôme est venu à Paris, satisfaire les énergiques passions qui le font vivre, *l'orgueil, la haine, la vengeance,* en filoutant à l'aide de fausses clés. Ici il y a innovation. On nous a quelquefois montré des hommes forts, égarés par leurs passions, commandant à des pirates, à de hardis brigands, mais nous n'en avions pas vu encore rampant dans l'ombre pour forcer une serrure.

Paralysées par l'insignifiance des personnages et des caractères, les péripéties marchent avec une sorte de somnolence qu'elles communiquent parfois au lecteur; elles sont si rares, d'ailleurs, que c'est témérité d'en entreprendre l'analyse. Cependant nous jetterons un coup d'œil sur le roman pour justifier le jugement que nous avons porté d'après l'examen des personnages. Jérôme et Clerfort, le maître et le disciple, sont à Paris. Le premier, lancé dans le grand monde, vit magnifiquement; Clerfort, au contraire, partage son temps entre les occupations du poète et celles d'un clerc d'avoué possesseur de deux mille francs de rente. Un jour, il voit à Saint-Sulpice la comtesse de Servy,

Digitized by Google

qui est de *l'essence des anges*. Il la suit, et, errant autour de son hôtel, il est assez heureux pour la voir paraître et s'appuyer *à la balustrade dorée du balcon, comme une reine de tournois*. Bientôt il lui écrit qu'il l'aime, que, porté au suicide, il mourra, si son amour est rejeté. Juliette, chez qui sans doute les illusions du cœur triomphent de l'expérience, prend cette menace à la lettre; elle intercède pour lui, et obtient qu'il soit reçu. Voilà comment, avec l'aide des demoiselles de compagnie, les clercs d'avoué sont introduits auprès des comtesses sur le pied de fiancés. Le mariage cependant ne se fera point encore. M. de Servy, mourant, a imposé à sa femme l'obligation de ne se remarier qu'après la troisième année de son veuvage. Mais Clerfort, qui veut plaire, a d'abord renoncé à l'emploi de clerc d'avoué. La comtesse, le croyant riche, l'engage à *louer des chevaux;* et un jour qu'elle apprend que le père de Clerfort a été préfet, et que sa mère descendait d'une illustre famille, elle décide qu'elle perdra son titre et épousera son amant.

En quittant l'étude de l'avoué, Clerfort a dû renoncer à la poésie, les loisirs et les caprices d'Irène *dépensant toute entière l'existence dont elle a accepté le dévouement*. Elle ne tient toutefois aucun compte des sacrifices qui lui sont faits; jamais Clerfort ne surprend un vœu qui réponde à ses vœux, un transport qui réponde à ses transports. Jérôme, qui l'a cherché partout où il pouvait *présumer sa présence*, arrive un matin, et voit à son ami *des boutons de pierreries*, une *lorgnette de prince* et *six cents francs* dans le secrétaire. Le poète avoue qu'il s'est fait avancer neuf cents francs sur sa rente. Il marche à sa ruine, Jérôme le prévoit, et cette prévoyance animant peut-être son ressentiment contre l'humanité, il fait toucher à son disciple toutes les plaies sociales. Il appelle la société un repaire où l'homme riche recueille les succès, les plaisirs, les hommages, et le génie indigent, l'insulte ou la pitié. Il engage Clerfort à jouer, et déjà celui-ci n'a d'autre objection contre ce moyen de remplir sa bourse que l'incertitude où les chances du jeu laissent le joueur. Jérôme dit alors : « Quand tu n'auras plus que 50 francs, viens me trouver. »

Resté seul, et effrayé de l'aspect que lui présente l'avenir, Clerfort projette d'avouer sa pauvreté à sa maîtresse, pour qu'elle le ramène au travail, à la voie de l'honneur et de la sécurité. Mais il la trouve occupée à sa toilette. Ayant pris le demi-deuil, elle permet à Clerfort de s'asseoir près d'elle, dans sa calèche. Là, il entend bientôt qu'Irène dédaignerait la plus haute intelligence dans un homme qui se présenterait à elle mal vêtu et les pieds poudreux. Au contraire, elle raffole du costume de fantaisie du baron d'Albré. Pour obtenir le mot : « Je t'aime, » Clerfort consent à se faire habiller comme ce baron, et Irène, satisfaite de cette complaisance, prononce les paroles désirées, en laissant tomber sa tête sur la poitrine de son amant. Alors il souhaite de mourir, pressentant que rien ne surpassera jamais l'*état divin qu'il goûte*. La félicité n'est qu'en raison de la faculté de sentir, et il lui paraît que toute jouissance contribue à épuiser cette faculté. Appréhendant l'attiédissement, il n'y trouve qu'un remède : la mort. Irène ne court donc pas grand risque dans les bras d'un homme occupé de telles pensées et de tels projets; mais

Digitized by Google

Juliette, que l'auteur a voulu utiliser de cette manière plutôt que d'une autre, entre tout à coup, et sa présence *sauve* la comtesse. La demoiselle de compagnie voyant le trouble des amans, baisse vers la terre un regard morne et résigné. Puis le soir, elle attend Clerfort *au milieu de l'escalier*, pour apprendre de lui qu'il est heureux. Elle en remerciera le ciel, car elle a voué à Irène un amour de mère. Le *quinquet ayant fait jaillir un rayon* sur le visage de la demoiselle de compagnie, Clerfort voit une larme glisser sur la joue de la jeune fille. Déjà il sait qu'elle a, avec lui, plus d'un rapport de goûts et de caractère. Près du pauvre, il l'a vue *si sublime de charité*, que son front semblait environné d'une *surnaturelle atmosphère*. Toutefois Juliette ne saurait lui plaire, car Irène est pour lui celle qu'on aime sans calcul, sans raison, et dont le seul souvenir prévient ou efface toute impression étrangère.

Après s'être habillé de velours comme le baron d'Albré, Clerfort n'a plus que 50 fr. Entre désobéir à sa mère et perdre Irène, il a choisi : demain il jouera, et s'il perd il saura mourir. La comtesse l'aperçoit au moment où il franchit le seuil fatal, mais elle ne l'empêche pas d'entrer dans une réunion où se trouvent des princes et des lords. Bientôt les veilles échauffent son sang, les reproches de sa conscience corrompent la sève de sa vie, et l'amour même perd de sa douceur. Jérôme ne se borne pas à entraîner Clerfort dans de brillans réceptacles; le disciple continue d'apprendre de son maître à mépriser les hommes et les choses. Il apprend ainsi que l'existence a trop de valeur pour qu'on la laisse écraser sous les pieds des heureux de la terre, que s'entourer de luxe, c'est se faire adorer d'Irène; que laisser apercevoir qu'il n'a d'autre richesse que sa vertu, c'est inquiéter sa maîtresse et faire pleurer ses beaux yeux, le plus grand crime qu'il puisse commettre. Docile à ces enseignemens, il se prête à jouer avec *adresse;* mais bientôt le bonheur habituel de Clerfort et de son complice, éveillent l'attention : ils sont forcés de s'éviter. Jérôme s'en va *faire jouer une autre mine* et Clerfort reprend ses travaux littéraires. Poète d'autant plus méconnu qu'*il est, pour ainsi dire, l'incarnation de ses élégies*, il ne réussit pas à tirer parti de son talent; fatigué de travail et d'inquiétude, il pâlit, et son regard devient sombre. En apercevant ces indices de souffrance, Irène dit : « Si j'étais poète, je ne chanterais jamais que les femmes parées et les joyeuses fêtes. » Et le poète répond : « Vous ne sentez donc pas en vous ce découragement sans cause, l'une des maladies de notre époque? Vous ne comprenez donc pas que des êtres qui s'adorent et peuvent être heureux du bonheur de la terre, se précipitent au-devant de l'éternité? »

Bientôt il renonce à ses études. Il a surpris Irène en conversation avec le baron d'Albré à qui elle accordait la permission de la visiter : la jalousie fait retomber le poète sous l'empire d'une femme qui *use de sa dictature sans but*. Il se résigne à rester aux côtés de cette maîtresse pour empêcher que le baron ne devienne nécessaire. Alors, dépourvu de ressources, Clerfort cherche Jérôme, et le trouve méditant un vol pour l'exécution duquel il s'associe son élève. Entré dans la route du crime, le jeune homme pense qu'Irène lui

Digitized by Google

coûte assez cher pour qu'il la possède. Il parfume ses cheveux, soigne sa toilette, et, quelques heures avant le rendez-vous nocturne qu'il a accepté, il va chez la jeune veuve et il l'entraîne dans le parterre. Il est nuit, un rayon de la lune se glisse à travers les acacias, et cette mystérieuse clarté fait évanouir les craintes et les scrupules d'Irène. Ses larmes coulent sur la poitrine de Clerfort qui, enfin, a la certitude d'être aimé *selon son cœur*. En ce moment sa maîtresse peut être toute à lui; si elle cède, il avouera sa pauvreté. Mais Juliette paraît encore, et la comtesse, deux fois *sauvée*, renouvelle la promesse faite à M. de Servy. Alors Clerfort garde le silence sur sa misère et sur ses fautes : le cœur d'Irène vient de se refermer. Entre l'alternative de la perdre et de vivre déshonoré, il n'a de refuge que dans la mort. Il mesure la hauteur de la terrasse et ne se précipite point, l'heure du suicide n'étant pas encore venue.

Il court où l'attend Jérôme, et ne le trouve pas au rendez-vous; mais le hasard, ou le professeur, y conduit l'élégant baron. A sa vue, la jalousie de Clerfort s'éveille; une querelle puérile commence entre les rivaux. Tandis qu'elle s'envenime, les *distraits regards* de d'Albré respirent une valeur chevaleresque, et le duel devient inévitable. Tous deux s'y préparent, et Jérôme choisit ce moment pour voler 8,000 francs chez le baron. Près de tirer, Clerfort se rappelle cet ordre de sa mère : « Tu ne te battras pas en duel », et l'auteur, qui n'a pas voulu rendre son héros trop désobéissant, ne lui fait cette fois enfreindre qu'à demi la défense maternelle : sans décharger son arme, il essuie le feu de son adversaire et tombe blessé. En reprenant connaissance, il se retrouve dans sa chambre, et les plus tendres soins lui sont prodigués. A travers le rideau, il aperçoit un homme, et cet homme, c'est Jérôme, qui, avant de fuir la vue de celui qu'il a perdu, laisse une forte somme dans le secrétaire. De la sorte, Clerfort peut accompagner Irène à la campagne. Les pensées de mort le poursuivent au milieu de la jeunesse de la nature. Comme Stenio, il fait apporter une harpe près de la source, et il mêle ses improvisations aux murmures de l'eau, aux harmonies du printemps.

Ayant des extases comme les héros de Zschocke, il s'assoupit un soir; il oublie et son chant, et sa harpe, et Irène. A minuit, elle le trouve dans cette *pose abandonnée* : « Une de ses blanches mains tient ses cheveux écartés sur son front, l'autre s'appuie sur une plante d'héliotrope sauvage; une luciole s'est placée dans ses cheveux, et l'herbe qui lui sert de lit de repos retombe sur lui de tous côtés, comme si elle voulait le préserver du contact de l'air et de l'importunité des phalènes. » La comtesse a entendu dire qu'il est possible de lier conversation avec une personne endormie, en lui pressant le doigt : elle presse le doigt de Clerfort, qui la devine malgré l'absence du sentiment, et l'appelle ange. « Quel ange? — Toi. — Mon nom? — La mort. » A la fin de ce dialogue, il sort de son extase pour chanter les attraits de la mort et inviter Irène à mourir. Ce chant séduisant gonfle sa poitrine, sa tête est en feu; Clerfort s'aperçoit qu'elle vient d'être initiée à une vie nouvelle, qu'enfin elle comprend l'amour. « Trouvant désormais le monde trop petit pour con-

Digitized by Google

tenir leurs ames unies et rayonnantes de leur ivresse », il la presse de choisir le *transparent cristal* de l'étang pour lit de noces; il l'enlace avec frénésie, et, peu à peu, il l'entraîne au bord de l'eau. Déjà ses cheveux sont mouillés, la nappe humide va recouvrir sa tête : elle s'écrie qu'elle ne veut pas mourir. Clerfort la relève et la repousse avec dédain : « Elle ne comprend plus, dit-il. »

M. de Servy avait coutume de veiller sur la santé d'Irène, d'éloigner d'elle la tristesse, les fatigues, la contrariété. Elle comprenait mieux cet amour; elle le dit à Clerfort, qui, pour prix des mêmes soins, demande à jouir des mêmes droits. Il propose à la comtesse de ne renoncer à son titre qu'au temps prescrit, et de l'accepter pour époux cette nuit même. Les femmes sans pudeur lui inspirent un indicible dégoût; il ne saurait aimer qu'une femme élégante, et Irène lui a refusé le bonheur. Cette privation a irrité sa poitrine; il implore la pitié de sa maîtresse. Elle est émue; mais elle se rappelle avoir vu la menace *dans les yeux du portrait de son mari* : elle ne le bravera pas dans cette maison. Toutefois il se pourrait, qu'aux eaux de Vichy, elle se crût rendue à la liberté. Clerfort veut aller à Vichy. Il cherche Jérôme, qui, aussitôt, développe un plan de vol tout propre à combler les désirs de son disciple. Celui-ci laisse paraître, pour l'exécution, des répugnances qui blessent le professeur; celui-ci jure intérieurement que Clerfort perdra le droit de se croire meilleur que son maître. Alors il se plaint d'être abandonné quand, depuis un an, il soutient l'existence de son ami, et Clerfort, qui ne connaît du monde que les sages et les poètes, se laisse vaincre par ce reproche, et consent à payer sa dette en se faisant le seul instrument du vol. Ils vont mystérieusement reconnaître les lieux, et sont, à leur insu, suivis par l'œil de la police; car ils ont été épiés et écoutés.

Le lendemain, jour fixé pour le vol, Clerfort s'introduit dans la chambre qu'il doit dévaliser et, novice dans ce métier, il s'oublie devant le portrait d'une femme, personnification du travail ou triple muse, car, *sous une chaumille*, elle a pour attributs une harpe, des livres, une palette et des pinceaux. Ébloui de tant de beauté, et sans doute, de tant de science, il s'approche d'un lit où dort celle dont il vient d'admirer le portrait. Elle est belle, belle comme il *avait rêvé* la femme, avant de connaître Irène. Il se baisse pour respirer le souffle qui s'échappe des lèvres de cette dormeuse; et qui sait ce que va oser un homme qui *se meurt d'amour*? Mais soudain il tressaille : il a revu les traits de sa mère. Le souvenir de sa mère mourante arrête le jeune homme au milieu de sa carrière de crime. Il tombe à genoux et mesure le gouffre dans lequel il s'est plongé. Il gémit, car il est pénétré de remords et *d'un indécis espoir*. Maîtrisé par ses émotions, il applique ses lèvres sur une main délicate, il la mouille de larmes. Louise s'éveille, et, voyant une figure inconnue, elle veut sonner, mais Clerfort se précipite pour l'en empêcher. Si elle appelle, si l'on vient, il est perdu, perdu à jamais : la main qui retient la main de Louise, est celle d'un voleur. Après cet aveu, il épanche son cœur. Il dit comment un sentiment divin est devenu pour lui une source d'erreurs, comment une femme l'a perdu sans le vouloir, sans se douter

Digitized by Google

de l'avilissement où elle le plongeait. Louise le console et le confirme dans ses bonnes résolutions, quand tout à coup un grand bruit qui se fait au dehors interrompt leur entretien. Au nom de la loi, on demande à entrer. La police instruite qu'un vol doit être commis dans la maison, vient prêter main forte aux habitans et s'emparer du coupable. Louise rassure le jeune homme et se prépare à recevoir les arrivans. Appuyée sur Clerfort, elle leur propose de les aider dans leurs recherches. Mais les agens n'iront pas plus loin. Ils reconnaissent le coupable et le somment de les suivre. Louise s'oppose à cette arrestation; elle connaît le motif qui a conduit Clerfort chez elle, à cette heure de la nuit, et n'a point à en rendre compte. Elle remercie les agens des soins qu'ils prennent de sa sûreté, et ordonne à Clerfort de les reconduire. Cette autorité d'un grand caractère a l'effet désiré : les hommes de police se retirent et le coupable tombe à genoux. Louise le bénit et il part. Mais il reviendra chercher près d'elle des conseils et des encouragemens.

Chez lui Clerfort trouve un billet de Jérôme. Avant la fin du jour celui-ci aura passé la frontière. L'homme fort, l'ami passionné, croit le seul être qu'il aime arrêté, et ne voit, dans cette occurrence, rien de mieux à faire que de l'abaudonner et de fuir. Clerfort, délivré ainsi de son mauvais génie, se confie à la direction de Louise. Décidé par elle, il avoue à Irène qu'il était médiocrement riche et que cette médiocrité est devenue la pauvreté, depuis que les soins de son amour l'ont fait renoncer au travail. Irène vivement touchée de cet aveu, offre sa fortune. Dès-lors Clerfort se partage entre une maîtresse et une amie, et bientôt il reconnaît subtilement que son ame est à Louise et son amour à Irène. La première, en se plaçant dans le cœur de l'ami, tempère la passion de l'amant, dont les désirs *fougueux* s'endorment si parfaitement, que déjà il sacrifierait *bien des fois* le bonheur qui l'attend chez Mme de Servy, à la douce paix qu'il goûte près de Louise. Négligée, Irène ne se plaint pas; mais Clerfort, habile à lire un reproche dans un pli du front de sa maîtresse, essaie quelquefois de se faire pardonner; d'autres fois, ce blâme silencieux le blesse, et le dispose à rendre la liberté à celle qu'il aime *sans calcul, et dont le prestige efface en lui toute impression étrangère.*

Il arrive, d'ailleurs, qu'on discute chez Louise des questions de délicatesse et de loyauté, et que, le cœur déchiré par l'intolérance des discoureurs, Clerfort se précipite hors de l'appartement, pour cacher des larmes de honte et de désespoir. Louise vient les essuyer, lui répéter que le désespoir ne répare pas, qu'il ôte le pouvoir de réparer; mais, esprit faible, il se laisse accabler par ses remords. Bientôt des scrupules d'autre espèce aggravent ses angoisses. Son affection pour Louise le fait douter s'il est sincère en jurant un amour exclusif à Irène. Il arrive encore qu'il se trouve tout à coup ressentir pour Juliette un penchant plus vif qu'il ne se l'était avoué, et Louise ne réussit pas à apaiser les doutes de cette conscience timorée. Espérant que *les craintes imaginaires, les vagues tourmens*, pourront céder à l'émotion d'un succès, elle fait publier les poésies de Clerfort; mais le livre ne réussit pas, non sans raison, s'il faut en juger par une pièce de vers que le poète récite quelque

Digitized by Google

part à Irène. Ce désappointement réveille en lui le désir obstiné du suicide, et l'heure approche où ce désir doit demeurer victorieux.

Un jour que le brouillard est épais, que la Seine charrie des glaces rompues par le dégel, Clerfort s'élance dans le fleuve, sous le prétexte de chercher une femme qui s'y est précipitée; mais, en réalité, c'est la mort que cet amant parfait cherche aux yeux mêmes d'Irène et de Juliette. Son dessein ne réussit qu'à demi: des nageurs, venus au secours de la femme, le sauvent du fleuve, mais non de l'asphyxie, et, d'ailleurs, sa poitrine est malade par suite des rigueurs d'Irène. Ce qui n'empêche pas que la comtesse ne l'abandonne aux soins de Louise. La demoiselle de compagnie, forcée de suivre sa maîtresse, se retire, à son tour, en suffoquant de douleur et de jalousie. Quant à Louise, seule au chevet de Clerfort, elle laisse éclater des sentimens plus tendres que ceux qu'elle a jamais fait paraître, et il comprend qu'il est aimé. Juliette, d'un autre côté, a laissé deviner la passion qui la consume, et Clerfort sait, à n'en pas douter, qu'il est aimé de trois femmes. C'est alors qu'il veut définitivement mourir. Louise l'a sauvé de la mort ignominieuse à laquelle il marchait, mais cette femme est venue trop tard. *Paralysé de corps et de volonté par ses premiers liens*, il ne saurait plus donner tout son amour. Entre trois maîtresses, il entrevoit que la vie ne lui offre plus que menace et désespoir, et dans sa faiblesse il ne forme qu'un vœu : échapper à la lutte. Il meurt donc sans avoir trompé aucune femme. La comtesse se console de cette perte avec le baron d'Albré; Juliette meurt pour suivre Clerfort; Louise vit pour se repaître d'un souvenir et pleurer sur une tombe, où Jérôme, l'homme fort, vient aussi répandre des larmes et se convertir au bien.

Tel est le livre qui s'appelle *la Comtesse de Servy*. Le style manque souvent de pureté, on a pu le voir; la fraîcheur des pensées s'y rencontre quelquefois, à travers force ambages et toutes les circonlocutions d'une exactitude puérile. Ce livre a d'ailleurs tous les défauts d'une œuvre produite avant que le talent, qui peut être échu à l'auteur, ait été mûri par le travail. Avec plus de réflexion, Mme Arnaud eût compris, nous n'en doutons pas, que Jérôme, Juliette et Maria, employés comme ils le sont, deviennent inutiles. Avec plus de réflexion, elle eût rejeté, comme personnage absurde et grotesque, ce clerc de procureur qui chante à qui lui parle, cet amant vaporeux qui n'aime la comtesse que parce qu'elle est élégante et point courtisane; qui menace de se suicider chaque fois qu'il ne trouve pas la vie aussi facile qu'il le souhaite, et qui, au dénouement, partage entre trois femmes un amour unique jusqu'alors, comme si la persistance dans les passions et dans les penchans n'était pas, de tous les élémens d'intérêt, un des plus nécessaires au roman. Avec plus de goût, elle se fût interdit de développer chaque incident en récit, puis en dialogue, ce qui n'est autre chose qu'un moyen commode de remplir des volumes; elle se fût interdit également, dans l'expression, une recherche et des inversions qui visent à la poésie et qui ne sont que de l'emphase.

Mme M.....

Digitized by Google

BULLETIN.

On comptait à peine cent députés aux dernières séances de la chambre, dont les membres, accablés par une longue session, n'ont pas cru, pour la plupart, devoir attendre l'ordonnance royale de clôture. Dans ces dernières séances, avant que les bancs fussent entièrement dégarnis, d'importantes questions ont encore été agitées. Outre les deux grands chemins de fer du Hâvre et d'Orléans, la chambre a voté six projets de loi de chemins de fer, relatifs à de courtes lignes, qui avaient été présentés par M. Martin du Nord. Ce sont les chemins de Sédan à Mézières, de Lille à Dunkerque et à Calais, de Montpellier à Nîmes, de Montet-aux-Moines et de Fins à l'Allier. Le projet de loi de Langon à Bordeaux a été renvoyé à la session prochaine. Ce dernier chemin, parallèle à la Garonne, sera d'une haute importance pour cette grande et populeuse cité. Tous ces chemins, quoique de peu d'étendue, sont destinés à relier entre elles des contrées agricoles et commerçantes, et vont augmenter à un haut degré la prospérité de quelques départemens. Le chemin de Nîmes à Montpellier est particulièrement marqué pour faire partie d'une grande ligne qui unira un jour les ports de Bordeaux et de Marseille. Celui de Dunkerque à Lille formera à la fois un embranchement du chemin du nord et du chemin de Londres, qui sera sans doute voté dans la session prochaine. Le mouvement est donc imprimé, et un pas immense a déjà été fait. En revenant dans leurs départemens, les députés ont déjà pu juger de l'effet de leurs votes sur les chemins de fer et les canaux. Les populations entières y ont pris part, comme à l'un des plus grands évènemens dont le pays ait été le théâtre, et dans beaucoup de villes et de localités, les illuminations, les sérénades, les fêtes, ont célébré l'adoption de ces lois.

Le vote du budget des recettes a terminé, en réalité, cette session. D'après les évaluations de M. le ministre des finances, les recettes s'élèvent à 1 milliard 80 millions. Les dépenses votées dans cette session sont de 5 millions au-dessous des recettes. Les produits des quatre contributions directes, du timbre, de l'enregistrement, des domaines, les produits de la pêche et des forêts, des douanes et de l'impôt sur les sels, des portes, et des impôts de consommation, forment cet ensemble. Avec ces produits, le budget fait face

Digitized by Google

aux dépenses, et la chambre a encore pu doter le pays d'une multitude de travaux immenses, qui, bientôt, en changeront la face, et lui procureront des ressources nouvelles. Cette dernière discussion répond à tout ce qui a été dit dans le cours de la session sur la situation du pays; elle réfute les accusations d'imprévoyance, les fâcheuses prophéties, comme elle justifie l'administration qui apporte aux chambres de pareils résultats.

Un autre travail qui a aussi son importance, a été soumis à la chambre au moment où elle se séparait. C'est le rapport de M. de Rémusat sur la proposition de M. Passy, relative au sort des esclaves dans les colonies françaises. M. de Rémusat, à qui nous nous plaisons à rendre justice, a déployé, dans ce rapport, toute la netteté de son talent. L'état de nos colonies y est surtout présenté d'une manière complète. Quelques reproches adressés au gouvernement par M. de Rémusat, et qui retomberaient plutôt sur des administrations où figuraient les amis de l'honorable rapporteur, que sur l'époque présente, ne détruisent pas l'ensemble de ce rapport, où domine généralement l'esprit d'impartialité.

Le rapporteur et la commission étaient en possession de documens nombreux. Le département de la marine en avait fourni le plus grand nombre, et le ministère s'était fait un devoir de rendre cette communication aussi large que possible. Les chambres de commerce avaient aussi envoyé quelques notes à la commission en réponse aux demandes qu'elle leur avait adressées. C'est à l'aide de tous ces renseignemens que M. de Rémusat a fait le rapport qui occupera sans doute la chambre dans la session prochaine.

Il résulte de ce travail que dans les cinq colonies à esclaves que possède la France, la population totale des esclaves est de 258,956, tandis que celle des hommes libres, blancs et de couleur, est de 113,961 seulement. L'état de ces 260 mille esclaves est à peu près le même dans toutes ces colonies. La traite y commença jadis par la nécessité de cultiver les terres, et la première loi sur l'esclavage fut l'édit de 1685, célèbre sous le nom de Code noir, dont les effets ont été décrits avec tant de talent dans cette *Revue* par un écrivain qui a souvent touché des questions importantes sous une forme légère (1).

Le Code noir tient, en effet, du roman, tant les mœurs actuelles, même aux colonies, nous rendent peu propres à le comprendre. On y trouvait cependant des dispositions en faveur de l'esclave. Ce code réglait les obligations du maître pour l'entretien de l'esclave et pour sa nourriture; il réglait le mariage religieux des noirs, et il consacrait le principe de l'égalité de l'affranchi et de l'homme libre. Cette disposition rencontrait toutefois des obstacles insurmontables, et nous avons vu par un fait récent, à l'occasion des fêtes préparées dans une de nos colonies pour M. le prince de Joinville, que ces obstacles n'ont pas été totalement levés par la révolution de 1830.

En 1830, le Code noir, développé et modifié par une multitude d'ordonnances successives, établissait l'esclavage de la manière suivante. L'esclave

(1) Mme Charles Reybaud.

Digitized by Google

était une chose, meuble ou immeuble, selon qu'il était attaché ou non à une plantation. Toutefois l'esclave était, pour la jurisdiction criminelle, dans le droit commun, excepté pour la désertion et le marronnage. Et, en effet, ces deux cas étaient particuliers à l'esclave, et résultaient de l'état exceptionnel de sa condition. Le maître pouvait infliger certaines peines à son esclave. Seul il permettait le mariage de l'esclave et possédait ses enfans naturels ou légitimes. La loi l'obligeait toutefois à des soins. Dans les colonies, hors à Bourbon, l'esclave avait, comme dans quelques parties de la Russie, certains jours de travail, durant lesquels il pouvait cultiver pour son propre compte. On lui concédait un terrain à cet effet. Il pouvait ainsi amasser un pécule dont héritaient ses enfans. Louis XVI s'était occupé, dit-on, du régime des habitations, que réglait l'ordonnance du 13 octobre 1786.

L'autorité publique était chargée de veiller à l'exécution des lois et ordonnances relatives aux esclaves, de maintenir la tenue des registres de naissance et de décès, et de régulariser les mariages. Depuis 1830, une loi avait donné aux colonies des représentations électives qui ont les caractères de nos conseils-généraux et quelques attributions d'une législature. Ces conseils sont plus limités que les assemblées des îles anglaises. La loi du 4 mars 1831 avait mis totalement fin à la traite, qu'on n'avait cessé de pratiquer sous le gouvernement de la restauration, malgré toutes les déclarations faites à cet égard. La loi du 24 avril 1833 a fait disparaître toutes les distinctions que les réglemens locaux établissaient entre les affranchis et les hommes libres. Cette loi a ainsi réalisé la partie du Code noir où se trouve ce principe, mais où il était relégué en réalité. Des ordonnances royales ont simplifié la forme de l'affranchissement, et supprimé les frais de cet acte. Le nombre des affranchis, pour les îles sous le vent, se trouvait ainsi de dix-huit mille en 1836. C'est déjà un grand pas fait vers l'abolition totale de l'esclavage.

L'ordonnance du mois d'août 1834 prescrit la remise annuelle, à l'autorité locale, d'états de recensement exacts, affirmés par les maîtres d'esclaves. Des amendes considérables punissent les infractions à cette ordonnance. Un grand travail de réforme a été entrepris depuis par le gouvernement; il réglera la condition des *engagés*, des affranchis, la propriété ou pécule de l'esclave, la faculté qu'il aurait de racheter sa liberté : travail en harmonie avec le vœu général, qui est l'affranchissement total des esclaves, et la nécessité qui commande de procéder à cette mesure avec prudence. Toutefois, ce travail étant encore en voie d'exécution, la commission proposait à la chambre de déclarer dépenses de l'état celles qui auront lieu pour préparer l'abolition de l'esclavage; de porter les sommes nécessaires à cet effet au budget de la marine et des colonies; de faire régler, dans un délai de huit mois, par ordonnnance royale, les mariages des personnes non libres; de déterminer les cas où l'esclave pourra se racheter; d'établir un service d'inspection d'esclaves aux colonies, et d'obliger le gouvernement à rendre compte aux chambres, chaque année, de l'exécution de cette loi. Ces dispositions, très modérées, s'éloignent beaucoup de la proposition de M. Passy; il est à re-

Digitized by Google

gretter qu'elles n'aient pas été discutées dans cette session. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le rapport de M. de Rémusat eût été loin de satisfaire l'opposition.

Il n'en est pas ainsi du projet de loi de la conversion des rentes. La discussion de la chambre des pairs, soutenue de part et d'autre avec tant de talent, jettera de grandes lumières sur cette question. Le rapport de M. Roy avait produit une grande impression sur la chambre des pairs et sur le public. Ce beau travail restera comme un document d'une haute importance, et si la conversion se trouvait toutefois adoptée en principe, comme nous le pensons, on s'abuserait moins sur ses effets qu'on ne l'a fait au commencement de la présente session. Le spirituel discours de M. d'Argout n'eût pas suffi a détruire les objections de M. le comte Roy, et nous doutons que cette tâche ait été remplie par M. Humann, dans le discours solide et étendu que la chambre a écouté avec attention. Quelle que soit l'issue de la discussion, c'est une lutte remise à la session prochaine de la chambre des députés, où elle aura lieu, nous l'espérons, avec moins d'illusion et d'aigreur que par le passé.

Du reste, la fin de cette session absout son début. Les esprits, un peu agités par les discussions de la chambre, se remettent; les affaires, un instant paralysées, ont repris leur cours, et les dispositions du gouvernement montrent que le calme du pays est réel. C'est ce que doit surtout prouver une mesure qui vient d'être prise, et qu'aucun gouvernement, en France, n'avait encore osé prendre. Les sous-préfets ont été autorisés à donner, dans le cas d'urgence, des passeports à l'étranger, aux négocians et aux personnes appelées subitement au dehors par leurs affaires. Jamais la restauration n'eût consenti à une mesure semblable, même dans les temps les plus tranquilles. On ne peut donc voir là qu'un acte de tolérance politique, qui tend à favoriser à la fois la liberté individuelle et les rapports commerciaux de la France et de l'étranger.

C'est ce moment qu'on choisit pour accuser le gouvernement de recourir aux idées de la restauration, et pour essayer de troubler l'ordre établi en France par tant d'efforts et par un concours si nombreux de persévérantes volontés. Un écrit relatif au complot de Strasbourg, et publié par M. Laity, a été déféré à la cour des pairs. Cette circonstance nous interdit la discussion sur le fonds du procès et sur l'ouvrage inculpé; mais cette réserve, qui est commandée, en pareil cas, par toutes les convenances, ne doit pas s'étendre jusqu'aux inculpations dont cette mesure a été l'objet. Le ministère de l'amnistie demande l'application des lois de septembre! C'est une monstruosité! s'est-on écrié. Mais il nous semble, au contraire, que plus un ministère a montré d'esprit de conciliation envers les partis, plus il est en droit de demander la répression des délits politiques, quand ils ont lieu; et si l'écrit en question se trouvait, en effet, contenir le crime de provocation à la révolte, le ministère aurait rempli, en cette circonstance, un devoir auquel il ne pouvait se soustraire. Le système de conciliation ne saurait aller jusqu'à conci-

Digitized by Google

ter la loi avec la violation de la loi. L'écrit en question avait été distribué aux chambres, un grand nombre d'exemplaires avaient été envoyés dans les départemens, pour être distribués dans les casernes; le complot de Strasbourg, auquel il se rattache, y était représenté sous un jour tout-à-fait faux; le gouvernement ne pouvait éviter ce procès politique à la chambre des pairs. Il le pouvait d'autant moins qu'on déclarait, dans cet écrit, que le prince Louis Bonaparte n'avait pas été jugé par la chambre des pairs, uniquement parce que le gouvernement savait que la chambre des pairs comptait un grand nombre de généraux dévoués à la cause de la famille Napoléon. C'était mal reconnaître la conduite du gouvernement à l'égard du prince Louis Bonaparte, et l'entretenir, avec le petit nombre des siens, dans des illusions qui pourraient lui faire oublier une seconde fois les engagemens qu'il avait pris en quittant la France. Sans doute l'esprit public est trop bien assis en France pour que de telles tentatives deviennent bien dangereuses, et le projet d'emprunt de 50,000,000, tenté, dit-on, en Angleterre, à cet effet, et tenté vainement, était déjà un avertissement de l'impuissance de ces complots; mais le gouvernement doit au pays de ne pas laisser subsister même de telles illusions, et il eût été blâmable de ne pas demander l'application des lois existantes à un écrit qu'il jugeait dangereux La cour des pairs en décidera. On sait qu'elle fait son devoir en pareil cas. En attendant, le ministère a fait le sien.

On parle d'une petite coalition, formée dans un grand dîner, par quelques membres de l'opposition, pour porter à la présidence de la chambre des députés M. Odilon Barrot, qui aurait l'appui des doctrinaires. On voit, d'après cela, qu'il s'agit seulement de remplacer M. Dupin. Nous ne croyons pas que la chambre se laisse entraîner dans cette voie. On n'aura pas encore oublié, au commencement de la session prochaine, toutes les séances où M. Dupin a rétabli avec impartialité l'ordre des discussions, et on a déjà pu pressentir les résultats de la tentative qui se prépare, dans les petites luttes où M. Piscatory et M. Jaubert ont essayé d'ébranler le crédit du président de la chambre. Les intrigues de la session prochaine se préparent de loin. Elles recommencent au moment où la majorité de la chambre s'est éloignée. Il ne pourrait qu'elles prissent fin quand cette majorité reviendra.

Les préparatifs du couronnement de la reine d'Angleterre continuent de préoccuper gravement les journaux et le monde, à Paris comme à Londres. Cependant des renseignemens que nous recevons de cette dernière ville, nous font croire que l'on a singulièrement exagéré l'impatience et la curiosité de nos voisins, aux approches de cette cérémonie. On s'occupe beaucoup moins du couronnement à Londres qu'on ne pourrait le supposer à Paris. La frivolité de nos mœurs n'a pas encore traversé le détroit, et fort heureusement les majestueuses folies du camp du drap d'or n'existent plus chez la nation anglaise qu'à l'état de romanesques souvenirs. Il faut réduire aussi de beaucoup le programme de ces fêtes, tel qu'il a été d'abord répandu par les journaux et accueilli complaisamment par les lecteurs frivoles. L'imagina-

Digitized by Google

tion s'était pressée d'y prendre un rôle qu'il n'appartenait qu'au froid calcul de remplir. Ainsi, le banquet monstre de Westminster vient d'être supprimé par suite d'embarras financiers. Voici déjà nombre de fabuleuses descriptions perdues pour l'amusement de la foule. Mais un nouveau désappointement est réservé aux curieux. Par économie, on a supprimé le banquet monstre, et par économie encore on écourte le cortége royal. Cette procession, qui devait déployer dans les rues de Londres une pompe si magnifique, cette procession attendue par les badauds avec tant d'impatience, ne paraîtra, à leurs yeux étonnés, que considérablement réduite. Le principal divertissement populaire sera une *foire* établie *pour trois jours*, dans le parc Saint-James. Cette fois l'économie ne trouvera rien à dire; cette foire est à la charge des marchands de Londres. C'est donc le commerce qui fera les frais du couronnement. Ce mode de compensation pourra être fort bien accueilli des Anglais; mais nous doutons fort qu'il eût la même fortune en France.

Théatres. — Le théâtre de la Bourse a donné cette semaine un opéra en trois actes de M. Adrien Boïeldieu. Le nom illustre de l'auteur de *la Dame Blanche* avait concilié d'avance au jeune musicien de nombreuses sympathies, que, du reste, certaines parties de son œuvre ont pleinement justifiées. C'est que nul n'a plus fait que Boïeldieu pour l'Opéra-Comique; c'est lui qui l'a tiré de la comédie à ariettes, qu'il exploitait avec un si incroyable succès au temps fabuleux des rosières et des bottes à revers, des culottes de nankin et de ce bon M. Elleviou. *La Dame Blanche* est, sans contredit, la plus charmante transition qu'il y ait entre *Adolphe et Clara* et *le Comte Ory*. On a beaucoup reproché à Boïeldieu ses imitations de l'école italienne. Or, c'est là justement ce qui a fondé sa renommée dans le passé et ce qui la maintiendra dans l'avenir, s'il y a lieu. A sa place, un musicien vulgaire n'aurait pas manqué de continuer Dalayrac ou Champin. Lui, homme d'esprit et de goût, a senti qu'il n'y avait de puissance, de génie, de succès, qu'en Italie, et s'est efforcé d'aller puiser à la source intarissable que le grand maître de notre temps commençait à faire jaillir. Boïeldieu imite Rossini, mais avec modération et réserve, selon les convenances de la scène pour laquelle il travaille, un peu à la manière de Bellini. Qu'on ne s'y trompe pas, il y a pour la critique plus d'un rapprochement à faire entre l'auteur de *la Dame Blanche* et l'auteur de *la Sonnambula*. Des deux côtés, c'est le même instinct mélodieux, la même grace un peu débile, la même faiblesse dans la direction des forces instrumentales. Les différences qui les séparent l'un de l'autre viennent plutôt du pays où ils sont nés que de leur propre nature. Ainsi, par exemple, chez le maître français, c'est la gaieté, la verve, l'esprit, qui remplacent l'inspiration mélancolique et rêveuse du Sicilien. Dans les arts, l'hérédité d'un grand nom est un véritable fléau. Pour quelques priviléges que ce nom vous procure tout au début de la carrière, on ne peut se figurer l'insupportable responsabilité qu'il vous impose. Quoi que vous fassiez, on vous opposera toujours

Digitized by Google

votre père, attendu que votre père aura toujours, aux yeux de tous, deux avantages qui ne se récusent pas, d'abord d'être un plus grand musicien que vous ne le serez jamais; en second lieu, d'être mort, de sorte que la louange pourra s'en donner avec lui à cœur joie, et le proclamer à son aise, sans craindre qu'il ne vienne encombrer le répertoire à la faveur de sa renommée envahissante. Il n'en coûte rien aux vivans d'encourager les morts. N'importe, le fils de Boïeldieu voulait aborder la scène, et, comme tous les musiciens qui ont à se produire, il est allé frapper à la porte de M. Scribe, lui demandant un *poème* au nom des quatre cents représentations de *la Dame Blanche*. Il semble que M. Scribe aurait dû saisir cette occasion pour se réhabiliter de certains reproches qu'on lui fait, et prouver au fils qu'il se souvient encore du succès immense que valut jadis à ses conceptions la musique du père. Tout au contraire, M. Scribe a fouillé dans ses souvenirs de trente ans, il a pris dans ses manuscrits de collége ce qu'il y avait de plus vieux, de plus ridicule, de plus usé jusqu'à la corde, et l'a donné au fils de Boïeldieu, en croyant sans doute encore lui faire une grace. Voilà une belle manière, en vérité, d'honorer les gloires éteintes, et de montrer sa sollicitude pour le talent qui demande à naître. Il est impossible de rien s'imaginer de plus commun et de plus niais que la pièce dont il est question. Cela se place tout naturellement entre *Rose et Colas* et *le Roi Midas*. Il y a là une rosière qui pleure, un bailli affublé d'une perruque énorme, qui cherche durant trois heures d'horloge un homme à faire pendre, moyen comique et neuf, comme on voit. Enfin, pour compléter le chef-d'œuvre, un amoureux qui met des rubans à son chapeau, tout juste comme M. Mazillier dans *la Fille mal gardée*. Le malheur de M. Scribe, c'est d'avoir donné son poème à M. Adrien Boïeldieu. Si M. Scribe eût porté *Marguerite* à M. Auber, le public aurait sifflé *Marguerite*, et tout était dit. Permis à chacun de se tromper. M. Scribe affectionne depuis quelque temps les mœurs villageoises; après la pastorale vient la bergerie. Patience. Mais doter d'une semblable rapsodie le fils de Boïeldieu, à qui M. Scribe doit tant, compromettre avec une aussi pitoyable indifférence les premiers pas d'un jeune homme qui a tant de titres à ses égards, en vérité, il n'y a là ni goût, ni convenance.

La musique de *Marguerite* est élégante, facile, et ne manque pas de vivacité dans les rhythmes, la phrase se développe avec une certaine ampleur qui donne bon espoir pour l'avenir. M. Adrien Boïeldieu n'imite pas son père; s'il lui ressemble, c'est tout simplement qu'il puise son inspiration aux mêmes sources. A Dieu ne plaise que nous voulions le moins du monde séparer le jeune musicien de l'école italienne à laquelle il a l'air de s'abandonner corps et ame; imiter les Italiens à vingt ans, c'est-à-dire à l'âge où il faut toujours qu'on imite quelqu'un, c'est prouver qu'on a le sens mélodieux. Toutefois l'auteur de *Marguerite* fera bien d'apporter plus de soin dans les combinaisons de son orchestre et de se régler là-dessus sur Donizetti dont il paraît surtout affectionner l'ampleur mélodieuse. Nous conseillons en outre à

Digitized by Google

M. Adrien Boïeldieu de se montrer plus sévère dans le choix de ses motifs, c'est surtout dans le système italien qu'il faut se garder de vouloir utiliser tout ce qui se présente; car alors on risque souvent de prendre pour originales des idées que le rhythme seul amène naturellement. D'ailleurs le jeune auteur de *Marguerite* a l'inspiration assez heureuse, pour qu'il puisse choisir sans crainte de diminuer ses richesses. Plus la mélodie abonde chez un jeune musicien, plus c'est un devoir pour lui de n'en user qu'avec une réserve extrême.— La partition de M. Adrien Boïeldieu est chantée comme on chante à l'Opéra-Comique en l'absence de Chollet et de Mme Damoreau. M. Jansenne, dans le rôle du garde-chasse, pousse des éclats de voix à vous faire fuir. Depuis que Duprez a trouvé des effets inouïs dans la simple émission de son puissant organe, M. Jansenne est le plus malheureux des hommes; son geste est devenu convulsif; quand il chante, il vocifère; ses yeux sanglans sortent de leur orbite; les veines de son cou se gonflent d'une façon apoplectique, et son corps entier se tord dans l'attitude du Laocoon. Quant à Mlle Rossi, sa voix d'un beau timbre serait sans reproche si elle pouvait se défaire d'un chevrottement qui la rend insupportable. La voix de Mlle Rossi pleure toujours, et le ton lacrymal où elle ne cesse de se traîner est bien la chose la plus fatigante qui se puisse entendre. Du reste, Mlle Rossi a l'air fort jeune, et si son organe parvient à se corriger du vice dont nous parlons, il n'est pas de doute qu'elle ne devienne un sujet utile à l'Opéra-Comique, car elle possède le sentiment de la musique à un assez haut degré et ne manque pas de certaines dispositions, qui, avec le secours d'une étude persévérante, font les cantatrices. Mais que signifie cette couronne tombée à ses pieds, on ne sait d'où, vers la fin du second acte? A qui s'adressait donc ce projectile singulier? était-ce aux mânes de Boïeldieu, au succès de son fils, à l'inspiration de Mlle Rossi? En vérité nous l'ignorons parfaitement et nul n'a su nous le dire. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que rien au monde ne diminue plus les chances heureuses d'une œuvre ou d'un acteur, qu'une couronne qui tombe isolée sur la scène, au milieu du silence de la salle entière. Les applaudissemens qui allaient éclater s'arrêtent, un sentiment de confusion s'empare de tous comme si chacun craignait d'être pris pour l'auteur de l'équipée. Une fois pour toutes, il serait temps d'en finir avec ces ridicules ovations, d'abord parce qu'il est indécent d'honorer à l'égal du génie et du talent la première médiocrité qui se rencontre, ensuite parce que le génie et le talent ne veulent plus de ces hommages depuis qu'on les a prodigués à la médiocrité avec si peu de tact et de modération.

Théatre-Français. — *Faute de s'entendre*, par M. Charles Duveyrier. — Imaginez Marivaux, moins la grace et l'esprit, et vous aurez une idée assez exacte de ce que peut être cette innocente petite pièce, égarée, on ne sait comment ni pourquoi, au Théâtre-Français, bonne tout au plus pour défrayer le salon nankin du Gymnase. Il s'agit tout simplement de deux amans qui, faute de s'entendre, sont près d'aller chacun de son côté, quand,

Digitized by Google

Dieu merci! ces deux jeunes cœurs, éclairés l'un sur l'autre, se plongent d'un commun accord dans les délices du mariage. Pour mettre au jour œuvre pareille, il n'était pas besoin de s'appeler Charles Duveyrier, d'être un homme de talent, un homme grave, et d'avoir porté, durant deux ans et plus, la bannière d'une religion nouvelle. M. Samson a joué son rôle de père avec un amour véritable. M. Blum avait quelque peu l'air d'un garçon frotteur. Tout ce que nous oserons dire de Mlle Plessis, c'est que, ne pouvant la désirer plus belle, nous la voudrions plus simple et plus naïvement ingénue. Ajoutons toutefois que Mlle Plessis avait un tablier de velours noir, ce qui, à Marseille, en temps de canicule, nous a semblé une énormité.

A propos du Théâtre-Français, il est toujours quelque chose à conter. Un poète de Pézenas ou de Brive-la-Gaillarde vient d'adresser, à M. Védel, le *Médecin malgré lui*, traduit en vers, avec autorisation de le faire jouer au bénéfice de Molière. Ce beau trait de désintéressement nous a rappelé que, voici tantôt huit ans, un poète de Brive-la-Gaillarde ou de Pézenas adressa à M. de Châteaubriand la traduction en vers de *René*. Touché d'un pareil hommage, M. de Châteaubriand, grand écrivain, grand poète, et par-dessus tout gentilhomme, répondit au traducteur de *René* une de ces lettres charmantes que nous ne saurions redire, par laquelle il s'offrait à traduire en prose le premier ouvrage que celui-ci publierait en vers.

Une autre nouvelle, triste à dire, c'est que Mme Dorval quitte la Comédie-Française pour débuter incessamment au Gymnase. Nous attendrons les débuts de Mme Dorval pour revenir sur ce fait qui intéresse, à lui seul, tout l'art dramatique. N'est-ce pas un spectacle déplorable que de voir le Théâtre-Français s'en tenir opiniâtrément à ses ruines et repousser volontairement toute chance d'avenir; de voir Mme Dorval et M. Bocage emprisonnés dans la cage où gazouillait Mme Volnys, tandis que Mme Volnys prend ses ébats sur le théâtre de Corneille? Curieux spectacle, en effet: les fauvettes au sommet des Alpes et les aigles au poulailler. Il ne reste plus qu'à M. Hugo de rimer des flon-flon et à M. Colomb d'écrire *Marion-Delorme*.

Gymnase-Dramatique. — *Le Précepteur à vingt ans*, comédie en deux actes. — M. Ménard est un roué de vingt ans (c'est bien le cas de proclamer ici cette grande vérité qu'il n'y a plus d'enfans) qui s'est introduit comme précepteur chez Mme de Moray, pour faire l'éducation de Mlle Moray et de son frère. Il arrive que ce petit diable de précepteur veut en montrer en même temps au fils, à la fille et à la mère, devenir à la fois le gendre de la mère et le beau-père des deux enfans. Nous sommes fort heureux qu'il n'ait pas songé à Mme de Tourny, la grand'maman, car nous aurions eu alors une complication de parenté fort embarrassante. Ce petit serpent s'est faufilé fort adroitement dans le cœur de Mme de Moray et dans celui d'Hélène, et on ne sait pas ce qui serait advenu de cette double séduction, si M. Roger Dauménil n'eût été là pour empêcher ce petit scélérat d'épouser sa belle-mère ou sa belle-fille.

Digitized by Google

VAUDEVILLE. — *Les Impressions de Voyage.* — Ici, comme toujours, la bêtise de M. Arnal a triomphé de l'esprit des auteurs.

— *Grandeur de la vie privée*, par Hippolyte Fortoul, tel est le titre d'un roman en deux volumes qui paraîtra mardi chez le libraire Gosselin. Il y a de l'imprévu dans ce livre. On n'y trouvera pas les opinions et les sentimens qu'on pouvait attendre du jeune auteur, déjà connu par plusieurs essais de critique littéraire et philosophique. Ce n'est plus à l'humanité mais à la famille que M. Hippolyte Fortoul a voulu consacrer les prémices de sa vocation de romancier, et il a détourné sur la grandeur de la vie privée l'enthousiasme que lui avait inspiré jusqu'à présent l'histoire du genre humain. M. Fortoul a écrit son livre avec l'indépendance qui convient à l'homme et à l'artiste. Las des exagérations socialistes, des théories et des extravagances de certains démocrates, il a passé d'un bond dans le camp de la famille, de la vie privée, des vertus individuelles, et il s'est mis à écrire avec une ame blessée et une plume éloquente. Le premier volume montre la poésie de la vie privée et sacrifie la gloire de l'écrivain à l'obscurité du bonheur domestique. Le second est destiné à peindre l'héroïsme de la vie privée, et à abaisser la grandeur du conquérant devant la mâle énergie d'un chef de famille qui défend la destinée et les droits des êtres qui lui sont chers. Nous sommes loin de penser que tout soit équitable dans les tableaux et les opinions de l'auteur; il y a dans le livre de M. Fortoul toute l'exagération primesautière d'un jeune talent et d'une ame qui ne sait pas encore être maîtresse d'elle-même au milieu des orages de la vie et des oscillations sociales. Mais ce que nous aimons dans la *Grandeur de la vie privée*, c'est que précisément ce livre a le caractère et le charme d'un véritable début. C'est le premier jet d'une plume à laquelle nous croyons un bel avenir. Il y a là d'irrécusables signes de force et de fécondité; il y a aussi le témoignage de qualités complètes. M. Fortoul a, dans ses descriptions de la nature, quelque chose qui rappelle l'élévation chaste et simple de Fénelon. Nous avons aussi été frappés du culte sincère et pur dont le jeune romancier entoure la femme et l'amour qu'elle inspire. On est peu habitué, dans cette époque de peintures charnelles et de scènes cyniques, à trouver une manière de sentir et de peindre noble et douce, quelque chose de poétiquement naïf et virginal. Nous reviendrons sur la *Grandeur de la vie privée*, et nous ne manquerons, dans notre examen, ni de sujets d'éloge, ni de matière à critique.

— *Les Quatre Talismans*, de M. Ch. Nodier, que les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oubliés, viennent de paraître, réunis en volumes, chez le libraire Dumont. Le même éditeur vient aussi de publier, de Mme la duchesse d'Abrantès, dont la perte récente a inspiré tant de regrets, un roman intitulé *Hedwige*.

— *Malte, la Grèce et la Turquie*, par M. Adolphe Slade, paraîtra ces jours-ci chez le libraire Fournier.

F. BONNAIRE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUANTE-QUATRIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Originaux du dix-septième siècle. — Un mauvais sujet en 1645, par M. PAUL DE MUSSET. 5

Le Sinaï (Impressions de voyages). — XI. Le Khamsin. — Le gouverneur de Suez, par MM. ALEX. DUMAS et A. DAUZATS. . . 25

Une Réimpression, par M. NISARD. 41

Critique littéraire.—Voyages.—Le duc de Raguse, le prince Puckler-Muskau, M. Cousin. 52

BULLETIN. 70

Adélaïde, Mémoires d'une jeune fille.— Première partie, par Mme AUGUSTIN THIERRY. 77

Du Monument de Molière, par M. LÉON GOZLAN. 120

Critique littéraire. — Notice sur Léopold Robert de M. Delécluze, par M. Paulin Limayrac. — Espagnoles et Françaises, par Mme Ch. Reybaud. 127

BULLETIN. 136

Les Hamilton, par M. FRÉDÉRIC MERCEY. 149

Adélaïde, Mémoires d'une jeune fille. — Dernière partie, par Mme AUGUSTIN THIERRY. 165

Une Rencontre près d'Asnières, par M. CASTIL-BLAZE. 202

BULLETIN. 212

Originaux du dix-septième siècle. — Michel Lambert, par M. PAUL DE MUSSET. 221

Il Bambino, Esquisses de l'Avent et de la Noël à Rome, par M. AMÉDÉE PICHOT. 237

Publicistes contemporains. — M. L. de Carné. — *Des Intérêts nouveaux en Europe depuis la Révolution de* 1830. — Par M. PAUL LAMACHE. 257

Critique littéraire. — *Tableau du dix-huitième siècle*, de M. Villemain, par M. CH. LABITTE. — *La Comtesse de Servy*, de Mme A. Arnaud, par Mme M..... 271

BULLETIN. 290

Digitized by Google

Digitized by Google

Replaced with Commercial Microform

1993

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03560 0200

Digitized by Google

Digitized by Google